ŒUVRES COMPLÈTES

DE

STENDHAL

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE

PAUL ARBELET

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION
D'ÉDOUARD CHAMPION
DE 1913 A 1919
ET SOUS CELLE DE
PAUL ARBELET ET ÉDOUARD CHAMPION
DE 1919 A 1929

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

STENDHAL

JOURNAL

TOME SECOND

Il a été tiré de cet ouvrage :

Dix exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 10, contenant une double suite des planches dont une sur Japon Impérial.

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 11 à 35, contenant une double suite des planches dont une sur Japon Impérial.

Cent exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 36 à 135, contenant une double suite des planches dont une sur Arches.

Onze cents exemplaires sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma, de Voiron, numérotés de 136 à 1235.

Exemplaire N° 933

Copyright by Librairie ancienne Honoré Champion, Octobre 1932.

REPRODUCTION INTERDITE

MAISON DE LA RUE DU VIEUX-CONCERT
(aujourd'hui rue Venture), à Marseille

55755

STENDHAL

JOURNAL

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ

PAR

HENRY DEBRAYE

ET

LOUIS ROYER

TOME SECOND

1805-1808

AVEC SIX PLANCHES HORS TEXTE

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5 ET 7, QUAI MALAQUAIS, VIe

1932

288917 33
19 6

PQ
2436
H2
1923
t.2

1805

PARIS * [1]

Journal de mon troisième voyage a Paris

Du 1er ventôse an XIII au [30 ventôse an XIII].

Ventôse XIII.

Le temps où je suis en commençant ce journal est peut-être le plus heureux de ma vie. Les leçons

1. Ventôse XIII.
Happiness of Méla[nie].
6 ventôse XIII.
See. — To say to her in every instant what I think et sens actuellement ; *here is the unic way of happiness, rid in the nature the* 20 ventôse *at the Thuileries garden. To have ever carriks* *.

* * *

Toute ma conduite dans cette affaire a été, et sera probablement, d'un enfant. 27 ventôse XIII.

4 germinal. *Breakfeast with Mela[nie], and fest at Josephine's house till the 4 of morning* *.

* * *

An XIII. Journal de mon troisième voyage à Paris.
Le vicende di amore : spiritoso il 6 v[entoso], provo tutte

de D[ugazon], mon amour pour Mélanie et peut-être le sien pour moi font mon bonheur ; et cependant jamais temps ne dut être plus malheureux : mon père ne m'a point accordé l'avance que je lui demande, depuis vendémiaire, pour me vêtir.

le furie di gelosia e d'incerta corrispondenza il 13, teneva le mani pelle mie il 30 *.

Du 1er ventôse an XIII au [30 ventôse].

For the Vie. Tout ce qui a rapport à Mme de N. dans les cahiers bleus italiens.

Les hommes rendent les femmes coquettes. (L[ouason], 10 v[entôse]).

Les femmes rendent les hommes fats. (Moi, 30 v[entôse] *.)

* * *

20 ventôse XIII [-11 mars 1805].

J'avais vivement senti ce matin ces deux beaux vers de Corneille :

> M'ose-t-il bien quitter après tant de bienfaits ?
> Me peut-il bien quitter après tant de forfaits ?

En y repensant, je me suis trouvé persuadé que Corneille les avait faits comme cela. J'ai eu la force de les corriger et de dire : pour le premier, il faudrait *a-t-il bien le cœur* ; ne pouvant pas trouver d'expression plus juste de ce sentiment, j'ai pensé que les vers seraient mieux ainsi :

> Me *peut-il* bien quitter après tant de bienfaits ?
> M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?

Je trouve ce soir que c'est ainsi que Corneille les a faits. Voilà un plaisir d'artiste.

* * *

Il avait, en racontant d'imagination, la vérité dans les détails * de Shakespeare, avec la même *luxuriancy* de vérité que ce grand homme.

30 ventôse XIII [-21 mars 1805]*.

J'espère avoir dans quelques jours mille francs, dont 300 francs d'avance de mon père, et le reste d'emprunt.

J'occupe un assez joli logement rue de Ménars, n° 9. Voilà ma position physique. Je suis très bien vêtu.

1er ventôse an XIII [-20 février].

Ce jour a été un des plus heureux de ma vie. J'ai passé trois ou quatre heures dans la plus douce intimité avec Mélanie. Elle m'a raconté ses relations avec Hochet *, le rédacteur du *Publiciste*, et Saint-Victor *, le poétereau auteur de l'*Espérance*. Le premier, qui a de la finesse sans chaleur, ni beaucoup de profondeur dans son journal, est un sot dans le monde. Manière délicieuse dont elle a prononcé ce mot, comme y étant forcée par mes éloges ; voilà la grâce, ce qui est absolument opposé au style de Mme de Staël. J'écris ceci le 4 au matin ; le soir même, je pensais bien à autre chose qu'à Mme de Staël. Mon âme était épuisée à force de sentir ; d'ailleurs, j'aurais eu huit pages à faire, je n'écrivis rien.

Bassesses ridicules du petit Saint-Victor ; on voit la bonne intention d'être méchant, mais pas assez d'esprit ni de caractère pour l'être avec fruit. Toutes les bassesses de la vanité ; elle m'en a dit des traits uniques. Les écrire, s'ils me reviennent : Hochet et lui dans le genre de l'*ô* du président Hénault * (*Mémoires* de Marmontel) ; mais Saint-

Victor appliquant ce genre à la conduite d'un homme qui veut avoir de bonnes fortunes.

Tout me prouva, ce jour-là, qu'elle m'aimait. Cette douce et entière confiance, son étonnement lorsque l'arrivée d'un homme qu'elle avait invité à dîner lui apprit qu'il était cinq heures.

Je vais chez elle aujourd'hui à midi, nous ne pourrons pas aller au Luxembourg, il n'est ouvert (le musée) que les dimanches et lundis.

Marié m'a appris ce matin l'enlèvement de Barral par son père. M[arié] m'a dit qu'il était penaud et *sot comme un panier*. Ce sont ses termes. C'est, je crois, l'absence de caractère qui fait cela. A sa place, je me serais sauvé et me serais allé rendre volontairement si je l'avais cru convenable.

Without love of glory, diceva io ieri to Gripoli, credo che io mi did do ac. and sequerei l'impiego del Molé. This is true. This life is charming *.

2 ventôse XIII[-21 février 1805]*.

J'ai dans la tête, ou plutôt dans le cœur depuis la nuit dernière (du 1er au 2 ventôse) une épître à Mélanie. J'en ai les sentiments présents ; elle lui ferait sans doute plaisir, mais je me souviens encore quelle peine j'avais, cet été, à faire quatre vers en huit heures de travail abominable. Il faudrait cent vers, c'est impraticable. Je n'ai jamais vu si bien les sentiments et les pensées d'aucune pièce.

Environné d'erreurs, quel parti dois-je prendre?

(Vers de l'épître, et non sentiments réels.)

Je sens que dans tout ce qui m'entoure il n'y a de vrai que mon amour.

Je ne l'ai peut-être jamais tant aimée qu'hier, et elle ne m'a jamais paru si jolie qu'aujourd'hui, à deux heures et demie, lorsqu'elle tremblait en allant dire la première scène de *Phèdre*.

Je sors d'avec elle, je viens de passer la soirée avec elle (onze heures sonnent) ; je voudrais être anéanti jusqu'à demain à midi, où je dois la revoir.

Mon âme est trop épuisée pour que je puisse raconter tout ce que j'ai senti aujourd'hui. Hier a été le jour le plus heureux de ma vie ; tout me persuade qu'elle m'aime. Je suis allé aujourd'hui à deux heures chez elle, elle m'a reçu très bien, elle était très parée, charmante et fort troublée. Moi, en y allant, je ne me tenais pas de bonheur, j'avais besoin, dans la rue Neuve-des-Petits-Champs, de faire effort sur moi-même pour prendre garde à m'ôter de devant les voitures qui venaient.

J'ai trouvé chez elle un M. Martin de ...* qui ressemble au buste du chancelier de l'Hospital ; homme généreux, avec esprit médiocre, je crois. Elle attendait un M. de Châteauneuf * pour dire des vers devant lui. Il est arrivé un instant après, présenté par M. Le Blanc *, le même que j'impatientai tant, un jour que j'y restai jusqu'à cinq heures, — qui

m'a l'air d'y dîner souvent, qui m'a l'air d'être un entreteneur parce que, à tout ce que je vois, je joins son propos : « Mademoiselle a des terreurs », dont l'état ambigu commence à me déplaire singulièrement, sans doute autant que je lui déplais, et que j'aurais un bien grand plaisir à jeter par les fenêtres. Cet homme n'est pas sot, a des yeux noirs pénétrants, l'haleine forte, à ce que Mélanie m'a donné à entendre ce soir, et un esprit qui se répète ; il a déjà dit deux fois devant moi : « Oui, il est permis de copier, mais quand on tue son homme. » J'ai lu cela je ne sais où.

M. Châteauneuf, homme de trente-six ans, à esprit lent et à belle figure, sans autre physionomie que celle de nullité de caractère, est une très mauvaise et très froide copie de La Rive ; du reste, le même caractère dans ce qu'il a dit, avec plus de bassesse. Sottement fat : « Lekain avait sans doute dans ce rôle des choses que je n'ai pas, mais j'y mets quelque chose, une couleur, une tournure qu'il n'a jamais eues. » Voilà un des moindres. Au reste, vantant avec toute la franchise possible son récit de Cinna et son songe d'Athalie, qu'il nous a dits avec son récit d'Œdipe, et où il est gamin, plat, âme basse et au-dessous de tout.

Pour dire ce que Mélanie m'a fait sentir, il faudrait cinquante pages et un esprit frais, point d'envie de dormir et nulle fatigue. Toutes ces rai-

sons m'empêchent également de développer les grandes vues sur l'esprit humain que m'a données ce matin la vue de ces caractères. J'ai tant senti ce soir que j'ai un fort mal à l'estomac.

Mélanie a dit la première scène de *Phèdre* avec une âme rare ; on voit qu'elle sent bien plus qu'elle n'exprime. Elle a eu pour tout défaut trop de rapidité et quelques hémistiches jetés.

Elle a dit aussi un morceau d'Aménaïde *. Mais ce qui est impeignable, c'est cette âme divine qu'elle développait sans s'en douter. C'est en tout le caractère de Desdémona. Timide d'abord jusqu'à l'excès, se rassurant ensuite, mais ne faisant point de compliments à Châteauneuf, manquant de cette fausseté que donne le monde, divine en un mot. J'en suis sorti à quatre heures et demie, y laissant M. Le Blanc et Mme Mortier.

Je suis allé, à travers une bagarre de queue, à l'orchestre ; on donnait le *Bourgeois gentilhomme.* (Même jugement qu'à la lecture : les traits vrais, mais les plus grossiers, des caractères sans développements, l'esquisse d'un grand maître.) Dugazon bon. Wagner me gardait une place à l'orchestre. Elle est arrivée avec cette petite Mortier, qui a développé constamment le caractère d'une mauvaise catin ; elle, tout le long du spectacle, la pudeur de Desdémone,

Good, as she the world had never seen *,

réellement sans usage, pudique comme Mlle Mars ; moi à ses côtés, enchanté, immobile, brillant, mais ne lui ayant pas dit tout ce que je voulais lui dire.

Avec ce caractère, il est possible que sa conduite la compromette beaucoup et qu'elle ait eu très peu d'amants ; elle m'en a avoué un ; je crois que Lafond l'a eue.

Nous sommes sortis, fatigués de ballets et d'entrées, à onze heures un quart. Je l'ai accompagnée jusqu'à sa porte, je ne suis pas monté par discrétion. Je l'aurais bien embrassée ; lui faire valoir demain l'effort que je me suis fait. Elle s'était coiffée ce soir avec un chapeau noir, une rose, du rouge, en beauté piquante qui joue un concerto de beauté, et sa figure était Desdémona : douce mélancolie et innocence. Ce désaccord allait mal.

Voilà cependant un jour où je ne l'ai vue qu'en public. Je sens que je l'aime chaque jour davantage. Ecrire demain la journée d'hier. J'ai passé avec elle aujourd'hui de deux à quatre heures trois quarts, de sept à onze heures : six heures trois quarts ; hier, de trois à cinq. Qui ne croirait que je l'ai? Et cependant, il n'en est rien. Je lis dans cette âme candide ; elle l'est tant que je la croirai toujours, de préférence à tous les discours du monde sur elle. Il me prend quelquefois des mouvements de fureur quand je songe qu'elle a pu se donner sans amour.

Si je voyais Charlotte, peut-être l'autre amour

reviendrait ; ne la voyant pas, Mélanie remplit ma vie, et je l'oublie. Adèle est chassée à jamais de mon cœur. Je distingue :

1. Femmes froides, sans âme, sèches, cultivées : Mme Daru, Mme Le Brun.

2. Femmes froides, sans âme, sèches, non cultivées : Mme de Baure.

3. *Idem*, avec âme basse : Mme Mortier.

4. *Idem*, avec avidité de jouissance de vanité, ce qui les rapproche de Mme de Merteuil : Adèle *of the gate*. De ce genre, une petite fille que je vis hier aux Français. A travers tout ça, je me ruine ; mais, je le sens,

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.

Je me couche avec le désir de dormir, anéanti, jusqu'au moment de la revoir. Je lui ai porté *Cymbeline* et *Manon Lescaut*.

Vendredi, 3 ventôse * [-22 février].

Il me semble, à minuit, en écrivant ceci, que les événements de ce matin sont éloignés de plusieurs journées. J'étais rempli, ce matin, à sept heures, en m'éveillant, d'un excès d'énergie capable d'animer plusieurs corps. Je suis allé à midi chez D[ugazon]. J'y ai trouvé Wagner et Félipe. M[élanie] y est venue un instant après. D[ugazon] m'a fait dire deux fois le récit de Cinna, que je dis de quatre

voix : la voix factice de Talma, ma voix enflée, une voix niaise et encore une autre, mais la véritable n'y est pas. Il me manque d'être blasé. Ce qui me fait mal dire, c'est une sensibilité excessive.

M[élanie] a fini Monime et commencé Ariane. Nous sommes sortis ensemble à deux heures, elle mélancolique parce qu'elle croyait avoir mal dit Ariane, qu'elle a, au contraire, établie avec une sensibilité profonde. Nous sommes allés par les boulevards, depuis la rue Montmartre, aux Tuileries, par le plus beau temps du monde. De là, comme nous mourions de faim l'un et l'autre, elle n'a pas voulu entrer chez Legacque *, nous sommes allés chez elle, nous y avons trouvé du feu, sa femme de chambre nous a fait chauffer un petit plat de pommes de terre, nous avons mis une chaise entre nous deux et nous l'avons mangé avec délices, parce que d'abord nous avions faim et parce que je crois que, dans ce moment, elle m'aimait autant que je l'aime. Nous allions retourner aux Tuileries, lorsque l'inévitable Le Blanc est entré à quatre heures un quart. Peut-être qu'il y mange. Je suis resté jusqu'à cinq heures, elle souriant divinement de ma colère contenue et du sourire (joué un peu) dont je la masquais.

Il ne m'a manqué que de me sentir des droits sur elle pour avoir un des plus violents accès de colère possibles. Ma colère sans droits, ma jalousie sans raisons de me montrer jaloux m'ont mis, jusqu'à sept heures, dans un état de rage froide. Un mot,

une fissure pour m'échapper, et je ne sais ce qui m'aurait retenu ; il n'y aurait eu que la mort (de moi). Cet état avait ses douceurs, je pensais qu'elle m'aimait au fond, et elle m'avait dit ce matin qu'elle irait aux Français.

J'y suis allé, elle n'y est pas venue. J'ai vu Félipe et Wagner au balcon, je les suis allé joindre au deuxième acte. Cette petite F[élipe] est charmante, mais il est unique combien elle manque d'idées acquises.

On donnait *Iphigénie*, qui, décidément, est la pièce du monde, après les mauvais drames, qui m'ennuie le plus. Les personnages n'ont que de la vanité, sentiment avec lequel on compte et avec lequel on ne sympathise pas. Lafond décidément froid, très élégant et manquant d'organe, mais si froid qu'il ne peut pas décemment jouer la tragédie.

J'ai une existence très brillante aux yeux de Félipe. Wagner est décidément une bonne bête pesante, bien allemand dans toute l'étendue du mot, à mille lieues de la finesse.

Nous venons d'accompagner F[élipe] jusque chez elle. Demain, j'irai à midi chez M[élanie] pour la mener au Luxembourg. Le temps de la journée où je sais le moins bien exprimer mon amour (à mes yeux) est toujours celui où je suis avec elle ; j'y ai passé aujourd'hui cinq heures. Son caractère me semble avoir une teinte générale de mélancolie. Cette âme est peut-être trop sensible pour sa position.

Elle m'a raconté ce matin mille bassesses qu'elle a observées chez Mme Mortier, qu'il faut cesser de voir.

Si L[ouason] était venue ce soir aux Français, j'aurais bien avancé mes affaires, j'avais toute l'audace pleine de sang-froid nécessaire. J'ai éprouvé des sentiments bien vifs et bien différents aujourd'hui. J'ai vu, après *Iphigénie*, la *Pupille* * ; toujours même jugement : pièce charmante.

Jamais je n'avais été mieux disposé à sentir *Iphigénie*, je ne demandais qu'à me laisser toucher, et cependant elle m'a souverainement déplu.

Il n'est peut-être pas impossible d'avoir F[élipe]. Ce serait amusant.

L'opinion générale, chez D[ugazon], que tout le monde m'exprime et qu'on croit, est « que j'ai trop de ce dont les autres n'ont pas assez : — Vous avez trop d'âme », comme disaient ce soir F[élipe] et W[agner], et ce matin, pendant que je jouais, Lo[uason].

Cette charmante fille aurait-elle quelque chagrin secret affreux qui lui donne cette mélancolie ? Plusieurs raisons me portent à le penser ; plusieurs de ses propos qui le disent, et cette fermeté de résolution avec laquelle elle se jette dans le théâtre.

Ou cette mélancolie est-elle un jeu pour masquer le silence où la force la crainte de se démasquer? Mais à quoi bon tant de peine pour être aimée de moi ? A avoir de l'argent? mais elle a pris le ton le

plus éloigné de cela, il le rend même impossible.

Que l'avocat *Contre* se donne de peine pour m'empêcher d'adorer une âme grande et sublime, que j'ai trouvée par le plus grand des hasards, que j'adore et qui m'aime, à ce que croit Gripoli ! Etre tout yeux demain ; je lui fais tout au plus la cour depuis le 15 pluviôse. C'est ce jour-là que je lui ai parlé pour la première fois d'amour en plaisantant, je lui parle beaucoup trop souvent de cette manière ; cette âme est trop tendre, n'a pas assez d'usage pour se tant plaire au comique.

Que le rôle d'Ariane est naturel !

4 ventôse [-23 février].

Milan * chassait tous les jours il y a quelque temps. Il y a quatre jours qu'il est à la Malmaison, dans un profond spleen ; on prétend que c'est parce qu'il vient de faire assassiner Lu[cien] *. Louis est malade dans son lit et Joseph a accepté le royaume de Lombardie.

J'ai rencontré (P.) [*sic*] hier, au Palais-Royal, Lyénil le court *, qui me dit que son père (contre-amiral, préfet maritime de D[unkerque]) était à Vincennes. Il était président du collège électoral du Finistère qui le nomma candidat au Sénat, avec le général Moreau, quelque temps avant son arrestation. Il vint à Paris porter ce choix au premier Consul.

Avant qu'il le lui eût annoncé, on arrêta Moreau, il conseilla aux membres de la députation de déclarer le choix tout simplement. Ils furent fort mal reçus. Il resta à Paris quatre mois pour solliciter une place de conseiller d'État ; on lui en donna une à Vincennes, avec sa femme et son fils aîné, sans qu'il connaisse d'autre motif à son arrestation que celui d'avoir présidé un collège qui a élu Moreau. Son fils cadet et sa fille sont tolérés auprès de lui. On permet au fils de venir à Paris tous les huit jours, seulement pour vingt-quatre heures.

Il dit que le donjon est plein, et que la terreur est si forte que ceux mêmes qui en sortent n'osent pas dire qu'ils y ont été.

Revenant de ces grands objets à moi, je suis allé à midi chez L[ouason]. Sa femme de chambre m'a dit qu'elle était sortie. J'y suis retourné à une heure et demie, même réponse ; peut-être s'est-elle fait céler la deuxième fois. Cela dans le cas où Le Blanc serait l'entreteneur. Dans ce cas, aura-t-elle le courage de me le dire ? La honte de me l'avouer ne vaincra-t-elle pas l'amour ? Tout cela me rend très inquiet. Gripoli pense que je ne dois pas la voir avant lundi.

J'ai promené deux heures aux Tuileries avec lui ; il m'a parlé de l'effet effrayant que mon genre d'esprit produit dans le monde. Nous devons développer ce qu'il m'a dit et l'écrire dans ce journal.

Cela m'attache encore plus à ma L[ouason]. C'est une âme d'artiste ; de longtemps je ne pourrai pas lui exprimer assez bien mes avis pour lui sembler seulement son égal en déclamation. Elle m'aimera donc, et je serai heureux avec cette âme aussi tendre que la mienne, tandis que les sots, prenant mes plaisanteries pour des assertions présentées de sang-froid, et ne pouvant saisir mon âme par aucun endroit, en concluront que je suis un homme dangereux et, par conséquent, un *méchant*. Si je vis, ma conduite démontrera qu'il n'y a pas eu d'homme aussi accessible à la pitié que moi : la moindre chose m'émeut, me fait venir les larmes aux yeux, sans cesse la sensation l'emporte sur la perception, ce qui m'empêche de suivre le moindre projet ; en un mot, qu'il n'y a pas eu d'homme meilleur que moi en dispositions.

Mante, qui a connu mon caractère, en rendra témoignage ; et puis, fiez-vous aux réputations ! Il m'a dit que Rey * et moi nous avions des esprits aussi opposés que possible.

Tout cela redouble mon amour pour ma divine Mélanie.

Dimanche, 5 ventôse XIII [-24 février 1805].

Nous sommes allés ce matin, Gripoli, Percevant *, Pidançat et moi, à Saint-Sulpice, à une conférence contre les athées. Rey nous y a joints et nous sommes allés au Luxembourg.

Nous sortons, Percevant et moi, du *Tartufe*, suivi des *Folies amoureuses* *. Je n'ai jamais si bien senti le *Tartufe*. Mlle Mars a été divine dans les deux pièces, mais particulièrement dans le commencement de la brouillerie du *Tartufe*, et la première entrée des *Folies*.

Nous l'avons appelée après la seconde pièce.

Louason était à l'orchestre. Je l'ai regardée tout le temps, elle y a été très solitaire, et est sortie après le second acte des *Folies*, sans me voir, je crois, et sans être accompagnée par Wagner, qui lui a parlé et qui me voyait.

Lundi, 6 ventôse an XIII [-25 février 1805].

Maximum of witt[iness] in my life *.

Je sors à trois heures et demie de chez Louason ; j'ai été, pour la première fois de ma vie, brillant avec prudence et non point avec passion. Je me suis toujours vu aller, mais sans gêne pour cela, sans embarras. Je crois que je n'ai jamais été si brillant, ni si bien rempli mon rôle. J'étais en gilet, culotte de soie et bas noirs, avec un habit bronze-cannelle, une cravate très bien mise, un jabot superbe. Jamais, je crois, ma laideur n'a été plus effacée par ma physionomie [1]. Je suis arrivé à midi chez D[u-

1. Toute mon âme paraissait, elle avait fait oublier le corps, je paraissais un très bel homme, dans le genre de Talma.

gazon], j'y ai trouvé Félipe seule, qui est venue m'ouvrir. Elle a été enchantée de moi, et m'a donné beau jeu pour lui faire une déclaration ; je lui apportais Racine.

Après quatre minutes de tête-à-tête, on a sonné, on n'a pas ouvert, je suis allé ouvrir moi-même. C'était Louason avec Mme Mortier. Mme M[ortier], arrivée devant la cheminée, m'a dit : « Il est impossible d'être mieux, » etc., un compliment sur ma tournure en noir. L[ouason] me regardait et sentait le compliment. J'y ai répondu avec une gaieté noble et la politesse la plus aisée et la plus extrême. Voilà ce que j'ai été toute la séance, surtout envers Louason, mais cette politesse était bien loin de l'amour tendre et abandonné des autres jours. Je l'ai très peu regardée en la faisant répéter. Voilà la seule chose qui ait pu paraître affectée (à elle seule ; les autres ne se sont aperçus que d'un peu de relâche dans ma manière d'être enflammée ordinaire), et elle était parfaitement dans mon rôle [1].

Je lui ai appris que j'étais hier aux Français, où elle était ; cela a paru l'étonner. Dès ce moment, la passion a été réveillée en elle, elle a commencé à faire attention à ce qu'elle faisait.

En disant son rôle (le deuxième acte d'*Ariane*),

1. D[ugazon] a pris cette tranquillité chez moi pour l'annonce du succès, et c'est le sens du couplet de Moncrif qu'il nous a chanté.

elle m'a souvent pris la main avec toute la tendresse du rôle ; elle l'a même, ce me semble, serrée trois ou quatre fois. J'étais extrêmement poli, mais je ne l'ai pas serrée.

Pendant le rôle, j'étais d'une galanterie charmante pour la petite Félipe. J'ai développé toute la beauté et toute la grâce dont je suis susceptible. J'ai dansé un instant avec elle. Aussi, elle avait à sortir, elle a dit qu'elle reviendrait, et est effectivement revenue, chose qu'elle n'a, je crois, jamais faite.

Louason était, ce me semble, étonnée, attentive et immobile : voilà l'esprit de sa conduite.

Elle faisait des compliments à la petite Félipe sur son chapeau vert de mer, sur ce qu'elle pouvait porter cette couleur, et en même temps elle disait qu'il était mal fait. Je me suis approché et j'ai dit des choses agréables à F[élipe] ; elle a ôté son bonnet, il a été question de le mettre à Louason ; elle s'en est défendue, enfin elle s'est mise à me le mettre ; j'y ai consenti, à condition qu'elle le prendrait ensuite. Elle trouvait, je crois, du plaisir dans l'action de le mettre.

Je l'ai ôté, et, comme je la pressais de le prendre, elle m'a dit à mi-voix : « Vous voulez donc vous dégoûter de moi ? » Ce propos me semble décisif. Je crois que j'ai répondu : « J'en ai besoin. »

J'ai dit ensuite le deuxième acte du *Misanthrope*, et j'ai dit à Félipe, avec toute la grâce et la demi-

passion (du monde) possibles : « Divine Félipe, venez répéter avec moi. »

La charmante grâce de ma déclamation a interdit Louason ; elle est restée étonnée, immobile, sans respiration. D[ugazon] a dit, au bout de vingt vers, à Mme M[ortier] de prendre Célimène. F[élipe] s'est allée mettre à côté de L[ouason] et Wagner, qui était le maximum du genre allemand aujourd'hui, entre elles deux. L[ouason] leur a, je crois, parlé de moi.

D[ugazon] m'a fait compliment sur une réplique de quatre vers ; il m'a dit qu'ils étaient parfaits, dans le caractère, etc. Au milieu de mon rôle, j'ai vu Louason demander du papier pour faire un billet. Elle l'a fait, je me suis approché d'elle sans affectation et je lui ai demandé si elle s'en allait ; elle m'a dit qu'elle mourait de faim, et s'est assise.

Pendant son rôle, D[ugazon] nous a chanté, à elle particulièrement, avec toute la gaieté et la grâce possibles, un charmant couplet de Moncrif :

« Belle bergère, vous avez tous les bergers tour à tour. Mais je ne m'en plaindrai pas, vous faites passer un jour si doux ! »

Cela voulait dire : « Après Wagner, vous avez Beyle [1]. » Au bout de quelque temps, j'ai été inter-

1. Qui est dans une meilleure position pour juger que D[ugazon] et qui a plus d'esprit pour cela? Et cependant il se trompe également, je crois, sur nous deux. Puis, fiez-vous aux *on dit* du monde !

rompu, elle s'est levée pour s'en aller. D[ugazon] a dit à Mme Mortier de commencer. Je suis sorti deux secondes après elle, que j'ai employées à donner mon billet à D[ugazon].

Quand nous avons été tous les deux seuls sur l'escalier, elle était muette, interdite, sans résolution dans ses actions, me disant qu'elle ne me donnait pas le bras pour tenir sa robe, et me le donnant au même instant [1].

Elle avait son livre et son mouchoir à la main, elle n'a pas osé me les donner. Je lui ai demandé s'ils la gênaient, elle m'a dit que *oui*, et me les a donnés.

Nous avons continué, de chez D[ugazon] chez elle, de la même manière : elle, parlant de ses rôles, sans amour. (Quelle différence avec la manière dont elle en parlait le jour du goûter ! Ce jour-là, le rôle était, pour le moment, bien au-dessus de moi.)

Nous sommes arrivés sous sa porte, je lui ai demandé si je pouvais monter, elle a paru étonnée de la question et m'a répondu avec un air qui disait : « Mais oui, bien entendu. » Je tenais par hasard son livre de la même manière que le jour que je le lui rendis à la même place et que je m'en allai, sans monter. Ça l'a troublée, je crois. Elle m'a

1. La finesse des parties qu'embrassent les arts est différente. Voilà qui est du domaine de la déclamation, et qui est trop fin pour la poésie. Mais il faut que le poète le sache, il doit y être profond.

dit quelques mots que je n'ai pas compris, elle était embarrassée ; elle m'a dit : « C'est que vous teniez mon livre comme le jour que vous me l'avez rendu et que vous vous êtes en allé. » Cela à peu près. Arrivés chez elle, le même ton a continué, trouble de sa part et un peu de trouble aussi de la mienne ; tout ce qu'il m'en fallait pour être bien dans mon rôle.

Elle m'a dit, dans la route, qu'elle irait demain aux Français (à cause de *Phèdre*).

Arrivés chez elle, elle s'est mise à faire l'éloge de la petite Félipe ; il paraît que c'est là sa manière pour toutes les personnes qu'elle craint, elle est adroite. J'ai été très modéré et très poli sur cet éloge. Elle s'est mise à me dire que je l'avais accompagnée avant-hier, et que la petite lui avait dit que je lui avais fait tant de plaisanteries, en passant par le Palais-Royal, qu'elle en avait ri aux éclats tout le long du chemin. La petite lui aura exprimé par ces mots que j'avais été on ne peut pas plus aimable avec elle[1]. Je lui ai répondu qu'il n'était pas, je crois, difficile de la faire beaucoup rire. Elle m'a dit, après quelques mots embarrassés pendant lesquels elle se promenait par sa chambre, tandis que je soufflais le feu, que mes grimaces, l'autre jour, l'avaient bien

1. La vérité est que je la fis rire deux ou trois fois, et que le reste du temps je l'occupai fortement d'elle. Je la plaisantai doucement et finement sur Lafond, qui l'a eue, ou l'a, et qu'elle aime un peu, je crois. Donc, occupez les gens d'eux.

fait rire, lors de l'arrivée de M. Le Blanc. Je me suis défendu avec grâce, et en abordant la passion sur le mot grimace ; elle m'a répondu, en s'arrêtant devant son miroir, que, quand je serais son amant, ce dont j'étais bien loin, je ne l'empêcherais pas de recevoir du monde. L'explication que nous attendions tous deux commençait enfin.

Moi, au lieu de me lever et d'entrer en scène, comme j'en ai quelquefois la mauvaise habitude, j'ai continué à souffler le feu ; je lui ai fait une plaisanterie qu'elle n'a pas comprise. Tout en tripotant, j'avais l'oreille fixée sur ce que sa femme de chambre lui dirait ; elle lui a dit à demi-voix : « M. Le Blanc est venu à deux heures un quart, croyant qu'il en était trois. » J'ai recueilli. Nous en étions là, lorsque M. Châteauneuf est venu pour la seconde fois. Nous allions nous expliquer, le raccommodement ne pouvait être que manqué, M. Le B[lanc] devant arriver à trois heures. J'ai vu arriver Châteauneuf avec un plaisir qui m'a étonné ; je croyais devoir en être triste et j'en étais content. Je ne démêle qu'à cette heure la cause de mon plaisir. Ces deux sensations sont curieuses à développer pour la connaissance de la tête et du cœur de l'homme.

J'ai reçu M. de Châteauneuf avec beaucoup de politesse, il nous a raconté sa vie ; sa conversation était lente et infertile, au milieu des plus beaux matériaux possibles. Cet homme a l'esprit lent.

Je me suis bientôt rendu maître de la conversa-

tion, et je le faisais divaguer et changer de sujet avec une facilité qui m'étonnait. Il a demandé le *Cid*, Mlle L[ouason] a cherché le livre, le lui a enfin donné ; à peine a-t-il dit un mot sur ce rôle et Lafond, que je l'ai fait parler d'autre chose, le livre à la main.

Je ne sais si L[ouason] aura remarqué cette preuve d'esprit, mais elle manquait à ma brillante journée, et j'en ai été bien aise.

Après avoir fait galoper mon homme par tout ce qu'on peut dire, je l'ai amené à Alfieri ; il s'est trouvé qu'il l'avait beaucoup connu, et qu'il avait demeuré un mois chez lui, à Florence. A ces choses, mon enthousiasme pour ce grand homme s'est réveillé ; il m'a dit pendant quelque temps qu'il savait l'italien ; qu'Alfieri se plaisait à lui faire lire ses pièces, etc., etc. (je buvais ces détails, je me tenais coi), enfin qu'il lui avait fait un sonnet sur le rôle d'Orosmane, qu'il avait joué devant lui, que ce sonnet avait couru toute l'Italie, etc.

Enfin, il m'a demandé avec négligence, par manière d'acquit, et comme sûr d'un *non* :

« Savez-vous l'italien ?

— (Avec la meilleure prononciation) : *Si, lo capisco molto, sono stato tre anni in Italia* », etc.

Sa figure a exprimé le plus vif étonnement et du plaisir. J'ai été *beau* jusqu'au *sublime* pour lui, et même j'ai commencé à être *sublime*. (Termes de l'art d'émouvoir, de la poésie.)

Louason était attentive.

Après que ce sentiment a été épuisé (naturellement, nous appuyions sur notre conversation, nous y mettions de grands *temps*), il m'a dit le sonnet du grand Alfieri dont les sixième, septième, etc., vers sont magnifiques : grandes, et profondes, et hautes vérités exprimées le mieux possible, dans un langage pompeux et plein de sentiment. J'ai laissé éclater mon sentiment, c'était l'expression de la plus vive admiration. Louason lui a dit :

« Si vous continuez, monsieur, il va devenir fou. »

Alors j'ai un peu contenu mon admiration. Il a fini, il me donnait quelques faits sur Alfieri, qu'il dit marié à la princesse Albany*.

On a sonné. Depuis l'entrée de M. Châteauneuf jusqu'à mon départ, mes regards ont exprimé à Louason la plus vive tendresse, elle en a baissé une fois les yeux de plaisir. On a sonné, j'ai changé trois ou quatre fois de position avec embarras, comme à l'approche d'une personne qu'on hait et à qui on veut faire bonne mine, tout cela pendant que Le B[lanc] ouvrait les trois portes par où il faut passer pour entrer. J'ai oublié de dire, avant l'arrivée de M. de Châteauneuf, que je lui avais parlé de Le B[lanc] avec haine, et, comme elle se préparait à me dire de quel droit je le haïssais, j'ai vu la question dans ses yeux et je lui ai répondu :

« Il a des yeux qui me déplaisent ; c'est un homme

qui me déplaît. Vous ne l'empêcherez pas, j'espère. »

Voilà le sens. Son trouble augmentait, elle m'a dit en se rajustant devant sa glace :

« Vous êtes fou, je pense. »

Châteauneuf est entré.

Au moment de l'entrée de Le Blanc, mon parti a été pris. Châteauneuf m'aimait pour les grands mouvements qu'il venait de causer en moi ; j'ai dit : « Jouons l'enthousiasme, ayons l'air entièrement absorbé dans ce que me dira Châteauneuf, faisons qu'il me parle et ayons l'oreille et l'attention fixées sur Louason et Le Blanc. » J'ai exécuté cela avec tant de force, que j'ai été plusieurs moments sans concevoir ce que Châteauneuf m'adressait à moi seul, avec le plus vif intérêt. Je souriais et fronçais le sourcil de temps en temps, le moins mal à propos que je pouvais.

Voici ce qu'ont fait les deux personnages que j'observais : L[ouason] a pris l'air d'une femme qui reçoit son entreteneur, tendresse et amitié jouées ; elle s'est mise dans un fauteuil, donnant sa place à Le B[lanc] ; celui-ci, voyant que Châteauneuf et moi étions absorbés ensemble, s'est mis à lui parler bas (le *bas* de la société de Paris, qui n'est pas *soufflé* comme le *bas* de province). Il lui serrait les genoux, il s'est mis à tenir plusieurs propos d'entreteneur, entre autres : « Après les jours gras !

— Quoi, après les jours gras ?

— Vous verrez. »

Quelque surprise agréable qu'il lui prépare pour après les jours gras. Elle l'en a remercié par un sourire, mais non pas des yeux, joué.

Pendant ce temps, sa lèvre supérieure changeait entièrement de forme, elle perdait la tendresse angélique pour prendre l'enjouement d'une catin, mais d'une âme tendre catin, comme Mars doit être dans la même occasion. Sa lèvre est ordinairement presque aussi droite que la mienne, elle est devenue presque aussi cambrée que celle de Mante * ; voilà mon idée, la première position, l'habituelle ; la seconde, celle de volupté de catin.

(La nuit et la faim me chassent, je continuerai après dîner. Deux heures et demie pour écrire ce qui précède.)

Toute ma conversation avec Châteauneuf tendait à l'engager à former une troupe où Louason jouerait. Dans cet endroit, la conversation est devenue générale. Le B[lanc] a dit qu'il avait une salle en vue, mais que c'était encore dans les nuages. Quelques minutes après, Châteauneuf a dit : « J'ai aussi une salle en vue,

> mais nos mystères sombres
> Doivent s'ensevelir dans la mort et dans l'ombre *. »

Je lui ai dit qu'il était terrible avec la mort, et qu'il fallait le fuir. Là-dessus, ne comprenant pas la plaisanterie, il m'a dit que c'étaient deux vers de

Mahomet ; j'ai continué à plaisanter, j'ai pris mon chapeau et je suis sorti ; je me suis donné un coup à la tête en passant la première porte. L[ouason] a dit, non pas avec beaucoup de tendresse, mais avec beaucoup d'émotion, de curiosité : « Vous allez vous tuer », et puis aux autres, quand j'ai eu fermé la porte sur moi : « C'est un salpêtre ! » Ce mot avec beaucoup d'expression. Je ne pouvais pas finir la journée par une plus belle sortie.

Voilà sans doute la plus belle journée de ma vie[1]. Je puis avoir de plus grands succès, jamais je ne déploierai plus de talents. La perception n'était que juste ce qu'il fallait pour guider la sensation ; un peu plus, et je me laissais entraîner par la dernière. La perception me donnait assez de politique pour sentir s'il fallait dire un *couplet*, et, le premier mot lâché, je sentais ce que je disais ; il est impossible de mieux jouer la passion, puisque je la sentais en effet. J'étais amoureux de Félipe lorsque je lui ai dit : « Divine Félipe, venez répéter avec moi. » Voilà ce qui me manquera à l'avenir : la perception l'emportera sans cesse davantage sur la sensation ; je jouerai la passion avec plus de facilité, mais moins bien, moins à s'y méprendre. Voilà, je crois, ce que fait Pacé *.

Et j'avais un auditoire digne de moi ! L[ouason] avec son âme, son genre d'études et son expérience,

1. Pour le talent ; celle où je l'aurais serait bien plus belle.

est peut-être la femme la plus difficile à tromper sur l'expression de l'amour.

J'ai déployé un grand talent ; c'est la première fois que je l'ai vu en moi à ce point ; c'est assurément le cas d'avoir une jouissance de vanité. Eh ! bien, je l'ai senti hier, et je le sens encore aujourd'hui (7 ventôse), j'en suis absolument incapable. C'est l'amour seul qui me fait trouver de la douceur dans le souvenir de ma journée. Je ne désire que le bonheur que je puis goûter par l'amour de Mélanie, *le reste est peu de chose.*

Quand je me figure, à sa place, Mme Mortier, que je crois incapable de me donner aucun bonheur de sentiment, mon contentement cesse ; auprès d'elle, ma journée, au milieu de ces succès renouvelés à chaque instant, eût été bien ennuyeuse.

Bien plus, quand je me figure Adèle *of the gate*, tout le bonheur que j'ai n'est que celui que j'espère qu'elle pourrait me donner par le sentiment ; et, comme j'en espérerais très peu d'elle, il est très petit.

Il en est de même en supposant Charlotte ; je n'ai encore que le bonheur de l'amour.

Les jouissances de vanité existent donc à peine pour moi ; je ne les considère un instant que poussé par le désir universel que j'ai de connaître tout ce qui se passe dans l'homme.

Basset, Boissat, Tencin n'ont pas assez d'esprit pour concevoir un pareil succès ; mais s'ils l'avaient, ils en seraient ivres pendant plusieurs jours.

Le soir, j'étais absolument épuisé, je n'ai rien pu faire ; j'aurais eu besoin d'une société où je pusse me reposer, un concert dans une maison où j'aurais été parfaitement libre ; ne l'ayant pas, je me couchai à huit heures.

Pour exprimer la perfection du genre dans lequel j'ai excellé, je pourrais dire que j'ai joué, comme Molé, un rôle tel que Molière aurait pu l'écrire, en étant en même temps auteur et acteur.

7 ventôse (mardi gras) [-26 février].

Je me raisonnai si bien, dans mes moments de passion d'hier, que je n'ai point été malheureux de leur cessation, comme je l'aurais été à mon précédent voyage.

J'ai vu le bœuf gras, c'est une pauvreté. En général, je puis mépriser pour moi tous les spectacles de ce genre. Tout ce que je puis dire sur ce jour, c'est qu'il est le plus élevé de l'année, parce que demain il faudra des cendres (descendre).

Il y a un an, dispute à Grenoble avec Colomb et d'Avignonet.

Il y en a deux, dispute au bal de la Cité entre quatre arlequins et F. Faure, Boissat et moi. J'étais bien enfant dans ce temps-là, j'étais tout âme, je ne concevais pas la vanité, je suivais le cours de Legouvé. J'aimais A[dèle] *of the gate*, et je prétendais m'en faire aimer. Je me bourrais de café, je ne comptais pour heureux que les instants d'éré-

thisme moral. Cela tendait, ce me semble, à me faire devenir fou. Faure a funesté par sa tristesse contagieuse cette époque de ma vie, d'ailleurs si belle par le sentiment, temps où je pensais à *Hamlet*, en prenant leçon chez Deschamps.

Je ne suis point allé aux Français, parce que je n'étais pas sûr de l'y trouver, George jouant ; parce que je ne suis pas très riche ; et surtout parce qu'il est de bonne politique que je n'y aille pas, quoiqu'elle m'ait prévenu qu'elle y serait. Elle m'en a même prévenu par cette tournure : « Par exemple, demain j'y serai, » etc.

Ce qui me semble un peu marqué.

8 ventôse [-27 février].

Mélanie n'est pas venue chez D[ugazon]. Martial y est venu, je crois, pour y attendre Duchesnois. J'ai beaucoup ri avec la petite Félipe, chez qui nous devons aller un de ces jours entendre de la musique. Je suis allé à deux heures chez Mélanie, elle avait un négligé charmant. Je ne l'ai jamais vue si gaie de ma vie. Toutes mes résolutions ont cédé, je l'ai embrassée mille fois, elle ne résistait point. Je l'ai menée en fiacre chez un homme d'affaires, rue des Mathurins ; elle y est demeurée un quart d'heure. Nous sommes revenus et je l'ai quittée à cinq heures, quatre minutes après l'arrivée de M. Le Blanc. Elle m'a donné toutes sortes d'explications sur lui : il

a fait trois tragédies et deux comédies, il ne mange point avec elle, mais il vient tous les soirs de quatre à cinq. Que faire? J'irai demain. Elle m'a vu partir avec regret et m'a fait de petits signes de tête charmants, en me disant : « Vous viendrez demain me faire répéter Ariane. » Elle m'a dit cela de dessus sa porte, moi étant déjà dans l'escalier.

Elle m'a dit avec sentiment que M. Le B[lanc] et M. Châteauneuf m'avaient trouvé aimable l'autre jour ; elle m'a dit : « Moi, je me taisais. »

Nous n'avons rien fait chez D[ugazon], que folâtrer avec Félipe.

9 et 10 ventôse XIII [-28 février et 1er mars 1805].

J'ai vu, hier et aujourd'hui, l'aimable Mélanie. Mon amour a augmenté à un point étonnant. Ce soir, il faisait ma vie. Il me faudrait trop de peine pour le bien exprimer, je renonce à en parler. Je crois que M. Le Blanc, loin d'être l'entreteneur, est tout simplement un homme de lettres qui lui raisonne ses rôles, mais qui a exigé le secret. En ce cas, quelle âme d'ange ! Elle était loin de concevoir même mes soupçons, et que mes paroles grossières sont loin d'exprimer sa délicatesse ! Elle m'aime et ne veut pas me le dire ; lui montrer ma tristesse demain.

Plusieurs excellentes observations faites hier sur Châteauneuf et la petite Mortier. Nous eûmes une

grande discussion : C[hâteauneuf] niait le maximum de bien en déclamation.

Je me couche à neuf heures et demie, ce soir, parce que je sens *che mi distruggo pensando a ella* *.

J'ai dit aujourd'hui, chez Dugazon, la grande scène du *Misanthrope*.

M. Le Blanc nous a dit qu'un homme d'esprit, faisant la cour, sans vouloir donner de suite à ses projets, à une vieille coquette de quarante-cinq ans, celle-ci lui dit, dans le courant de la conversation :

« Prenez garde à vous, je suis rusée.

— C'est un air (r) que vous vous donnez, madame. »

Voilà le meilleur de tous les jeux de mots.

Bièvre mourut aux eaux de Spa, et il dit le jour de sa mort : « Je m'en vais de ce pas (Spa). »

Champcenetz, allant à la guillotine : « Ne pourrait-on pas se faire remplacer ? »

Dimanche, 12 ventôse XIII [-3 mars 1805].

Il est bien arrivé du malheur à mon amour depuis ce jour. Je ne pus pas aller le soir aux Français, et ce fut un grand malheur. J'aurais été triste, je lui aurais demandé pardon de mon indiscrétion, car c'en était une, et même très bête, ça aurait peut-être tout fini, et je l'aurais à cette heure.

Mais, là comme ailleurs, nous avons un bâtard. Il me semble toujours entendre, dans les moments où j'ai besoin d'aller et où je ne le puis pas, une voix d'en haut qui me crie : « Tu veux voler et n'as point d'ailes, rampe ! » Je désire souvent les passions pour être heureux ; ce n'est pas demander du bonheur pur, c'est demander de l'anxiété. Mais l'*anxiété*, dans ce genre-là, m'exerce à la galanterie, me fait connaître le cœur de l'homme *(for the glory)* et, sur le tout, vaut bien mieux que l'ennui profond où l'absence de toute passion plonge Tencin. Son espérance est de l'espèce détruisante, de celle qui attend un événement qu'il ne dépend pas de nous de hâter.

Je ne vis donc point Mélanie aux Français. C'était vendredi, 10. J'étais, le soir, dans cette tristesse tendre qui vient tout entière de l'amour et qui est si touchante.

Hier, j'allai à midi et demi chez Mélanie. On m'a dit qu'elle n'y était pas. J'allai chez Mme Daru ; Adèle y vint. De là chez M. de Baure, qui me reçut comme s'il m'avait vu la veille, quoiqu'il y eût deux mois que je ne l'eusse vu. Je n'ai jamais si bien goûté le plaisir de converser avec un homme d'esprit. Voilà encore une jouissance impossible en province, à cause du sujet de notre conversation : la séance de Legouvé, la veille, au Collège de France, examen des historiens d'Alexandre.

Je me sauvai, avec beaucoup de peine, à deux

heures et demie. Je courus chez Mélanie, elle m'ouvrit elle-même. En faisant deux pas, j'aperçus un chapeau sur son ottomane. Je trouvai le poète Lalanne *. J'avais l'air triste, je le quittai à l'instant, et lui contai la farce de Legouvé. De là, il me parla de la satire de Chénier qui doit paraître lundi chez Dabin *, etc., etc. Je fus plus homme d'esprit qu'homme aimable. Je sentais que je ne pouvais rien dire à Mélanie, de manière que je m'emportai et ne fis plus guère attention à elle. Je contai bien, mais je *m'emportai* en ce que j'empêchai deux ou trois fois Lalanne de s'en aller.

Je m'aperçus, à cette époque de ma visite, qu'elle avait l'air très triste. Elle dit qu'elle attendait, à deux heures et demie, un homme d'affaires. Elle sonna ; elle me dit (parlant à moi) :

« Comme c'est un homme d'affaires, je vous prie de nous laisser seuls un instant. » Cela à peu près. *Un instant* disait bien : Vous passerez dans la pièce voisine, mais l'*intonation* disait : Vous me laisserez seule, j'espère.

« C'était bien mon projet, » lui dis-je.

Ce matin, j'y suis allé, le cœur battant, à une heure : « Madame n'y est pas. » Je suis allé aux Tuileries, où j'ai trouvé ce nicodème de Wagner. Je l'ai quitté pour retourner chez M[élanie] à deux heures. Il m'est venu, en passant devant la loge du portier, l'idée de demander si Mme L[ouason] y était :

« Oui, monsieur, » d'un air très assuré. Je monte ; la femme de chambre, avec l'air d'une soubrette trompeuse de comédie :

« Madame n'y est pas. »

Hier, elle me répondit, avec l'air de la vérité :

« Madame vient de sortir. »

Il est donc évident que Mélanie m'a fait fermer sa porte aujourd'hui et peut-être hier. Sans doute M. Le Blanc, que j'avais vu arriver et avec qui j'étais sorti deux jours de suite, lui aura dit : « Vous vous moquez de moi, qu'il ne m'empêche plus de vous donner leçon, ou je ne viens plus. »

Là-dessus, elle aura pris le parti de me faire fermer sa porte, ou renonçant à moi, ou jusqu'au temps où je serai devenu plus raisonnable. J'aurais été bien plus homme d'esprit en parant tout cela par mon entrevue du 10 au soir, à *Zaïre*. Mais, à l'impossible, etc.

Actuellement, je ne dois pas avoir demain la moindre pique ; c'est une leçon qu'elle me donne, et je la mérite.

Avoir la tristesse tendre, être entièrement tendre et langoureux jusque dans mon rôle du *Misanthrope*, qu'il faut vicier à cause de cela. Là-dessus, D[ugazon] me reprendra, je soutiendrai mon sentiment, ce qui me fera dire : « Qu'avez-vous donc aujourd'hui ? vous êtes bien changé. »

Ne pas paraître m'être aperçu qu'elle m'ait fait fermer la porte aujourd'hui. Lui parler le premier

de ma bête obstination du 10 et lui dire que j'ai tout fait pour passer un moment aux Français, le soir, et lui en demander pardon.

Là-dessus, redoublement de tendre tristesse *sans la moindre nuance de désespoir sombre.* Parler de mon départ devenu nécessaire ; en lui parlant de la bêtise du 10, j'en aurai l'air humilié et je lui donnerai ma parole d'honneur devant elle, c'est-à-dire : « Je vous donne, etc., de m'en aller dès que M. Le B[lanc] viendra. »

Vendredi, pendant le cours de mon obstination, Le B[lanc] présent, j'avais lié une conversation des yeux avec elle ; elle me dit : « Ce n'est pas ce que vous croyez, » avec l'intonation la plus vraie et la plus nourrie possible.

En lui parlant de mon départ, si nous sommes arrivés chez elle, partir d'un éclat de larmes contraintes ; être à onze heures et demie chez D[ugazon] pour que nous en puissions sortir à deux ; heureusement, il joue le soir le *Bourgeois.*

Voilà le vrai chemin. Mais surtout, *pas la moindre nuance de désespoir.*

Il faut

de l'empire amoureux lui déplier les roses.

Elle prend vraiment sur moi un empire étonnant. J'ai manqué une victoire, cet après-midi, à la terrasse des Feuillants, et peut-être me suis fait battre par ce nigaud d'Allemand.

Il m'a dit : « Mme L[ouason] a beaucoup d'esprit. » J'ai approuvé largement, et ai coupé court ; là-dessus, un instant après, il m'a dit, d'une manière marquée, qu'il n'aimait rien tant au monde que de faire des jaloux. Là-dessus, je ne l'ai pas persiflé comme il le méritait ; dans mes jours de verve, s'il y avait eu galerie, je l'aurais fait donner à tous les diables.

Mais la grande bêtise est de n'avoir pas insisté à toute outrance sur l'éloge de Mélanie. Je me moque de sa plaisanterie, et il aurait été répéter partout mes louanges, pour peu qu'elles eussent été ingénieuses ; et cela serait revenu à Mélanie. Voilà ce que fait le manque d'attention et de sang-froid.

J'ai très bien vu le pape ce matin, à Saint-Germain-des-Prés ; je l'ai particulièrement vu donnant la communion et la bénédiction. Je lui ai entendu prononcer : *et spiritous sanctous.*

Surtout, demain, tristesse tendre et point de désespoir. Je n'ai pas encore assez de mesure dans l'expression de mes sentiments.

Le même sentiment, en écrivant ceci, que celui qui est exprimé au bas de la première page, il me semble que les événements d'hier sont arrivés il y a trois ou quatre jours.

Lundi, 13 ventôse [-4 mars].

Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?
. . . . . .

Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris * !

Je n'ai jamais si bien dit ces vers qu'aujourd'hui, et je ne les ai jamais si bien sentis. D[ugazon] a été on ne peut pas plus content de la manière dont j'ai joué cette scène, et si j'étais sensible aux jouissances de vanité, j'aurais dû passer cette journée dans le ravissement. Au lieu de cela, je l'ai passée dans les agitations de la fureur, de la plus affreuse jalousie et de l'incertitude la plus cruelle.

J'en suis au point de croire que Louason ne m'a jamais aimé, ou veut rompre avec moi. Un baiser que Wagner lui a pris ce matin m'a mis hors de moi, et cependant ce n'est peut-être qu'une suite du cabotinage. Elle est venue à midi et demie chez D[ugazon]. Je l'ai accompagnée jusque dans la rue Coquillière. Je lui ai à peine dit deux mots. Je l'ai ensuite rencontrée dans la rue des Petits-Champs ; elle m'a dit qu'elle irait aux Français *(Bourgeois Gentilhomme)*. J'en sors, et elle n'y était pas.

Ce qui me désespère, c'est qu'elle me traite poliment ; plus de familiarité.

J'ai senti cet après-midi, à trois heures, en traversant le château des Tuileries pour aller voir Mounier, combien ce passage d'*Othello* était sublime : « On dit qu'il y a une noble race de chevaux », etc.

Le cœur me démangeait intérieurement, j'aurais eu une vive jouissance à me donner un coup de poignard. En en revenant, j'ai bien senti le plaisir de la mélancolie, je répétais avec enthousiasme, ravissement, cet autre passage d'*Othello* : « C'est là le destin des hommes généreux et des grands caractères que », etc.

J'avais une jouissance indicible en prononçant ce mot *généreux*. J'ai peut-être plus senti, dans cette journée, que Pacé, Tencin et Ouéhihé * dans toute leur vie. Quelles agitations ! Mante était d'avis que je n'allasse pas au spectacle, j'aurais bien fait par l'événement. J'ai dit à Mélanie que je partais, j'ai bien été ce que j'avais le projet d'être. Peut-être est-elle venue aux Français, et la foule l'a-t-elle empêchée d'entrer. Elle n'était pas, le 10, à *Zaïre*.

Pour surcroît d'embarras, le bâtard ne m'envoie point l'argent qu'il m'avait fait annoncer pour la fin de pluviôse.

L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompeuse,

je le sens bien.

Mais vivre sans aimer, est-ce une vie heureuse?

J'ai plus vécu dans cette journée de lundi qu'à Grenoble dans deux mois ; et quel commentaire

pour Othello, Orosmane et le Misanthrope ! Je me répétais sans cesse les vers d'Alceste qui commencent cet article.

Lui aurais-je déplu *by the due cappelli* * ? Si c'est ça, ô bâtard trop fatal ! ô expérience qui me coûte cher, le cœur de ma Mélanie ! Demain décidera.

Mardi, 14 ventôse XIII [-5 mars 1805].

Je n'ai pas eu le courage ni le temps d'écrire cet article le jour même, tant j'étais malheureux. J'éprouvais tous les tourments d'un amour non partagé. L'affreuse humiliation qu'on éprouve donne des moments de fureur (de cruauté), ensuite de tristesse et de larmes ; lorsqu'on peut arriver ensuite à la mélancolie, l'état devient moins cruel. Si j'avais écrit le jour même, j'aurais écrit vingt pages. Je trouve le caractère d'Hermione très naturel ; ce n'est point une femme cruelle, c'est une femme amoureuse qui fait des cruautés.

Lorsqu'une fois on a écrit un trait de passion, il n'y a rien à corriger. Par exemple, l'autre jour, après avoir écrit : « Le cœur me démange » ou, en noblifiant la chose comme Shakespeare : « On dit qu'il est une noble race de chevaux », etc., il n'y a rien à ajouter ou à retrancher. Il me semble qu'on abîmerait ces choses-là en les retouchant.

Je m'habillai à midi, j'allai chez Mélanie presque hors de moi, à force d'être ému. Je sonne, on ne

me répond point. Je vais user au Palais-Royal une demi-heure qui a été peut-être une des plus pénibles de ma vie ; ma seule distraction était d'observer mon état, et c'en est une grande. Employer ce moyen de consolation si j'ai jamais à consoler une personne d'esprit.

Je retourne chez Mélanie à une heure un quart, personne encore. J'y retourne encore, malgré les violentes réclamations de l'avocat *contre*, à deux heures et demie. On m'ouvre, j'entre, je la trouve avec Châteauneuf.

Là, commence une scène qui me parut très extraordinaire et affreuse pour moi ; une seule observation me consolait. Il s'est trouvé que, faute d'expérience et de sang-froid, j'avais mal jugé tout cela, ou, du moins, il est fort possible que je l'eusse mal jugé.

Mélanie, après un sourire d'habitude chez elle en recevant quelqu'un, ne me regarda constamment pas. Lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur moi, ils furent froids et polis. Je voyais l'intention de me faire sentir qu'on voulait rompre avec moi. Ce qui me rassurait un peu, c'est qu'elle avait l'air très agité. Tantôt elle avait les yeux humides de sentiment et des couleurs, tantôt les traits effacés et la pâleur de la mort. Elle était très distraite.

J'enchantai Châteauneuf dans cette visite et j'eus une conduite pleine d'amour pour Mélanie. Je sortis discrètement à quatre heures, un instant après l'arrivée de M. L[e] B[lanc].

Le soir, j'allai avec Crozet au parterre des Français : on jouait les *Horaces* et *Caroline* *. Lafond très noble, nourri d'inflexions, mais manquant toujours de chaleur, deux vers d'inspiration qui électrisent le parterre. Duchesnois émue, mais mauvaise dans Sabine.

Je vis Mélanie à l'orchestre. Je la vis sortir accompagnée de Dusausoir * ; elle me fit, comme ne pouvant pas l'éviter, un salut très poli et très froid. J'étais désolé. Je m'en distrais * en allant avec C[rozet] voir Ariane * dans sa loge, où nous trouvons Chazet et Inchinevole *, et ensuite sur le théâtre. Je rendrai compte de cette scène plaisante ailleurs.

15 ventôse [-6 mars].

Je ne me croyais plus aimé. Je suis allé chez D[ugazon] avec le projet d'y être gai, pour avoir l'occasion de lui dire à l'oreille : « Qu'avez-vous contre moi ? »

J'y vais, je fais le fou avec Félipe, qui me laisse faire. M[élanie] arrive enfin à près d'une heure. Je fais le fou avec elle, je l'embrasse : elle me répond froidement et poliment. Je crois que tout est fini. Je n'en suis pas moins gai avec Félipe.

Je vais chercher un livre dans la bibliothèque, je l'appelle pour m'aider, elle vient, je l'embrasse, elle me laisse faire. Nous avions déjà eu, dans le

salon de D[ugazon], une petite explication. Elle avait répondu à ma question :

« Mais rien, » etc., assez naturellement.

Elle dit le rôle d'Aménaïde avec enthousiasme, ça la monta à la *métromanie*, ce qui retira un peu son cœur de l'amour. Elle me dit, à la fin de la leçon : « Allons au Luxembourg. » C'était une suite de la proposition que je lui avais faite, il y a huit jours, d'aller voir les Lesueur. Je lui dis que le Luxembourg n'était pas ouvert. Enfin, il fut convenu que nous irions au Jardin des Plantes.

Je ne sentis pas ce bonheur aussi vivement que je l'aurais senti les jours de malheur précédents. J'étais harassé de fatigues physiques et morales. J'avais couru tout le matin pour échapper au désespoir, j'étais harassé. Elle ne mit pas dans ce mot charmant tout l'amour qu'elle y aurait mis ordinairement ; l'enthousiasme et le moment de vif bonheur causé par l'amour de la gloire et l'espérance de l'obtenir nuisaient à l'amour de l'amant.

(Je m'interromps ici, 16 ventôse, onze heures du soir, pour prendre le premier repos réel que j'aie goûté depuis le 13. J'ai couché deux jours de suite avec Crozet pour éviter la solitude, je n'en puis exactement plus, et cet article s'en ressent. Depuis ma disgrâce de vendredi, je n'ai pas cessé de courir pour m'étourdir.)

Nous prîmes un fiacre rue des Petits-Champs ; nous allâmes au Jardin des Plantes, nous déjeu-

nâmes dans la simple et fraîche chaumière qui a pour enseigne des vers de Virgile ; nous courûmes ensuite tout le jardin, nous vîmes en détail les bêtes et la serre chaude. Nous remarquâmes la superbe manière de tenir et de tourner la tête du grand-duc ; Mélanie, qui fit cette remarque, observa qu'on pouvait prendre de belles poses chez les animaux. Nous en partîmes à quatre heures et demie, nous revînmes chez elle ; Lalanne arriva, lut quelques vers du *Discours en vers*, de Chénier *, et je sortis discrètement.

Nous fûmes heureux ce jour-là, mais non pas avec toute la verve d'amour que je sens quelquefois. J'en ai déjà dit les raisons, j'étais harassé ; elle était dans un moment de métromanie pour la gloire.

Quand je lui disais que j'étais d'autant plus heureux que j'avais cru pendant quatre jours qu'elle voulait rompre avec moi, elle ne comprenait pas les raisons qui m'avaient fait imaginer cela ; elle me dit que, la veille, Châteauneuf l'ennuyait à périr, et que c'était ce qui lui donnait cet air ; que le soir, au spectacle, elle m'avait vu, qu'elle m'avait salué trois fois, que je n'avais pas fait semblant de la voir : « Il est dans ses moments de ..., me suis-je dit » (je ne me souviens pas du mot qu'elle ajouta, je crois qu'elle ne fit que l'indiquer avec la physionomie), elle eut une grâce charmante en le disant.

« Mais ce salut si froid et si poli !

— Mais *devant tout le monde*, comment vouliez-vous que je vous saluasse ? »

Elle répéta deux fois *devant tout le monde.*

Toute réflexion faite, cette manière d'exprimer l'ennui est singulière, l'observer la première fois qu'elle s'ennuiera. J'ai toujours plus *senti* que *perçu*, ce qui me rend neuf comme un enfant ; et, comme d'ailleurs je connais les possibles, j'inclinerais à être soupçonneux et susceptible ; défauts exécrables. J'ai eu ces jours-ci de bien belles idées sur la *société de salon*, je ne m'en souviens pas.

Je lui demandai la permission de l'aller voir le lendemain, elle me dit : « Oui, mais pas longtemps, parce que je veux apprendre *Hypermnestre* *. » Je l'embrassai sans difficulté. La connaissance que j'ai d'Ariane me rend bien plus précieux à ses yeux, voilà l'avantage d'être répandu. Elle me dit que Richerand * (le physiologiste), qui a eu D[uchesnois], lui avait dit qu'il lui fallait trois hommes à la fois ; je croirais assez cela de la sensible D[uchesnois]. (*Sensible* n'est point une ironie, elle fait cela comme les enfants et les sauvages volent. Elle a trop *senti* pour avoir appris qu'il y avait du mal.)

M[élanie] me dit qu'Alibert lui avait dit que Pacé était un homme qui trompait les femmes, et c'est là tout. M[élanie] me disait ainsi avec beaucoup d'esprit et de finesse que Pacé était un homme médiocre. Je suis assez de cet avis, mais bon cœur et excellent ton. Ce n'est pas que je ne conçoive le

mieux, mais ma fortune actuelle ne me donne pas l'entrée des maisons où je pourrais voir ce mieux. La maison de M. de Lucchesini par exemple *.

Il paraît que Mme Legouvé est une *virago*. Elle a eu tous les hommes de sa société, excepté un, qui est le fortuné, comme disait Louason (cela est joli, elle le disait bien mieux que je ne l'écris). Elle conseillait à Duch[esnois], avant les débuts de George, de lui faire faire un enfant. Cela est affreux. Legouvé est un mari bénin.

16 ventôse, jeudi [-7 mars].

Je ne suis pas allé chez M[élanie]. J'ai couché chez Crozet. Nous sommes allés ensemble chez Duchesnois. Nous allons faire son caractère, je ne dis donc rien d'elle. J'ai été frappé de la sublime beauté de ses yeux et de sa voix. Mélanie est bien au-dessous d'elle à ces deux égards. Peut-être se transporte-t-elle moins tout entière dans ses rôles que Duchesnois. Trait de La Fontaine admirable. Mais, en revanche, L[ouason] a bien plus d'esprit, d'intelligence qu'elle.

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre insolente de Douenne *. Je secouai le spleen, comptant sur mon étoile qui m'amène toujours de l'argent quand j'en ai besoin. Je commence à être content de moi de ce côté-là ; le commerce de Mante et de Crozet commence à me guérir du mal infini que m'avait fait celui de Félix Faure. Je crois que Faure

a absolument le caractère de M. de Valorbe, de *Delphine*[1] ; c'est un homme malheureux par essence. Il n'y a rien de si aisé que de secouer le malheur (de ce genre), il ne faut que le vouloir.

Je goûtai parfaitement, hier, les plaisirs du monde. Après l'intéressante visite de Duchesnois, je traînai Crozet chez Cheminade *. J'appris là que la famille Mounier voyait souvent la sienne. Il me dit qu'Edouard était bien fat. Je commence à reconnaître l'avantage de mon esprit *naturel* et point *appris*, sur l'esprit récité de Crozet, Édouard et même Pacé ; au bout de deux mois, on en voit le fond. Le charmant (d'esprit) M. de Baure est même dans ce cas, à la longue ; rien d'agréable au fond, à mes yeux, que l'esprit *naturel*, celui qui est inventé à chaque instant par un caractère aimable sur toutes les circonstances de la conversation. La raison en est simple : il donne une comédie de caractère dont le protagoniste est aimable. Voulez-vous donc avoir de l'esprit (apprenez tous les esprits appris, pratiquez-les pour avoir le droit de les mépriser), travaillez votre caractère et dites, dans chaque occasion, ce que vous penserez. Voilà le véritable esprit, celui qu'eut Matta, à ce qu'il paraît, celui de La Fontaine et, à ma connaissance, celui de Marignier.

1. J'ai eu exactement la même pensée, sans me souvenir que je l'eusse eue, dans le voyage que je viens de faire avec lui à Allevard (*first days of* prairial XIII).

C'est dans ce sens, je crois, que Ninon disait : « Votre fils ne sait rien ! Que vous êtes heureux, il ne citera pas ! »

Ce genre d'esprit charmant est invisible aux sots ; il faut avoir une âme très sensible ou infiniment d'esprit soi-même pour le sentir. Parmi mes connaissances, Mlle Duchesnois, par la première raison, et M. de Baure, par la seconde, sont peut-être les seuls pour qui il soit visible. A quoi j'ajouterais Aribert * et Mante, si nous vivions trois mois ensemble dans une société brillante, ici.

Pour que cet esprit acquière l'estime des sots (tels que mon oncle, Ed. Mounier, par exemple) et des âmes sèches (telles que celle de A[dèle] *of the gate*, de Mme Le Brun, etc.), il faut qu'il ait une étiquette ; alors ils ont pour lui *estime sur parole* ; quand ils en entrevoient quelque coin, ils appellent cela *originalité*. Ce que j'ai ouï dire de l'abbé Pollin *, de Gr[enoble], me porte à croire qu'il a ce caractère.

Destutt-Tracy fils et Wautier (élève des Ponts) ont été charmés de mon esprit franc et *naturel* à la première vue.

Félix Faure était indigné du premier. J'étais vraiment terrible à ses yeux ; c'est comme hier à ceux de Cheminade (qui, bien loin du caractère malheureux de Félix, est tout bonnement bon, et borné par absence de passions). Je ne serai jamais assez bête pour être bon à ses yeux. J'ai été quelquefois la dupe de ma *vanité* avec ces gens-là ; je vois

qu'ils admirent, qu'ils sont éblouis ; je me laisse emporter, sans m'en douter, à prodiguer les traits, à les éblouir encore davantage, et eux d'en conclure toujours davantage que je suis méchant. Je vois de tous côtés, sur moi et sur les autres, qu'on se venge de l'esprit que les autres ont de plus que nous, sur leur caractère.

Je suis un scélérat pour mon oncle parce que je suis fort à ses yeux.

Marignier est égoïste aux yeux de Pacé, peut-être par un trait de caractère comme celui de Duchesnois hier :

« Pourquoi avez-vous un tablier ? »

Le trait que Pacé me citait pour prouver que M[arignier] était égoïste, c'est que, devant aller ensemble au Luxembourg, M[arignier] lui dit : « Tu devrais bien venir me chercher. » (M[arignier] loge rue des Bons-Enfants, Pacé rue de Lille.)

Gripoli craint que mon esprit ne me fasse passer pour méchant, et j'en ai eu quelquefois la couleur à ses yeux, parce que je fatigue sa tête. Cette foule de saillies gêne un homme qui conçoit tout lentement, parce qu'il conçoit parfaitement.

Je dois passer pour méchant, par la même raison, aux yeux de J. Rey.

Mante s'est guéri en voyant mon âme, la plus sensible qu'il ait jamais rencontrée, et il a de l'expérience. Faure est à jamais incurable ; ma force offense sa faiblesse, comme chez Rey, mais, de plus,

mon esprit irrite sa vanité. Voilà qui est incurable. Il faudrait que je fusse six ans humilié à ses yeux et aux miens, sous ses yeux, pour pouvoir redevenir aimable à ses yeux.

Comme on doit se moquer des réputations et des récits des voyageurs ! Il y a encore de l'espérance à Paris, parce que l'intérêt de briller y fait chercher et découvrir la vérité ; mais dans une société qui, étant peu étendue, n'a pas cet esprit (ce caractère), il n'y a rien à faire. L'homme de génie (dans le genre de Voltaire *) sera toujours un méchant à Grenoble, à moins d'y mener la vie de Gros *.

Judith, Angelina, Adèle, Victorine et Mélanie savent si j'ai l'âme sensible. Me développer un peu aux yeux de Duchesnois et de M. de Baure, ils me comprendront.

Il faut me résoudre à être toute ma vie une bête (comme La Fontaine) aux yeux de Pacé, d'Édouard Mounier. Tant mieux, ce sont les seuls hommes dans le monde qui fassent des méchancetés ; ils ne m'en feront point.

Pour en revenir, Mante me laisse quatre louis jusqu'à l'arrivée de mon argent. (Je suis avec lui en égalité de service, ainsi qu'avec Barral ; remarque bien inutile pour ces deux hommes, surtout pour le premier ; reste de ma bêtise et de ma fréquentation de Faure, *hodieque manent vestigia ruris.*)

17 [ventôse], vendredi [8 mars].

Je ne la vois que chez D[ugazon] ; après la leçon, je la conduis chez son avocat. Je suis très gai, nous rions beaucoup, elle, Félipe et moi. Le soir, dîner avec Rey, Durif, Comberousse, Dard *, Mante. Lourdeur de Rey. Le matin, plaisante farce de Poncet à Mante.

18 [ventôse-9 mars].

Je sors de chez elle à cinq heures. Qu'il est aisé d'avoir de l'esprit dans un cercle ! J'y suis allé à deux heures, passé trois avec elle, dont un quart d'heure tête-à-tête ; elle était malade. Ensuite Châteauneuf, Le Blanc, deux petits messieurs, dont l'un royaliste, bête, a bien la physionomie de son caractère. Châteauneuf l'ennuie. Nous irons demain au Luxembourg. Félipe est venue et a chanté : *De tous les pays pour vous plaire*, etc.

Journée délicieuse. J'en gâterais le plaisir en le décrivant.

Dimanche 19 ventôse XIII-10 mars [1805].

Je vous aimais auparavant ; à présent, je vous adore. Je rentre à une heure et demie.

Je me suis levé à six heures, je suis allé chez Mante. Nous sommes montés en fiacre à sept heures,

nous avons pris Dard et Rey et sommes allés à la Vache noire *, où je l'ai embrassé et quitté à huit heures un quart ; il est parti.

Je suis allé à onze heures chez Louason ; elle s'habillait. Il pleuvait un peu, pluie de printemps. Nous sommes allés déjeuner au café du coin de la rue de la Michodière et du boulevard, de là au Luxembourg. Nous avons visité tous les tableaux et les salles du Sénat. Nous sommes rentrés chez elle à trois heures un quart. Je suis resté jusqu'à quatre heures un quart ; M. Le Blanc était arrivé à quatre.

J'y suis retourné à six heures un quart ; elle dînait avec sa femme de chambre. Mme Mortier est arrivée et s'est en allée lorsqu'elle a vu que Mélanie s'habillait. Nous sommes montés en fiacre, comme le matin. Nous sommes arrivés au théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine, vers sept heures et demie ; nous avons trouvé la tragédie d'*Othello*, que nous allions voir, au deuxième acte. Nous sommes restés jusqu'au milieu des *Visitandines* * ; onze heures sonnaient lorsque nous sommes sortis.

Elle a commencé à me parler de Mme de Caux, cette infernale mégère ; la conversation du fiacre a continué chez elle jusqu'à une heure un quart, que son portier est venu l'avertir de l'heure ; j'y suis encore resté un moment.

Deux heures vont sonner (du 20 ventôse). J'ai vécu aujourd'hui vingt heures. Cette journée, une

des plus intéressantes de ma vie. Fait-on toutes ses confidences, avec l'esprit qu'elle a, à un homme qu'on n'aime pas ? Nous avons passé douze heures ensemble. A demain les détails ; je me couche en bénissant le ciel d'avoir une âme qui sent tant. J'ai peut-être plus vécu dans ce jour que Percevant et Gripoli dans une semaine.

20 ventôse XIII, lundi [11 mars 1805].

Il faut changer absolument mon système d'amour avec Louason. Je m'instruis par mes succès. J'ai été vraiment aimable pour elle dans la grande allée des Tuileries, à trois heures un quart, lorsque je lui disais : « Montrez davantage votre esprit », etc.

Il s'agit d'être aimable aux yeux de Mélanie et non pas de lui dire que je l'aime. Comme je la vois souvent tête-à-tête, il n'y aurait rien de si facile que de l'ennuyer sans cesse du même propos : je vous aime, je vous adore, à propos de tout.

Il ne faut jamais faire le projet de lui dire telle chose, sous peine de dire des *spropositi* *. Il faut tout bonnement lui dire à chaque moment ce que je sentirai, et, dans les moments de silence, lui parler d'elle.

Je crains d'être trop laid pour être aimé d'elle. Je crains que cette peur ne me donne un air gauche, il faut la vaincre.

Rien de si dégoûtant qu'un homme qui, au mo-

ment où il vous ennuie, se met à vous parler de son amour.

Je prends donc la résolution de ne lui parler de mon amour qu'à propos, et de le montrer cependant assez pour qu'elle ne le croie pas éteint. Je la vois tous les jours, c'est à moi à tâcher de ne pas être ennuyeux.

J'étais chez D[ugazon] depuis midi, à lire Aménaïde, et, me la figurant jouée par Mélanie, je goûtais mieux les beaux traits, et je passais sur les mauvais sentiments, lorsqu'elle est arrivée à une heure.

J'ai été froid en commençant ; voilà, je crois, une des suites de ma malheureuse habitude de penser à ce que je lui dirai. Elle m'a dit quelques mots, la première, de la soirée d'hier, qui ont enfin fait une impression assez forte pour mettre mon âme en scène, au lieu de mon esprit.

D[ugazon], qui joue ce soir le *Bourgeois* (pour la dernière fois), nous a laissé dire. J'ai fini le rôle du Misanthrope, tout le cinquième acte ; j'ai accroché quelques vers.

Louason s'est mise à dire le quatrième acte d'*Ariane* *, elle n'était pas en train ; peu à peu, elle s'y est mise. Elle a dit le cinquième, a été superbe dans trois ou quatre passages et sublime dans ces deux vers, après la lecture de la lettre de Thésée à Pirithoüs :

> Prenez soin d'Ariane ! Il viole sa foi,
> Me désespère, et veut qu'on prenne soin de moi *.

Puisqu'elle dit deux vers comme cela, elle peut tous les dire, en écoutant son âme. Je crois donc qu'elle peut devenir une actrice sublime dans l'expression de l'amour et des mouvements de *métromanie*.

C'est le sort des héros d'être persécutés,
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.

Elle nous a serré l'âme, au point que j'en étais bête comme un panier. J'étais tout *chose*, comme dit certain niais. Nous sommes sortis de chez D[ugazon] à trois heures, après nous être chauffés un moment ensemble.

Il faisait un temps agréable. Nous nous sommes allés promener aux Tuileries. Je crois que je lui ai été agréable pendant une heure, parce que je lui disais exactement ce que je pensais dans le moment. J'ai eu occasion de lui développer la description de l'*esprit* que j'ai écrite sur ce cahier, il y a quelques pages.

Je goûtais le pur contentement, nos âmes se parlaient. Elle me parlait avec une grâce charmante. Dans ces moments, je lui ai dit ce que je pensais alors : « Quand on ne serait pas amoureux de vous, on le deviendrait en vous entendant. »

Ce propos était fait pour aller à son âme et je suis persuadé qu'il y est allé. Tout ce qui peut l'avoir gâté, c'est le souvenir des propos du même genre que je lui ai tenus quand son âme n'était pas émue.

Je remarque qu'en tout, pour bien faire, j'ai besoin de me blaser un peu. Rolandeau, *qui n'est pas gauche* (minuit c.) [*sic*], m'avait bien deviné.

Cette âme de Mélanie est si sensible qu'on peut y lire l'effet de ce qu'on lui dit. Elle m'a dit :

« Vous n'avez pas de montre ?

— Non. »

Dans le moment, quatre heures ont sonné.

« Vous en allez-vous ?

— Oui. »

Quelques propos d'amour, à l'instant, par mauvaise habitude. Ces propos ne peuvent pas toucher, ils sont évidemment *attaccati**. Ce n'est pas comme s'il fallait convaincre par des raisonnements. Au bout de l'allée, elle a trouvé le soleil si beau qu'elle a dit : « Faisons encore un tour. » Nous parlions de choses agréables, lorsqu'à propos de sa voix, je lui ai fait un éloge fou de Duchesnois. Nous étions au milieu du tour pour revenir ; elle a quitté machinalement l'allée, pour traverser diagonalement l'espace qui se trouve entre cette allée et la terrasse des Feuillants, et être plus tôt à la porte.

Voilà qui est clair. J'ai un grand moyen de lui plaire. Je lis dans son âme comme dans un livre. Chaque jour, j'apprends à y mieux lire. Je connais les passions ; au lieu de dire ce que j'ai pensé un quart d'heure ou une heure avant, et qui est *sproposito* souvent, dire ce que je trouverai de mieux dans le moment. L'ennui que je sens quelquefois

avec elle vient de ma timidité qui me fait préparer ce que je dis, comme un livre. Or, l'ennui est communicatif. *Le parti en est donc pris, lui dire à chaque moment ce que je pense et sens, les yeux fixés sur son âme.*

21 ventôse [-12 mars], (avant de l'avoir vue).

Je réfléchis que je suis une foutue bête. Elle me parla des *trois carricks* *, dimanche, comme une femme qui se rend. Je suis une fichue bête de ne pas en avoir toujours sur moi pour saisir l'occasion ; elle avait *il marchese* ces jours-ci. En acheter ce soir, et en porter toujours sur moi.

Chez D[ugazon], aujourd'hui (21 ventôse *), elle regardait Wagner en souriant. J'ai tourné les yeux sur elle par hasard ; à l'instant, elle a pris un air sérieux. Je ne serais point surpris que Wagner l'eût eue. Mais je crains mon caractère soupçonneux à force de sensibilité. Si elle l'avait eu, ce gros Allemand en serait venu à bout avec sa figure fraîche et son lourd bon sens ; mais en ce cas, elle se gêne pour moi, elle a donc envie de m'avoir.

23 ventôse XIII [-14 mars 1805].

Je sens qu'elle occupe toute mon âme. Je n'ai plus de sensibilité pour sentir autre chose. Tout ce que je fais est fait machinalement ; ma pensée est toujours fixée sur elle, je l'ai toujours devant les

yeux, et, mon expérience m'empêchant d'en faire confidence à personne, mon seul soulagement est d'écrire. Je suis languissant pour tout le reste.

Dans cet état, tout me devient indifférent. Je ferais les plus grands sacrifices sans les sentir. On n'a point généralement une idée juste des sacrifices que font faire les grandes passions. S'il en est des autres comme de l'amour, ceux qui les font ne les sentent pas.

J'ai désiré aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, de la fortune. Je l'avais bien désirée souvent vaguement, mais aujourd'hui, mon désir était assez vif pour me faire soumettre à plusieurs années de travail dans un bureau.

Si j'avais eu de l'argent, je l'aurais eue aujourd'hui, cela est certain, et ma journée aurait peut-être été charmante, au lieu d'être toute triste.

Voici peut-être la raison qui fait que je n'avance pas mes affaires auprès d'elle ; je l'aime tant que, lorsqu'elle me dit quelque chose, elle me fait tant de plaisir, qu'outre que je n'ai plus de perception et que je suis tout sensation, quand même j'aurais la force de percevoir, *je n'aurais probablement pas la force de l'interrompre pour parler moi-même.* Ce qu'elle fait m'est trop précieux. Voilà peut-être pourquoi les véritables amants souvent n'ont pas leurs belles.

Voici l'histoire d'hier et d'aujourd'hui. D'abord, je ne sais si c'est l'absence de Mante, mais tout

le temps que je ne suis pas avec elle, je sens un vide insupportable qui se tourne bientôt en fond de tristesse. Le superbe temps qu'il a fait hier et aujourd'hui m'est odieux. Le manque d'argent contribue à cela ; cependant, il me semble que, quand même j'en aurais, le vide subsisterait toujours. C'est Mante, je crois.

Hier, 22 ventôse, mardi *, j'allai chez D[ugazon] à une heure et demie, en cravate noire. J'y trouvai Félipe et Wagner. Je dis, pour la première fois, Sosie ; pris une fort mauvaise leçon. Elle ne vint pas. D[ugazon] arrangea qu'il n'y aurait de leçon que dimanche.

J'allai chez elle, à deux heures un quart, en sortant d'avec Wagner, qui est décidément lourd et bête, exactement ce qu'on entend par Allemand. La bonne me dit qu'elle n'y est pas ; à deux heures trois quarts, même réponse ; j'y vais à trois, elle m'ouvre, sa vue me ravit :

« Que je suis malheureuse !

— Vous gêné-je ? je m'en vais.

— Non pas, non pas, entrez ; je viens d'envoyer chercher M. Le Blanc pour me mener promener. Si j'avais su que vous vinssiez, je ne l'aurais pas fait. Que je suis malheureuse ! »

Ce *que je suis malheureuse* était tout ce qu'elle pouvait dire de plus tendre ; ça augmentait encore mon ravissement.

Je ne me souviens pas de ce que je lui dis ; tout ce

que je sais, c'est que je lui dis ce que je sentais, et que je l'aimais plus que moi-même. Elle dut voir mon amour.

Ce *que je suis malheureuse*, répété souvent, était dit avec l'*intonation* la plus vraie et la plus large. Je lui disais : « Puisque je vous vois, je suis trop heureux ! » La conversation nous conduisit à expliquer ce *que je suis*, etc.

« Comment l'entendez-vous ? » me dit-elle. Je me souvins de la scène de *Deschamps* et je fis semblant de l'entendre mal.

« Que je suis malheureuse de vous voir ? dit-elle ; oh, non ! »

Tout pesé, il me semble que ce *que je suis*, etc., était d'amour. Je m'arrêtai trop à jouir de ce que je sentais, je n'osai pas l'embrasser, j'eus peut-être tort. Je connais si fort le jeu des passions que j'ai besoin de me tenir à quatre pour n'être pas soupçonneux, et que je ne suis jamais sûr de rien, à force de voir tous les possibles.

Rien ne me retient demain ; à la première fois que je la verrai chez elle, tête-à-tête, proposer les *carricks* ferme ; insister, faire de cela le sujet de la conversation, le ramener. Tout pesé, je suis une bête, elle ne l'a pas repoussé dimanche. Je fus une bête lundi, car hier et aujourd'hui l'occasion a manqué.

Lundi 27 ventôse [-18 mars], veille de la fête d'Ariane.

Je n'ai pas écrit depuis le 22, par bêtise ; il y aurait eu trop de travail pour peindre ce que je sentais, mais il fallait au moins écrire les faits.

C'est le 22 * que je découvris que les Tuileries ont 820 pas du château à la statue qui est au bout de la grande allée. Cette action qui, si on ne considère pas les détails, est ridicule, ne fut, ce me semble, que de la bonté à ses yeux ; elle aurait dû me dire :

« B[eyle], j'ai quelque chose à dire à M. Le B[lanc], laissez-nous deux tours et revenez nous joindre. »

Les 24 et 25 ont peut-être été les jours les plus malheureux de ma vie. Elle me fit dire qu'elle n'y était pas, quoiqu'elle y fût. Je ne fis que l'entrevoir un instant aux Tuileries le 24. Le 25, Tencin vint me voir au moment où je revenais de chez elle pour la première fois ; nous nous promenâmes aux Tuileries par une charmante brume de printemps qui me rappelait absolument Milan. Nous fîmes les *fats* jusqu'à quatre heures, ce qui nous a distrait * un peu.

J'aurais dû écrire ces jours-là, j'aurais parfaitement peint le malheur de l'amour ; mais je l'ai vue hier, ça a tout effacé.

Il est très difficile de peindre ce qui a été *naturel* en vous, de mémoire ; on peint mieux le *factice*, le

joué, parce que l'effort qu'il a fallu faire pour *jouer* l'a gravé dans la mémoire. M'exercer à me rappeler mes sentiments naturels, voilà l'étude qui peut me donner le talent de Shakespeare. On se voit aller en *jouant*, on a la *perception*. Cette sensation est facilement reproduite par l'organe de la *mémoire* ; mais pour se rappeler les *sentiments naturels*, il faut commencer par faire la *perception*.

Voilà où l'étude de l'*Idéologie* (Tracy et Biran) m'est utile.

J'ai été très naturel hier dimanche, pendant quatre heures que j'ai passées avec elle ; je n'ai pas encore fait la *perception*, de manière que je ne sais pas encore ce que je lui ai paru. Pour être entièrement dans le genre naturel qui est le véritable esprit, il faut y être habitué. Pour cela, il me faudrait vivre en société avec Mélanie, alors je ne serais point pressé de parler et, au bout de deux jours, j'aurais cette grâce de naturel :

Et la grâce plus belle encor que la beauté,

plus belle mille fois que l'esprit apprêté à la Montesquieu. Mais, pour une femme de l'esprit de Mélanie, je suis loin, ce me semble, d'avoir l'esprit à la *Montesquieu*, ou plutôt cette fougue de génie (*genium* [sic] d'Horace et non génie de Shakespeare), ce luxe de force qui me rend étonnant, invisible et quelquefois même un peu humiliant, par conséquent odieux aux yeux de Percevant, Gripoli et autres.

Mais disserter est infini ; me voilà en chemin de faire un livre sur l'homme, et je n'ai qu'une heure pour écrire, après quoi Crozet vient me prendre pour aller porter des fleurs et un baiser à Duchesnois.

J'ai trouvé ces jours-ci beaucoup de vérités, entre autres celle-ci : plus un homme est *sot*, plus il est de niveau avec le monde.

Ouéhihé est parfaitement de niveau avec le monde, Pacé s'en tire un peu ; mais « à peine du limon je dégage un pied tremblant, » etc. Percevant est bien plus haut, au degré de la *politique*.

« Pourquoi dis-tu hier à Ouéhihé que Racine était bête ? » me disait-il samedi matin, en nous promenant aux Tuileries. Plana, comme Alfieri, je crois, méprise toute la canaille ; moi enfin, qui lirait bien dans mon caractère verrait que toute ma *politique* est *attaccata*. Je sens que, dans les choses de la vie où je sens ma force, je suis disposé à ne point prendre de parti d'avance. Je suis sûr que, dans la circonstance, je ferai ce qu'il y aura de mieux.

Je suis d'avis que c'est là le caractère de la force parce que, dans les choses où je suis faible, je n'ai jamais fait assez de résolutions d'avance. Comme, lorsque je vais faire une visite à une femme que j'aime. Le résultat de tout cela est qu'avec elle, le premier quart d'heure je n'ai que des mouvements convulsifs ou une faiblesse subite et générale, une *liquéfaction* des solides.

Je suis donc d'avis que le caractère de la force est de se foutre de tout et d'aller en avant.

Mais il faut cependant que je dise l'histoire d'hier.

Dimanche, 26 ventôse [-17 mars].

Je me levai à six heures. Rey vint m'ennuyer une heure, je lus quarante pages de Tracy, ensuite l'*Inconstant*, de Collin, œuvre insipide s'il en fut jamais, qui me sécha. Je m'habillai à midi, je me sentais des dispositions à m'ennuyer, parce que c'était dimanche. Je deviendrai fou, si cela continue. Ce jour m'est d'un *odieux* terrible.

J'allai chez D[ugazon] superbe : cheveux à grosses boucles noires, grand caractère, figure bien, cravate, jabot, deux gilets superbes, habit parfait, culotte de casimir, bas de fil et souliers. C'est un des jours de ma vie où, pour le physique, j'ai été le mieux. J'avais le maintien noble et assuré du plus grand monde.

Le temps était superbe. Je vais donc chez D[ugazon] à midi et demi. « Monsieur, il n'y aura pas leçon ; il vous a attendu jusqu'à une heure, et, voyant que vous ne veniez pas, il est allé à Versailles. » Je fus un peu désappointé. Je me sauvai du malheur par la force avec laquelle je me dis : « Courons chez L[ouason]. » En y allant, je me disais : « Elle n'est pas venue chez D[ugazon], il ne manquerait plus qu'on me dît chez elle : « Elle

Dessiné par Chaumont — Déposé B.R. Direct.r Imp.le — Gravé par Duparmar

Théâtre Français, Mlle DUCHENOIS. Rôle d'Alzire (dans Alzire)

Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi.
C'est un art de l'Europe : il n'est pas fait pour moi.

vient de partir pour la campagne. » Je ne songeais pas que, dans ce cas, j'aurais Crozet.

Je monte chez elle : « Elle vient de sortir pour aller chez D[ugazon].

— Vous croyez ? il n'y a pas de leçon.

— Elle sort seulement. »

Mon *vous croyez* disait : je ne vous crois pas. Je prends la résolution de m'en aller en regardant et lentement jusque chez D[ugazon] ; je la trouve revenant dans la rue des Fossés.

Nous revenons chez elle. Je ne sais pourquoi j'étais un peu froid (je pense que c'était parce que je manquais d'argent). Je lui fis en plaisantant quelques reproches sur ce qu'elle m'avait fait fermer sa porte ; elle n'en convint pas. Je dus lui paraître un peu piqué *.

(Dix heures et demie sonnent, je m'habille pour aller chez Ariane ; de là chez D[ugazon] et le reste du jour avec Mélanie. Si j'avais de l'argent, je l'aurais aujourd'hui. Mais avec ce grand *si*, je l'aurais eue vendredi, je l'aurais eue hier ; j'en acquerrai plus de talent. Vraiment, je suis un enfant, j'ai trop de sensibilité et, jusqu'ici, j'ai trop eu de confiance en ma *sensibilité* pour être aimable ; je suis un enfant point formé, dans toute l'étendue du terme.)

Dire à L[ouason] :

« J'aime bien mieux vous plaire qu'aux gens qui

m'ont formé et à ceux pour qui ils m'ont formé ; vous avez bien plus d'esprit qu'eux. Dites-moi ce qu'il faut être, je le serai. Vous voyez comme je me suis corrigé de *caricature.* » Ce sentiment, dit avec grâce, et développé dans un moment où nos âmes se parleront ; il est naturel.

Je rentre à quatre heures et demie, accablé de tristesse, mais non pas de tristesse sèche et menant au désespoir, de celle qui est voisine des larmes. Le temps, qui est étouffé, me met du tendre dans l'âme. J'aurais une vive jouissance ce soir aux Français, mais je n'ai pas d'argent ; même l'inquiétude que me donnent cette fin de mois et le commencement de germinal est une des causes de ma tristesse.

Mais la principale ou, pour mieux dire, l'unique, la voici :

Je suis arrivé chez Louason à trois heures et demie ; M. Le Blanc y était. Elle était assise vis-à-vis son miroir, avait la tête enveloppée d'un mouchoir brodé, ce qui lui ôtait presque tout le touchant de sa physionomie. Elle tenait *Phèdre* dans les mains, avait l'air profondément réfléchi, et m'a proposé une manière concentrée de dire le premier couplet.

Pendant ce temps, M. Le Bl[anc] était passé dans l'antichambre. J'étais derrière le fauteuil de Mélanie, j'étais horriblement fatigué de notre course à la rue Saint-Maur *. M. Le B[lanc] est rentré, a pris son chapeau après une minute, et s'est en allé. Je suis

resté dans ma position. Louason a continué à lire les *Mémoires* de Clairon, article *Phèdre*, et successivement plusieurs autres.

J'ai eu là entièrement l'inconvénient de l'esprit naturel ; j'étais tête-à-tête et ne l'ai point occupée de mon amour ; je ne l'ai embrassée que deux fois. Le temps s'écoulait, j'étais heureux. Je l'aurais été parfaitement si j'avais eu quatre louis dans ma poche ; j'aurais eu cette hardiesse sans laquelle il n'y a point de beauté. Elle était dans son fauteuil, l'air excessivement sérieux et nulle douceur dans sa physionomie, à cause de ce vilain mouchoir. Il y a eu un moment très court où elle a parcouru Clairon. En supposant que ses gestes *accusent* (sculpture, draperies) ses sentiments de la même manière que les miens, elle devait être très occupée de son art. Cependant, je crois que c'était le moment de parler de mon amour ; mais il fallait *une tournure adroite*, de l'esprit joué, et j'étais tout âme. Je tremblais un peu, et je soupirais (c'était en partie joué, j'augmentais la nature).

Moi, lorsque je feuillette un livre après en avoir lu quelques articles, ma tête fermente, je suis très occupé de mon art. Au moment où elle faisait les mêmes gestes que je fais dans ces occasions, je lui ai dit, avec tous les ménagements possibles pour Ariane, et après sa parole d'honneur de taire la chose et de qui elle la tenait, que celle-ci était chez Legouvé, lorsqu'il est venu une députation pour

demander qu'elle débutât ; qu'A[riane] a dit qu'il était impossible qu'elle fût reçue, mais qu'elle est cependant d'avis qu'on la laisse débuter pour lui procurer un bon engagement en province. (Voyez la vérité au compte de la visite de ce matin.)

Ça a renouvelé son intérêt pour ses débuts. Nous avons parlé de cela quelque temps. Je lui ai dit ensuite que j'irais encore chez Ariane lundi à sa fête et puis que je n'irais plus, parce que je prévoyais qu'il faudrait être de deux partis dans quelque temps. Elle m'a prié d'y aller toujours.

Mon avis est de ne plus lui rien dire d'A[riane]. Je me suis conduit aujourd'hui en galant homme ; mais si Ariane cabalait contre Mélanie, je serais obligé d'être traître à l'une des deux. Au moindre indice de cabale de la part d'A[riane], je ne vais plus chez elle et suis pour Mélanie.

Je lui ai fait ensuite des compliments en action qui l'ont fait rire et lui ont plu.

J'étais heureux, lorsque j'ai été réveillé par le retour de M. Le B[lanc]. Ce retour m'a accablé. J'ai cru voir ma sottise, elle a ri en lisant Clairon quatre minutes. Je me suis en allé, elle m'a dit d'un air très dégagé : « Bonjour, monsieur. »

Je suis venu chez moi, accablé par l'idée de ma timidité. Je n'avais pas la force d'écrire ceci ; enfin, j'ai pensé aux avantages de l'esprit de caractère (naturel). Je suis venu à songer que, toute occupée de son art, mon amour aurait été importun, que

peut-être, lui ayant paru amoureux et timide, j'avais été le mieux possible. Cette idée, que peut-être je n'étais pas si sot que je le croyais d'abord, a redonné un peu de ton à mon âme et m'a donné la force d'écrire.

Si ce soir je pouvais aller aux Français (au *Légataire universel*), je serais heureux.

Y aller demain de bonne heure, et lui proposer ferme d'en finir. Il faut que j'écrive tout auparavant, parce que, dès que je serai heureux, je n'écrirai plus un mot.

Lui dire demain : « Vous étiez si occupée de vos rôles que mon pauvre amour n'a pas osé se montrer. »

J'ai seulement pensé, en écrivant ceci, que M. Le B[lanc] s'était conduit aujourd'hui en très galant homme.

Je vois par là, aussi évidemment que possible, l'influence de la *tête* sur le *cœur*. Mon cœur a bien plus d'expérience que ma tête ; j'ai beaucoup aimé et peu jugé.

C'est un moyen de se consoler que de regarder sa douleur de près (surtout avec une tête comme la mienne). Ou on trouve des raisons pour s'affliger moins, comme il vient de m'arriver, ou du moins on en tire toute l'instruction possible en voyant ce qui vous y a mené.

Suite du dimanche, 26 ventôse.

Arrivés chez elle, elle s'habilla. Je suis trop chaste dans ces occasions. C'est que je suis toujours Saint-Preux. Nous allâmes aux Tuileries. J'ai peu de souvenirs, parce que je ne me voyais pas parler ; j'étais naturel et trop occupé de l'effet de ce que je disais pour cela. Nous rîmes des figures que nous rencontrions ; je pouvais être le feu d'artifice brillant et comique ; mais je ne suis cela que lorsque je le suis naturellement, je ne sais pas le jouer. Je fus seulement du meilleur ton possible, celui de Fleury, dans l'*Ecole des Bourgeois* *.

Nous allâmes aux Champs-Élysées. Dans ce moment, il y avait un peu de froideur dans notre conversation ; voilà le défaut des personnes naturelles, mais c'est à ce prix qu'on achète les moments sublimes. C'est Dumesnil comparée à Clairon. Je lui parlai de ses relations avec cette dernière, cela ranima la conversation. Nous fîmes un tour aux Champs-Élysées ; en revenant, nos âmes se parlaient. Nous cherchions le nom que je prendrais si j'allais à Marseille comme son cousin. Si elle ne débute pas ici avant quatre mois, elle ira à Marseille. Voilà un coup de hasard unique pour moi. Je ne lui ai pas dit que mon projet fût d'y aller, mais bien que, si elle y allait, je l'y suivrais et lui sacrifierais Paris.

Je n'ai plus le droit de me plaindre du hasard dans

les petites choses, lorsque, dans une si importante, il me favorise à ce point.

« Cependant, lui disais-je, je sacrifie mon intérêt au vôtre et je désire que vous restiez ici. » Cela est vrai ; nos âmes se parlaient, j'étais heureux.

(Voilà bien l'homme de la nature et non l'homme de roman. Je sens que je ne devrais jamais cesser d'aimer A. et ne jamais oublier Mme de N., et cependant, si ma Mélanie est à Marseille avec moi, je suis le plus heureux des hommes.)

Ce nom que je dois porter est Le Bourlier, le nom d'un de ses cousins de Versailles. Il était trois heures. Nous revînmes chez elle où elle attendait M. Lalanne. J'étais heureux, je la tenais sous le bras en sortant du passage qui conduit des Tuileries à la rue Saint-Honoré ; j'avais sur les lèvres le sourire du bonheur, lorsque V[ictorin]e se présenta à mes yeux. Elle était en voiture, elle nous vit parfaitement. Elle dut voir sur ma figure un peu d'émotion de la voir. Je ne la saluai pas. Je ne pus pas faire signe à L[ouason] parce que V[ictorine] me voyait trop.

Ce qu'il y a d'excellent, c'est que j'avais prévenu L[ouason] que nous pourrions rencontrer une petite fille de la société, à qui je faisais la cour. Je lui dis que c'était là elle dès que la voiture fut passée.

Voilà une des plus vives jouissances de vanité que je pusse avoir. Je me dis : « C'est là une grande jouissance de vanité. » La connaissance que j'ai des

passions me la fit regarder comme une curiosité, mais je ne la sentis guère. Si V[ictorine] a une âme comme la mienne, cette rencontre doit l'avoir mise au désespoir, et, en même temps, la disposer à m'être favorable à la première vue.

Ces détails auraient eu cinquante pages hier soir, mais, dans ce moment, je sens peu.

Nous revînmes chez L[ouason]. Elle écrivit un mot pour Lalanne. Nous retournâmes aux Tuileries. Je fus encore trop chaste dans ce moment de tête-à-tête à huis-clos. Dans ces moments, je ne suis pas amant, je suis homme de la société aimable, voilà tout. Je ne me fais pas d'idée moi-même combien je suis enfant.

Elle crut, dans un moment de notre promenade, que je lui offrais de la mener dîner quelque part ; elle refusa. C'était me faire beaucoup d'honneur.

Je lui parlais de ma timidité ; elle me dit que j'avais l'air de l'audace. Elle le croit, et moi aussi.

Nous parlions de mon amour, elle me dit que je n'en parlais pas comme un homme pénétré. Je parai bien le coup en touchant son cœur, mais il n'en est pas moins vrai que je parle trop gaiement d'amour. Beau défaut, mais défaut que j'ai acquis en craignant d'être trop profondément sentimental et, par conséquent, triste.

Elle me trouve polisson. Elle me fit une sortie contre Martial et contre le ton irrévérencieux des jeunes gens à la mode.

Le B[lanc] ne nous vit pas d'abord aux Tuileries, où il vint ; ensuite, il nous aborda. A l'instant, silence, malgré tout ce que je faisais pour engager la conversation ; il tint comme poix et joua un fichu rôle par mes soins. Je le ridiculisai ferme, en parlant bas à Mélanie. Enfin, à quatre heures trois quarts, nous la reconduisîmes chez elle. Nous montâmes et je l'y laissai.

J'oublie une petite bataille de sentiment, très essentielle ; je l'écrirai quand je m'en souviendrai[1].

En dernière analyse, je vois bien qu'il en faut finir avec Louason, mais je l'aime trop pour le faire à volonté; il faut qu'elle m'aide, ou l'occasion. L'occasion, je lui donnerai occasion de naître dès que j'aurai de l'argent. Dans ce moment, je sens très peu, je suis très disposé à faire tout finir; mais, auprès de ma divine Mélanie, j'aime trop pour rien faire.

Me voilà au courant, excepté l'histoire de dimanche dernier que je n'écris pas, parce que je ne sens rien dans ce moment.

[28 ventôse-19 mars.]

Le 28, je prends sur moi de ne pas aller chez Louason. Je lis soixante-six pages in-4° d'Helvétius, cent de Smith et la tragédie d'*Andromaque*.

Je lis Smith avec un très grand plaisir.

1. « Il faudrait que je vous visse huit jours pour me blaser. » La deuxième fois, en passant par le passage des Tuileries à la rue Saint-Honoré.

[29 ventôse-20 mars.]

Le 29, je vais chez Pacé à dix heures ; j'y trouve la femme de chambre d'Ariane, et lui, profondément occupé à lui répondre. Elle sortie, il se débonde avec moi, cela m'intéresse beaucoup. Il vient un sous-inspecteur et M. Pelet (des Verreries) ; je me livre, le caractère ferme de cet homme me plaît, et le sien à moi. Je m'amuse beaucoup jusqu'à une heure.

J'arrive à une heure un quart chez D[ugazon], assez mal fagoté ; je suis très gai et ne regarde presque pas Mélanie. D[ugazon] me répète toute la première scène de Sosie * ; il est charmant de naturel. Je la joue après lui : « Il fera dans ce rôle. » (Il y a cependant diablement loin de là au *Misanthrope*.)

J'accompagne Mélanie chez elle, vers deux heures et demie ; à trois heures et demie, arrive Félipe. Elle fait fermer sa porte à tout le monde. Elle m'a dit d'y aller faire Thésée demain, à une heure ; je l'ai intéressée. Elle m'a demandé la première des nouvelles de la petite fille que nous rencontrâmes en sortant des Tuileries. Cette batterie est bonne.

Je crois qu'il me sera aisé de lui faire craindre Félipe.

Je vais finir Helvétius, le premier [volume] de Tracy et puis *Letellier* * avant que de partir. Y travailler tous les moments de solitude, passer le reste du temps avec Louason.

J'ai, je crois, enfin trouvé le chemin ; le suivre. Voilà une journée heureuse.

30 ventôse XIII[-21 mars 1805].

Je vais à huit heures déjeuner avec Cheminade ; grande conversation très agréable, parce que j'ai le bon esprit de la mettre sur un objet qui nous intéresse tous deux également : le commerce de Pondichéry.

Voici ce qu'est ce commerce : on arrive à Pondichéry, en temps de paix, on gagne 50 pour 100 par an. Un homme d'affaires vous *contracte* des toiles deux fois par an. Vous payez les deux tiers du prix avant la livraison, et, sur la note authentique du prix de contrat, les marchands qui arrivent deux fois par an à Pondichéry vous donnent 25 pour 100 de bénéfice.

Si vous voulez aller contracter vous-même dans la campagne, vous gagnerez 80 pour 100. Ces bénéfices ne seront (les premiers) que de 30 ou 40 pour 100 environ, tant que les Français n'auront que deux lieues autour de Pondichéry.

Un jeune homme de vingt ans arrive à P[ondichéry] avec 24.000 livres, la deuxième année il a 36.000, la troisième 54.000, la quatrième 81.000, la cinquième 121.500, la sixième 180.000, la septième 270.000, etc.

Voilà donc en huit ans une fortune assurée.

Pour cela, accoutumer les jeunes gens de bonne heure à la mer.

A Pondichéry, avec cent vingt louis par an, on a chevaux, voitures et huit domestiques, une vie analogue à celle qu'on se procure à Paris avec 20.000 livres de rente. Les domestiques ne font qu'une chose, sont de couleur olive et coûtent sept livres dix sous par mois.

Chose à suivre si jamais je suis ruiné, ou que, pauvre, j'aie beaucoup d'enfants.

Le climat n'est pas malsain.

Je vois que dans la banque, comme dans tout, un grand esprit est encore le meilleur fonds.

Cheminade me donne mille détails très intéressants et très sincères.

Ne vaut-il pas mieux mener huit ans cette vie que de languir toute sa vie dans un bureau ?

30 ventôse XIII [-21 mars 1805.]

L'œuvre du génie, c'est le sens de la conversation. Il faut être libre sur les détails, et que le caractère les tire des circonstances qui surviennent, en leur donnant sa couleur.

Mélanie me disait un jour :

« Quand les femmes ne seraient pas coquettes, vous nous le feriez devenir. »

Je dis aujourd'hui :

« Quand nous ne serions pas fats, les femmes nous le rendraient. »

J'étais amant tendre et soumis avant-hier ; hier, j'entrevis le bon effet que ferait la fatuité ; aujourd'hui, j'ai été fat comme il faut l'être, j'ai entremêlé ma fatuité de choses très tendres, mais dites avec un peu moins de largeur qu'elles ne devraient l'être en pur sentiment, et jamais je n'ai été si aimable aux yeux de Mélanie.

Je trouve que j'affaiblis, donne un air grave et sévère à mes sentiments en les écrivant. La raison est que d'abord je ne peux les écrire, en un point, comme je les sens ; la seconde, qui tient à mon métier de poète, c'est que je les explique en le peignant.

J'ai eu une fatuité charmante qui ne l'a pas offensée, qui lui a montré que je n'étais pas pour elle un homme à dédaigner et qui, en même temps, lui a offert l'espérance de me corriger.

Cette fatuité jette encore un reflet excellent sur les derniers quinze jours de ma conduite. Le sentiment était simple et pur alors ; aujourd'hui, je lui ai paru charmant et spirituel et elle me croit un peu dépris d'elle ; elle en doit donc conclure que les autres jours je l'aimais bien.

Je suis enchanté d'elle, je suis très content de moi, je suis très heureux.

Dans six ans, je ne demeurerai pas un mois et demi pour en être à ce point-là avec une femme qui me plaira ; je l'aurai probablement au bout d'un mois. Serai-je aussi heureux au bout de six semaines?

C'est le bonheur qui fait tout. « C'est le cœur qui fait tout, » dit la tendre Ariane. Aurai-je le cœur que j'ai à cette heure ?

Voilà une journée très heureuse, je jouis bien plus que le 6 ventôse (ce six-là n'est pas le meilleur jour du mois, mais celui du plus grand talent. Mais je vois de plus en plus que la vanité est faible chez moi. Je ne m'en sauve que par l'orgueil, comme dit Vauvenargues, que peut-être je n'estimais pas assez il y a un an), et qui me l'eût prédite telle ? Elle devait, au contraire, être très malheureuse. Il y a deux ans, qu'elle eût été voisine du désespoir.

Voilà bien comment la sagesse donne le bonheur. Chercher à devenir encore plus savant dans la manière de tirer parti des circonstances.

Tout ce que j'ai écrit dans ces deux pages sent trop le génie. Elles auraient été charmantes si j'avais décrit tout bonnement les charmantes circonstances qui m'ont fait tirer ces conséquences.

Je suis arrivé chez Mélanie à une heure. Je croyais qu'il était plus tard. J'étais très bien et le déjeuner de Cheminade m'avait laissé un caractère tout gaieté et tendresse ; il n'y avait rien autre. J'étais on ne peut pas mieux disposé. J'ai trouvé Mélanie avec un petit garçon (parent de sa bonne). J'ai été aimable, léger, mais un peu froid. Elle m'a dit qu'elle allait dans la rue des Blancs-Manteaux.

Je suis parti de là pour lui dire, avec toute la

grâce possible, que j'avais passé la matinée là, dans une chambre que j'y avais :

« Que vous êtes libertin !

— Vous me faites beaucoup d'honneur ! »

Ce principe a donné lieu à une excellente *masse* (dessin) de conversation, dont tous les détails ont été de l'aimable fatuité que j'ai expliquée ci-dessus.

Je lui ai dit que j'y étais avec une autre Mélanie, femme se divorçant, qui était de Normandie ; que ce qui m'avait fait beaucoup rire était que je savais que nous y étions ensemble pour la dernière fois, et qu'elle vantait le bonheur que nous y goûterions ensemble.

Voilà le squelette. Cette fatuité l'a intéressée excessivement ; me souvenir de cela, j'ai déjà failli me couper. Voilà bien la fatuité en action, plaisant plus à une femme très tendre que le plus pur sentiment.

Elle m'a demandé si j'avais vu la petite fille ; je lui ai dit que tout allait au mieux, qu'elle pleurait toujours ; là-dessus, elle s'est apitoyée un instant.

Je lui ai dit (dans la seconde visite) qu'hier je n'avais pas dit deux mots dans toute la soirée, que j'avais joué à la bouillotte vis-à-vis d'*Eudoxie*, à qui je parlais des yeux.

Eudoxie * est le nom que je donne à la jeune personne que nous rencontrâmes dimanche au sortir des Tuileries.

Elle s'habillait pour sortir à deux heures et aller

rue des Blancs-Manteaux. Je lui ai dit que j'allais profiter de ce temps pour aller chez de vieilles dames où je trouverais *Eudoxie*.

Nous sommes sortis à deux heures un quart ; je suis allé chez Barral. Comme son *spleen* m'aurait ennuyé et aurait gâté mon ton, je l'ai rendu très gai, en lui faisant part de la manière de s'enrichir dans l'Inde et lui promettant de lui faire refuser d'y aller, si jamais je prenais ce parti. J'ai eu de la *coquetterie* à la fin de cette conversation. Pour être bien gai encore demain, il faut aller déjeuner chez Pacé, de là nous pourrons aller ensemble chez D[ugazon].

Je suis revenu à trois heures sonnantes chez ma *Princesse*, avec une physionomie triomphante. J'avais ce qui fait la beauté de la physionomie : j'étais gai, j'étais heureux, je me voyais avoir des succès depuis deux heures, j'étais parfaitement mis.

Je suis entré, son premier regard (suite de ses résolutions) était dégagé et indifférent ; mais l'indifférence était outrée et il n'y a eu que le premier comme cela.

C'est dans cette seconde visite, qui a duré de trois à quatre un quart, que j'ai été vraiment aimable à ses yeux.

Elle m'a demandé si j'avais vu cette demoiselle ; je lui ai dit : « A la fin de ma visite, mais mes affaires vont mal avec elle, elle m'a parlé d'un air entièrement dégagé, etc., etc.

— Vous allez en devenir amoureux. »

Voilà quelle a été la couleur générale de sa conversation : tendre, les yeux humides de pleurs. Nous étions assis, je lui tenais les mains, elle soupirait souvent ; il y a eu un moment où ses yeux étaient plus humides, ses mains étaient très chaudes, elles avaient la sueur que donne l'anxiété de passion (dans un certain degré). Je serrais légèrement ses mains dans ce moment, elle les a serrées aussi légèrement. Elle m'aimait dans ce moment. Sa figure marquait le plus grand attendrissement.

Voilà peut-être le plus fort mouvement d'émotion tendre et profonde que j'aie causé.

Elle n'osait pas me regarder, j'aurais lu son âme dans ses yeux.

Cet état dura plus ou moins les trois derniers quarts d'heure de ma visite. Nous parlions lentement, nous savourions notre bonheur, elle goûtait les baisers qu'elle me laissait prendre. Qu'elle était loin de la force avec laquelle elle me disait hier, lorsque j'en sollicitais un en m'en allant :

« Pas le plus petit. »

J'avoue qu'il a été délicieux pour moi.

Nous avons dit mille choses pendant ce temps. Elle ramenait souvent l'autre Mélanie et Eudoxie.

Je lui ai dit que j'avais eu envie de dire à l'autre Mélanie ce matin que le chocolat que nous prenions me faisait plus de plaisir qu'elle, en disant cela d'une manière obscure et par conséquent fine.

Elle m'a dit que c'était une grossièreté, que j'en disais aux femmes, que je lui en avais dit une très forte l'autre jour.

On racontait la singulière anecdote de Mlle Sainval *, mettant son amant nu en chemise à la porte, à la première entrevue, la fermant, la rouvrant ensuite, et l'introduisant, le doigt sur la bouche :

« Prends garde à mon père, mon ami, ne le réveillons pas. »

Elle m'amusait beaucoup, elle venait de se plaindre d'un rhume.

« Est-ce comme cela que vous vous êtes enrhumée ? » lui dis-je en souriant. Cette plaisanterie fut parfaitement amenée par la conversation. Elle pouvait être insolente, mais n'était pas bête.

Elle m'en a fait des reproches aujourd'hui, etc., etc., en me disant qu'elle avait paru malhonnête à un monsieur qui était là. Il me semble qu'il n'y avait que Châteauneuf et Le Blanc, par conséquent Le Blanc est l'homme choqué. Je lui en ai demandé pardon en lui baisant les mains ; je crois qu'elle sentait mes baisers, et je me suis excusé en disant que je ne croyais pas cette plaisanterie insolente, que c'était l'excès même de son absurdité qui la rendait plaisante.

Qu'est-ce que c'est que la galanterie ? C'est le mensonge perpétuel de ce qu'on ne peut faire que rarement. Je commence à aborder dans le monde le magasin de mes idées de poète sur l'homme. Cela

donne à ma conversation une physionomie inimitable ; elle est moi. Au reste, cette idée est de Montesquieu (*Esprit des Lois*, 23e ou 24e livre *).

On a sonné : « C'est lui, le diable l'emporte ! » Je l'ai embrassée trois ou quatre fois de suite. Elle a senti mes baisers.

M. Le B[lanc] est entré, elle a eu l'art de tenir une conversation générale charmante. On n'a pas plus d'esprit. Elle a dit sur Dieu et l'âme tout ce que Mante et moi nous pensons et, dans cette discussion de la plus sublime philosophie, elle a eu pleinement l'avantage sur M. Le B[lanc] qui défendait Dieu, et elle n'a jamais lu Helvétius, Tracy, ni Bayle.

Voilà la meilleure preuve d'un rare bon sens naturel. Elle a trouvé toute seule tout ce qu'elle a dit. Trouvez-moi une femme qui en fasse autant ! S'il y avait eu six personnes, j'aurais été étincelant de lumière et d'éloquence. Je me suis retenu dans la plaisanterie, j'ai mal fait ; je devais être *moi*, être naturel.

Enfin, je me suis en allé : « Adieu, *à demain*, » de la voix la plus tendre. Elle a avancé une main, je ne l'ai pas baisée. Le B[lanc] ne nous voyait pas, il aurait été plaisant de lui en faire entendre le bruit.

Voilà le squelette sans vie de l'heure la plus charmante, le plan des îles Borromées et du rivage du lac Majeur, exactement cela. C'est cela, et rien n'est plus loin de ce que ces îles ont été pour notre âme charmée. Le plan nous montre tout ce que nous

n'avons pas vu, *ma la pioggia amena, la selva lusinghiera, dove sono* * ?

Mélanie est vraiment faite pour être une Ninon, avec la différence qu'elle aura peut-être en sa vie trois ou quatre amants. Cela est d'autant plus vrai qu'elle n'a point un caractère *attaccato*, joué ; elle n'a point lu le caractère de Ninon, elle ne cherche point par principe à l'avoir comme le plus heureux ou le plus aimable, elle l'a tout naturellement.

Eh bien, voilà un mérite à jamais invisible à Pacé.

Il y a plus, il se peut qu'il n'en aperçoive que les défauts, abstraction faite même du désir de vengeance que lui donnerait probablement l'odeur de supériorité ; actuellement, croyez aux réputations. Imaginez d'après les récits des voyageurs. Il n'a pu au plus que noter les vibrations de son âme ; mais si cette âme ne valait rien ?

Souvent, ce qu'on dit a plus d'esprit qu'on n'en voit ; on fait vraiment de l'esprit sans le savoir : *Vous n'aimez pas les petites âmes*, mauvaise plaisanterie que je ne lui ai pas faite, et que nous avons discutée. Je vois seulement deux heures après le double sens, qui seul la rend supportable.

M. Le B[lanc] nous a dit que le comte de Lauraguais, parlant à la reine, il [*sic*] n'était pas mal leste, et la reine l'était souvent (c'était un couple léger).

La r[eine] : « Je ne conçois pas comment une femme se vend.

— Mais, madame, on lui donne un million.

— Bah ! qu'est-ce que ça fait ?

— Dix, cent.

— Ah ! vous m'en direz tant.

— Voilà la femme trouvée, il ne manque [que] l'acheteur. » (Un mot moins grossier que l'acheteur.)

Motet-Daleville, entrepreneur général des messageries, donna, il y a vingt ans, un *million* à Dutor, je crois, la maîtresse du prince de Condé, et la lui enleva. Voilà un bon fait.

Adieu cahier, je suis las d'écrire.

Elle m'a demandé l'histoire de Charles-Quint. Nous lui avons parlé de celle de Robertson, elle brûle de la lire. Elle *brûle*, trouvez-moi une fille de conseiller d'État, une demoiselle du monde à Paris qui ait ce désir.

Aller tous les huit jours déjeuner chez Ch[eminade], tous les huit jours chez Pacé, nous rirons *.

Je fais, n'y voyant plus, de la musique avec mes doigts, et ma voix *susurrante*, sur ma table, je la sens jusqu'au fond du cœur, elle me fait frissonner, je me sens les yeux pleins de larmes ; tant il est vrai qu'avec une âme sensible on est musicien. Porter à ma divine Pauline la partition du *Matrimonio segreto*. Elle aura de ces jouissances d'ange. J'écris ceci sans distinguer une lettre.

Voilà de ces jouissances qui sont à trente millions de lieues au-dessus de tous les froids. Voilà le poète.

Si j'avais ce sentiment à rendre dans une tragédie, il est clair que, deux jours après l'avoir écrit, devenu un peu froid moi-même, il ne me plairait plus tant, il ne faudrait pas moins l'y laisser.

Voilà de ces détails qui ne peuvent pas entrer dans la tragédie française telle qu'elle est.

Elle changera, gardez-vous d'en douter.

H. B.

Voilà le sentiment qui m'aurait donné un organe enchanteur, si j'avais été comédien.

Ce son est dans moi, il faut apprendre à l'*entendre* 1°, 2° à le produire.

En disant le vers de *Tancrède*, j'ai la gorge *tendre* et la bouche *dure* (comme disant un sentiment tendre, non dur).

1805

PARIS *

Troisième voyage a Paris

Germinal XIII.

Qui vedrai le vicende d'amore *.

1er germinal an XIII[-22 mars 1805].

Je me couche pour m'assurer que la journée est bien finie. Cependant, à tout prendre, elle a été heureuse pour moi ; mais quel bonheur, auprès d'une femme qu'on aime, lorsqu'on ne l'a pas ?

L'épargne a gâté ma journée. Hier, je ne couchai pas chez moi. Je suis rentré à onze heures. A midi et demi, je suis allé chez D[ugazon]. Il attendait un Russe ; à une heure un quart, il m'envoie chercher Louason et lui dire de mettre du rouge. Je la trouve sur la place des Victoires, courant, charmante. Nous retournons chez elle, elle s'arrange en riant.

Nous sortons de chez D[ugazon] à deux heures et demie, sans qu'il m'ait donné de leçon. L[ouason] a très bien établi *Phèdre*.

Nous allons nous promener et nous rentrons à cinq heures un quart. J'ai touché 200 francs ce matin, sur lesquels je n'ai que 27 livres de libres ; cela m'a rendu avare comme ceux qui me fournissent de l'argent. Elle m'a dit qu'elle irait à *Nicomède*, je l'y ai vue des deuxièmes galeries tout le long. Je suis descendu au parterre au cinquième [acte]. A peine la toile baissée, je l'ai vue sortir en courant avec sa grâce ordinaire. Je l'ai perdue, je suis allé trois fois chez elle, et monté deux fois ; elle n'y est pas.

J'ai fait le pied de grue un instant devant sa porte, j'ai cru voir entrer M. Le Blanc ; en ce cas c'est clair, elle est sortie rapidement du théâtre, où il était convenu que je la prendrais, pour le recevoir chez elle. Peut-être a-t-elle quelque affaire avec lui. Peut-être me trompe-t-elle ? Rien ne lui est plus facile.

Mais c'est une économie de 4 livres 8 sous qui me l'a fait perdre ce soir. Si j'étais allé à l'orchestre, j'y aurais été tout le long à côté d'elle. J'aurais eu une soirée brillante. J'en avais besoin aujourd'hui, je n'ai point eu d'esprit auprès d'elle : pas un grain de la verve d'hier. Je ne sais pourquoi les premiers moments que je passe avec elle sont toujours froids.

Le bon de la journée est qu'aux Champs-Élysées, assis, elle m'a fait confidence qu'elle dirait des vers devant Fontanes ; elle m'a dit de venir, que nous les dirions ensemble, qu'elle aimait mieux les dire avec moi qu'avec M. Le Blanc et là-dessus elle est tombée sur M. Le B[lanc] à bras raccourcis.

Ensuite, rentrés chez elle à cinq heures, elle me regardait en soupirant.

Si, par une bête raison de santé, je ne me fusse pas abstenu de vin à déjeuner, si, par une bête économie, je ne fusse pas allé au parterre, j'aurais eu une journée charmante. Je regrette surtout ma soirée. L'ayant vue ce matin, j'étais sûr d'être charmant ce soir. Y aller demain à midi.

J'ai l'âme et le corps horriblement fatigués. Cette journée a été pleine d'événements, de passions diverses et de courses.

Je n'ai jamais si bien goûté *Nicomède*. Tout en est grand.

Convenu que demain je lui dirai, arrivé au cinquième acte : « Malheureux au jeu : Eudoxie n'est pas venue. » Plaisanter sur ce que j'étais comme un jaloux dans la rue Neuve-des-Petits-Champs. Là-dessus, voir son rire ; je verrai si M. Le Blanc l'a trouvée, si c'était lui, s'il m'a reconnu.

Je suis vraiment un enfant ; si elle me joue, elle n'y a pas de mérite,

A me désespérer, vous trouvez peu de gloire.

B.

Mais si elle me joue, que veut-elle faire de moi? Elle peut faire mon éducation. Elle m'a dit ce matin qu'il fallait mettre plus de finesse dans ma manière de me moquer. Voilà vraiment l'amie.

Ne serait-ce qu'une *fille* comme tant d'autres? Ce matin, elle m'a fait remarquer un beau bonnet.

È un rè ? è un birbante * ? Me voilà tout le jour. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a beaucoup d'esprit, un grand talent dans un art que j'adore, et qu'elle me formera.

Mais quand je crois qu'elle me trahit, je me désespère.

Aller demain rire chez Pacé, en sortir à midi.

Demain, suivre bien l'indication de fatuité donnée ci-dessus. Elle ne m'a pas vu au Théâtre-Français ; moi, je l'y ai vue tout le long. La vue de ce chapeau de paille me faisait jouir. Suivre ferme demain la fatuité.

J'ai plus vécu dans cette journée que dans deux mois de mon voyage de l'an XI à Grenoble.

La credo molto utile ancora pel mio talento *.

2 germinal XIII[-23 mars 1805].

Le plus beau jour possible.

Quel ennuyeux et insignifiant caquetage que la conversation d'hommes d'ailleurs spirituels, quand elle n'est pas dirigée !

Je sens ce défaut, je puis donc le corriger ; lorsque je ne craindrai pas d'être pesant, diriger la conversation.

Après avoir été tout le matin dans les intrigues de la cour et le cabriolet de Martial, je suis allé à midi chez Mélanie.

Nous avons batifolé jusqu'à une heure et demie. Elle a réellement des projets sur moi. Mais je me sens à jamais incapable d'avoir cette femme par un assaut.

Il y a mille détails charmants que je n'ai pas le temps de dire. Une heure et demie de bonheur, talent ni très grand, ni très petit, belle médiocrité.

J'y retourne à deux heures et demie. J'y trouve Le Blanc et Châteauneuf. Ce dernier l'assomme jusqu'à cinq heures. Je lui dis dans la conversation une insolence marquée. C'est mon talent qui m'a valu cela.

Je lui conseillais d'étudier les rôles les plus éloignés de son caractère, Cléopâtre par exemple.

Je parlais à M. de Ch[âteauneuf] :

« Mademoiselle n'est pas méchante. »

Le sens qu'on donne dans le grand monde à *pas méchante* l'a emporté. L'habitude de donner sa juste intonation à chaque mot a été mise en jeu ; mon intonation a dit largement et naturellement :

« On sait que tout le monde a mademoiselle. »

Cela était aussi piquant que possible. Je crois que les larmes lui sont venues aux yeux.

MM. Le B[lanc] et Ch[âteauneuf], qui me voient sans cesse là, ont dû croire que je l'avais et que j'en étais dégoûté.

C'est une bêtise ; je l'ai réparée par ma tristesse subite, si on peut la réparer. Me répandre en excuses infinies à la première vue, commencer par là.

Elle m'a fait ce matin un conte sur hier. Le fait est qu'elle passa la soirée ou avec M. Le B[lanc], ou le diable sait où.

Ch[âteau]neuf est décidément assommant.

Reprendre le batifolage à la première vue chez elle.

L'histoire des cinq voyelles, par Piron, est charmante, plus jolie que Cocu-é-let *.

Piron se trouve au spectacle à côté d'un homme qui, le prenant pour un sot, veut se moquer de lui. Piron le laisse aller. L'autre lui expliquait tous les masques :

« Vous voyez bien madame Une Telle dans cette loge, eh bien ! elle est très bien avec monsieur Un Tel, que vous voyez là-bas, elle l'a *éu*. — Vous voyez bien ce monsieur qui lorgne, c'est M. le duc Un Tel, il a *éu* cette dame que vous voyez là. »

Enfin Piron, impatienté :

« Connaissez-vous M. Jupiter, monsieur ?

— Oui, monsieur.

— Hé bien, il *a éu Io*, ça fait les cinq voyelles ! » (Le Blanc.)

Mot charmant, inintelligible dans une petite société, la province, par exemple.

Le comique s'élève, et les sots le sont moins à mesure que le cercle de la société s'agrandit.

Nous sortons, Crozet et moi, du *Légataire universel*, suivi de la *Mère jalouse*. La fièvre, qui m'est un peu revenue depuis un excès de chocolat chez Ch[eminade], m'empêche de bien juger le *Légataire*, que je vois pour la première fois. Il me semble froid. D[ugazon] y est sublime. Nous voyons la seconde pièce de dessus le théâtre.

Lundi, 4 germinal an XIII[-25 mars 1805].
9 livres 14 sous *for*...

J'ai besoin de méditer un peu sur ma conduite. Je le fais la plume à la main, c'est diminuer l'influence des passions sur les jugements qu'on porte sur soi.

Hier, à midi, je fus chez D[ugazon]. A une heure et demie, Louason y arriva avec Mme Mortier, assez bien mise. L[ouason] dit qu'elle était malade, qu'elle ne dirait rien, et elle était charmante. Il y avait de l'amour dans ses yeux ; mon jeu muet fut bon, et il l'augmenta.

Mme M[ortier] disait les premiers couplets de *Zaïre* ; mon jeu muet rendait si bien tous les sentiments de Zaïre que Lo[uason] le remarqua et le fit

observer à D[ugazon] à mi-voix. J'entendis cela, ça n'en alla que mieux. Après le couplet, D[ugazon] s'étendit là-dessus et me força à dire le couplet. Cela ne doit pas me nuire auprès de Louason.

Elle dit *Phèdre*. Un Portugais, nommé *Castro*, arriva ; D[ugazon] fit un peu le charlatan, et Mortier beaucoup la catin. Nous sortîmes à trois heures un quart, L[ouason] indignée (à ce qu'elle disait) de la conduite de Mortier. Elle me conta d'autres anecdotes du même genre. Sa jalousie était, je crois, un peu excitée par Mortier.

Elle avait froid, nous rentrons chez elle. Je lui propose d'aller manger des côtelettes au café des Bains chinois, elle accepte avec empressement, et dans ce contentement imprévu il me semble que son âme se montra sans voiles.

Elle était excessivement gaie et ne semblait plus avoir de réserve avec moi, cela en allant au café et chez elle. Mon âme est trop délicate, elle n'osa plus parler, voyant qu'on lui faisait accueil pour un déjeuner.

Si j'avais eu le talent que je cherche à acquérir, je l'aurais engagé dans ce moment et aurais été brillant et charmant pour elle. Au lieu de cela, je fus aimable à la Montesquieu.

Elle me parla de ses besoins d'une manière même pas... *

Fête donnée par Ariane
lundi, 4 germinal an XIII.

Percevant, Basset et moi arrivâmes chez Ariane à neuf heures, dans le meilleur des fiacres. Nous y trouvâmes Mmes Suin, La Chassaigne * et trois ou quatre cuistres qui étaient venus de trop bonne heure comme nous.

Un de ces cuistres demanda à Mlle La Chassaigne si elle n'avait pas été en prison pendant la Révolution ; elle répondit qu'elle s'en faisait honneur, qu'on y avait mis toute la Comédie, et elle se mit à répéter sans cesse ce mot *toute la Comédie* avec une importance comique. Il n'y avait qu'un défaut, c'est que ça n'était pas vrai : Talma, Molé, Monvel, Dugazon ne furent pas en prison. Mme Suin parla correctement bien, et avec bon ton.

Un joli jeune homme entra, je le reconnus (Armand) à la profondeur et à la rapidité de son premier salut. Il menait un petit monstre bossu, figure de même, qui était sa femme.

Après cela Ariane sortit parée de sa chambre. Elle avait l'air chargée de sa longue robe, et son *cyrus* lui donnait le *torticolis*. Elle commença par saluer quelques personnes, se faire embrasser par Armand et Mme Armand, s'asseoir, et ensuite saluer le reste. Nous étions de ce reste.

Là-dessus, entre un grand jeune homme noir, dont les saluts me parurent aussi parfaits en niai-

serie et en ridicule que ceux de Fleury en bonne grâce. Ce jeune homme était M. Millevoye qui, les yeux armés de lunettes, cherchait de tous côtés Ariane pour lui parler. Après quoi il vint se mettre sur les genoux d'Armand, qui s'en délivra en lui faisant place à ses côtés. Millevoye, poète estimable, suivant Ariane, à qui il a fait deux jolis couplets et un médiocre.

Un M. de Moucy vint annoncer à Ariane que ni M. et Mme Legouvé, ni Mme Saint-Aubin ne pouvaient venir. Nous nous vîmes donc réduits à compter sur Garat, Dupont, Mmes Contat et Mars.

Arrivent Mme Jomart, de Valenciennes, paroisse de Saint-Nicolas, demeurant à Paris, près Tivoli, avec sa fille. Ariane les embrasse toutes deux. Un moment après que Mme Jomart fut assise, elle aperçut un petit pommier qu'elle avait envoyé le matin, entouré d'un papier qui contenait sans doute des vers, lequel papier était resté attaché au pommier et tel qu'on l'avait envoyé. Elle se hâta de le prendre et de le mettre dans sa poche. Alors Ariane, sans faire attention à ce mouvement, dit :

« Ah ! je vous remercie de votre bouquet. »

Elle le fit emporter.

Tout languissait pendant ce temps-là. Ariane, pour ranimer la fête, prit le parti de mystifier Mme Coquelin, femme qui reste chez elle, qui n'a que quatre pieds, qui fut jadis sa maîtresse de pension, et dont elle devait par bon cœur avoir

pitié, par usage du monde ne pas se moquer. Elle la fit chanter et toucher le piano.

Elle y fut parfaitement ridicule, n'ayant qu'une voix chevrotante et fausse, une mauvaise méthode, mais en revanche une vanité et une assurance imperturbables. Ariane s'en moquait en face, ça n'empêcha pas l'autre de nous donner une chanson en cinq couplets et de recevoir sérieusement les compliments de tout le monde, s'excusant de n'avoir pas été si sublime qu'elle pouvait être, sur ce qu'elle n'avait pas touché depuis longtemps.

Au travers de tout cela la fête ne pouvait pas naître. On projeta un trio, et les concertants allèrent s'accorder. Nota : que Mme Coquelin devait être du trio.

Pendant ce temps-là, Baptiste cadet entra et baisa la main à Ariane, le tout avec la tournure d'un grand niais sérieux, très satisfait de lui-même, comme au théâtre. C'était Mondor des *Fausses Infidélités* *. Il entra beaucoup de monde à piètre tournure, et si piètre que Mlle Jomart se trouva la plus jolie de l'assemblée, et au Palais-Royal il y a vingt filles plus jolies qu'elle. Chez elle, tout est bas et laid, elle n'a de frappant que deux gros tétons bien durs et bien ronds ; mais, en revanche, elle aura, à ce que dit Ariane, quarante mille livres de rente en mariage. (Je pense * que ce n'est qu'après la mort de Mme Jomart.)

Mme Contat, Mlle Amalric et M. de Parny en-

trèrent. Mme Contat entra avec grand fracas, comme sur le théâtre, ayant la voix dans la tête. Elle s'empara à l'instant de la conversation :

« Ma chère amie, vous m'enverrez un billet imprimé où il y aura votre adresse, car nous avons été deux heures en chemin. »

M. de Parny : « Nous pouvons vous assurer que le bois de Vincennes est toujours à sa place, car nous en venons ; notre cocher nous a conduits jusque là. »

Elle continua à dire des choses aussi simples et n'en eut [pas] moins l'air de la maîtresse de la maison, avec l'air de coquette au théâtre, parlant fort haut. Amalric se plaça à côté de sa mère.

Tout languissait encore. Nous ne savions comment la fête se passerait, nous n'avions devant les yeux que le trio, nous attendions une pièce où Mlle Bourgoin devait jouer, et on venait de nous dire que Mlle Bourgoin ne viendrait pas.

On parla d'*Athalie*, Mlle Duchesnois dit que l'empereur avait dit tout plein de choses aimables sur elle ; qu'elle avait très bien joué pour une première fois le rôle de Josabeth. Mlle Contat dit que l'empereur demandait pour mercredi *Nicomède*, joué par les meilleurs acteurs, sur quoi Ariane s'écria :

« Pourvu qu'il ne me fasse pas jouer le rôle de Mlle Fleury.

— Oh ! je ne le sais pas, je n'ai vu que la lettre

de M. de Rémusat à M. Mahérault ; je suis comme un rôle, je n'invente rien, moi. »

Bêtise et impolitique extrême d'Ariane ; Mlle Contat eut là et tout le reste de la soirée l'air très faux, elle nous parut avoir l'air de supériorité et même un peu de hauteur qu'aurait une femme d'esprit à une fête que lui donnerait une bête. Nous jugeâmes qu'elle ne venait là que pour établir sa fille dans le monde, comme elle l'a menée à la farce de Legouvé (séance au Collège de France où il lut un chant de l'*Énéide sauvée*, poème par lui, où était Mme Legouvé, Mlle Contat, Mlle Duchesnois), parce qu'il est naturel d'applaudir au théâtre une actrice qu'on a vue dans le monde. Nous l'éprouvons nous-mêmes sur elle-même (Amalric Contat).

Amalric Contat a le meilleur ton, sa mère et M. de Parny paraissent en avoir grand soin. Lorsque Basset valsait avec Mlle Amalric, M. de Parny lui dit en lui touchant les épaules :

« Tenez-vous donc droite. »

Lorsqu'elle dansait, sa mère la tirait à chaque instant par sa robe, ou pour l'embrasser, ou pour arranger sa toilette, ou pour lui dire quelque chose tout bas. Lorsqu'elles se parlaient assises l'une à côté de l'autre, sa mère lui poussait la joue pour la mettre en face du public.

On se mit à danser. La danse n'eut l'air que d'être *en attendant*. Les deux amateurs donnèrent, au lieu du trio, des contredanses et des valses. Cette

danse *en attendant* ôta tout air de fête à la fête.

Nous remarquâmes seulement que Mlle Duchesnois dansa beaucoup et très mal, avec une mauvaise tournure. Amalric dansa assez bien ; elle est parbleu bien, grande et bien faite, elle a une figure honnête et assez spirituelle. (C'est tout ce que nous y voyons dans le moment.)

On dansa à plusieurs reprises. Dans les intervalles, on parlait par groupes.

Deux petits enfants charmants, dont un garçon et une fille (la même qui fait l'Amour dans *Télémaque*), le garçon âgé de dix ans, la fille de sept, figures célestes, dansèrent ensemble et charmèrent la compagnie. La petite fille fut embrassée par Mlle Contat. Elle reçut ses embrassements avec un air de pudeur au-dessus de l'humain. C'est ainsi que je me représente Mlle Mars à cet âge.

Le petit garçon me paraît avoir une figure céleste, et à Beyle, plate.

Cependant, Chazet et Lemazurier * s'étaient fait attendre jusqu'à onze heures ; ils parurent.

Lemazurier rêvait à des vers qui devaient paraître au souper. Il nous en parla et nous dit qu'il s'était choisi un lecteur, qu'il n'aimait pas lire lui-même ses vers. Interrogé sur le nom du lecteur, il fit le discret et répondit :

« Quelqu'un qui les lira bien. »

A son air et son ton, nous jugeâmes que le *bien* voulait dire *dignement*, mais retenu un peu, de

manière que l'intonation disait un *medium* entre le bien et le dignement. Du reste, il parla excessivement peu.

Chazet amena avec lui deux petites actrices du Vaudeville, inconnues à nous.

Soudain, on apporte deux paravents, le public va se serrer dans la chambre et le petit cabinet d'Ariane, on forme des coulisses, on apporte une rampe composée de huit demi-bougies piquées sur une planche, on les allume, et le théâtre est formé.

Pendant ce temps, il se forma plusieurs cercles dans la petite chambre. Mlle Contat était le centre du plus grand. Le général Valence * lui dit quelques mots (lorsque le général Valence est entré, Mlle Contat lui a fait un grand accueil). On parla du voyage de l'empereur à Milan et on demanda si des comédiens le suivraient. Mlle Contat dit :

« Oh ! l'empereur n'aime pas la comédie. Allons, qu'il emmène avec lui ses grands divertissements, messieurs les tragédiens ! » Elle le dit en éteignant les couleurs (terme de peinture).

Revenons à la grande salle.

A trois pieds de la rampe étaient six grands fauteuils. Mlle Duchesnois et Mlle Contat se placèrent sur les deux plus apparents. Le reste fut occupé par des niaises que nous ne nous rappelons pas. Tous les hommes étaient droits. Chazet, l'auteur, était dans un coin. J'étais à côté de lui.

La pièce fut jouée par Armand, Baptiste cadet,

les deux actrices du Vaudeville, Mme et Mlle Ricci.

Mlle Ricci est digne de Monsieur son père et de Madame sa mère. Elle pourrait bien être sœur de Mlle Lawal-Lécuyer. C'est pour elle que Lemazurier fait des enfants de commande (ce mot est de moi). Un violon faisait l'orchestre.

Un directeur de comédie (Armand) veut avoir une fête en vers pour Joséphine * ; il expose le triste état de sa troupe dans un couplet dont la pointe est :

Le souffleur n'a plus que le souffle.

Arrive un poète, M. Brochon (Baptiste cadet), qui veut lire une tragédie en six actes, intitulée : Le *Chien marin*. Le directeur l'interrompt et lui demande des couplets pour Joséphine. M. Brochon, resté seul, se met à composer. C'est là le plus beau. Voilà le sens d'un des couplets : Je dirais bien que Joséphine est le plus digne ornement de la scène, etc., mais tout auteur qui veut plaire ne doit pas parler en écho. On demanda *bis*.

Il y eut un autre couplet où on vantait ses qualités personnelles ; Mme Halley eut les larmes aux yeux. M. Brochon, ne trouvant rien, s'en va courir chez les libraires.

Mercure (une des actrices du Vaudeville) paraît au moment de sa sortie ; il vient de voler les attributs des Parques pour que les jours de Joséphine soient respectés. Les Parques suivent, désolées (Mme Ricci,

sa fille et l'autre actrice du Vaudeville). Mercure leur dit qu'il leur rendra leurs attributs à de certaines conditions, qu'elles respecteront les jours de Joséphine. Il ajoute que Raucourt, Devienne, Contat et Joséphine devraient vivre autant que leurs talents, sur quoi les Parques : « Elles seraient immortelles. » Arrive M. Brochon, qui n'a rien trouvé chez les libraires et qui s'écrie :

« Que vois-je ? les trois Grâces ?

— A peu près, » dit Mercure.

Cette plaisanterie attire un soufflet à M. Brochon. Là-dessus, M. Brochon chante un couplet par lequel il se félicite d'être claqué d'avance, tandis qu'il y a tant d'auteurs qui ne reçoivent pas un coup de main. Là-dessus, chaque Parque a un couplet ; mais Mme Ricci fit chanter le sien par sa fille.

Tout finissait donc, lorsque M. Ricci s'avance, un papier à la main, et chante deux couplets. Dans le premier, il demande la parole ; dans le second, il se félicite d'avoir dit, le premier, que le talent de Joséphine serait plus long que sa vie.

On demande l'auteur de la pièce et M. Chazet s'avance et embrasse Mlle Duchesnois. Mlle Contat lui a frappé sur l'épaule.

J'étais à côté de Chazet qui écoutait très attentivement et qui, à chaque pointe et à chaque applaudissement, riait comme un fou le premier de tous. Ce rire était naturel et le nom de M. *Brochon* l'a

fait éclater. Lorsqu'un acteur substituait un mot à un autre, il le rétablissait pour ses voisins, en ajoutant :

« Mais cela ne fait rien. »

Beyle était à côté d'un poète qu'il reconnut à sa mine envieuse. Nous ne vîmes pas Lemazurier.

Nota. — Il y eut dans la pièce un couplet entier pour Mlle Contat ; il fut très applaudi. Il y eut un couplet en vers blancs, et la pointe était, après avoir vanté Duchesnois : Et l'on ne dira pas que je mets cela pour la rime.

Il paraît que tout le monde applaudissait comme nous, par charge.

On se remit à danser. Duport dansa la gavotte avec la petite fille dont nous avons parlé. Il avait dansé auparavant la contredanse avec Amalric Contat, sans faire aucun pas en masse. Il en fit cependant deux ou trois, soit dans la contredanse, soit dans la gavotte, qui furent le comble de la grâce. Il fut sublime de grâce, il fut exactement ce que doit être un grand talent dans la société.

Pendant ce temps, Mme Jomart était à côté de Mme Contat. Elle daigna lui parler deux ou trois fois, et après elle la regardait avec l'air le plus haut et le plus méprisant. C'est ainsi que Mme Desartaux, de Grenoble, me regardait jadis.

Nous trouvâmes très comique ce regard de Mme Jomart, presque provinciale, bête, vieille,

laide, sur Mlle Contat, brillante encore d'agréments et qui régnait dans la fête.

On monta souper dans une petite mauvaise chambre, au second étage. Ariane prit Mlle Contat sous le bras et elles passèrent premières. Aucun homme ne fut à table, excepté Chazet et Duport, qui étaient séparés par Amalric et qui avaient à leur droite Contat et à leur gauche Duchesnois. Le souper parut maigre, peu d'ordre, et les hommes n'avaient pas de place pour manger.

Lemazurier nous aborde et nous dit :

« Avouez que ce Chazet est bon ; il se met seul à table, il croit que cela lui est dû ; l'année dernière encore, il s'y campa le premier, sans rien dire, à côté de Mlle Duchesnois ; il s'y met, et M. de Valence et MM. Daru sont droits. » Beyle fut frappé de l'air parasite qu'il avait en disant cela et en refusant toujours de manger.

On porta la santé de Mlle Duchesnois. C'est après ce toast que Basset, Beyle et moi cessâmes de manger et nous transportâmes derrière Mlle Duchesnois, à l'angle *sud-est*. Là, Chazet porta un toast à Mlle Contat, en improvisant un couplet qui portait que Melpomène et Thalie étaient sœurs. Le couplet fut très applaudi et Mlle Contat faisait la modeste en se bouchant les oreilles. Après le couplet, Mlle Contat dit bien haut et d'un air de sentence : « Ma chère amie, il suffisait bien qu'on vînt pour vous, sans venir pour moi. » Nous criâmes tous :

« C'est très joli, » et nous applaudîmes ferme. Le fait est que, dix minutes après, je ne me rappelais pas et ne l'avais point compris, et qu'après trois jours de méditation, nous n'y comprenons encore rien.

Basset alla trinquer avec Mlle Contat, et, comme il pressait M. de Parny, celui-ci s'avoua mari * en disant : « Pour trinquer avec la femme, il ne faut pas écraser le mari. » (Ce pauvre Parny passe pour avoir été entretenu par Mlle Contat. Il est bel homme, mais a l'air bête ; il s'est avisé un jour de saluer la petite tante, qui dit au neveu : « Je trouve ce gueux-là bien impertinent, d'oser me saluer. » Il est donc autant déshonoré que possible. Un homme qui se serait laissé enculer et donner des soufflets le serait bien moins.)

Mlle Duchesnois dit à Chazet : « Je vais faire boire à votre santé. » Chazet s'en défendit, en disant : « Ne faites donc pas de bêtise. » Des voisins, l'ayant entendu, crièrent : « A la santé de l'auteur ! » Cela ne prit pas.

Baptiste cadet se leva et dit : « Ma chère camarade, je vais vous lire une épître qui vous est adressée par une personne de la compagnie. »

Sur ce, M. Ricci s'écrie : « C'est moi, sans la nommer. » Il voulait faire de l'esprit.

Cette épître commençait par six vers à Mlle Duchesnois, dont le sens était que, sur la scène, elle régnait, mais que là elle était Joséphine et régnait encore. Ensuite, l'auteur caractérisait en quelques

vers tous les acteurs. Tous ces vers étaient vagues, languissants, prosaïques, et l'on éclata de rire dans un moment. Cependant l'auteur se releva en parlant de Larochelle *, et le vers :

Et l'on dit : Ça va bien, quand il dit : Ça va mal,

fut couvert d'applaudissements. L'auteur se soutint jusqu'au bout, à la faveur de Mlle Contat. Celle-ci était ennuyée comme les autres à la lecture de ces vers et, lorsqu'elle s'entendit nommer, elle fut presque vexée de se trouver dans ces mauvais vers ; mais, peu à peu, elle écouta avec son geste ordinaire, se bouchant les oreilles. L'auteur fut demandé à grands cris. Cet auteur, qui s'était tenu dans un coin, tout tremblant, sortit pâle, la tête bien baissée, l'air rampant, et vint embrasser Duchesnois. Celle-ci, qui n'avait point dissimulé son sentiment sur les vers lorsqu'on ne parlait pas d'elle, dit à Lemazurier, d'un air très attendri :

« C'est bien aimable, c'est très joli pour moi, » et l'embrassa. Mlle Contat le remercia aussi, et lui voulut, à ce qu'il paraît, l'embrasser; mais elle le repoussa par la force de la politesse et il se contenta de baiser la main, avec un air confondu des bontés qu'on avait pour lui et les estimant comme de vraies louanges données à son talent.

Au dernier vers de Lemazurier, Amalric regarda Duchesnois en riant et ayant l'air de se moquer d'elle en la voyant avaler tout cela. Elle attendait

probablement quelque chose pour elle, et les poètes auraient bien pu, à peu de frais et d'une manière plus adroite, rendre Mlle Contat très contente ; peut-être même ils l'auraient fait pleurer, ce qui nous aurait fort amusés.

Après cela, M. Duvernet chanta des couplets en s'accompagnant de la lyre. Ces couplets disaient qu'il fallait offrir une immortelle à Duchesnois ou bien que son talent, sans cela, se transformerait en cette fleur. L'auteur est M. Lemaire, absent ; c'est son seul tort, dit Chazet.

On sortit de ce coupe-gorge, et on retourna au salon. On se remit à danser. Nous accrochâmes Lemazurier qui nous dit qu'il avait bien souffert, qu'il n'était pas content de Baptiste cadet pour la lecture de son œuvre. Nous lui fîmes des compliments jusqu'à lui promettre la postérité. Beyle lui demanda pourquoi il ne faisait pas de tragédie :

« Oh ! de tragédie, non, mais j'ai deux comédies ! »

Il s'arrêta là, le bal l'empêcha de continuer. Tout joyeux, il se mit à danser.

Beyle et moi fûmes nous asseoir dans la chambre d'Ariane ; nous entendîmes Chazet qui parlait de Carnot et disait, d'un ton léger, qu'on avait dit à Carnot lorsqu'il avait dit : « Je signe ma proscription » : — « Vous en avez signé bien d'autres *. »

Le poète Millevoye nous dit sur Lafond qu'il était un acteur charmant, extrêmement galant.

Il était trois heures et demie lorsque Mme Fran-

çois vint mendier bêtement une place dans notre fiacre. Nous la lui promîmes et descendîmes un quart d'heure après, dans l'intention de partir sur-le-champ et sans la lui donner. Mais notre fiacre n'était point à la porte. Nous remontâmes ; mais à quatre heures le bal cessa, le départ de Mlle Contat entraîna tout le monde. Nous étions désespérés de n'avoir pas de fiacre et de faire deux lieues en chaussons, à cinq heures du matin, avec le froid, lorsque le grand Beyle raccrocha un fiacre, qui attendait très probablement Millevoye (car ce Millevoye m'avait offert sa voiture pour me reconduire, me disant qu'elle l'attendait). Nous le fîmes partir très précipitamment, malgré ses remords, en lui promettant tout ce qu'il voudrait. Nous rentrâmes chez nous à cinq heures.

Mme François coucha probablement chez Duchesnois. Favier parlait d'y coucher aussi ; il vint probablement à pied, avec tout le reste.

Valence eut l'air très jaloux de Pacé ; avant le souper, il avait l'air très rêveur. Il s'emporta jusqu'à lui jeter un fauteuil aux jambes, le trouvant sur le passage de Mlle Duchesnois, et lui dit brusquement :

« Laissez donc passer Mlle Duchesnois ! »

Au souper, il avait une mine d'Othello. Il entra à la salle du souper avec Pacé.

Mlle Duchesnois sautait en valsant, Valence s'avance au milieu de la salle et, la prenant par le

bras, lui dit : « Mais vous voulez vous tuer, ne sautez donc pas comme cela. »

Mlle Duchesnois lui répondit :

« Mais si cela me faisait mal, je ne le ferais pas. »

Et de sauter. Son air froid à son égard m'a choqué toute la soirée. Il paraît qu'il l'aime beaucoup. Il a prié Basset de ne pas la faire danser, lui disant qu'il fallait ménager les talents, qu'elle devait jouer dans la semaine un rôle difficile.

La petite du Vaudeville qui avait joué Mercure fut entièrement négligée ; on ne fit aucune attention à elle. Elle jouait là le rôle d'une actrice dans le monde ; enfin, Favier lui prenait les mains et presque le cul. Les deux mères des deux petits danseurs étaient de même traitées.

Nota. — Lemazurier n'est venu qu'à onze heures à la fête, et il m'avait dit qu'il fallait y venir entre sept et huit heures. Nous croyions d'abord l'y trouver des premiers, vu l'ignoblesse que nous lui connaissons, mais il devait faire lire un enfant de commande.

1805

PARIS*

Journal de mon troisième voyage a Paris

Du 6 germinal an XIII au dimanche 17 dudit, déjeuner chez Martial.

Vendredi 8 germinal, 29 mars 1805.

Je suis aujourd'hui dans un accès d'esprit et de gaieté qui me font paraître bête toute ma conduite des jours derniers. Voilà encore du génie philosophique. J'ai le diable au corps pour montrer l'écorché à tout le monde. C'est un peintre qui voudrait s'illustrer dans le genre de l'Albane, qui aurait judicieusement commencé par l'étude de l'anatomie, et pour qui, comme objet utile, elle serait devenue tellement agréable, qu'au lieu de peindre un joli sein, voulant enchanter les hommes, il peindrait à découvert et sanglants tous les muscles qui forment la poitrine d'une jolie femme, d'autant plus horrible, en leur sotte manie, qu'on

s'attendait à une chose plus agréable ; ils procurent un nouveau dégoût par la vérité des objets qu'ils présentent ; on ne ferait que les mépriser s'ils étaient faux, mais ils sont vrais, ils poursuivent l'imagination.

Sans doute, l'intérêt guide les femmes, malheureux ! Mais laisse-le-moi oublier en embrassant ma Mélanie, laisse-moi un moment d'illusion, la connaissance de la vérité la vaudra-t-elle jamais ?

Après ce beau commencement dans le genre amphigouri et tournant tout de suite au grand pathétique, il faut que je répare l'honneur de M[élanie], qui semble attaqué ; elle est toujours charmante à mes yeux, son caractère ne s'est point démenti. Seulement, le malheur donne au caractère un vernis de grandeur.

Mon génie pour le grand pathétique, fondé sur le grand philosophique, dans le genre de Pascal et de l'*Héloïse* de Rousseau, et des morceaux passionnés ou sublimes de Racine, et de Corneille, et de Shakespeare, m'a possédé tout entier jusqu'ici. Il ne s'est jamais épanché en discours naïfs et gais, en folies aimables par leur peu de consistance, comme celles de Regnard.

Quittons donc le sérieux que donne nécessairement la pensée continuellement fixée sur tout ce qui est grand. C'est la monnaie avec laquelle on achète l'immortalité, mais non souris aimables et tendres serrements de main.

Délassons-nous de l'un par l'autre ; seuls, songeons à la gloire ; en société, à amuser pour être trouvés aimables.

Je devrai tout cela à Mélanie, sérieuse, tendre, assez souvent mélancolique, s'occupant des mêmes objets que moi. Je ne puis pas encore lui exprimer mes grandes pensées : plus elles s'élèvent, plus je vois que je ne puis me faire comprendre que par écrit.

Appliquons donc cet esprit à produire des choses aimables. La seule chose qui m'ait sauvé jusqu'ici, c'est le feu de la jeunesse.

6 germinal XIII[-27 mars 1805].

Je fus chez D[ugazon] comme à l'ordinaire ; j'y étais assez froid en commençant, suivant ma louable coutume ; Louason arriva et ne daignait même pas me regarder. Elle donnait des coups d'œil charmants à ce niais de Wagner. Cela me tira de ma froideur et me rendit aimable, mais non pas pour elle. Je me mis à faire des compliments à la petite Mortier et à lui chatouiller les tétons, le tout très honnêtement. Je ne croyais pas être aimable ; bien loin de là, il me semblait que la séance était, comme le temps, froide à geler. J'accompagnai Louason chez elle avec Mortier. Félipe arriva, je fus vraiment brillant ; mais ce n'est pas encore là de l'esprit, ce n'est que du feu de jeune homme. Mortier dit qu'elle irait le soir au bal de Bourgoin, avec Wagner.

Dans le même temps, je regardai Mélanie : elle était verte à force de pâleur. Aime-t-elle Wagner et en est-elle jalouse ?

Je fus entreprenant avec Félipe, qui ne s'en fâcha pas.

Ces dames sorties :

« Comme vous avez bien pris le ton de ces femmes-là ! Comme vous parlez ! Si vous me trompiez, si vous me mystifiiez ! »

Elle répéta deux fois ce mot de « mystifier », et dit ces paroles et d'autres du même sens avec les intonations les plus naturelles et les plus larges. Voilà le plus beau succès de vanité que j'aie eu auprès d'elle ; il est superbe, il ne me fit plaisir que par l'avancement qu'il donne à mon amour, et, aujourd'hui (8 germinal an XIII), c'est de l'histoire ancienne pour moi.

Après avoir resté un grand temps entre : « Vous me trompez peut-être..., vous, » etc., en me regardant fixement, elle conclut que non, par un remplissage.

Moi, sur-le-champ, je ne compris pas ce qu'elle me disait, je fus très bien avec elle après ce propos.

Il est clair qu'à ses yeux, j'ai été très aimable auprès de Mme M[ortier] et de Félipe. Si jamais j'ai été sot auprès d'elle, ça lui a prouvé que j'étais alors amoureux.

Voilà un superbe succès de vanité auprès de la femme avec qui j'aime le mieux en avoir.

Elle me parla la première d'Eudoxie. (Eudoxie a une mère.)

7 germinal[-28 mars].

J'y vais à deux heures ; elle me renvoie pour travailler, étant ennuyée de me voir là. Elle me dit de revenir à quatre heures ; j'y vais leste, pimpant, aimable, on me refuse sa porte, parce qu'elle s'habille.

Le soir, je vais, avec Crozet, à la loge d'Ariane, qui venait de jouer Camille pour la première fois. Sa figure était la plus passionnée que j'aie jamais vue ; son œil, au-dessus de l'humain. Elle croyait avoir mal joué, elle nous dit qu'elle avait mal dit l'imprécation, qu'elle ne la sentait pas du tout, à cause de Lafond.

Et nous, détestables flatteurs, nous l'empoisonnâmes par nos louanges, nous l'empêchâmes peut-être de s'y rendre sublime. Lemazurier était dégoûtant à force de bassesse ; Pacé la louait par conviction et peu de connaissance de l'art ; Crozet et moi louâmes, mais moi plus que Crozet ; j'en ai honte.

Mon œil fixe celui de Duchesnois ; nos yeux sont beaucoup plus amis que le reste de nous-mêmes.

Sortant de chez elle, nous nous promenâmes au Palais-Royal. Crozet y fut superbe, je ne lui ai jamais vu autant de génie ; il avait une noble et véhémente indignation contre les flatteurs d'Ariane.

C'était exactement l'Alceste de d'Églantine, mais parfaitement cela ; il n'y avait plus de traces de cette légère apathie qu'il a ordinairement, il fut sublime dans le genre Alceste ; voilà comment il faut me figurer ce personnage, le plus beau qui soit à la scène comique. Voilà, à mes yeux, le plus beau jour de Crozet.

Mmes Suin et La Chassaigne étaient dans la loge d'Ariane ; la première lui parla très bien et avec esprit. Sa figure prit une teinte de bassesse, lorsqu'elle lui parla d'un rôle qu'elle doit jouer pour elle.

Cette teinte de bassesse sur un visage vieux m'affligea profondément ; il me faisait voir un des malheurs de la vie.

Maisonneuve y fut un instant.

8 germinal XIII[-29 mars 1805].

J'ai du feu dans les veines, il faut que je prenne un régime rafraîchissant. Il faut que je manque quelques leçons de D[ugazon], ça me les fera donner meilleures. Je commence à sortir de mon *génie de passions* et à sentir l'esprit. Puisqu'il est si utile, j'en aurai, cela n'est pas plus difficile qu'autre chose.

Je voulais aller chez les messieurs Périer aujourd'hui, ma maussaderie m'en a empêché.

Je suis arrivé à midi et demi chez D[ugazon],

Mélanie et Wagner y étaient. J'ai de violents soupçons sur Wagner, il serait bien possible qu'il eût Mélanie ; je suis trop enfant pour oser décider ; elle lui sourit, voilà le fait, je le vois ; mais que veut-il dire ?

Mme Mortier arrive tard, ensuite M. Castro, Portugais ; D[ugazon] est bien charlatan. Je me place à côté de Castro, et je mystifie Mme M[ortier] des yeux ; je fais rire ferme Mélanie, et j'occupe Mme Mortier sans dire un seul mot.

Cette dernière fait des avances ridicules à M. Castro. D[ugazon] se trompe sur un grand couplet de *Phèdre*, il ne veut pas en douce mélancolie :

> Hélas ! ils se voyaient avec pleine licence.

Et Mélanie ne veut pas qu'on dise avec joie les quatre derniers pieds de ce vers :

> Où me cacher ? *Fuyons dans la nuit infernale,*
> Mais que dis-je ? etc...

Elle a tort, elle ne raisonne pas aussi bien que moi sur les passions. Lui écrire un jour trois ou quatre pages là-dessus.

Le ridicule de Mme Mortier ranime Louason, elle me sait bon gré de me moquer d'elle ; nous sortons ensemble. En passant devant une marchande de modes, au coin de la place des Victoires, elle entre dans un magasin pour essayer un bonnet ; on en demande 24 livres, elle en offre 18.

Me le demande-t-elle ?

Nous avons passé ensemble jusqu'à quatre un quart, dans la plus grande intimité, comme si je venais de l'avoir et que nous fussions las tous les deux. Je vais à *Britannicus*, où un nommé Michelot débute.

Je rentre à onze heures et demie. Dire demain à Louason : Par derrière, je ne reconnaissais pas Le Blanc, M. Le B. (Mondor (de ce soir), M. Mondor).

Arrivés chez elle cet après-midi, j'avais les mains dans les siennes, et elle les serrait en parlant. Elle m'a raconté avec beaucoup de vivacité plusieurs événements qui lui sont arrivés ; elle me traitait en amant heureux.

Je l'ai fait rire en lui répétant la pantomime que je faisais à Mme Mortier ; elle m'a dit en riant beaucoup que Dugazon lui avait dit ou avait dit qu'elle avait le *foutre* tragique, qu'il lui en faudrait long comme cela.

Ces choses grossières, ici en squelette, étaient tout à fait comiques entre nous. Moi, je lui ai dit que D[ugazon] m'avait dit qu'elle avait des *couilles* ; j'espère que celui-là est plus fort.

Il paraît que le cher D[ugazon] est un peu ruffian de son métier ; elle m'a dit : « Dans les commencements que j'allais chez D[ugazon], il me fit des propositions infâmes, il me dit : — Tu vois bien cet homme, aux Français, qui te regarde tant ; eh ! bien, il est amoureux de toi, c'est Bacciochi ; si tu

veux, je te mènerai à sa maison de campagne, il te donnera vingt-cinq louis par mois. »

Elle ne savait plus où elle en était, à ce qu'elle m'a dit, et refusa. Une autre fois, D[ugazon] lui disait : « Ne va pas te donner pour un *bonnet*, au moins ; il faut savoir mieux tirer parti, » etc.

Ce mot *bonnet* m'a frappé, elle m'a supérieurement traité aujourd'hui, et elle le voulait bien. Si dans quelques jours elle me néglige, ou me traite mal, c'est clair, elle ne suit pas le conseil de D[ugazon] : elle se serait donnée à moi pour un bonnet.

Elle a voulu, je crois, me montrer aujourd'hui qu'elle avait de l'argent ; elle a fait dire devant moi le menu de son dîner.

Elle m'a dit que la chute de Wagner n'était qu'un prétexte. Je lui ai dit que je l'avais deviné et que je lui en avais fait honneur ; elle s'est défendue d'y avoir trempé, en me disant : « A quelle heure voulez-vous que je l'eusse vu ? Vous sortîtes d'ici à quatre heures et demie. »

Si elle l'a, à quoi bon me ménager ?

Pour achever D[ugazon], ce matin je lui ai demandé un billet de parterre ; il me devait quarante-quatre sous, justement, il ne s'en est pas souvenu ; le voilà donc à nos yeux maquereau et homme peu délicat sur l'argent.

J'ai demandé à Louason de la reconduire ce soir, elle l'a accepté avec joie ; ensuite, comme il fallait aller jusqu'à elle, cela n'a plus été que conditionnel.

Lui dire demain que j'ai entendu la tragédie de dedans une loge, et que je suis entré à la petite pièce à l'orchestre en donnant pour boire aux garçons.

Le fait est que mon spectacle m'a coûté trois livres huit sous. Après avoir nagé, volé comme Satan pour arriver au ciel, je me suis enfin trouvé derrière elle à l'orchestre ; je lui ai parlé, elle m'a demandé, troublée, comment je me portais et est sortie avec Le B[lanc] en évitant de me voir.

Peut-être elle estime ce faquin-là parce qu'il a fait des tragédies, et qu'il connaît le théâtre ; lui faire, un de ces jours, une lettre de sept à huit pages sur la connaissance des passions, où je montrerai la tête et le cœur, les passions, et les états de passion. Cette lettre intelligible, où je lui parlerai à elle, me tirera du pair.

Britannicus m'a fait au théâtre la même impression qu'à la lecture : bavardage éternel et élégant. Talma a joué médiocrement jusqu'à la scène avec sa mère ; là et dans le reste, il a été frappant de naturel. La bonté des rôles ne fait rien, ce me semble, au talent d'acteur, j'entends un mauvais rôle dans ma tête aussi bien joué qu'un bon.

Le débutant, figure plate, a les gestes de Talma, très médiocre dans la tragédie, sans voix. Un peu meilleur dans la comédie.

Bourgoin est sifflée, ainsi que Desprès. C'est, je crois, la première fois que j'ai vu *Britannicus* ; cette pièce m'a fatigué, ennuyé, pesé.

12 germinal [-2 avril].

Jour heureux.

Nous sortons, Crozet et moi, des *Horaces* ; Ariane jouait Corneille pour la deuxième fois ; elle y a été très médiocre ; ce n'est plus l'actrice de Phèdre, d'Hermione et de Roxane ; nous n'avons pas trouvé dans toute la tragédie un seul vers dit entièrement bien. Tous les acteurs sont d'un froid détestable ; Lafond devient ridicule dans le jeune Horace, qui était son meilleur rôle. Nous sentons distinctement, Crozet et moi, qu'en consacrant deux ans à apprendre à traduire notre âme au public, nous jouerions mieux que ces gens-là.

Nous avions derrière nous deux Géorgiens très plaisants et lovelaces, qui nous donnaient la comédie ; nous avons vu tout le long de la tragédie la vérité du grand principe : tout est ridicule.

Nous sommes allés voir Ariane, que nous avons trouvée très enrouée, et qui nous a très bien reçus. Nous avons vu ensuite une partie du *Confident par hasard* * de dessus le théâtre. Nous croyons Bourgoin grosse ; je l'ai vue rougir, sous son rouge, en rappelant sa scène de la première représentation de *Britannicus*.

16 germinal[-6 avril].

L'envie de parler vite et d'avoir cette vivacité de diction que j'ai vue à Fleury, en disant des choses

d'esprit, et que je prends mal à propos pour de l'esprit, m'empêche de penser, et, par conséquent, d'en avoir.

« Vous êtes mon dieu, vous êtes la directrice de mon sort, veuillez me guider, et j'irai à tout. »

Elle a deviné mon âme ; je comprends seulement, une heure après être sorti de chez elle, ce qu'elle m'a dit, et cela m'inspire un charmant enthousiasme. Qu'aurait-ce été en sa présence ! J'ai perdu ce moment charmant par l'effet de la mauvaise habitude que j'ai décrite en commençant cet article.

La conversation prenait de l'intérêt toutes les fois que la matière que nous traitions en avait pour elle.

Lui dire demain :

Mon génie étonné tremble devant le sien.

Je pourrai excuser sur le trouble de l'amour un silence qu'il cause bien en partie, mais qui vient principalement de cette mauvaise habitude.

Elle m'a refusé faiblement de ses cheveux ; en demander avec instance, j'en aurai.

Le cours de la conversation a amené ce qui suit ; je saute les détails, qui ôtent l'*air marqué* que ces choses ont ici. Cet avertissement est pour tout le journal en général.

Nous parlions de moi, que j'aurais de l'esprit à vingt-huit ans :

« Vous perdriez alors votre première qualité, la véritable passion, qui se voit en vous. »

Ce ne sont pas là ses termes. Elle voulait dire :

« Vous n'avez pas cet esprit brillant qui amuse ; vous avez la passion, vous la perdriez, sans peut-être acquérir le premier. » Son sens n'était peut-être pas aussi sévère que cela.

Elle s'est mise à me dire ce que j'étais. Niais que je suis, comme ma mauvaise habitude m'a perdu ! J'aurais été sublime à ses pieds comme Rousseau à ceux de Mme d'Houtetot (dans la même direction, et non au même degré), si je m'étais donné le temps de réfléchir. Au lieu de cela, j'ai répondu par quatre ou cinq grimaces de Fleury.

Ce genre grimacier m'a donné le jeu muet très expressif en détruisant tout le reste.

Règle générale : me donner toujours le temps de réfléchir, quand on me parle, au lieu de faire l'olibrius et le marquis de comédie.

Elle m'a dit, moi ayant les mains dans les siennes :

« Vous avez de l'esprit (l'intonation disait : C'est là votre plus petite qualité ; je lui ai dit que je n'en avais point, et, réellement, je le vois ; elle a continué en appuyant :)

— ... Vous pouvez aller à tout. Vous avez beaucoup de feu et l'âme grande.

— J'acquerrai de la gloire.

— Il ne faut pas que le vouloir pour cela, il faut les circonstances. »

Elle mettait à ce qu'elle disait les intonations les plus larges et les plus naturelles. (Je resserre beaucoup ses expressions, mais elles étaient au moins aussi fortes.)

Elle a deviné mon âme ; la conversation a langui, à cause de mon *fleurisme*.

J'ai dit une bêtise par la manie de parler et surtout d'avoir l'air fin, et une bêtise *atroce*, qui montre une âme fausse jusque dans ces moments d'enthousiasme qui la font sourire et me font aimer, si je le suis.

Je parlais hier avec éloquence du superbe effet que ferait une *figure usée avec des yeux de flamme* ; elle m'a demandé aujourd'hui à qui j'en avais ; je lui ai dit que je disais cela pour M. Le Blanc, ce qui est faux ; j'étais de bonne foi.

Outre cette jolie petite fausseté, je dis par là que j'ai des prétentions sur la figure.

Il faut absolument réparer cela demain, en lui disant que c'est faux.

Elle a donc deviné mon âme. Est-ce son âme ou son esprit qui l'a deviné ?

Lui donner une garantie écrite de ma main contre ses cheveux.

Puisqu'elle a deviné mon âme, fortifier l'idée qu'elle peut avoir de mes talents naissants par tous les moyens ; me garder surtout de la moindre fausseté, qui détruit à jamais la grâce. J'écris mieux que je ne parle, mon âme se montre mieux ; lui

porter mes vers, notre article de Phèdre, etc., etc.

Il entre dans l'impression du beau celle de ce *baldanzoso* *, de ce fort qu'on admire dans l'Apollon, et qui, dans un amant, flatte une femme, en lui faisant dire à elle-même : je soumettrai sa fierté.

Ma conduite n'a rien de cette physionomie aux yeux de Louason. Si je puis m'en faire aimer, ce n'est que par l'extrême confiance, et en l'aidant à voir dans le *Témugin* * d'aujourd'hui le *Gengis* de 1820.

La prendre pour guide, et réellement je ne saurais mieux faire ; lui porter demain mes vers.

—

Je n'écris plus les souvenirs charmants, je me suis aperçu que cela les gâtait.

—

Apprendre à me borner en écrivant, tondre mon style, autrement les accessoires me font oublier le principal.

—

Je suis une fichue bête avec vous, parce que je n'ose pas dire les bêtises grossières que je prenais pour de l'esprit.

Dimanche des Rameaux, 17 germinal XIII
[-7 avril 1805].

Déjeuné chez Martial avec Dugazon, Wagner, Fougeard, Prévost et Dufresne, sous-inspecteurs, un commissaire des guerres, type du peaufit [*sic*], à figure de cire et haut toupet bien poudré, esprit à l'avenant, Digeon, le chef d'escadron, et Maisonneuve *. M. Combe était présent, et Pierre est venu un moment.

Pour bien sentir le comique, il faut *(badare)* y faire attention, pour cela n'être ni passionné, ni dans la stupidité de l'ennui ; dans ces deux cas, il ne mord pas sur vous.

J'ai trouvé à midi Dugazon et Wagner à la descente du pont Royal ; nous avons trouvé chez Martial tous les autres convives.

Maisonneuve parlait de l'*Orange de Malte*, de d'Églantine, dont les deux pièces d'hier sont une imitation. La pièce de d'Églantine était du plus grand genre. J'ai senti en l'entendant esquisser, que le genre comique était mes premières amours. Dans la pièce de d'Églantine il y avait une maîtresse de roi et un évêque. L'évêque venait persuader à la jeune personne de différer son mariage, et lui faisait un tableau du bien que pouvait faire une femme vertueuse ayant toute influence sur un prince ; arrivait la maîtresse régnante qui tonnait contre les femmes qui se livraient surtout par intérêt ; cela était du plus grand comique.

Maisonneuve nous a dit qu'il en avait parlé six ou sept fois à fond avec d'[Églantine], une fois entre autres depuis dix heures du matin jusqu'à onze heures du soir, à feuilleter Molière et à placer des scènes. J'avais une jouissance inexprimable à entendre cela. Sans ma fichue paresse, je lui rendrais le service de traduire *Agamemnon* *, je le lui porterais et nous serions liés, j'aurais de ces anecdotes sur le génie tant que je voudrais. Il me semble que d'Églantine est le plus grand génie qu'ait produit le XVIIIe siècle en littérature ; l'*espoir de la faveur* inclinant toutes les âmes à la bassesse, de quelque caractère qu'elles soient, et cet espoir se trouvant ensuite déçu, est un excellent moyen de développer le courtisan. Voilà la griffe du lion ; Piron, Destouches, Gresset, Voltaire, etc., etc., ensemble n'auraient jamais eu cette idée, ou ne l'auraient pas su exécuter dans ce sens.

Maisonneuve croit que la pièce n'a jamais été écrite, Dugazon que les trois premiers actes existent. M[aisonneuve] relit demain son *Méfiant* à la Comédie ; m'attachant à lui, je suivrais tous les événements qui arrivent à un homme qui veut faire jouer une pièce. Je ferais un cours avec lui.

Per le mie avrò una eccellente via nel Dugazon *. Il a dit à M[aisonneuve] :

« Vous ont-ils déjà accaparé vos rôles ? Ils font métier et marchandise de cela. »

Il paraît qu'il serait charmé d'avoir un rôle neuf

à créer. Cela est excellent pour *Letellier*. Il regarde la mise d'un nouveau rôle comme la pierre de touche d'un acteur.

D[ugazon] est trop farceur, isolé du reste de la société ; au reste, il était aujourd'hui au milieu d'une société sans verve ni gaieté ; je crois que s'il isolait ses contes par six minutes passées pair à pair avec nous, ils feraient beaucoup plus d'effet. D[ugazon] n'a point le bon ton de la société, il n'y a point de tenue.

Pierre est venu ; D[ugazon] a paru un farceur à ses yeux. D[ugazon] nous a conté l'histoire de *Mon Frère le major* ; la différence des caractères était parfaitement établie par son jeu ; une réflexion profonde (à la Molière) sur ce conte, que j'ai hasardée, a été sentie surtout par Maisonn[euve].

Il faut que les plaisanteries que vous faites aillent à votre caractère, la réflexion profonde que je fais dans ce moment gâte la plaisanterie que je pourrais hasarder vingt lignes plus bas. Voilà pour la physionomie de ce journal.

D[ugazon] a beaucoup d'intrépidité en racontant ; on ne rit pas, il continue ; le rire s'amoncelait, il éclate de toutes parts. Acquérir peu à peu cette assurance.

Il nous a dit *la Visite à Bicêtre*. C'est, ce me semble, le conte où il a été le plus fort ; la différence des caractères y était frappante et parfaitement tranchée ! le ton du garde des fous comme celui

de la Merluche, canaille gaie, le ton des femmes, celui du fou *calapaculateur*, la vérité des détails (« Avez-vous un crayon ? — Donnez-moi trois petits morceaux de papier. »), la composition par calapaculateur, son histoire sur la naissance des go [*sic*] numéros, sa prétendue persécution, son refus de l'argent qu'il accepte pour acheter du tabac ; c'est à Molière ce qu'une divine miniature est à Raphaël, et l'inattendu du dénouement en avalant : « Soyez sûres, Mesdames, qu'il sortira demain. »

Le peaufit a fait observer qu'il connaissait le mot avec : il sortira demain ; je ne suis pas sûr qu'il sorte *sec*, mais il sortira.

Je devrais écrire ces contes et les apprendre. Rien ne m'est plus facile que d'en faire dans ce genre-là. Voilà ce que j'aurai fait à vingt-huit ans, et alors je serai aimable.

Il nous a dit ensuite le moyen de se faire aimer d'une femme, conté à lui par Vestris le cadet, qu'il a mis en scène sur la terrasse des Feuillants. Ce moyen est de la f..... en .... Le détail est charmant ; c'est d'une vérité frappante. Lekain et Préville adoraient ce conte. J'en ai été la victime aujourd'hui : il me l'adressait ; à la fin, qui doit finir en riant, il m'a assassiné de salive. Je me suis levé ; ensuite, Digeon m'a offert son mouchoir sans rien dire et avec grâce. Jolie plaisanterie du meilleur goût.

Il nous a dit son *Quine* à Bonaparte. Il aime à être vanté comme poète.

En général, les convives n'avaient pas de verve. Je me figurais en 1815, ayant fait quatre pièces en cinq actes, ayant vingt mille livres de rente, ayant les Dugazon, les Talma, les Lemercier du temps à déjeuner à la campagne, à deux lieues de Paris, au printemps, avec nos maîtresses. Que cet esprit est charmant en broderie sur du vrai bonheur ! Mais ici, il était sur l'air vide et soucieux de courtisan.

1805

PARIS *

JOURNAL DE MON TROISIÈME VOYAGE A PARIS, FAIT SUR UN ANCIEN CAHIER DE LA PHARSALE *, POÈME ÉPIQUE, COMMENCÉ VERS LE MOIS DE BRUMAIRE AN X.

Of 18 germinal XIII[-8 avril 1805], *till...* [1]

20 germinal XIII [-10 avril 1805].

Le caractère de Mélanie doit être devenu raisonnable et s'embarrasser des soins de l'avenir,

1. Dernier cahier. An XIII. Troisième voyage. *The story of my third travel at Paris, year XIII. Love introducing me in the society. From the 18 germinal, till the departure, the.. floreal, with M[elania]* *.

***

Niente of N's house.

***

L'action marche lorsqu'à chaque scène il y a changement dans la position des choses. (Germinal.)

— R., rue des Noyers, n° 42, vis-à-vis la rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Mante, rue Paradis, île 86, maison 8 *.

puisqu'elle a une fille qu'elle aime et qui serait sans ressource si elle la perdait. Voilà, peut-être, une des causes de sa mélancolie ; cette cause doit la rendre sensible à la bonté.

Par ce mot « devenu », je n'entends faire aucune injure à cette fille céleste qui est peut-être une grande âme. Elle changera mon caractère et me rendra plus sociable. J'apprendrai à fournir ma quote-part d'agréments dans la société, et par là à y être agréablement pour moi et pour les autres.

Je commence à voir qu'il faut très peu s'embarrasser de l'avenir pour être heureux ou seulement raisonnable. Cependant j'ai eu tant de fois la sottise de m'en affliger lorsqu'il me paraissait sombre, qu'il doit m'être permis de tirer quelque joie de sa contemplation lorsqu'il semble me promettre le bonheur. Il paraît que j'aurai toujours Mélanie pour amie, si ce n'est pour maîtresse, et, réellement, je l'aime de tout mon cœur. Si elle ne peut pas débuter aux Français au retour de M. [de] Rémusat *, il est probable qu'elle viendra attendre le moment favorable où on ouvrira les yeux sur l'état du Théâtre-Français, à Marseille, où il paraît qu'elle a des amis. Adèle y sera vers la même époque avec sa mère. Ne voilà-t-il pas un bonheur rare ? J'y serai aussi, travaillant à la banque avec Mante.

Je suis obligé d'aller faire un voyage de quelques mois à Grenoble, et cette obligation même est un plaisir, puisque j'y reverrai ma chère Pauline. Je

pense qu'il est peu de frères comme moi, qui aient le bonheur d'être *amico riamato* d'une fille de génie et de la plus belle âme.

Si je sais enfin prendre la vie raisonnablement, je puis tirer du plaisir même des effroyables sots qui peuplent ce cher pays. Je suis obligé d'y aller, et voilà que justement Barral y va. C'est un compagnon aimable par le cœur, quoique triste par mauvaise tête. Bien plus, peut-être Crozet y viendra-t-il. C'est un ami d'infiniment d'esprit, et celui de tous les miens qui, peut-être, en a le plus, et certainement celui qui peut m'aider à tirer le plus de gaieté des niais de Grenoble.

Que puis-je demander de plus, dans ma position actuelle? Le malheur, ou ce que j'ai jusqu'ici appelé ainsi, ne peut arriver à moi que par l'argent. Eh bien ! j'ai un père avare, suis-je le seul ? Lorsque ma sotte vanité sera entièrement passée et m'aura permis de l'avouer, ça ne me donnera que plus de grâce. Il y a tout à parier que d'ici à deux mois je toucherai 1.000 francs. Je paierai mes dettes et vivrai gaiement. Je partirai le 1er messidor, si je puis avoir fait *Letellier*.

De ce côté, je n'ai rien fait, est-ce un mal ? Je commence à corriger mon caractère ; c'est une femme charmante et que j'adore qui me corrige. Allons, saute, marquis !

Dès que j'aurai corrigé mon caractère mélancolique par mauvaise habitude et par engouement

de Rousseau, j'en aurai, j'espère, un très aimable : la gaieté de meilleur goût sur un fond très tendre.

M'aimeras-tu alors, Mélanie ?

Lundi, 18 germinal an XIII, 8 avril 1805.

J'allai chez elle vers les trois heures. Je la trouvai encore en papillottes, rangeant son linge que sa femme de chambre repassait. Elle me reçut avec le sourire du bonheur. Est-ce celui qu'elle aurait eu avec tout autre homme qui l'aurait surprise dans ce moment, ou y avait-il quelque chose de particulier pour moi ? Je n'ai pas assez d'expérience pour en décider.

Lorsque j'entrai chez elle, j'avais de l'esprit ; si j'avais trouvé là deux hommes qui eussent eu une conversation brillante d'esprit et de gaieté, peut-être y aurais-je brillé autant qu'eux, et, si j'y avais brillé autant qu'eux la première demi-heure, j'y aurais brillé plus qu'eux la seconde. Seul, je n'eus pas la verve nécessaire pour me *lancer*, j'étais trop digne d'être aimé pour être aimable. Je lui proposai de sortir, elle ne voulut pas. Je lui donnai la scéne du *Raccommodement* *, copiée à la hâte et non relue[1] ; elle allait la lire devant moi, c'était charmant. Je dis sans y faire attention :

1. Cette action mit un peu *le naturel* en jeu, c'est ce qui me rendit supportable le reste du jour.

« Non, j'aime mieux que vous la lisiez quand je n'y serai pas. »

C'était exactement le contraire de ce que je voulais dire. Ce propos est une bêtise en ce qu'il montre de l'amour-propre d'auteur, et jamais de la vie je n'en eus moins. Elle, accoutumée à la vanité délicate des gens de lettres, me dit à l'instant avec le ton doux qu'on a auprès d'un malade pour ne pas le blesser :

« Eh bien ! soit, je la * lirai seule. »

Je voulais dire : « *Ça vous ennuiera.* » Si elle l'avait lue, comme j'aurais pu la * bien déclamer !

Au lieu de cela, il arriva bien d'autres choses. Nous nous mîmes à promener en long dans sa petite chambre en nous donnant le bras, ses mains dans les miennes. Nous vînmes à parler de ses débuts et de ses projets en cas qu'elle ne pût pas débuter. Elle me dit qu'elle avait mangé la moitié de sa fortune, qu'elle avait le projet de se retirer avec sa fille à la campagne. Nous étions très attendris tous les deux ; elle avait les larmes aux yeux.

Enfin, je lui offris d'y vivre avec elle dans le coin de la France qu'elle voudrait choisir. Lorsqu'elle eut bien compris cette idée et que j'abandonnais tout pour elle, et que je servirais de maître à sa fille, elle tourna la tête vers la fenêtre quelque temps pour que je ne la visse pas pleurer, ensuite elle me demanda son mouchoir. Il n'était pas dans la chambre, j'allai le chercher dans le salon, où l'on

repassait. Je n'osai pas essuyer moi-même ces charmantes larmes. J'ai tort à la première vue, peut-être ai-je raison pour qui connaît la grâce.

Elle pleurait beaucoup. Ce sont évidemment des larmes venues par le sourire à la suite de la vue du bonheur ; elle me trouvait si bon qu'elle en pleurait. Après qu'elle eut tourné la tête, je lui parlai encore quelque temps avant qu'elle me demandât son mouchoir.

Son âme sentait un mouvement comparable à la liquéfaction, à la division de l'être que sentit le chevalier des Grieux, lorsque Manon lui parlait dans sa cabane de la Nouvelle-Orléans. Avec un peu plus d'assurance, ou un peu moins d'amour, peut-être aurais-je été sublime ce jour-là et l'aurais-je eue.

Ce mouvement que je produisis est plus rare que la gaieté, et demanderait surtout bien plus de talent pour être amené ; mais je n'eus pas cette gloire, il fut tout naturel. Nous parlâmes encore quelque temps de notre projet, nous pensâmes à nous fixer sur les bords du lac de Genève.

« ...[1] On m'a regretté dans tous les lieux que j'ai quittés.

— Je le crois, vous avez l'âme bonne. »

Et elle le croyait. Comme je lui développais mon âme et que, en parlant des occupations que nous

1. ... A la suite de la conversation.

aurions dans notre retraite, je lui disais que je tâcherais d'acquérir de la gloire en mathématiques, elle me dit avec étonnement et même un peu d'admiration pour une âme si extraordinaire :

« Mais avez-vous dit cela à Martial ? Vous connaît-il ?

— Oh ! mon Dieu ! non, il ne me comprendrait pas ! »

Cela n'est que la substance ; en changeant le nom de l'objet par lequel je désirais aller à la gloire, tout était vrai là-dedans.

Voilà, je crois, un grand effet produit sur elle.

Je sortis à six heures, je l'ennuyai peut-être un peu à la fin de la séance. Cela vient de deux causes : j'ai tant de plaisir à être auprès d'elle que je ne puis m'en arracher ; la seconde, je me livre au plaisir de la voir, de l'adorer, et je ne songe plus à dire des choses amusantes. Deux effets de l'amour qui ne tendent pas à le faire naître dans l'objet qui l'inspire. Si je ne réussis pas, c'en seront les deux raisons principales.

Elle va aller passer huit jours à Saint-Germain-Laxis *, ancienne maison de campagne de M. de Juigné, près Melun, appartenant à M. Biers, un de ses amis.

Le lendemain, 19 germinal, je ne la vis pas ; ce fut presque un plaisir pour moi : je voyais trop de peine à soutenir la charmante émotion de la veille.

Je quitte, parce que ce détail, au lieu de me guérir, n'a fait qu'augmenter mon amour ; et, comme elle est partie aujourd'hui (samedi, que les nigauds appellent saint) pour huit jours, ça augmenterait mon délaissement.

Depuis son départ, j'ai travaillé un peu à *Letellier.*

2 floréal, 22 avril 1805.

Le 30 germinal an XIII, j'assiste à *Phèdre* par Ariane pour les débuts de Michelot *. J'étais avec Crozet, Valey (figure spirituelle se moquant de tout) et O'Brien * (portrait de la bêtise sur une assez jolie figure). Michelot ne fera jamais rien dans la tragédie et manque de chaleur dans la comédie, quoiqu'il ait bien tous les petits gestes que l'on appelle la grâce.

Je connais beaucoup mieux la bonne déclamation depuis l'année dernière, ou Ariane s'est bien refroidie. Elle a pris une lenteur *majestueuse* et de grands *temps* à toute occasion, qui sont très propres à exprimer le délire de la passion ; elle a fortifié cela de beaucoup de petites intonations détachées, à la Valence *, qui font pâmer le public et lui font dire :

« C'est charmant ! »

Tout son rôle a eu la couleur de ce *beau froid.*

J'ai remarqué qu'elle ni les autres n'ont pas eu

un seul son arrêté dans toute la pièce. Je n'ai jamais vu à Louason des mouvements d'abandon aussi beaux que ceux que je vais citer ; mais sa manière générale est bien supérieure, et il est possible que je ne lui aie point vu ces moments d'abandon parce que je l'ai toujours vue déclamer devant des maîtres, avec un peu de crainte. D'ailleurs, l'illusion de la scène fait beaucoup pour l'actrice et pour le spectateur.

Ariane a été superbe dans les trois vers : *Dieux, quand serai-je* * et dans la pantomime qui les a précédés pendant le couplet d'Œnone ; dans les trois vers qui ont précédé : *Misérable* * ; dans : *Tu le savais* *. Là, sa position, le bras étendu et la tête penchée, a été digne de Raphaël. Je n'ai, je crois, rien vu de plus beau.

Elle a été superbe de diction nourrie, à la Lekain (autant que je puis me figurer ce grand homme *), dans tout le couplet : *Quels conseils ose-t-on me donner* * ? jusqu'à la fin. Cette manière semée de traits à la Talma et à la Duchesnois est peut-être le *nec plus ultra* de l'art.

Elle a dit, avec l'accent de la plus *douce* volupté :

Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante * !

Un vers seul comme cela vaut trois heures de peine. Mais peut-être n'est-ce pas avec de la volupté *douce*, mais bien enflammée, qu'il faut le dire.

Le reste de la pièce a été très applaudi et a été joué à peu près aussi mal que possible.

Du Théâtre-Français, c'est donc là ce qui reste?

Racine manque absolument du talent de la *scenegiatura* (celui de d'Églantine dans *Philinte*), mais comme il a bien peint le délire des passions ! Nous trouvons cette peinture gâtée sans cesse par des vers descriptifs dans *Phèdre*.

2 floréal XIII [-22 avril 1805].

Le matin, chez Dugazon. Mal *Œdipe*, parce qu'il me dit que je n'ai point de noblesse dans ma position, et moi qui me croyais sûr ! Là-dessus, le courage me manque à l'instant.

Arrive Mme Clairval *, je crois, grande et belle femme de vingt-cinq ans peut-être, avec de la majesté, mais point d'onctueux dans la physionomie. Jalousie de la Mortier.

J'achète *Fi... Fi... Figaro*. Je vais à *Sémiramis*, suivi de l'*Aveugle clairvoyant* *.

[5 floréal an XIII-25 avril 1805.]

Hier 4, au *Philosophe marié*, suivi de la *Gageure* * : Fleury et Contat. De là, au plaisir avec Barral, Vincelles, Crozet et Basset.

J'étais au spectacle avec les trois derniers. Beauté de la Victorine. Tous les hommes, gamins indignes,

vieux débauchés, joueurs, militaires qui ne savent pas où aller, jeunes gens du bon ton perdus là-dedans pendant une heure d'oisiveté ou voulant se laver la bouche d'une soirée ennuyeuse. Je m'étais engoué de Percevant. Le départ de Tencin me serre un peu le cœur.

Je me promène avec Crozet jusqu'à deux heures [1]. La contemplation de la verdure naissante des Tuileries et des jardins donnant sur les Champs-Élysées me jette dans les idées, hélas, romanesques de bonheur par l'amour. Cette douce mélancolie m'empêche de travailler à *Letellier*. Je me sauve le soir dans l'esprit de Chamfort et l'Opéra-Comique, où l'on donnait le *Chapitre second* *, les *Confidences* *, imbroglio sans comique, malgré les situations, le *Calife de Bagdad* * dont la musique me console un peu du bruit des deux autres. C'était plein de jeunesse gaie. Ce public a une bien plus jolie physionomie que celui des Français, mais aussi il est plus gamin, surtout le parterre. Je suis frappé de la ressemblance de Pingenet * avec Mélanie. Si je voyais P[ingenet] après avoir quitté Paris, elle me ferait perdre la figure de Mélanie,

1. Voilà de ces mauvais jours de mélancolie et de tendresse qui me font retomber dans mon ancienne maladie. Pour peu qu'elle devienne habituelle, ne trouvant point une Julie dans la femme que le hasard me fera aimer, je me brûlerai la cervelle. N'y ai-je pas pensé pour Mélanie ?

comme la blanchisseuse de Bergame celle de Mme Marini *della contrada della Bagutta* *.

Mélanie fut ce jour-là chez D[ugazon] sans que je le susse.

L'histoire de la Régence doit être le morceau de celle de France le plus agréable à étudier. Lire Voltaire pour les faits officiels, Duclos, Saint-Simon, Marmontel et le morceau de Chamfort sur les mémoires de Richelieu et ceux de Duclos.

Vendredi, 6 floréal XIII [-26 avril 1805].

Déjeuné chez Blancheron avec Vincelles, Basset, Crozet, Barral. Les deux premiers, qui nous donnaient le déjeuner, sont partis à onze heures, le premier pour Mont-de-Marsan, le deuxième pour Tours.

De là je suis allé chez D[ugazon]. J'y ai dit Oreste, devant Mme Clairval, très bien, à ce que m'a dit D[ugazon] en me frappant sur la joue. Mme Cl[airval] a dit : « Bien, bien. » Je lui ai donné les répliques de son rôle d'Aline. Elle débutera dans un mois.

Si j'y étais allé hier, j'y aurais trouvé Louason, Mme Mortier et la première actrice de Rouen. L[ouason] dit hier qu'elle ne viendrait pas aujourd'hui.

Le soir à *Esther*, suivie de *Nanine*.

8 floréal XIII [-28 avril 1805].

Barral est parti hier pour aller rejoindre son régiment à Utrecht, à cinq heures du matin ou avant, car nous sommes allés à cette heure à sa diligence, et elle était partie.

Aujourd'hui, visite intéressante à Ariane. Pacé y était. Ridicule de Dusausoir. Avec de la mémoire on a autant d'esprit qu'on le veut.

Le soir au Vaudeville : le *Bon ménage*, de Florian, le fade et le niais personnifiés. Cette pièce doit avoir un grand succès à Grenoble. *Fanchon* *, du naturel, de la variété dans les scènes, de l'intérêt jusqu'au milieu du troisième acte, et le comique, le bon ton, le spirituel, le sentimental à la portée des nombreux gamins qui remplissent la salle. Voilà l'esprit qui est à la portée de tous dans le monde, qui, par conséquent, réussit généralement.

Nous avons ri toute la journée de Dusausoir et de Mme Coquelin. Nous voyons bien les rôles d'Ariane et de Pacé ; j'écrirai demain les détails, si j'ai le temps.

Demain, probablement à *Esther*, suivie de *Dupuis et Desronais* *.

9 floréal XIII [-29 avril 1805].

Sangaride, ce jour est un grand jour pour toi * !

Crozet, qui vient de partir à dix heures, a couché avec moi. J'ai lu ce matin les *Pensées* de Ch[amfort]. Je suis allé à midi chez D[ugazon]. J'y ai dit *Œdipe*. Mme Mortier y était, à qui j'ai dit toutes les polissonneries possibles, sans qu'elle s'en fâchât. De là, elle a dit qu'elle allait chez Mlle L[ouason], par le plus grand hasard du monde je l'ai accompagnée. Nous avons pris un cabriolet sur la place des Victoires, parce qu'il pleuvait un peu. Nous sommes entrés chez Mélanie : jamais je ne l'ai vue si jolie. Elle avait une robe blanche, un chapeau de paille garni en rose. Elle avait l'air d'un beau jour de printemps. M. Le Blanc était chez elle. En sortant, elle m'a suivi et m'a dit :

« Je pars, j'ai quelque chose à vous dire, venez à cinq heures. »

J'ai mené Mortier chez elle. Je l'aurais eue là mille fois si j'avais voulu ; mais, ma foi ! il n'y a pas moyen, comme dit Matta.

Je l'ai menée promener en cabriolet. Elle m'a raconté l'histoire de son p..... C'est une femme eue, *elle est séduite*.

J'ai mangé un morceau avec Crozet et j'ai volé chez Louason. Elle m'a dit qu'elle partait dans

huit jours pour Marseille,... qu'elle y était engagée pour 6.500 francs par an. Je lui ai dit :

« Moi, je vous accompagne jusqu'à Lyon. »

Ça l'a étonnée. J'étais tout âme ; si j'avais eu le sang-froid comique que j'avais il y a huit jours en lisant *Figaro*, j'aurais été bien plus aimable.

Je l'ai menée dîner chez Robert. De là aux Français. J'étais à quatre places d'elle à l'orchestre. *Esther*, même jugement que la première fois. Talma, parfaitement le ton d'un despote.

De là chez elle, elle était charmante. Je lui ai raconté ce que Mme M[ortier] avait fait pour m'avoir. Si j'avais osé oser, je l'aurais eue. Je l'ai quittée pour Crozet.

Je lui ai dit ce matin que j'avais eu Eudoxie.

Il est donc clair que je pars dans huit jours, le 17 floréal, par exemple. Et *Letellier* ? Je le ferai présenter par Rey. Il faut absolument que je l'aie pendant le voyage. Si j'osais oser ! Plus je l'aime, plus je suis timide.

Avoir pour le voyage *Fel.* *, et *Figaro*, et des pièces à calembours. Ce voyage peut être charmant. Elle s'arrêtera deux jours à Lyon. Elle a bien envie que je l'accompagnasse [*sic*] jusqu'à Marseille. Elle a peur des voleurs. Les Bronzes [*sic*] décideront de cette affaire.

Jamais je ne l'ai vue si jolie que ce soir, rentrée chez elle, après qu'elle a eu ôté son chapeau. (21 livres.) Je dois la revoir demain à une heure.

Crozet me doit 38 livres, j'en dois 96 à Barral, j'ai à finir avec D[ugazon], avec la maîtresse de la maison, avec Douenne, avec Mercier, Silan, Pidançat. Faire ma malle. Prendre un passeport. Dire adieu à mes parents, au père Jeky. Acheter Say *and Felicia.*

Finances :

J'ai 250 [liv.]	A payer : D[ouenne].	170 [liv.]
150	Silan	48 »
200	Mercier.	72 »
600 [liv.]	Bal.	12 »
	Leg.	60 »
	Astley	30 »
	M.	60 »
Reste : 148 [livres].		452 [liv.]

Il faut que je ne donne que 70 livres à Douenne et rien à Mercier ; ainsi j'aurai 148 + 100 + 72 = 320 livres. Ce n'est pas trop.

M'informer demain du prix des places de Gouge. Ecrire à La Roche. J'enverrai une lettre de change de 172 livres. A Marseille, me faire compter, le 1er du mois, 100 francs chez un banquier, le 15, 100 francs chez un autre.

10 floréal XIII [-30 avril 1805].

Déjeuné avec Martial. A deux heures, chez Mélanie. De là chez Adèle, une heure de tête-à-tête ;

gli piglio le coccie *. De là chez Mme Martin. De là chez Mélanie, avec qui je voulais dîner ; je ne la trouve pas. Je vais dîner après avoir écrit quatre lettres. De là aux Français : le *Tartufe de Mœurs* *, le *Barbier de Séville.*

J'étais dans le sentiment jusqu'au cou, et, par conséquent, dans la mélancolie et le tendre regret machinal de quitter Paris ; c'est bien le préjugé : (excepté N.), qu'y laissé-je ? Qu'y puis-je faire sans argent ? Qu'y ferais-je sans Percevant, Tencin, mes amis ? Il me faut aller dans un endroit où je voie forcément la société et les hommes. A Marseille, sacrifier tout à cela.

Duclos m'aide à revenir au bon sens. Je suis gaï le reste de la soirée. Je sens bien dans ce moment la possibilité de prendre ce que je désire tant. Pour rester dans cette bonne disposition quand je me la sens, agir beaucoup, ne pas me donner le temps de la réflexion ; si je le prends, je suis perdu. Je voyais ce soir *all the theory of the best conduct in world ; to write that* *. Il faut convenir que je sors d'un étrange état de folie ; les moments d'exaltation de Rousseau étaient devenus ma manière d'être habituelle. Je prenais ça pour du génie, je le cultivais avec complaisance et regardais en pitié ceux qui ne l'avaient pas. La réserver pour le cabinet, autrement je serais à jamais malheureux dans le monde.

To write the plan of conduct, and say that to nobody but Pauline *. Le suivre de point en point à

Marseille, bien déterminer ce but idéal où je veux parvenir.

If I have not M[elanie] in the way, I shall be ever unhappy with her. Dans le cas contraire, *I shall be the happiest of men to Marseille* *. Je mettrai tous les jours mon nouveau plan en exécution chez elle et elle finira par s'attacher à son élève. Le *Tartufe de Mœurs*, mauvaise pièce, si mauvaise que, la croyant telle, j'y ai constamment fermé les yeux aux défauts et senti les beautés ; malgré cela, elle m'a paru d'un vide terrible. J'ai bien exercé mon tact comique. Armand joue assez bien pour lui et médiocrement, à mes yeux, un caractère (Tom Jones) dans le genre de Chapelle *, mais à mille lieues de ce que peut être ce dernier. La scène du paravent n'est pas ce qu'elle peut être ; le ridicule, non seulement n'est pas bien amené, mais même n'est pas creusé.

Damas joue très bien le rôle du *Tartufe de Mœurs*, qui n'est qu'une mauvaise copie du *Tartufe*, notamment dans la déclaration d'amour. Ce caractère n'est presque pas peint par des actions, on disserte beaucoup sur lui, voilà tout. Damas a un talent particulier pour ces sortes de rôles ; je l'ai vu très bien dans Bégears, Timante, celui-ci.

Mlle Devienne joue supérieurement un petit rôle de soubrette.

Il n'y a point de talent dans l'auteur de cette pièce.

Le *Barbier*, joué sans verve à cause de Saint-Phal,

qui paralyse tout. J'exerce bien mon tact comique ; je vois bien ce qui lui manque dans ce rôle pour valoir Fleury. Ses temps sont trop grands, sa figure trop froide et trop immobile.

Voilà ce que je dois être avec M[élanie] par excès de timidité. La veux-tu savoir, la raison, nigaud ? C'est que jusqu'ici tu n'as eu que la force des passions pour toi. Tu te croyais bien fort, parce que tu étais passionné ; tu n'as point de caractère ; sublime dans tes châteaux en Espagne, extraordinaire, mais point bon dans le monde. Triture-toi ferme à Marseille, n'aie qu'un but : produire le rire ; et, une fois que tu seras *naturel*, tu verras où tu iras.

Beaumarchais, *Gil Blas*, *Grammont*, Chamfort, les romans de Voltaire, la *Pucelle*.

Raccolta d'aneddoti di car. Con la tua prestezza naturale e la tua eloquenza sarai degno d'andare col Grammont. Ma perciò più di tenerezza alla R. *

Comme dit Félicia, suppléer au bonheur de passion dans l'amour le bonheur de beaucoup de goûts passagers. Attaquer les femmes que je rencontrerai (jusqu'à mon retour à Paris, alors j'écouterai mon cœur) ; alors seulement je serai digne d'avoir une passion.

Me former le caractère, en un mot. Le caractère consiste à faire ce que j'ai résolu de faire, soutenu ou non soutenu par la passion, avec verve et gaieté. Me croire toujours en présence de Pacé, de M. de

Baure, tâcher de leur plaire, ne pas songer aux personnes avec qui je suis véritablement. Avoir toutes les mesdames Mortier que je rencontrerai.

Au lieu de m'animer la passion, quand je serai timide, en lisant des romans ou des choses ayant prise sur mon cœur, ne lire que des livres desséchants comme Duclos.

Si demain Mélanie me disait qu'elle a trouvé une occasion en chaise de poste, qu'elle ne peut pas partir avec moi, j'entrevois la possibilité de supporter ce revers. Il sera temps de me livrer à mon caractère trop tendre après la victoire ; jusque là, voir une femme ordinaire, analyser son cœur, et jouer sur ses passions ; autrement, à jamais timide et sot. Tu ne seras aimable et toi-même qu'après la victoire. Je suis persuadé qu'elle-même en sera étonnée. Une seule chose peut me relever à ses yeux, ma chaleur chez D[ugazon].

M'occuper uniquement à Grenoble de ce plan de beau idéal *for my conduct*, qui n'est qu'une suite des principes de l'art comique. Arriver demain chez D[ugazon] le plus *desséché*, le plus scélérat possible. Je sens déjà que je ne le suis plus, je suis emporté par la phrase, je ferais actuellement de l'éloquence toute la nuit.

Songer que ce talent naturel ne pourra briller dans le monde que lorsque je me serai fait un bon fonds de conversation comique ; et pour le genre du comique, me souvenir toujours de Pacé chez Ariane :

« J'ai mal à la gorge.

— A laquelle ?

— Je suis enrhumée.

— Et moi en rut. »

Je me sens mille fois au-dessus de ces bêtises-là, et ces bêtises étaient hasardées par un homme triomphant. Beaucoup hasarder.

L'état de réflexion qui m'est habituel est contraire à celui d'expérience, sans lequel je ne serai jamais *a true Bard* *. Il ne s'agit pas de savoir ce que ceux qui ont fait cette expérience (Durif, par exemple) sont, mais de ce que serait une âme comme la mienne qui l'aurait faite. Dans ma conduite future, rechercher toutes les occasions d'aller, agir sans cesse, fût-ce pour des bêtises. Me faire une habitude de cela (exemples : Cardon, Tencin, Favier lui-même). L'exemple de ma conduite avec Châteauneuf me montre le moyen de plaire aux hommes ; employer ce moyen avec *tout le monde*, sans exception que P[auline]. Elle seule a l'âme assez grande pour comprendre la mienne.

Retz me disait ce soir :

« Mets-toi bien dans la tête que jamais personne ne t'aimera autant que tu t'aimes, ne t'aimera, même de passion ; vois le froid subit de tes amis lorsque tu leur parles de ton bonheur, avec ce ton inspiré qui le prouve. »

For V., voilà bien des charges dignes de lui ; mais enfin, il est moins loin que moi de la vérité.

12 floréal [-2 mai].

J'arrête *the two places at the diligence.*

Le soir, le *Tyran Domestique* *. Quelques petits traits qui feraient effet dans La Bruyère, mais de trop peu d'intérêt pour le théâtre. Pièce ennuyeuse. Fleury manque décidément de chaleur et d'organe ; il n'est plus bon que dans les rôles modérés, où il faut de la grâce, de la finesse et de la raillerie. Mlle Mars est parfaite dans le *Tyran.* Je vois dans son jeu des choses que je n'y avais jamais aperçues. C'est l'enthousiasme de Crozet qui me l'a fait regarder avec l'attention qu'elle mérite. Je la trouvais charmante, mais je n'étais pas entré dans le détail de ses perfections.

Le *Procureur arbitre* *. Fleury est salué par cinq reprises d'applaudissements. Je dors pendant la pièce, qui est de l'ancien comique. Point de *drame* et de grands sentiments, ce qui est un grand bien, mais des plaisanteries pesantes, trop préparées, qui d'ailleurs ne *mordent* plus. Adresse de l'auteur de présenter un procureur honnête homme, pour se moquer des procureurs fripons, que peut-être il n'eût pas osé mettre en scène. Adresse dans le genre de celle de Molière dans le *Médecin malgré lui.*

Quel est le but d'un homme de société ?

De produire le comique et de consoler les autres, de produire l'impression que me firent Diday et

Mallein (le mardi gras à Grenoble), D[ugazon] à déjeuner chez Pacé, ou celle que me fit l'*Optimiste* de Collin.

Pour produire le comique, il ne faut pas une entière conformité d'opinions, parce qu'elle amène le silence.

Il ne faut pas montrer des idées trop opposées à celles qu'on vous énonce, parce que cela produit le même effet. Exemple : Moi vantant avant-hier *Othello* à M. de B[aure] qui me disait que les pièces de Racine étaient le dernier effort de l'esprit humain.

Avoir toujours devant les yeux cette grande vérité, que le succès est pour qui fait rire.

Un genre de comique qui va à mon caractère est d'opposer en riant la vérité à la convention dans toutes les choses de la société.

Bien compter avec mes passions.

La première, la plus forte, l'unique, *this of fame* * ; n'en parler à personne, la satisfaire en silence.

Cela passé, étant complètement indifférent dans le monde, je dois y être charmant. J'y ai, pour me préserver de la stagnation, ma banque et l'amour des femmes.

Ce qui m'a gâté jusqu'ici, c'est la fausse opinion que j'ai eue d'elles. Je les ai crues des Julies, elles ne sont que des *Parisiennes* de Dancourt. (Voyez la jolie comédie de ce nom, de Dancourt.) Gaieté, brillant, audace, et surtout le dernier, et tu réussiras

mille fois mieux qu'en prouvant par les faits le plus sublime caractère.

Garder la conception de ce beau idéal *for thy words* * ; mais dans le monde, Pacé est presque le beau idéal.

L'état de mon âme est le plus propre possible à être orné par toutes les qualités sociales.

La tristesse, lorsqu'on connaît le monde, prouve qu'on a des passions que l'impossibilité de les satisfaire n'a pas encore pu guérir.

La tristesse de qui ne connaît pas le monde, prouve la lâcheté qui désespère de réussir.

13 and 14 floréal XIII, all the day with M[elania]. The 15 we go to Neuilly for seeing the young M. *

1805

GRENOBLE *

Travel in Grenoble in the spring of 1805 *

2 messidor XIII [-21 juin 1805].

Je me sens gâter le plaisir que je me promets de mon voyage de Marseille par les discussions stupides, tristes et avilissantes auxquelles il donne lieu avec mon père et mon grand-père. Ils m'objectent des raisons stupides (voici les raisons de ces trois épithètes), ils me présagent un avenir triste en général, et en particulier ils me montrent en détail les démarches humiliantes qu'ils croient qu'il faudra faire. Ils sont devenus tous les deux avares. Mon grand-père voit des obstacles partout, et voudrait tout renvoyer. Mon père remet en discussion le passage d'obstacles et en gémit, lorsqu'on a indiqué depuis longtemps la manière de les surmonter. Est-ce exprès, est-ce par faiblesse de tête et de cœur ?

Que de pareilles gens, et en général des têtes stupides ou des cœurs froids, ou tous les deux ensemble, influent sur mon bonheur, c'est une grande bêtise à moi. D'abord, même en leur supposant de bonnes têtes, ils ne peuvent m'annoncer, pour telle situation où ils se sont trouvés et où je dois passer, que les sensations qu'ils ont éprouvées ; et, comme nos cœurs sont très différents, il est très probable que j'aurai des sensations extrêmement différentes dans les mêmes positions. La preuve est claire : si j'avais leur position dans le monde, ne rendrais-je pas ma vie entièrement différente de la leur ?

Leurs sensations ne sont bonnes pour moi que parce qu'étant divisées par le rapport de moi à eux, elles m'annoncent celles que j'aurai. Voilà toute l'utilité que j'en pourrais tirer s'ils avaient une excellente tête, mais elle est très mauvaise. Tout ce qu'ils me disent doit donc être pour moi du *bruit*, des *paroles vides*, et rien de plus. C'est une sottise extrême de m'en laisser affecter.

Heureusement, il me semble que chaque jour je m'en laisse moins affecter. Aujourd'hui, elles n'ont presque été pour moi qu'un sujet de réflexions ; il y a deux ans, que leurs idées basses auraient entièrement sali mon avenir pour un jour ou deux et auraient fait mon malheur.

Je dois me figurer que je vis dans un hôpital de fous. Ma raison sent cela, mais mon âme est

trop sensible. Si j'étais froid comme tous ces animaux stupides que je vois ici, je n'aurais pas besoin de me tant travailler.

Il est impossible qu'ils me donnent du plaisir en conversant avec eux : ils ne me disent presque rien que de désagréable. Les paroles qui m'annoncent leurs bienfaits sont presque toujours des mensonges, leur manière de les faire est humiliante. Reste les faits qu'ils pourraient m'apprendre, mais ils sont en petit nombre, en général mal observés, et plus mal encore racontés.

Leurs actions ne se sauvent de l'odieux que par le ridicule. Par exemple, mon père me donna 12 livres, il y a huit ou dix jours, la veille de mon départ pour la Grande-Chartreuse ; je les dépensai une heure après pour ma part des frais du voyage ; depuis lors, j'étais exactement sans le sou. Je viens de lui en demander, éprouvant, je ne sais pourquoi, une sensation de mépris et de répugnance, parce que je prévoyais le ridicule et que j'aurais à lutter un instant pour ne voir l'action que ridicule, au lieu d'odieuse qu'elle serait dans le premier instant à mes yeux. Il m'a gravement offert et donné deux petits écus. Qu'y a-t-il à répondre à un tel procédé ?

Depuis lors, j'ai fait faire une paire de souliers qui me coûtera 6 ou 7 francs. J'ai fait nettoyer mes bottes et ai régulièrement pris des glaces ou de la bière aux dépens de mes camarades, sans jamais les leur rendre. En dépensant le moins possible et en con-

tractant des dettes, j'ai donc dépensé, avant le 2 messidor, aujourd'hui, plus que ce qu'il me donne gravement pour dépenser par la suite. J'avais en outre l'agrément de n'avoir pas *un sou* dans ma poche pour les dépenses imprévues, et cependant je suis un jeune homme riche, et eux passent dans la ville pour riches, et le sont réellement.

Mon père est gêné, mais il éprouve un secret plaisir à l'être, parce qu'il sent au fond qu'il ne dépense pas l'argent qu'il n'a pas. Il est sublime en paroles, il raisonne parce qu'il sent qu'il ne peut nous montrer que sa gêne ; s'il vend sa maison demain et qu'il ait des fonds :

1° la vue de tant d'argent va le mettre dans une sainte inquiétude ;

2° il prendra de l'humeur et se fâchera, pour être dispensé de raisonner avec nous.

En conversant avec eux, je suis obligé de retenir sans cesse l'indignation que me donne la bassesse, ou au moins l'envie de retenir un homme qu'on voit broncher. Je les vois poussés par des passions méprisables, à raisonner, et en raisonnant parvenir à des faussetés. *For my happyness by the fame of great bard* *, m'habituer à revenir facilement d'une maxime...

[*Le reste est perdu.*]

1805-1806

MARSEILLE *

Journal de sa vie [1]

du 9 thermidor an XIII ([28] juillet 1805) jusqu'au 15 avril 1806 [2].

9 thermidor XIII [-28 juillet 1805].

I moved from Paris the .. floréal year XIII, with her, we were at Lyon the .. of the same month. She

1. On sent encore dans le commencement de ce cahier le pédant de la rue d'Angiviller. (30 janvier 1809.)
2. *Premier cahier.*
Exercice, ou dans dix ans comme l'acteur qui jouait l'habitant de Martigues (22 mars 1806).

—

Je t'aimerai jusqu'à la mort, et je ne te survivrai jamais.

—

I. Talent de comiquer l'odieux et l'ennuyeux.

II. *Travail sur toi-même.* III.	1.	Invente habituellement, ou médiocre. Travail.
	2.	Supporte les chagrins.

moved for M[arseille] the 24 floréal, I believe, I arrived in Grenoble the... After two months and .. days of engourdissement, sombre ennui *and somewhat despair*, je suis enfin parti pour Marseille le 3 thermidor XIII*.

Je suis parti à midi dans le courrier, arrivé le 4 à six heures du matin à Valence, le soleil donnant en

IV. *Ne pas s'exalter le bonheur dont on ne jouit pas.*

V. *What* lui faut-il, *and not what do I* sens-je. Influence politique, et non débondage[1] *.

—

Sobriété extrême pour donner plus d'essor à ses facultés morales : Pinel, 54.

—

Je bous encore, says S^t^.

—

JAMAIS DE CONSEILS.

***

LISEZ.

Je n'ai pas besoin d'avertir que ce cahier, par les puérilités qu'il contient, n'est absolument fait que pour moi.

Je prie en conséquence celui qui le trouverait de ne pas le lire : 1° au nom de l'honneur ; — 2° en celui de l'ennui inévitable qu'il lui procurerait.

Pardonnez-moi la pédanterie et la ridicule importance dont je n'ai pu encore me purger entièrement.

***

22 février 1806. Qui ne sait l'histoire que par les imprimés

1. *Five* choses à penser *every day* *.

plein sur la falaise qui est vis-à-vis, de l'autre côté du Rhône. Si j'avais cru ce qu'on me disait, je ne serais arrivé à M[arseille] que huit jours après, *but love had given wings to me* *. Ce ne fut pas cependant en volant que j'arrivai à Avignon, mais dans un bateau où il y avait deux meules de moulin, pesant l'une cinquante quintaux et l'autre quarante, et valant chacune 1.000 francs.

Je partis à huit heures de Valence, par un soleil

du temps en conçoit à peine le squelette. (Duclos, *Mémoires*, II, 371.)

Que sais-je donc en lisant le *Moniteur* et les journaux ? Vrai ridicule des politiques du cabinet de Michel.

***

N'entreprendre qu'en raison de la passion constante et non de la passion momentanée. Me souvenir de cela en débutant à Paris et ailleurs.

—

Chap^lle.

1er mars 1806. Ce mélange de licence et de futilité, revêtu de grâces et d'esprit, souvent de facilité pour les affaires... (Cha. 3. 69.)

—

La vie de Mirabeau et celle de miss Bellamy furent empoisonnées par les dettes.

Avis au lecteur. (15 mars 1806.)

—

Rapproche-toi de la *prudence* telle que Smith la dépeint * (2e volume) *.

éclatant, ayant pour compagnon un des plus immenses sots que j'aie rencontrés, M. Boissieu, de Saint-Marcellin, si sot en général et quelquefois si plat que j'avais honte d'avoir l'air de le connaître, et des ouvriers parmi lesquels plusieurs caractères observés ; trouvé les caractères à peu près comme les physionomies les annonçaient. Caractère gai, loyal, franc et fort du maître des meules, c[aractère] dans le genre de celui de Rebuffet. Le patron, même caractère, mais tête moins bonne ; sa gravité, monté sur sa planche, sa rame dans ses bras, gravité de circonstance que je crus de caractère jusqu'à la première couchée au Bourg-Saint-Andéol.

Chaleur sans ombre aucune et brûlante dans le bateau, à midi. Sur les bords, petits vilains rochers pelés, brûlés par le soleil, surmontés de quelques vieilles fortifications dans le genre léger, élégant, dans le genre svelte, mais avec l'air peu solide des Arabes. Mœurs batelières cherchant le bonheur présent, et par là se rapprochant des mœurs militaires.

Les bords deviennent moins arides à quelques lieues au-dessus de Saint-Andéol, le vent du midi s'élève, fraîchit, nous sommes obligés de relâcher à Saint-Andéol. Jolie hôtesse ; mœurs méridionales bien différentes des mœurs de la route de Paris et du Dauphiné.

Nous restons à Saint-Andéol depuis cinq heures du soir jusqu'à trois heures du matin. Le maître

du bateau chante, bassesse de Boissieu, supériorité frappante du caractère du maître du bateau sur le sien. B[oissieu], se réclamant de ce qu'il m'avait vu chez M. Belair, il y a six ans, veut me connaître à toute force et s'avise même de me tutoyer.

Nous passons le Pont-Saint-Esprit, sans nul danger et avec une rapidité très ordinaire ; absurdité du péril raconté. J'ai déjà observé la même chose au Saint-Bernard et au Mont-Cenis. Le pont est élégant, toujours même genre d'architecture, sarrasine ou arabe, je crois. Elégance, légèreté, propreté de la construction en briques. Ce pont a peut-être quarante arches, dont vingt-six, je crois, grandes, les autres pratiquées dans les arches et dans lesquelles le Rhône ne passe que dans les grandes crues. J'ai bien examiné tout cela, et le nombre des arches ; mais comme ces détails physiques, qui ne sont pas touchants, ne m'intéressent pas, je les ai oubliés. La même chose m'est arrivée dans tous mes voyages.

Le bateau s'arrête sur la plage à Avignon, à midi. Nous allons à Saint-Omer, auberge assez propre, maître très honnête.

Je n'ai le temps de rien observer. Seulement : maire d'Avignon, homme à grande énergie *. On m'a dit ensuite que Bonaparte l'avait rendu indépendant du préfet.

Les maisons blanches, pleines de poussière, éblouissantes comme en Italie, quelque ressemblance

avec le genre grandiose d'Italie. Dans les villes du nord (Nevers, Chalon, Lyon, Grenoble), la saleté sur les murs des maisons est humide et noirâtre, verdâtre. Nemours, Fontainebleau, Paris, ont l'air plus blanc et plus propre à cause de leur pierre. Avignon, Aix, Marseille, au contraire, sont blanches, sèches, pleines de poussière.

Un portefaix jeune, beau, vigoureux, l'air riant (le valet qui nous servait à table me dit qu'il portait 900 livres), vient nous offrir ses services ; il nous arrange toutes nos affaires, nous fait faire marché avec un batelier qui s'engage à nous conduire à Beaucaire. Le portefaix porte nos effets à deux heures dans la barque.

Beau pont tombant en ruines, dont il ne manque cependant décidément qu'une arche. Il a bien l'air grandiose. On passe sous une arche, belle couleur (olive pochetée = gris mat) d'antique.

Notre batelier, figure à la Raphaël ; il devait y avoir de la finesse autrefois sur cette figure, maintenant portant les pénibles empreintes d'un travail forcé ; beaux traits, esprit abruti par l'envie de gagner quelques sous. Homme avide de sa subsistance, ne voyant pas le reste, touchant pour moi. Un fils de douze ans, qu'il maltraite pour perdre moins de temps à le commander, vêtu d'une chemise horriblement grossière, insouciant. Un fils (je crois) aîné, jeune homme de vingt ans, ressemblant à Raphaël peint par lui-même à quinze ans. (La

tête appuyée sur la main, bonnet triangulaire sur la tête. Musée Napoléon.) Seulement, il est plus brun, plus énergique, en un mot il est brun et a vingt ans, Raphaël n'en a que quinze. Ses yeux absolument comme ceux des personnages de Raphaël, ombre sur la paupière supérieure, bien plus prononcée que dans les têtes grecques sculptées (tête d'Antinoüs, d'Apollon, etc.), finesse (minceur) du sourcil.

Ces gens me touchaient, je voyais le travail excessif, suite d'un mauvais gouvernement, devenu une peine. En même temps, je me disais qu'il ne fallait pas haïr le travail sur sa mauvaise réputation, que mon travail dans la banque serait bien moins pénible.

Le bateau était horriblement chargé de gens communs. Sottise allant toujours se développant de Boissieu.

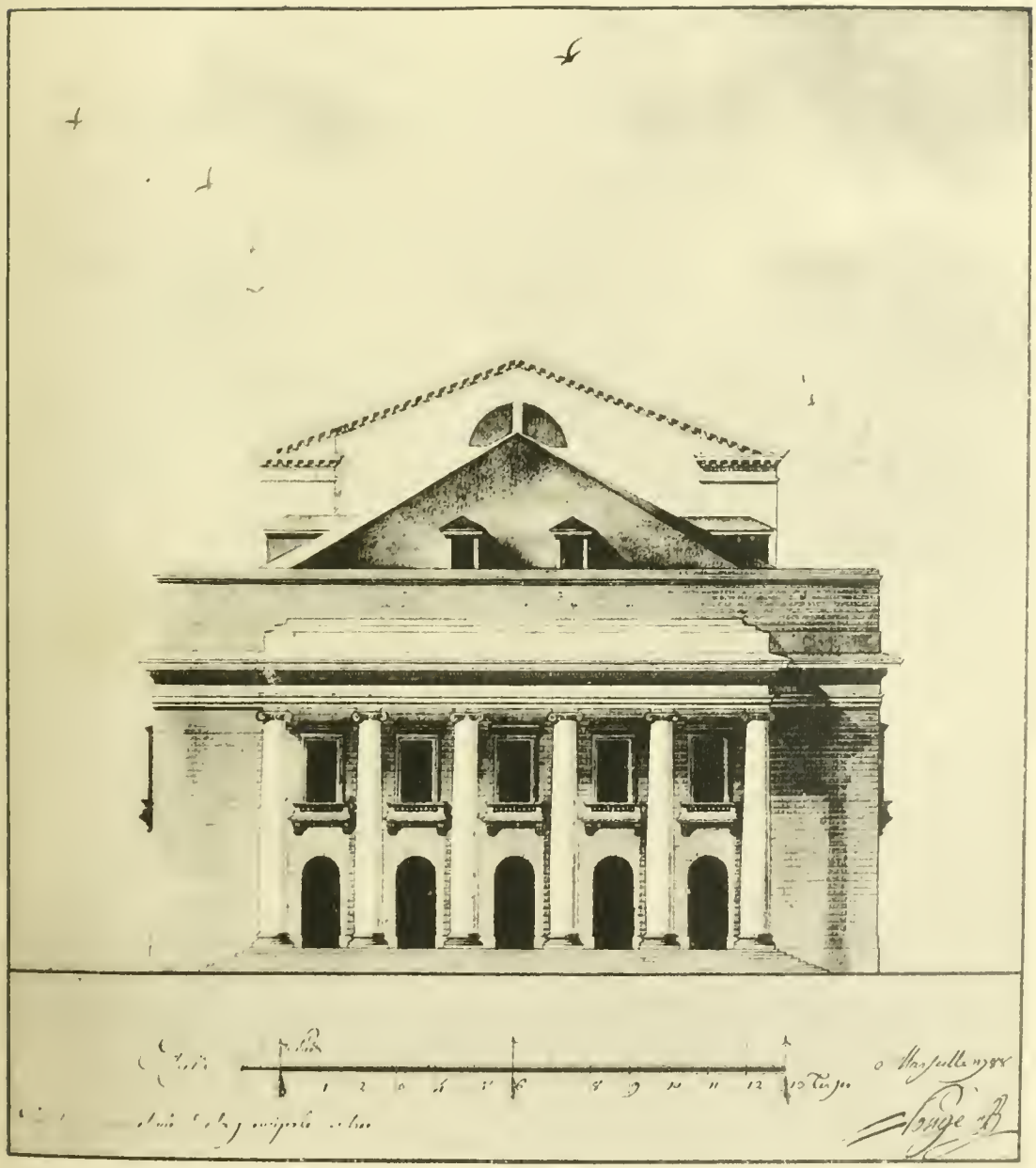
Nous arrivons à Beaucaire, je ne descends pas, je le quitte enfin sur des trains de bois et me fais débarquer du côté de Tarascon avec un portefaix que je transporte. Mais je sens trop dans ce moment pour continuer des détails aussi peu touchants ; je me sens l'âme digne de contempler l'*Apollon* et de travailler à un nouveau si j'avais le matériel de la sculpture dans les doigts. J'ai passé mon temps depuis deux heures éloigné de M. et de M., qui sont à la campagne, j'ai passé mon temps dans la solitude. Voilà celle qui forme, augmente l'âme.

J'ai eu le temps de jouir de mes sentiments. Je me promenais, plein du génie d'artiste, sur le cours d'Aix, lorsque j'ai rencontré mon c[ompagnon] de voyage (Grignant, faisant la mousseline à Nice, chez Michel, commissionnaire, rue des Vieilles... * près les changeurs, nous nous sommes beaucoup plu mutuellement).

Je cesse de décrire parce que j'ai observé que je gâtais mes souvenirs, cette douce partie de la vie. Il me faudrait cinquante heures de travail, avec une sensibilité brûlante, coulante comme un fleuve remplissant tout, pour décrire ce que j'ai senti depuis trois heures jusqu'à neuf (actuellement). Cela est impossible ; je décrirais donc mal, et dans quinze jours je ne me souviendrais plus de ce que j'aurais décrit. Je n'écrirai donc que les anecdotes ridicules, satiriques ; je serais bien fou de gâter les souvenirs tendres. Je ne parlerai donc pas de ce qui me gouverne, du sentiment qui remplit tous mes moments, je ne sens presque rien d'étranger à lui.

Jeudi 6 thermidor [-25 juillet].

J'arrive à Marseille à sept heures du soir. Première vue de la mer en ma vie, de la *Vista*. La diligence s'arrête dans la rue Beauvau. Je vais chez Mante, il arrive. H, H, H, H [*sic*] à huit heures du soir. Je me couche à onze et demie. *I see her at the Great Theater; Gavaudan was acting* Aline the Queen of Golconde *.



LE THÉATRE DE MARSEILLE
Aquarelle de 1788
Au musée du Vieux-Marseille

7 [thermidor-26 juillet].

I see her in her chamber at eleven o'clock of the morning *. Je dîne chez Tivollier.

8 [thermidor-27 juillet].

Je commence la banque.

9 [thermidor-28 juillet].

Je mystifie Miaille. J'écris ceci.

10 [thermidor-29 juillet].

Mante et moi nous traversons le pont et allons voir la pleine mer, *the evening till the mid-night, for ever* *.

12 [thermidor-31 juillet].

Vu jouer les *Templiers* * *and she for the first time.* Les *Templiers, bad* pièce *without* caractères *or interest. She has a charming white crown* *.

14 [thermidor-2 août].

Je fais le fat devant Faure, qui s'en vexe et que je mystifie. *We go to the Apple, M., M. and I, from the 6 o' clock 1/2 till the 10 1/2, beautiful little ways* *.

Dimanche [16 thermidor-4 août].

M. rep...te D. and the evening she, M[ante] and I, we come to the castel Borély. We walk for it at the half after six, and we are at the city at the a quarter past

eleven *. Les bords de la mer. — Le bruit des vagues. — Les deux pêcheurs qui passent sur la langue de terre qui sépare l'Huveaune de la mer. — L'étoile au-dessus du château d'If et disparaissant derrière. — La nuit derrière nous, le jour du côté du château d'If. — Nous sommes assis près de la mer. C'est la première fois que je la vois, ainsi mugissante et dans une vaste étendue.

Revenant à neuf et demie, nous trouvons notre fiacre *(what had gone for 10 l. *)* parti. Il n'était pas payé, trait bien provincial. Nous revenons à pied et rentrons à onze un quart[1].

20 thermidor [-8 août].

Ne jouant plus rien, on sent le bonheur de l'amour. Vous jouez un beau sentiment, frappant, prouvant beaucoup d'amour, menant au but, mais, ce sentiment exprimé, vous ne trouvez plus que sécheresse. Rien dans votre cœur, le bâillement sur vos lèvres.

J'ai le défaut des solitaires, il leur faut des succès pour les rendre bons, de cette bonté en conversation. Jusque là, les hommes ne leur rendant pas ce qu'ils croient mériter, ils tendent à produire chez eux le sentiment de la terreur, ils ont une position tragique, tout leur être est tourné à produire le sublime. Descendant de cet état, ils ne tombent pas dans le léger et le comique, mais dans

1. Voilà un de mes plus beaux souvenirs. (31 janvier 1809.)

la grâce charmante, le tendre, etc. *That is seen in me. I was unhappy by pride.*

She has said to me this evening at the 12 1/4 after Milton and somewhat of the delire *the great principle of* madame de Staël *upon the happiness* *. L'enflure de Mme de Staël me dégoûte, mais cependant il y a de bien belles vérités dans son livre. C'est une âme passionnée décrivant ce qu'elle a senti. C'est, à mon avis, son meilleur ouvrage.

Je viens de lire à bâtons rompus *Abufar ou la famille arabe* *. Cette tragédie m'a charmé. C'est peut-être une illusion du sentiment ; mais elle a produit sur moi la sensation d'excellent. Le seul défaut que j'y distingue, c'est le défaut de Racine : trop de poésie descriptive. Mais au moins la nature d'*Abufar* est nouvelle, et ce style entre dans le caractère des peuples orientaux. Il y a aussi des vers embrouillés, durs, etc. ; mais il y en a de bons ; et surtout, il y a le divin naturel de Shakespeare.

M. de Saint-Gervais * blâmant le mauvais ton du sous-préfet d'Aix et revenant sur *grosse* au lieu d'*enceinte*, faisant le pédant de grammaire et arrêtant son attention là-dessus, longtemps, trouvant les *Veillées du Château* de Mme de Genlis un modèle de *toutes ces petites choses qu'on a oubliées.* Apparemment, à ses yeux, elles forment le sublime de l'homme.

Comme un artiste n'en doit croire que soi ! Une fois qu'il est sûr d'avoir traduit son âme au public,

de ne plus voir dans son vers, par exemple, l'émotion qu'il avait en le faisant et qu'il lui rappelle, mais bien celle qu'il exprime, et de la manière qu'il l'exprime, il ne doit plus en croire personne, mais écouter tout le monde. On le fait rejuger ; de là, n'écouter les avis saugrenus que lorsqu'on est disposé à rejuger.

Nous sommes allés le 18, je crois, aux Aygalades, lieu dans le genre des cascades de Font-Belle, un peu plus frais peut-être, mais au-dessous du bois du château de Tencin *. Au reste, nous ne les avons pas vus. Partis à cinq et demie avec M[élanie], M. Saint-Gervais et M. Baux, nous arrivons au château, voyons une vue vaste, mais aride et point touchante (qui ne nous rappelle point le bonheur, dans un coin de laquelle nous ne le plaçons pas), nous nous trompons pour aller aux Aygalades, n'y arrivons que de nuit. Sommes de retour à dix heures et demie, avec assez d'ennui. Il ne suffit pas d'aller voir un beau lieu pour s'amuser, être touché, vos impressions dépendent des personnes qui vous entourent. *She*, *M. and I*, nous nous serions autant amusés que le sec, vaniteux, esprit étroit Saint-Gervais, le bête Baux nous gênant *she and me*, s'y sont et nous ont ennuyés.

Je suis allé trois ou quatre fois à La Pomme, autant au château Borély, deux fois à Arrailh. Je ne décris rien, pour ne rien gâter.

25 fructidor [-12 septembre] *.

Originaux à caractériser : Saint-Gervais, Meunier, Baux, Tivollier, Faure, Miaille aîné, Miaille cadet, Petit, Girard, Victor Tivollier, Mme Tivollier, Mme Chauvet.

Il n'y a là que deux personnes : M. de Saint-Gervais et M. Girard *, en état d'aller dans le grand monde. Girard doit y plaire bien plus que M. de Saint-Gervais. Meunier et Saint-Gervais sont les deux hommes que nous connaissons le mieux.

Je n'ai lu, depuis que je suis ici, que l'*Influence des passions* de Mme de Staël. Les vérités que ce livre présente m'auraient fait bien plus de plaisir, sans la détestable enflure que Mme de S[taël] prend, je crois, pour de l'éloquence. J'ai lu, en le sentant très bien, la moitié du premier volume du cardinal de Retz et *Abufar ou la famille arabe*, de Ducis.

En revanche, j'ai beaucoup pensé. Il me semble que je reviens un peu de la niaiserie littéraire que me donnaient à Paris cette foule de petits artistes fins que je lisais de tous côtés. Ma pensée acquiert plus de vérité, plus de force et plus de profondeur. L'esprit de commerce, qui compte tout et ne s'enthousiasme de rien, m'est utile. Je ne désire pas lire les philosophes que je connais, ils me rejetteraient dans l'ornière où j'étais il y a six mois. J'ai cependant envie de relire Hobbes et les pensées que j'écrivais

à Paris, pour en tirer ce qu'il y a de bon. Je pourrais tirer un cahier de vérités des dix ou douze de fatras que j'ai apportés ; et ce cahier serait peut-être encore réduit l'année prochaine, lorsque je verrai les choses avec plus de profondeur.

Je n'ai pas lu depuis mon arrivée vingt vers de Racine, Corneille, Molière.

Il me semble qu'il n'y a rien de si aisé que de faire du style de passion ou de caractère, il faut se supposer désirer pour le premier, croire pour le deuxième, certaines choses, et parler naïvement et simplement d'après cela. Mais je n'ose m'arrêter à rien, je tremble, veux toujours corriger, tandis que, le trait de passion ou de caractère une fois écrit, il n'y a plus rien à faire. Prendre ce sang-froid-là, sans cela il m'est impossible de faire quelque chose, je me crispe comme un diable et ne fais rien.

Barral m'a écrit quatre ou cinq lettres à bord du *Neptune*, sur lequel il est embarqué. Al[exandre] Mallein va à Parme. Crozet ne m'écrit plus depuis Grenoble. Il me semble que le commerce m'a donné un peu de curiosité pour les événements politiques, et l'habitude de la raison un peu de mépris pour les articles fins du *Publiciste*, que j'aimais assez à Paris.

14 thermidor XIII [-2 août 1805].

Je me suis battu ce matin avec la personnalité de M... * M'attendre à en trouver à tous les

hommes, quelque amis et quelque parfaits qu'ils soient. Ils se prennent chacun pour modèle de perfection ; voilà peut-être le seul principe auquel ils soient toujours conséquents. Si le jour en plein midi les forçait à croire le contraire, ils le nieraient. Donc, ne m'affliger jamais lorsque, demandant conseil à un ami, on le voit vous blâmer parce qu'il se prend pour modèle. Il faut me dire chaque jour que tous mes amis : 1° s'aimeront plus qu'ils ne m'aimeront ; — 2° se croiront supérieurs à moi dans tous les genres auxquels ils attachent du prix, par conséquent n'admettront ma supériorité que dans les genres qu'ils méprisent, M[ante] et Crozet tout comme d'autres.

Mante ne sent pas du tout ma lettre à Daru du 27 f[ructido]r. Il n'en sent pas les inégalités. Elle n'est pour lui qu'une table rase, une lettre, qu'il trouva commune dans la circonstance (souvent écrite). Il ne sent pas les choses qui tiennent à la délicatesse, à l'esprit, aux égards dans les petites choses, je crois, parce qu'il n'y attache pas assez d'importance.

9 vendémiaire XIV [-1er octobre 1805].

M[élanie] me dit que j'ai vu que M. Wildermeth avait de la finesse parce qu'il parle à Mme Cossonier, à Mme Blanc. « Eh ! bien, vois-tu, il ne me parle pas comme à elles, il ne me dit pas les mêmes choses. »

D'où je conclus qu'une des choses qui flattent le plus les femmes est de leur adresser du premier abord un langage différent de celui que l'on a à leurs yeux avec les autres femmes.

J'ai relu aujourd'hui une partie du cahier *della Filosofia nuova*, écrit en messidor an XII. J'ai trouvé ce qu'il y avait jeunet, peu profond, pas profond du tout même, ça n'est pas pensé : *I believe that my talent is perhaps for be the bard* *, mais je sens que je n'ai pas le génie (la tournure d'esprit) philosophique. Je crois qu'il faut que je me mette sérieusement à l'idéologie et à relire les philosophes.

Il y a, outre cela, dans ce cahier, la présomption de l'ignorance. Je suis plus content de mes cahiers *of poetry*[1].

17 vendémiaire XIV [-9 octobre 1805].

Je commence à avoir beaucoup de faits. J'en ai depuis huit jours, mais la paresse...

« Quand j'ai bien travaillé toute la journée, j'aime à être bien ..... le soir », disait Mme Pipelet à M. Girard, son amant. Elle se mettait à quatre pattes pour faire cela, et disait souvent : « ....-moi bien. » Le premier propos me semble bon et succulent de comique. Il m'est revenu vingt fois à l'idée aujourd'hui, il ranimait en moi le désir de faire une

1. Lire la *Poétique* de Diderot, et, en général, ses œuvres. *Jacques* me semble charmant. (20 décembre 1805.)
Fait : poétique absolument médiocre. (10 janvier 1806.)

bonne comédie, bien succulente de comique, bien ronflante, sans mélange de drame.

Un autre jour, en allant dans le monde, il parvint à . . . . . à une autre femme ; elle . . . . . tant, pour trancher le mot, que son habit . . . . . .
. . . . . .

Cymbeline me disait ce matin, en parlant des tribades, qu'elles . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Simple * a dit des choses bien plates ce soir. Il paraît que sous prétexte (ou en croyant) que « ça ne signifie rien », que « ce sont des bêtises, cela » (ce sont ses termes), il se permettrait beaucoup de choses contre la délicatesse et même contre l'honneur, s'il en avait envie. Il est entièrement déshonoré de ce côté-là dans l'esprit de M. *

Ça est venu à l'occasion du décachettement des lettres de Mme Quesnel. Tournure de M. lorsque je suis entré à dix et demie un moment après la sortie de M. d[e] S[aint-]G[ervais], elle ayant déjà frappé à trois reprises.

Elle se faisait une fête de me dire tout ce qu'elle venait d'entendre tout de suite ; Mante, qui me suivait, a tout glacé. Après son départ, comme

pendant sa présence elle avait été distraite, elle ne m'a plus parlé avec cette impétuosité.

Si j'avais le courage d'écrire chaque jour quatre pages sur M. [de Saint-Gervais] *, je me trouverais au bout de quelque temps un caractère superbe. Il faut que je conte son histoire (mais c'est pour moi ; si jamais quelqu'un trouve ce cahier, je le prie de s'arrêter ici).

M[élanie] ne croyait point ce que je lui disais, qu'il était amoureux d'elle ; toujours même ton, des plaisanteries, seulement un peu plus gaies. De la franchise de cour :

« Si on pouvait demander quelque chose, je sais bien ce que vous demanderiez.

— Et quoi ?

— De la gorge. Au reste, consolez-vous : c'est le défaut des femmes de qualité. » Etc., etc.

Cela parut impertinent et déplut.

« L'amour n'est pas dans la nature, c'est l'ouvrage de la société. »

Il lui faisait chaque jour un petit présent délicat : un collier de corail pour la foire Saint-Nicolas, des cailles à l'heure du dîner, une robe de percale brodée achetée devant elle 5 l[ouis] de Mme Coss[onier], un flacon de thé, une bouteille de *Malaga* vieux.

Toujours arrivant avec un compliment préparé, ce compliment souvent mauvais, toujours hors de propos ; je lui ai vu dire deux fois dans la même occasion, à huit jours de distance : « *Medicus sum, non sum coquinus.* Savez-vous le latin ? » Etc.

Cela ne signifie absolument rien. De temps en temps, une figure émue et timide me prouvait son amour.

Enfin, il y a huit jours à peu près, je trouve à six heures du soir M[élanie] très émue ; elle me fait jurer le secret sur ce qu'elle va me dire :

« M. de [de Saint-Gervais] est amoureux de moi.

— Ah ! enfin !

— Ce pauvre homme m'a touchée. (Et elle l'était extrêmement : il avait produit dans son cœur l'impression de la générosité.)

— M. [de Saint-Gervais] : Il m'arrive un bien grand malheur.

— Bon ! Tout de bon ?

— Oui, je ne vous verrai plus.

— Comment ! Vous ne me verrez plus ? (En se retournant sur son canapé, joignant fortement les mains, et finissant par lui en prendre une, qu'elle serrait.)

— Non ; je pars mardi pour l'armée d'Allemagne. Vous savez ma position, que lorsque j'ai quitté le service j'étais le plus ancien général de brigade de l'armée. (Etc., etc., etc., etc.) Kellermann est mon ami, commande un corps d'armée à Strasbourg, et je pars mardi. D'ailleurs, j'aurais été forcé également à ne plus vous voir. Puisque je pars, je puis vous l'avouer: je suis amoureux de vous. A mon âge, je sens bien qu'il ne m'est pas permis d'espérer. » (Etc., etc., etc.)

En un mot, il fit le modeste, tellement que je

trouvai M[élanie] on ne peut pas plus touchée de sa grandeur d'âme.

Je partageai cette impression, mais elle me dura moins longtemps qu'elle, parce que l'intérêt de mon amour me portait trop fortement à compter avec M. de Saint-Gervais pour sympathiser longtemps avec lui. Je ne fus point jaloux de l'enthousiasme de M[élanie] ; je vis que cette impression était sèche, et, comme elle ne peut pas se renouveler tous les jours aux yeux d'une femme d'esprit à moins de sacrifices très réels, qu'elle exclut presque entièrement la grâce, en ne permettant de l'employer qu'en se faisant petit, je vis que cette impression d'admiration ne durerait pas longtemps.

Il vint le lendemain, parla de son amour, et ennuya au bout d'un quart d'heure ; il fut un jour sans en parler, et puis en reparla ; il demanda enfin conseil à M[élanie] et lui dit s'il ne valait pas mieux, avant de faire une démarche aussi éclatante que celle de partir, qu'il attendît la réponse du maréchal Kellermann. M[élanie] commença à douter un peu de sa sincérité.

Depuis lors, il l'a poursuivie au point de devenir importun. Anciennement, il ne la voyait que demi-heure ou trois quarts d'heure, depuis trois jusqu'à quatre ou quatre un quart ; tous ces jours-ci, il est venu à deux heures et même avant, il revient encore le soir, et ne finit pas. Il a cherché à se donner les

apparences d'un amant, ayant toujours un mot à dire à l'oreille à M[élanie], cela devant moi et devant M. *Leases* *. Il marque chasse à ce dernier d'une manière outrée et indécente, parlant sans cesse de bon ton et mettant à en faire leçon le temps qu'il devrait employer à le pratiquer[1]. Il s'est permis à l'égard de M[élanie] les plus étranges déclarations.

Du reste, ayant donné anciennement le conseil à M[élanie] de vivre avec un homme qui lui ferait du bien.

« L'amour est un sentiment factice qui n'est pas naturel, ce n'est que de l'amour-propre. — Je suis généreux avec les femmes et connu pour tel ; mes bienfaits vous suivraient partout. »

En un mot, tous les propos qui prouvent la vanité la plus entière, la plus pure, la plus profonde ; nulle sensibilité ne la tempère.

Ses jugements littéraires sont d'accord avec ses actions pour prouver ce caractère. « Crébillon est le plus charmant romancier qui existe. *Tanzaï* (ah ! quel conte !), *le Sofa*, sont délicieux. (*Dailicieù*, cette prononciation pincée : il prononce le *eù* de délicieux comme le général Michaud.) Rousseau manque de goût. » Etc., etc.

1. Pas mal. 1813.

J'ai été un sot de ne pas écrire chaque soir. Enfin, hier, mardi [16] vendémiaire XIV, je viens voir M[élanie] à quatre heures. Mad[elon] * me dit qu'elle est sortie à sept, elle est chez Mme C[ossonier]. Je l'entends rentrer. J'étais jaloux de M. Wildermeth et très en colère.

Je la vis, je ne pus que l'aimer, à la lettre. Elle me dit qu'elle était dans ses jours de tristesse, je la pressai de venir au spectacle. Le temps était si doux que nous allâmes au Cours, et jusqu'au bout des Allées de Meilhan, étant allés savoir des nouvelles de M. Truci fils, son médecin *. Elle m'avoua, dans cette charmante promenade, qu'elle avait passé toute la journée dans les pleurs, d'abord dans des sanglots si forts qu'ils l'empêchaient de pleurer, qu'elle s'était fait celer à tout le monde. M. [de Saint-Gervais] était venu à une heure et lui avait fait la scène la plus étrange possible. Il a commencé par lui demander un moment d'audience.

« Je suis prête à vous entendre.

— Mais faites dire que vous n'y êtes pas. M. Leases, M. B[ey]l[e] peuvent venir et me déranger.

— ... Je ne puis me donner l'apparence du mystère tandis qu'il n'y en a point. Vous pouvez me parler tant que vous le voudrez, mais je ne ferai point fermer ma porte.

— Aucune femme de la ville ne me refuserait cela. »

Je continuerai ce soir, je suis obligé de sortir. A onze heures, ayant pris son parti, M[élanie] fut entièrement tranquille. Elle écrivit sous mes yeux à M. *White* * tout ce qui lui arrivait, qu'elle était effrayée ; et cela était vrai. M. [de Saint-Gervais] est homme à la mener dans une bastide solitaire, à la faire tenir par quatre hommes, et à la violer. Il pourrait faire cette partie à celle du général Cervoni *, et avec ledit général, par qui il ne cesse de jurer, à acheter Madelon et toute la maison pour se donner l'apparence du succès, et certainement à chercher à la déshonorer lorsqu'il verra qu'il ne peut pas l'avoir. Elle va faire confidence de l'amour de M. [de Saint-Gervais] au bon Leases ce matin à 9 h.

Je fus effrayé moi-même, aux Allées de Meilhan, lorsqu'elle me conta deux anecdotes que M. [de Saint-Gervais] lui avait dites, sans doute à dessein, mais qui ont l'air de la vérité. Il avoue la vanité, ne s'en cache nullement, la prouve par les propos les plus étranges. « Sans vanité, j'ai de l'esprit, de l'usage, je plais aux femmes, du moins je passe pour cela. » Je rapporterai ce propos textuellement.

Enfin, cet homme sans morale, avec une vanité qui lui tourne tout à malheur, l'esprit le plus propre à la vengeance, pas l'ombre de sympathie, de

l'usage, de la considération et de l'argent, pourrait bien être un profond scélérat *.

17 brumaire XIV [-8 novembre 1805] *.

Hier, nous nous dîmes en nous couchant que nous nous lèverions ce matin à sept heures pour aller nous promener, et que nous serions de retour à dix heures.

Ce matin, nous nous sommes levés à huit heures et demie et avons rempli une demi-bouteille noire de vin. Je l'ai prise, je suis allé chez le pâtissier à côté de Casati, où j'ai pris deux grives froides, une alouette et deux petites tourtes, une aux confitures, l'autre à la crème. Nous sommes parvenus aux prés de Montfuront en traversant des propriétés. Nous avons délicieusement déjeuné sous un arbre, en jouissant de ce bonheur champêtre et poétique que je me suis tant de fois figuré, particulièrement à Saint-Vincent* et en Italie. Nous avons laissé sous l'arbre du pain et une tourte presque entière que nous avons dispersés pour qu'ils fissent le bonheur de plusieurs oiseaux. Voici comment les prés de Montfuront sont faits, quatre régiments de dragons pourraient bien s'y charger *. A, petit fossé; B, idem, cinq pieds de largeur, trois pieds de largeur [*sic*] et deux pieds d'eau très limpide et courant très vite ; C, petite rivière, dont les bords sont délicieux, tout couverts de peupliers très grands

A fait fané, et jetaquille jusqu'à R

B 8 pieds de largeur, 3 pieds de largeur et 2 pieds

C grande petite Rivière, dont les bords sont

grand, et très rapprochés, comme dans tout

le reste du cours du Champs, beaucoup

LA PROMENADE A MONTFURON
(Bibl. de Grenoble. Ms. R 302, vol. 1)

et très rapprochés, comme dans tout le reste du contour du champ, l'eau court assez, elle peut avoir douze pieds de largeur et un demi-pied de profondeur ; l'ouverture en a peut-être trois fois autant ; D, maison longue et peu haute ; H, pommier (petit) sous lequel nous avons déjeuné ; M, petite porte donnant sur un champ dans lequel il y a un moulin.

Φ, je la quitte jusqu'à P.

Après avoir déjeuné longuement en sentant bien notre bonheur, elle, enchantée du beau temps et seulement se plaignant de temps en temps d'un mal entre les épaules qu'elle prit hier en sortant du spectacle, nous nous sommes mis à faire le tour des prés suivant la ligne λ.

Deux hommes O et O' qui faisaient la conversation, et dont O' avait un fusil, nous ont empêchés d'aller jusqu'à la fin des prés au nord. Nous nous sommes reposés en R dans un endroit charmant et en R', les pieds au soleil, la tête à l'ombre du tronc d'un gros peuplier. Elle me disait que j'avais l'air de mourir d'envie de faire cela ; c'était vrai, mais ce n'était pas tout mon désir, je lui aurais voulu un peu plus de transports, ou, plus exactement, un peu de transports. On ne peut être plus heureux du côté de la beauté, j'avais au-delà de mes vœux, une beauté parfaite, sublime, la grâce des plus belles figures grecques, mais j'aurais voulu un peu des transports que je me figure qu'Angelina avait. J'étais prêt à m'envoler, mais j'avais besoin de cela

pour le faire (chose remarquable *in my love for her*) *.

En nous reposant, en R je crois, je lui dis que son caractère la rendrait plus propre à aimer un homme qui lui inspirât de la confiance, une certaine admiration. Elle s'est écriée sur ce mot, admiration :

« J'ai trop admiré, mon admiration est usée.

— Tu es un lierre, tu es attachée à un petit arbre et tu t'en inquiètes, au lieu qu'il faudrait que tu le fusses à un gros arbre en qui tu eusses pleine confiance. »

Cela à peu près. Elle m'a dit que j'avais parfaitement trouvé.

Nous sommes allés, en parlant de mon amour et de M. Leases, jusqu'en L, au portail. Nous sommes revenus par la ligne ωω. Je lui ai dit que je pariais qu'il la tutoyait ; elle l'a nié, ensuite avoué en s'impatientant un peu. « Hé bien, oui, je le tutoie. »

Elle m'a dit que c'était une belle question, que c'était lui demander *if* Leases avait été *her loving* * ; je lui ai répété que je serais charmé que ce fût lui ; elle m'a dit que je pouvais bien attendre cinq mois et demi, elle m'a demandé si je le craindrais à deux cent cinquante lieues. Je lui ai dit qu'il la tutoyait au moins en lui disant : « Je t'aime ».

— Oh ! oui, m'a-t-elle dit, nous sommes toujours en querelle.

— Mais aux raccommodements...

— Est-ce qu'on se raccommode donc ? (Pour si peu, voulait-elle dire...)

— Mais, lorsque vous étiez brouillés ? »

Elle m'a répété un bout de conversation pour en chasser le geste.

« Il me prit la main, il la baisa, il pencha la tête dessus, et je crois qu'il... qu'il... pleura, de ce qui étouffe.

— Je sens. »

Voilà le sens général de la conversation. Nous sommes allés à la porte M, je suis sorti, pas elle. Je lui disais, pour l'engager à me dire si Leases la tutoyait, que plusieurs choses se passeraient en moi ; je lui expliquais le jeu de la machine que cela produirait, et qui existait, et ce que je lui disais qui arriverait ou qui arrivait, je ne le sentais pas.

En F, question sur le combat des passions. Sa réponse.

Enfin, en E elle m'a dit :

« Voilà l'arbre sous lequel nous avons déjeuné, » en me montrant P, moi qui en passant avais remarqué nos feuilles de papier gris d'enveloppe sous l'arbre H, et qui d'ailleurs, me rappelant du déjeuner parfaitement sa figure, voyais bien que ce n'était pas P, j'ai dit que non.

Tout ce qui suit avec la plus grande vivacité.

H[enri] : « Parions ; si ce n'est pas cet arbre, tu me diras si Leases te tutoie ; si c'est lui, je ferai ce que tu voudras.

— Mais que pourrai-je vous demander ? Vous n'avez rien à me dire.

— Tout ce que tu voudras, je te promets de te dire tout ce que tu me demanderas par la suite.

— Eh ! bien, si c'est cet arbre, tu ne coucheras pas avec moi pendant cinq mois et demi... (en appuyant et m'observant :) jusqu'à notre retour à Paris. — Quand même je t'en prierais, tu résisteras, tu seras ferme. »

J'ai feint d'hésiter quelque temps ; dans le fait, je n'hésitais pas. D'une manière appuyée et un peu tragique : « Eh ! bien, oui ; je te le promets. »

A l'instant, j'ai sauté le fossé, j'ai couru de Φ en P, je me suis assuré que ce n'était pas notre arbre ; en revenant, j'ai bien distingué le papier de notre tourte à la crème λ, je lui ai dit : « Ce n'est pas lui ; viens voir l'autre. »

Elle revenait à petits pas, pensive, agitée intérieurement. J'ai sauté le fossé en B, elle l'a passé, elle est venue jusqu'à portée de H. Alors, à +, en se retournant deux pas après, elle m'a dit : « *Eh ! bien, oui : il me tutoie.* » (Déclaration d'aveu profondément sentie et un peu retenue.) Pari en E.

A l'instant, nous nous sommes tus. Elle baissait les yeux, avait le regard altéré, et même quelques larmes y roulaient.

Je suis fatigué, je finis, en sentant peu de chose d'ailleurs.

Elle a paru chagrine de ce que j'avais sacrifié

à la moindre certitude tout ce que l'amour (en se reprenant :) l'habitude pouvait avoir de cher. Ce ne sont pas ses termes.

Elle a gardé son sérieux jusqu'à ce qu'en lui rattachant son soulier je lui aie souri ; elle m'a souri.

Nous nous sommes séparés rue Saint-Ferréol. Je suis rentré à midi à la Maison, et, comme il n'y avait rien à faire, écrit ceci tout de suite.

Vers le 20 brumaire*[-11 novembre].

Fête deux dimanches de suite.

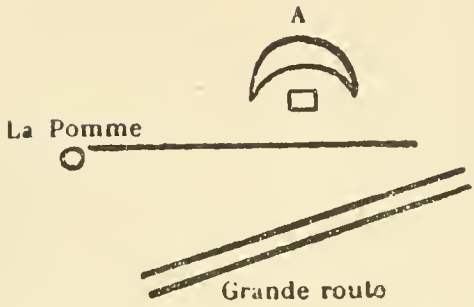
Le premier, à Arrailh, Mme Cossonier, M[élanie], MM. Saint-Gervais, Baux, Garnier, et moi.

Partie impromptu, gaie parce que tout le monde y satisfaisait sa passion dominante. — M[élanie] s'anime, est encore plus jolie qu'à l'ordinaire, a ce genre de grâce que mademoiselle Mars, si réservée ordinairement, eut à mes yeux dans les *Folies amoureuses*.

M. de Saint-Gervais toujours pédant, maniéré. Mme Cossonier ne s'anime point. Sa conduite à la fin du repas paraît pâle, vieille.

J'ignore ce qu'elle avait, mais ordinairement, en pareille circonstance, elle est polissonne. — Elle me fait des confidences.

Huit jours après, dimanche, partie projetée, contraire de la première, triste. Chacun y est piqué. Nous allons à la Renarde.



A, bois de pins en croissant, maison très médiocre, à trois lieues de Marseille. Six heures de voiture ; en allant ces Dames, en revenant moi, avons mal au cœur. Dîner bon à côté de la colonne de la rue Paradis. On n'y parle que de moi, rôle brillant en un sens, et qui offense Saint-Gervais (vaniteux parfait, digne du théâtre ; son caractère est vraiment assez épuré pour cela, il ne manque qu'une intrigue qui le fasse se développer en entier).

Rôle brillant, mais très maladroit dans ma position. Je tombe sur le faux amour, j'analyse le véritable et n'y vois que tempérament et vanité, ce qui me fait passer pour insensible aux yeux de nos quatre convives, qui se doutent que je suis *amante riamato di M*[*elania*].

Entraîné sans le savoir par la vanité, j'ai la sottise de laisser parler de moi.

Baux est bonasse et niais, assez sot.

Mme Cossonier me défend en feignant d'être ma dupe, M[élanie] lui en sait gré.

Garnier, bête comme un dindon, me pousse et répète trente fois que je cache mon jeu.

Saint-Gervais fait les honneurs du dîner et quinze jours après, ayant perdu ses espérances auprès de M[élanie], se le fait rembourser.

Depuis lors, je bois deux ou trois fois du punch, du rhum brûlé, de l'eau-de-vie brûlée avec Mme Cossonier et Rosa ; j'aurais celle-ci sans aucune difficulté, mais *non voglio esser infedele alla diva, e mi disgusta* *.

22 brumaire[-13 novembre]. Bal Geffrier *.

A neuf heures et demie, Mante et moi nous allons chez M. Baux, par une pluie battante, à peu près la première depuis mon arrivée à Marseille. Nos bas sont si mouillés que M[ante] va en chercher d'autres. A dix heures un quart environ, nous entrons chez Mme Jeffrier, qui donnait un bal à toute la ville.

Bêtise de la figure de la plupart des hommes. — Air sottement vaniteux des jeunes gens. — Crozet cadet, seul, la tournure gracieuse d'un Parisien. — Son frère aîné, le meilleur ton du bal. Wildermeth l'aurait également, sans sa figure profondément cruelle. — Belaille danse très bien, bien le pas de la gavotte, mais le corps un peu gauche et timide.

Petit entrain sautillant de Mme Blanc, qui a l'air de vouloir être de tout, de peur de n'être de rien.

Tournure de grande haquenée, de catin, de Mme Thibaudeau *, frappante surtout lorsqu'elle danse. Sotte dignité, contentement d'elle-même.

Le général Cervoni, comme toutes les tournures athlétiques, gagne à être vu de près ; il y a du caractère, dans le genre du courtier Rossi, sur sa figure, mais ayant l'air plus propre.

Nous sortons à deux heures. Il me semble que les bals m'ennuient. J'y serai bientôt ennuyeux. Je ne danse qu'une contredanse.

[Frimaire.] *

Mme C[ossonier] est polissonne dans toute l'étendue du terme après trois verres de rhum brûlé ; après un, elle n'est que bavarde. Elle nous conte dans la première séance toute l'histoire de son divorce, dans la deuxième toute celle de la mort de son deuxième enfant.

Elle me fait des avances depuis le 1er frimaire environ, et veut m'avoir. — *Jealousy of M[elania] that love me more for that* *.

19 frimaire[-10 décembre].

Mme Cossonier me tapote, hier, à la représentation de *Samson* *, tragédie, suivie de *Aucassin et Nicolette* *. Dans *Samson*, Joanny, Dalila et Emmanuel, père de Samson, sont tragiques ; mais Arlequin mettant son chapeau sur le cul du soldat mort, l'enterrant dans le trou du souffleur, faisant le bruit de la serrure en enfermant Samson, et enfin se battant avec un dindon, est de la dernière farce.

Ennui extrême par cette platitude. Il fallait que le sérieux fût plus comique, puisqu'on voulait faire une farce.

Je ne puis point, d'après la sensation donnée par cette pièce, juger des pièces où le comique est mêlé au tragique, cela par deux raisons :

1° ces farces ne sont point comiques ;

2° elles ne sont point liées à l'action. Il n'y a presque pas d'action.

[21 frimaire-12 décembre.]

Nous lisons beaucoup la *Logique* de Tracy depuis le 14 brumaire XIV. Je la recommence aujourd'hui 21 frimaire.

J'ai beaucoup observé Saint-Gervais, Baux, Mme Cossonier, Meunier ; voilà quatre bons caractères. J'ai mis plusieurs observations dans mes lettres au percevant et sensible Crozet.

Je suis de l'avis de Tracy : *nosce te ipsum*, connais-toi toi-même, est une source de bonheur.

J'ai cru souvent avoir des passions, que réellement je n'avais pas *, dans ma vie de l'an X, au milieu de l'an XIII, temps *in what I began to love M*[*elania*] *.

Cette fausse croyance m'a fait perdre bien du temps et m'a donné bien des moments de désespoir :

1° quand j'étais désabusé par l'expérience des succès que je m'étais promis, d'après un drôle de raisonnement. Je sympathisais avec un caractère,

je me le croyais, d'après cela je m'en promettais les succès d'après les signes de supériorité que je reconnaissais dans moi, ne songeant pas que ces signes pouvaient tout au plus annoncer un homme distingué dans les choses dépendantes de la réflexion.

2° quand je reconnaissais que je n'avais pas exécuté mes projets pour l'avancement de quelqu'une de ces passions.

Dans mon avant-dernier voyage à Claix, par exemple, lisant, en y allant par Seyssins, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, je crois, de Montesquieu, placé à la suite de sa *Grandeur des Romains*, je me croyais Sylla.

Mais l'*amour* (comme l'entend Cabanis) formait le grand mobile de mon caractère, les autres passions ne pouvaient que m'en distraire. Il est heureux, le système général des mobiles de mon caractère change.

L'amour de la gloire reprend le dessus : il m'a fait lire Tracy.

Maintenant, il faut que j'approfondisse un ancien jugement qui n'est, je crois, qu'une idée de Condillac admise comme vraie sur la recommandation de mon orgueil, uniquement parce que je la comprenais : c'est qu'il n'est pas utile de lire des logiques, qu'il faut chercher à raisonner juste, que c'est là tout.

Je croyais les règles prescrites par l'art du raisonnement très difficiles. Je pensais impossible de

prendre l'habitude de les appliquer toutes les fois que je voudrais faire un raisonnement juste.

C'est-à-dire : *m'assurer que telle circonstance est renfermée non seulement dans l'idée d'une telle chose, mais encore dans cette chose elle-même.*

Les règles que Tracy prescrit à la suite de sa *Science de nos moyens de connaître* sont si simples que je puis fort bien tâcher de les mettre en pratique. Elles consistent à bien se retracer le souvenir de la chose sur laquelle on veut raisonner, et ensuite à prendre garde que le sujet contienne toujours l'attribut qu'on lui donne.

Toutes nos erreurs viennent de nos souvenirs. C'est donc un immense avantage d'avoir une bonne mémoire. J'en ai, je crois, une très bonne : Cr[ozet] appelle B[eyle] l'homme à mémoire terrible. Cultiver la mienne, non point en apprenant par cœur, mais en me rappelant pour exercice des faits avec toutes leurs circonstances.

Dimanche, 24 frimaire XIV[-15 décembre 1805].

Je propose chez Mme Cossonier de jouer une comédie. On parle de la *Petite Ville* : Garnier, Riflard ; Cossonier, Flore ; Grimblot, Derneville ; moi, M. Vernon, etc. Mme Coss[onier] me met du rouge. Je m'échappe à huit heures pour aller trouver Lambert au spectacle. Il nous... (Madelon m'a interrompu ici et je suis allé passer la soirée

avec M[élanie]. Je lui ai fait répéter Andromaque, qu'elle doit jouer demain ; ensuite, tandis qu'elle ôtait le péplum à sa robe, j'ai lu la fin du premier volume des *Mémoires* de Marmontel, que j'ai lu l'année dernière dans une position bien différente. J'ai fait du thé que j'ai pris avec des coques de beurre frais. Je rentre à minuit, et j'écris ceci lundi 2[5] frimaire an XIV.)

Il nous présente chez M. Trouchet, négociant retiré, vivant de ses rentes, comme on dit, et donnant cinq fois par semaine — mais plus particulièrement le jeudi et le dimanche — une soirée, qui lui revient à environ 4 l[ivres], une soirée à douze ou quinze jeunes filles assez bourgeoises et assez ridicules, à autant de jeunes gens parmi lesquels brillent Lamb[ert], Laforêt, aide de camp du général Calvin, tué au Mincio : franchise militaire et fonds de douceur[1].

Lorsqu'on ne donne pas des soirées de deux mille écus ou qu'on n'a pas des gens d'esprit, j'aime mieux la bonhomie de cette soirée de petites filles que celles de dames formées.

C'est probablement un effet de ma timidité. Deuxième cause : l'envie d'observer des caractères naturels, point polis par l'usage et commençant à se développer.

1. Société bourgeoise, la plus platement bourgeoise que j'aie vue.

Je danse une contredanse. Je joue à la bouillotte.

Je danse un branle, vois jouer à l'action indiquée par le violon, et vois jouer dans le salon. Tout cela est gai, animé, mais bête. J'y retournerai cependant avec plus de plaisir qu'à aucun autre endroit où l'on m'ait introduit.

27 frimaire[-18 décembre] *.

27 frimaire : Mante me dit sous le plus grand secret que *great one* va faire banqueroute ; le même soir, celui-ci me fait confidence de son projet de querelle avec le c. d'E., et ensuite de la manière dont l'explication avait eu lieu. Je vois un acte de *Claudine de Florian* *, et vais chez M., où je brûle de l'eau-de-vie avec M. Baux jusqu'à onze heures. Il me conte le vol de Mme Jeffrier. « Eh! foutu coquin, ne vois-tu pas que tout ce qu'ont les gens que nous arrêtons nous appartient ? »

24 décembre 1805,

ou plutôt 25, car il est deux heures et demie. Mante, mademoiselle Rosa et moi nous avons passé la soirée chez Mme Durant, à boire du punch, du thé et du rhum brûlé. Nous voulions aller à la messe de minuit, mais on nous a dit de tous côtés qu'il n'y en avait point.

Voilà précisément le bonheur que je désirais l'année dernière, à la même époque, dans mon dé-

laissement, dans ma chambre rue de Ménars, n° 9. Il occupe, mais ne satisfait pas. Le point que je puis encore désirer, c'est qu'au lieu de Mante qui dormait et de mademoiselle Rosa, qui est bête, il y eût eu sept à huit hommes aimables.

Cette passion de la société me revenait sans cesse ; actuellement qu'elle est à peu près satisfaite, je crois que je suivrai davantage *that of the fame, that I believe being in me.*

The next night ago was perfectly happy; the morning, two in the arms of Mélanie : volupté et bonheur *.

Il me semble que *the passion for the fame* se rasseoit pour s'élancer ensuite.

Je relis la *Logique* de Tracy, j'ai commencé cet auteur le 31 décembre 1804 *. Il m'aura été de la plus grande utilité ; c'est au hasard d'être lié avec M. que je dois de l'avoir lu.

A deux heures et demie, après que tout le monde (Rosa et Mante seulement) est sorti, je remonte chez Mme Cossonier pour lui demander une chandelle ; nuance de cérémonie dans son ton, bien naturelle donc, quand on a du tact. Elle me fait des avances depuis deux mois, d'une manière marquée. Ce soir, Rosa avait envie de moi.

Lettre comique écrite à Mme Cossonier par un jeune voyageur italien.

Le fait de la *Petite ville* *, dit M. Baux, s'est passé à Castelnaudary.

25 décembre 1805.

Jour de Noël superbe, le ciel d'un beau bleu uni, un peu plus voilé cependant qu'il y a deux mois, mais ce voilé presque imperceptible n'est pas comparable au voilé de Paris. Deux jours de pluie et cinq ou six de beau froid, voilà le temps qu'il a fait jusqu'ici. Il a gelé deux fois, je crois.

Le jour de Noël *we go, M[elania] and I, to* Arrailh. Jour des surprises. Le matin, Mante entrant dans le salon de l'angle de la mer ; légèrement *jealous she was more* aimable *for* contrebalancer *her* rivale *.

Le soir, une jambe sur mes genoux : « Puis-je entrer ? » — C'était Mme Cossonier, qui avait profité de la porte restée ouverte. Sécheresse du « *oui* » de M[élanie]. — « Je m'en vais... » Mme C[ossonier] laisse apercevoir un moment sa colère, elle reprend ensuite son ton naturel.

Il paraît qu'elle a le plus grand pouvoir sur elle-même, elle dit que rien ne lui coûterait pour se venger.

For pleasing to [*Melania*], *I have* manqué *three or four days of going at her chamber for her* leçon *. Elle ne peut cacher son dépit, elle s'en plaint sans cesse, et me dit devant M[élanie] : « J'étouffe de colère. » Il n'y a cependant rien d'officiel, tout est en demi-mots ; même moins que cela : en laisser entendre.

J'ai calmé un peu cette colère par une leçon.

Dimanche 8 nivôse XIV[-29 décembre 1805].

Ce soir, dans la loge de M[élanie], pendant les *Trois hussards* et l'*Intrigue aux fenêtres**, elle a paru avec Rosa vouloir me parler d'une manière assez claire de M[élanie]. Il paraît qu'elle a beaucoup parlé de moi avec Rosa. « C'est un capricieux, un original... » Elle me donne de petits coups sur la tête.

Comme Rosa était sur moi, elle m'a pincé. Nous avions parlé de jalousie en riant. J'ai dit : « *C'est par jalousie !* » Elle a dissimulé, mais ce mot a paru la piquer vivement. Elle m'a dit à plusieurs reprises qu'elle s'en vengerait. Nous verrons. Elle m'a répété pour la dixième fois que tous les soirs, en se retirant, elle regarde à ma porte.

Lundi [30] décembre 1805.

Je dois être sobre si je veux conserver l'usage de mon esprit : le moindre dérangement d'estomac influe sur ma tête, m'y donne mal, ou m'empêche de voir nettement mes idées par un trouble d'un autre genre. La chicorée amère me rendant l'usage de mon esprit et ce libre usage étant une des choses que je désire le plus, elle me rend gai.

Vu jouer *Tancrède*, allé chez Mme Pallard à neuf et demie, trouvé Mme Cossonier qui y entrait avec Mante et Garnier, joué à la bouillotte. Observé Wildermeth, il faisait la cour à Mme Du Bâton,

non pas avec légèreté, mais avec l'air tendrement attentif d'un homme touché ; mais sa tournure toujours élégante.

Je sors à minuit, après avoir parlé un instant Shakespeare avec M. Samadet.

Wildermeth fait sa cour dans mes principes d'il y a un an, comme il faut la faire aux grandes âmes. En marquant qu'il est profondément touché, il s'offre avec le mérite qu'il a, il n'est pas agréable directement, et il est à craindre que la femme ne vous croie pas plus aimable lorsque vous serez heureux.

Le principe de l'amabilité continue a les avantages contraires, mais il n'a pas l'air touché, l'amabilité dans ce cas paraît fadeur aux grandes âmes.

Peut-être faut-il mélanger les deux airs en faisant le fond de celui qui est analogue au caractère dominant de la personne.

Dernier jour de 1805 et du calendrier républicain : 10 nivôse an XIV.

Je touche 100 écus *that my great father give to me. For my daughter, I did debt 120 to the House, and I spend this evening thirty in goodgoods for M*[*elania*] *and mistress C*[*ossonier*].

What a difference entre *his day and the same, the next year ! The half a livre to girl of the Gate* *.

(Écrit ce qui suit le 1er janvier 1806, à midi :)

Je suis bien plus heureux que l'année dernière. Je vais voir M[élanie] *and* Mme Durant au théâtre, où l'on donnait les *Deux petits Savoyards* * ; nous l'écoutons assez tristement. De là, nous revenons, Mme D[urant] et Garnier entrent chez M[élanie]. Lourdeur et plate bêtise de G[arnier].

J'embrasse M[élanie] à minuit et une minute pas encore passée, *being in her bed with her* *.

En lisant le troisième volume de *Jacques le Fataliste*, ouvrage qui produit sur moi l'effet de l'esprit le plus agréable, je pensai il y a deux jours à ce que c'était que l'esprit. Tant que je l'ai trop respecté, je n'ai pas pu le regarder assez pour voir comment il était fait ; aujourd'hui que je suis moins incertain qu'on m'en accorde un peu (il faut bien avouer cette faiblesse, cette passion arrêtait un peu la principale), j'examine l'impression que *Jacques* me fait. Voici ce qu'il me semble.

L'esprit consiste dans un langage composé d'énigmes plus ou moins fines, plus ou moins longues.

Voilà l'esprit proprement dit, dernière nuance du rire. Tout seul il ennuierait bientôt, on le trouve ordinairement mélangé avec de la grâce, du plus gros rire, de la bonhomie.

On demande, pour concevoir de l'orgueil de soi, des énigmes plus ou moins fines suivant les jours.

Avec beaucoup de mémoire, on ne peut pas relire un livre spirituel, il n'y a plus de *soudaineté*.

Voilà des circonstances que j'ai parfaitement

remarquées dans les faits, avant-hier, que je les voyais avec toute la netteté possible.

Raisonnant maintenant sur elles, j'en tire qu'il faut que le mélange abonde d'autant plus en esprit proprement dit que la personne à qui l'on veut plaire a plus de vanité.

Cette manière de raisonner pourrait me conduire facilement au-delà des faits, et, malgré mon amour pour l'observation de la nature, me rendre peu naturel.

Quelle différence de mon sort d'aujourd'hui avec celui du 31 décembre 1804 ! Je vis mademoiselle L[ouason] pour la première fois chez Desnerfs *, j'allai au *Philinte*, qui m'enthousiasma ; dans mon amour pour la vertu, j'allai en souliers minces chez Courcier à onze heures du soir, je revins lire soixante pages d'idéologie chez moi, rue de Ménars.

La M. *of* D. *to the girl of the Gate.*

Je sentais trop les choses de la société (les petits bonheurs de chez Desnerfs) pour pouvoir les observer.

Il me semble qu'actuellement j'observe mieux : la *Logique* m'a rendu les plus grands services.

1806

1er janvier.

Je me lève à onze heures. *We take the resolution of* faire des constitutions pour notre instruction.

[6 janvier.]

Le 6 janvier, j'écris ceci sur ma fenêtre, au clair de la lune, sans avoir froid ; j'y vois à peu près, ma lampe est restée chez Mél[anie].

Je viens de voir la première représentation de Laporte, du Vaudeville. Les *Deux billets* *, pièce sentimentale, qu'à deux ou trois sons près, qui ne sont pas *de nature* mais de convention, il a parfaitement jouée, et *Arlequin afficheur* *. Il n'y a absolument nul intérêt dans cette deuxième pièce, et je n'y trouve pas assez d'esprit pour faire feu d'artifice. Au sortir du théâtre, je suis allé chez Mme Pallard, qui avait du monde. Je lui portais en même temps du bonbon. J'ai eu un moment d'embarras avant que d'entrer, craignant qu'il fût inconvenant de lui en présenter devant le monde.

Bêtise : je me suis présenté avec mes bonbons,

et le hasard a amené ce qu'il fallait dire. Porter demain la tragédie de maître André à mademoiselle Henriette.

7 janvier 1806.

J'ai écrit aujourd'hui à M. D[aru] et hier à madame D[aru].

Samedi soir [4] janvier, j'ai peut-être eu le plus fort accès de passion que j'aie jamais éprouvé. Il était si fort et me laissait si peu la liberté d'être attentif que, quoiqu'il n'y ait que trois jours, je l'ai presque oublié.

La passion mise en jeu était l'a[mbition]. Une lettre de mon g[rand]-p[ère], reçue la veille ou l'avant-veille, la réveilla. Ici le mot est propre : je relisais l'*Avare*, j'avais parfaitement senti les premiers actes ; la lettre arrive, je la lis comme par manière d'acquit ; je reprends ensuite ma lecture, mais je n'étais plus attentif, j'étais à me figurer le bonheur que j'éprouverais si j'étais aud[iteur] au C[onseil] d'É[tat] ou toute autre chose.

Ces sentiments roulèrent dans mon âme. Enfin le samedi soir, dînant par extraordinaire avec M[élanie], je devais être le plus heureux des hommes par l'amour ; il me sembla entièrement éteint, et peu à peu je devins d'une ambition forcenée et presque furieuse. J'ai honte d'y penser, je me trouvais de plain-pied avec les actions les plus ambitieuses que je connaisse.

A Grenoble, entendant *m[y] g[reat] f[ather] speaking of my sister P[auline]'s possible death* *, je vis que les caractères étaient bien aisés à peindre, qu'il fallait tout bonnement se supposer désirable ou haïssable ce que ce personnage désire ou hait, et raisonner sainement sans jamais reculer devant les résultats étranges et outrés en apparence auxquels un raisonnement juste pourrait conduire. J'écrivis cela sur mon Molière.

Voilà pour les passions observées dans les autres. Avant-hier me prouva qu'il en était absolument de même pour les passions que nous ressentons. Pour peindre un ambitieux, il faut supposer qu'il sacrifierait tout à sa passion ; eh ! bien, j'ai honte de le dire, samedi soir j'étais comme cela. *I did think to sposar my old vicina for having per me il credito dei suoi brothers* *, je me sentais capable des plus grands crimes et des plus grandes infamies. Rien ne me coûtait plus. Ma passion me dévorait, elle me fouettait en avant, je périssais de rage de ne rien faire à l'heure même pour mon avancement, j'aurais eu plaisir à battre M[élanie], avec qui j'étais. Le lendemain, la passion diminua, le deuxième jour elle devint raisonnable. J'y pense encore aujourd'hui 9 janvier ; j'ai beau lire Saint-Simon pour voir (au perfectionnement près) à quoi je me soumettrais en devenant auditeur au C[onseil] d'Ét[at], je ne le désire pas moins au fond du cœur.

9 janvier.

A quatre et demie, commencement du plus profond chagrin sans désespoir, dégoût morne, abattement sans rien de vigoureux, après *having seen M[elania], what had spoked to me of her want of money for living at P[aris] after her departure from this country. She was trister. I go at mistress D[urant] chamber, her she dog* la distrait un instant ; *mister Leases come in**. Il y avait un fond de parti-pris de détachement avec très peu de fâcherie, ce qui ne faisait qu'augmenter l'air de parti-pris. *She* redevient triste.

Depuis trois jours j'ai un rhume très violent qui me paralyse en partie le cerveau, m'empêche de dormir, etc.

Depuis quinze jours, j'ai pris insensiblement l'habitude de ne plus rien dire à M[élanie], dégoûté de sa lenteur et de ces propos qui, après s'être fait attendre deux minutes, ne signifient rien de frappant. Il faut que je lui dise que cette tristesse vient *of m[yself]*.

En lisant Saint-Simon (I, page 378), je pense : *Histoire. Religion chrétienne.* — Elle rend inaccessible à la vraie vertu par le raisonnement.

Comme les prêtres ont plié leurs dogmes, et même en ont fait, pour flatter les rois, cette religion, dont un des principaux avantages serait de faire

entendre la vérité aux rois, ne peut leur dire rien que de nuisible, comme il est arrivé au duc de Bourgogne.

Consultation de Sorbonne qui rassure Louis XIV alarmé d'un nouvel impôt, en lui prouvant que tous les biens de ses sujets lui appartiennent.

Ce qui me manque, après avoir bien vu dans Tracy et par lui quels sont nos moyens de connaître, c'est un traité *du caractéristique* (ce qui dans une action prouve un caractère).

Ce traité devrait enseigner le moyen de voir le degré de caractéristique qui entre dans chaque action et indiquer les moyens de s'y rendre sensible, de le voir.

L'habitude de la vie avec un philosophe fureteur de caractéristique, en supposant que je pusse le suivre dans ses sociétés, me serait infiniment utile.

Ce matin, 9 janvier, étant à lire les journaux chez Michel, il nous amène, avec son éloquence enflée et si sérieuse, une pauvre petite fille, les cheveux épars, l'air étonné, qui venait de voir sa mère adoptive assassinée par son frère. Le frère, poursuivi, s'est tué.

Indiscrétion des lecteurs. — Bon fonds de G. Michel.

Le trait de l'autre jour, après être venu

consulter sur les titres de M. Thib[aude]au pour une pétition, il redescend :

« *T*, *h*, *i*, thi ?

— Oui, monsieur. »

Ce soir, chez Mme Cossonier, contes de voleurs et d'assassinats qui distraient* M[élanie], inaccessible (je le crois, dans ce moment-là) à tout autre touchant qu'à celui de pareilles histoires. Crainte de la mort, terrible, sûr de son effet quand il est bien joué, tandis que le *ridicule* peut manquer le sien, paraître fade par mille circonstances.

Je vais demander Caudon sur la place de la Comédie, j'entre dans une boutique à côté de l'allée pour lui écrire un mot, mon premier mouvement est bien *de tout observer.*

Bonne habitude à fortifier, en ajoutant le tact et le sentiment du caractéristique ; ce qui doit retarder cette qualité, c'est ma sensibilité qui me fait souffrir, ou jouir, ou être timide, au lieu d'observer.

Raison de la vieillesse, plus propre à la comédie, et de la jeunesse, bonne pour la tragédie.

23 janvier.

Jour où j'ai vingt-trois ans. Agréable. Je vais (à une heure) avec Meunier au magasin qu'il vient de louer pour les eaux-de-vie, vis-à-vis de ce château qu'on rencontre en entrant dans le chemin de la Pomme. Position élevée, vue de toutes les

bastides en amphithéâtre, éclairées par le soleil couchant.

Je pense à *Letellier*. Je travaille manuellement deux heures ; jouissances de mon esprit vivement senties après cette distraction. Moyen de bonheur. Il faut, je crois, que ce travail physique soit partagé avec un autre et ait un but utile.

Je parle le soir de rouerie devant M[élanie], cela augmente son amour et, par contrecoup, le mien. Vérité à développer et que je remarque depuis un mois.

Je rends l'*Essai sur les Préjugés* de Dumarsais *, me présentant d'une manière trop peu touchante la méchanceté et l'union des prêtres et des rois, vérité vieille pour moi. Excellente introduction, par Daube.

Je prends la *Littérature* par madame de Staël, livre qui me fatigua et me parut médiocre, il y a dix-huit mois, chez Bérenger, rue de Malte. Toujours un peu fatigant par l'enflure générale, le tendu du style, le sérieux continuel qu'on voit vouloir exiger le respect, quelquefois du galimatias enflé, absolument faux. Ce sont les défauts reprochés à Thomas. Madame Necker les a dans ses écrits, Marmontel dit : dans ses manières. Défaut qui doit être commun aux esprits élevés de Suisse et d'Angleterre, éloignés du bon ton de Paris.

Mais collection de belles et bonnes pensées, livre utile, d'une morale élevée.

24 janvier.

Faire une description des mœurs de Marseille ; sans doute elle sera loin de la perfection, et même de ce que je pourrai faire dans dix ans, lorsque j'aurai acquis l'habitude de voir les bornes des vérités ou, ce qui en est le moyen, de ne pas me laisser entraîner par mon imagination, et d'attacher un sens constant et déterminé à chacun des mots qui expriment une nuance dans les caractères.

Mon étude principale doit être de connaître et déterminer le sens de ces mots*. C'est là un des travaux les plus utiles *for the f[ame] and, in the same time, for the conduct**.

Faire ce *caractère* des Marseillais d'après ce que me diront Samadet et Mme Cossonier, tirer quelques lumières de Baux, Samadet, Tivollier, Meunier, l'étudier dans Garnier, le seul Marseillais que je voie. Quand je voyagerai, étant riche, ne voir presque que des gens du pays, du moins le premier mois, afin de ne pas me laisser diriger dans mes vues par les étrangers habitant le pays.

Faire une description de mes journées, cet été, et de mes journées actuelles, pour bien me peindre.

C'est le manque des idées dont je parle plus haut qui m'empêche de bien voir les nuances des carac-

tères de M[eunie]r, M[an]te et Guil[hermoz]. Je n'ai pas de mots pour noter le peu que j'en vois.

Faire un grand travail sur moi, contracter plusieurs nouvelles habitudes pour parvenir à deux états qui contribueront beaucoup à mon bonheur.

1° supporter les chagrins en les sentant le moins possible, et m'en distrayant* le plus que je pourrai. C'est possible, car je les supporte bien mieux que je ne faisais il y a deux ans, lorsque je demeurais dans ma petite chambre au quatrième* chez Paquin, et que la colonnade du Louvre et les étoiles me faisaient une si grande impression.

2° apprendre à travailler, à produire. Mon esprit est extrêmement paresseux ; tant qu'il trouve à lire, il ne fait rien, il a une paresse extrême pour inventer.

Cette route mène tout droit à la médiocrité.

26 janvier 1806.

23 janvier, commencement d'énergie ; je retrouve mon âme ardente, sombre, aimant le profond comique, colérique, allant avec force, volonté, impétuosité, au fond des pensées. Effet déterminé par une tasse d'excellent café pris chez Mme Cossonier.

Mais aujourd'hui, 26, le même état continuant, mal au mésentère. M'accoutumer dans cet état au bonheur *of love* qu'il a tant désiré et qui lui a fait faire tant de mélancolie.

A force de regarder un objet, y remarquer toutes les propriétés. Voilà l'action qu'il faut me rendre familière.

20 janvier *.

Blanchet (de Voiron), entrepreneur des hôpitaux de Toulon (homme grossier, mais d'esprit dans sa grossièreté, qui a volé dans cette partie et les fourrages, en Italie, deux cent mille francs dont il a mangé cent mille) était invité par M[eunie]r. J'avais déjeuné, je ne me mis pas à table, je lus tout le long les *Cinq années li.* *, espèce de journal sans profondeur, même sans aperçus, plaisanterie du siècle dernier ; à la fin du déjeuner, ennuyé de mon plat livre, je me mis un instant à la conversation.

Je m'aperçus bientôt que j'avais un prix immense aux yeux de Blanchet par l'air de retenue et de difficulté à accorder mon attention que m'avait donné ma lecture tout le temps du déjeuner.

Il me parla longuement de l'éducation qu'il donne à ses deux enfants. Je vis qu'il voyait la vérité, mais qu'il ne l'avait jamais cherchée dans les livres, ce qui fait qu'avec son habitude d'agir (nuance affaiblie de ce que j'appelle la verve), il était parvenu bien moins loin que l'homme qui, avec bien moins de cette verve, l'aurait bien dirigée dans la recherche de la meilleure éducation à donner à ses enfants.

Bientôt il ne parla plus aux autres et ne parla

qu'à moi. M[eunie]r prit son air froid et sérieux sous lequel je vois la passion ; il rougissait de temps en temps, il était humilié de la matière de la conversation et du redoublement d'intérêt que Blanchet avait montré, peu de temps après avoir commencé à me parler ; comme Bl[anchet] est grossier, tous ses mouvements sont bien visibles.

Ses petits yeux brillaient et donnaient quelque expression à sa figure, qui est vraiment celle d'un économe d'hôpital, d'un bas coquin rognant la viande des pauvres malades, et ayant pour cela la cruauté nécessaire. Il me disait que ses enfants étaient très bons musiciens, qu'ils étaient en quatrième, faisaient des vers latins et apprenaient l'anglais. Ce pauvre homme n'épargne rien pour leur donner une bonne éducation et en faire des hommes bien élevés ; il me dit que l'un avait le caractère Pasquin, ne cherchait qu'à faire rire les autres, tandis que l'aîné n'avait rien de tout cela ; que l'aîné serait excellent dans une manufacture ; qu'il les entendait quelquefois lorsqu'ils étaient au lit :

L'aîné : « Toi, quand tu seras marié, ta femme te mènera par le bout du nez. Si j'avais une femme, je la soignerais bien, j'aurais bien soin d'elle, je lui apporterais son café au lait *dans le* lit (je conserve le langage autant que je le puis), mais elle ne me mènerait pas. Toi, tu ne cherches qu'à faire rire. » Etc.

Meunier : « Il n'y a plus d'enfants ! »

Bl[anchet] me dit encore que les lycées étaient des lieux de corruption, que ses enfants étaient restés huit mois à celui d'ici, et que, quand il les venait voir, ils lui disaient : « Papa, ôte-nous d'ici, on y fait des horreurs que nous ne pouvons pas te dire, » etc., qu'il les en a ôtés.

Qu'il voyait le cadet dépérir. Il le prit à part et lui dit ; « Tu te fais des attouchements, » etc., le tout en riant. « Je suis le confident de mes enfants, je me suis fait leur meilleur ami. » Le petit lui dit que c'était vrai, mais que c'était plus fort que lui : « Eh ! bien, fais-toi attacher les mains derrière le dos tous les soirs par ton frère. » Le petit l'a fait, et depuis lors il a très bien repris.

Bl[anchet] pesait beaucoup et revenait souvent à dire que quand ils lui demandaient de l'argent il leur en donnait tout de suite : un sou, deux sous. « Je leur demande pour quoi c'est, » etc.

Economie serrée d'un homme qui a fait sa fortune.

Eh ! bien, voilà un homme qui a d'excellentes intentions pour l'éducation de ses enfants, il met en première ligne l'instruction, ensuite la conduite actuelle, et il ne s'occupe presque pas de la *formation du caractère* ; en 2006, il s'occupera d'abord de ce grand but et leur fera lire des traités d'histoire très détaillés et où de chaque anecdote on tirera un caractère à l'Helvétius, il leur apprendra à rai-

sonner en leur montrant ce qu'ils font en raisonnant ; ces enfants liront habituellement des Tracy et des Helvétius dépouillés de tout ce que ces philosophes ont mis pour combattre les erreurs de leurs prédécesseurs.

Malgré tous ses soins, ce pauvre Bl[anchet] n'aura peut-être que des sots et en conclura ensuite que l'éducation ne fait rien : « Je leur en ai donné une excellente, et cependant ils n'ont pas d'esprit ! » Lui et ceux qui auront suivi cette éducation seront profondément et évidemment convaincus de cette fausseté.

Bl[anchet] me raconta à déjeuner, ou le soir au dîner, que M[eunie]r donna à lui et à ce sot de Lobry, directeur ou contrôleur des Contributions (ils sont peut-être entrés dans la vie avec les mêmes provisions et dispositions, mais Blanchet a agi, a vu les hommes et les choses, la manière d'influer des uns sur les autres ; Lobry n'a vu que son bureau où il a écrit cinq ou six heures par jour)... Bl[anchet] me raconta donc deux anecdotes que j'écrirai quand je serai reposé :

1° celle du sourire au *Domine vobiscum* d'un candidat à Rome ;

2° celle de la garde et des catins chez les Hiéronymites de Naples, dans son quartier ; la main à baiser.

Mon bonheur a augmenté par la perte de ma ver-

tueuse indignation ; je ne regrette presque plus le calendrier républicain. Est-ce que je suis devenu raisonnable, ou simplement diminution d'amour de la patrie ?

Les trois quarts de la dernière cause, je crois, et l'autre quart de la première.

Voyez les pensées de l'avant-dernière page. Elles sont quatre.

[26 janvier.]

23 et 24 janvier, soleil superbe, pas un nuage, on a trop chaud au soleil ; aujourd'hui, 26, au soir, il a plu toute la journée, et je ne pourrais pas supporter de feu. Temps magnifique, hiver passé incognito, je n'ai souffert du froid qu'en brumaire, avant que Meunier se fût décidé à faire du feu. Je regretterai souvent ce temps à Paris.

Il vient d'y avoir une scène dans la maison. Un homme demande M. N., au quatrième ; il monte, écoute à la porte ; on envoie de la lumière, crainte que ce ne fût un voleur ; forcé par cela, il entre et se met à souffleter une femme qui était là et qui lui dit : « Finis donc ! » Il lui fait descendre les degrés à coups de pied dans le cul, il lui en donne un si grand, une rampe au-dessous de la porte, qu'il lui en fait sauter une tout entière ; elle va donner de la tête contre la porte du grand salon. Les

quatre filles de la maison (Victoire, Rosette, Madelon, la sœur de Rosette qui est grosse) sont témoins de cela ; elles croyaient que la pauvre malheureuse allait se tuer, tant ses chutes étaient grandes.

Ce spectacle charme Mme Cossonier, ça l'amuse, la secoue. Victoire en était étonnée, comme je suis à une bonne tragédie. Madelon, supérieure à la sensation, n'en étant point occupée comme la petite Victoire, était fâchée de n'avoir pu prendre l'homme au collet.

Celui chez qui était cette pauvre petite a été assez lâche pour ne pas la défendre.

C'est une couturière, vingt ans peut-être, très jolie, dit Victoire, les lèvres usées. Une minute plus tôt, M[ante] et moi qui, au sortir de chez Tivollier qui vient d'arriver de Gr[enoble] venions chez Mme C[ossonier], rencontrions les deux personnages dans l'escalier.

Je ne sais qui dit que Victoire est la fille de Mme Cossonier, qui l'a eue avant son mariage, étant demoiselle. Je croirais assez à un accident de ce genre, mais nulle preuve.

J'ai vu hier, sous mes fenêtres, un mort dont la bière s'était ouverte ; on voyait le visage, les mains jointes, habillé avec un drap, une petite croix sur la poitrine. Cela me glaça. A dîner (un quart d'heure après), je contai une histoire, en la contant je m'identifiai avec la position du héros ; cela, ou le plaisir de

voir l'histoire réussir, ou plutôt cela *et* le plaisir m'ont distrait *.

Spectacle d'un bon ménage fait gagner les femmes honnêtes. T[ivollier] auprès de sa femme, étendue sur une bergère à cause de sa grippe. Son plaisir. Cela plaide autant pour elle que son ardeur au jeu, tous les jours, me la fait paraître désagréable. Mais de telles occasions sont rares, et la jouerie est de tous les jours.

Je cherche mes effets comiques de côté et d'autre dans les livres, dans les journaux ; dès que je vois un ridicule, je le mets en action, je vois vite l'action de deux ou trois personnages qui le rend sensible au public.

Peut-être n'est-ce pas là la bonne méthode. Elle consiste peut-être à trouver les deux ou trois grands principes du personnage que vous voulez faire agir, à les supposer vrais pour soi et à voir ce que l'on ferait.

Je ne sais pas travailler, et cela fait mon malheur. J'étais enragé, hier soir, je me guinde pour écrire deux lignes d'une scène, je ne suis plus moi, je voudrais que tous mes mots fussent des *Qu'il mourût* ou des *Sans dot.* J'aurais besoin de faire des comédies en commun avec Joseph Pain * ou Picard.

Scénifier toute ma pièce ; ensuite, à mesure que

je trouverai une correction à faire, l'exécuter dans la scène au lieu de la décrire analytiquement.

[27 janvier.]

Hier soir, 27 janvier, grand épanchement de Louis Tivollier contre le commerce. Étant touché il est éloquent ; peu d'effet de cela sur Mante : M[ante] n'est pas sensible, Meunier l'est bien plus, Guilh[ermoz] même l'est davantage.

Tiv[ollier] est aimable à cause de ses confidences. Il n'est pas *aimable* dans le sens de Richelieu, mais on l'aime. Pourquoi ? — Parce qu'il donne à chaque homme de l'avantage sur lui. Excellent caractère à feindre, mais il faut réellement la plus grande franchise. Si l'on s'apercevait de la moindre tricherie, on serait furieux. Quel talent dans l'homme à grand caractère, méprisant le monde, s'il savait bien jouer le caractère de Tivollier !

Peut-être me répétait-il exprès une partie des arguments de mon père.

Mon père est aussi coquin qu'un roi dans sa politique.

28 janvier.

Voici ma vie depuis deux mois : je me lève *of my bed* * à neuf, dix ou onze heures, je vais à la Maison, je déjeune, je lis devant le feu, je copie quelques articles, une page tous les deux jours du brouillard sur le journal ; quand il y en a deux ou

trois pages, je les rapporte sur le grand livre. J'ai fait deux ou trois recettes, j'ai prouveté [*sic*] une vingtaine de pièces à l'octroi, je suis allé une fois au magasin, en delà [*sic*] le cours Gouffé.

Je vais depuis un mois prendre assez souvent une demi-tasse de café chez Casati. Depuis un mois, je vais lire les journaux chez Michel. Ce pauvre homme devient fou par bêtise le menant à la mélancolie. J'ai été les lire deux mois au cercle, pour lequel M. de Saint-Gervais m'avait donné une carte. J'ai craint d'être importun.

Je reviens à quatre heures chez M[élanie], quelquefois chez moi ; je vais dîner à cinq et demie, et trouve ordinairement le dîner commencé. Autrefois, après dîner, six et demie, sept heures, j'allais chez Mme Cossonier, ensuite au spectacle. Depuis huit jours que le spectacle est interrompu, je vais moins souvent chez Mme C[ossonier], qui m'accable toujours de compliments sur mes mains. Je passe la soirée jusqu'à minuit et demie, une heure, avec ... * Lorsque M. B[au]x vient, je lis chez moi de sept à onze, onze et demie.

J'ai acheté pour six livres de bois que je n'achèverai pas d'user. C'est pour avoir tardé de faire cette emplette que j'ai pris la grippe le 6 janvier, en écrivant au clair de la lune sur ce cahier. Elle a duré dix jours.

28. Je lis dans le *Moniteur* une déclaration importante sur la liberté de la presse.

On peut tout imprimer, l'auteur répondant du livre. Il en répond suivant les lois, devant les tribunaux, ou d'après un arrêté de Sa Majesté. Les délits sont d'attenter aux mœurs ou aux droits de l'autorité souveraine. Le gouvernement doit, comme la vertu, se tenir entre les extrêmes (*M*[*oniteur*], 22 janvier).

Cela, développé en cinquante lignes, paraît être un propre mouvement de l'empereur.

Un bon plan se fondant sur des circonstances observées dans la société, sur des *maximum*, doit être en entier bâti par la raison et inattaquable à la raison.

La faculté de s'identifier avec les personnages, portée à un degré un peu haut, nuirait en faisant un plan.

Hier soir, observé chez Tivollier la bêtise et le bavardage de Mme Hornbostel. Elle vit dans la plus extrême économie, elle est veuve et a six enfants, dont un seul en état de gagner. Il est chez Tivollier. Bonté de Tivollier, qui ne conçoit pas comment les gens qui habitent les villages ne se font pas adorer. « Monsieur, avec cent écus par an, un louis, 12 livres, 18 livres, lâchés à propos, on se ferait baiser le cul par tous ces gens-là, au point d'être honteux en passant des témoignages qu'ils vous donnent. Si j'étais riche, quel plaisir de garder

Hornbostel, de le bien payer en lui faisant entendre : « Partagez avec votre mère. » Ce Tivollier est l'homme le plus *bon* que j'aie encore vu. En reconduisant Mme H[ornbostel], il lui parle un peu foutaise, il se fonde sur ce que c'est vrai, sur ce qu'au fond elle pense comme lui. Cette pauvre femme est embarrassée.

Voilà bien comme je parlais il y a deux ans, quand j'ignorais la vanité.

Mme H[ornbostel] fait la conversation vingt minutes avec Tiv[ollie]r et moi, et me dit quarante bêtises, que Voltaire avait commencé *Zaïre* à dix-huit ans, dans le monastère où il avait été élevé ; toutes ces bêtises à l'occasion de l'*young* Roscius qui, suivant elle, a dix-neuf ans. Elle citait ses témoins, et à mesure que j'établissais qu'il avait de douze à quatorze ans, elle n'en parla plus ; elle mentait, ce me semble.

Elle avait vu Lekain à Ferney ; ce qu'elle lui trouvait de plus admirable était qu'étant si laid il se fît supporter. Le talent de jouer est au moins égal à celui de composer, par la raison que Voltaire aurait bien moins joué que Lekain. Les spectateurs en deuil à une pièce de Schiller.

Tout ce ridicule, par un mouvement déréglé que je combats depuis hier et qui est presque vaincu, diminuait la tendre pitié que T[ivollie]r m'avait inspirée pour elle en me dépeignant sa position en montant à la chambre de sa femme, grippée.

T[ivollie]r n'a pas assez de goût pour, s'il était riche, envoyer à Mme H[ornbostel] ce qu'il donnerait à son fils, en une lettre de change, sous la forme de restitution envers son mari, négociant avant sa mort, ni pour ne pas lui parler de choses hors des convenances de sa position.

Il m'instruit dans l'art d'avoir des femmes sans scandale à Grenoble.

Malheureuse position de cette pauvre petite Mme Brunel, qu'il a, je crois, foutue, entre son mari appauvri par le jeu et toutes les passions ruineuses, demandant un supplément de dot à ses parents, son mari lui faisant entendre qu'il n'a rien reçu de ceux-ci et qu'elle lui coûte toutes les dépenses qu'il fait pour elle.

T[ivollie]r a eu pendant quatre ans une femme à Gr[enoble] sans qu'on s'en doute. Mais aussi, il ne faut pas prendre ses aises : presque toujours en levrette, derrière la porte, avec une redingote. « Mille fois j'ai boutonné ma culotte en faisant un tour dans la chambre, devant le mari, rentré à l'improviste. »

Une fois qu'on a les femmes, elles sont plus imprudentes que vous.

Je l'éprouve à cette heure, plus passagères dans leurs résolutions, moins de prudence.

Je lus, le 23 frimaire, dans les *Mémoires* de Marmontel (II, 36) : « Si l'art jamais avait pu donner

cette égalité continue et inaltérable qui fut toujours la marque distinctive du naturel et le seul de ses caractères que l'art ne saurait imiter. »

Rien de plus facile que cette continuité inaltérable lorsqu'une fois on s'est démontré qu'elle est utile. Cette remarque de Marmontel est, comme lui, un peu niaise, mais sa sottise même le met plus au niveau du public.

Il admire, par exemple, la conduite de Mme d'Angiviller *, que Chamfort, avec plus d'esprit et de talent naturel, regarde comme une comédie.

Ne pas oublier *ce caractère que l'art* ne saurait imiter.

J'ai observé hier soir les orages des passions, que les grandes passions ne peuvent se guérir que par les moyens qu'indique Ph. Pinel dans la *Manie*, que les femmes froides comme Mme Cossonier peuvent désirer les grandes passions comme les réveillant de leur ennui ; mais qu'elles sont le tourment des âmes sensibles. Nous sommes allés faire un tour au Cours, après quoi *she has* coupé *to me* les favoris, *and the* ... * (29 janvier 1806). Bien m'accoutumer à cet état, me voir bien aimé à ce point pour ne point être malheureux lorsque je n'inspirerai plus une telle passion. Cette passion dans une telle âme est précisément l'extrême bonheur que j'ai désiré depuis que je me suis connu,

mais particulièrement depuis l'an VII jusqu'à cette heure, nivôse an XIV.

Je jouis donc de ce que j'ai désiré pendant les sept ans de vie que j'ai passés dans le monde.

Le plus grand orage a été de six et demie à sept et demie, huit heures. Quelle patience, quels ménagements il faut pour que l'homme passionné veuille bien vous accorder son attention ! Comme il faut se teindre des couleurs de sa passion !

J'ai remarqué que dans les torts qu'on a en amour *il ne faut jamais rien avouer. The minute of pleasure of our impossible* mariage *rimproved* [sic] *to me**.

30 janvier.

Je n'ai pu travailler qu'un instant à *Letellier*. M[élanie] voulut aller promener à trois heures.

T[ivollie]r m'avait promis de me faire dîner avec un M. de Saint-Amin, faiseur d'expériences, qui est, je crois, un M. Renard, de Grenoble, et qui, de plus, est un original, à ce qu'il paraît. Il ne put pas l'avoir hier. Nous nous trouvâmes donc à table, Samadet, Jacques Pey, Tivollier, Victor, Mme Séraphin, Séraphin et moi. Le dîner fut bon, il m'amusa beaucoup et fut très agréable pour moi.

Samadet s'y développa beaucoup; sur le moment, il m'étonna par un excès de vertu, probable tout au plus dans un jeune homme de vingt ans ou dans

une âme tendre et solitaire ; mais quand j'ai réuni à cela qu'il avait deux fois flatté Tivollier à lui casser le nez, qu'il avait beaucoup parlé de lui comme d'un homme profondément vertueux, qu'il avait parlé deux fois en faveur de la religion en regardant Mme Tivollier, qu'il avait vanté jusqu'au caractère de Babeau (la domestique de Mme Tivollier), quand M. m'a dit qu'il ne faisait pas souvent cela à Mme Pallard sous le prétexte que c'était un grand crime de moucher la chandelle, il m'a semblé qu'il était hypocrite.

Au premier aspect, sa figure annonce ce caractère. J'en ai vu annonçant la bassesse (celles de Rey, commissaire des guerres ici, de Douenne*, mon tailleur, de Blanchet, de Toulon), mais aucune annonçant la fausseté au même degré. D'après cela, comme Samadet est un homme remarquable, je vais faire un récit détaillé du dîner d'hier.

J'entrai chez Mme Tivollier en quittant M[élanie] à quatre et demie ; elle était seule avec Séraphin, ne me dit rien du dîner. Je craignis, je ne sais pourquoi, de n'être pas invité, et la conversation fut sans esprit de ma part et languit.

A cinq heures un quart, Victor entra et jura un peu contre Turcas ; il a beaucoup du caractère bon, avide de sensations, triste d'un habit neuf qu'il vous voit, répétant sans cesse qu'il faut jouir de la vie, de *Tencin*.

Fevrier 1806.

j'have done that two times, after that at 12. we are gone to the Bonzio, nous sommes allés jusqu'au moulin de Bois de Montfroot en passant par le Plaine, avec le des plus violens mistrals que j'aie vu depuis que je suis ici, but she did will.

je revenis de froid, elle n'était pas trop gaie, un peu piquée de l'affaire de Nante que je lui ai contée, ne se prêtant à aucune Conversation qui put nous distraire un peu, après avoir été vanté jusque aux os, ayant froid, mal à la tête, beau temps, et ne disirant rien (différence avec l'état où j'étais quelquefois à Paris en l'an 12, lorsque je parcourais le faubourg, l'Amour de l'amour, me jettait dans la mélancolie) je suis allé prendre une demi tasse de Coffé.

nous avons eu des Mines d'Arnaudiers épouvantés, nous parlions de cet homme qui est mort d'amour pour elle, il se nommait Dacier, Saumy. à propos. nous allons aller au Bal masqué.

Revenons j'ai à répondre pour Letellier à la question suivante.

Faire qu'il se méprise lui-même!

un Caractère gâté en qui aurait fait une bassesse.
bassesse ne le lui reprend.
bassesse sue aussi du public. (un sifflet imaginé)
bassesse qui n'en eut une qu'à ses yeux.
Bassesse qui n'en eut une qu'aux yeux du Public.

Négatif G. ODDOUX

L'ÉCRITURE DE 1806

Manuscrit d'une collection particulière, fol. 33

Un instant après, M. T[ivollier], S[amadet] et Jacques Pey entrèrent [1]*.

. . . . . .

2 février 1806.

*I have done that two times, after that at mid-day we are gone to the passegic**, nous sommes allés jusqu'au moulin des prés de Montfuront en passant par la plaine, avec un des plus violents mistrals que j'aie vus depuis que je suis ici, *but she did will**.

Je mourais de froid, elle n'était pas trop gaie, un peu piquée de l'affaire de Mante que je lui ai contée, ne se prêtant à aucune conversation qui pût nous satisfaire un peu. Après avoir été venté jusqu'aux os, ayant froid, mal à la tête, le cœur aride, et ne désirant rien (différence avec l'état où j'étais quelquefois à Paris en l'an XII, lorsque je parcourais les faubourgs, l'amour de l'amour me jetait dans la mélancolie), je suis allé prendre une demi-tasse de café.

Nous avons vu des fleurs d'amandiers épanouies.

1. Bigillion lit quelques pages *passim* de ces mémoires, cela redouble son admiration pour *le sage de Sisteron*. Grande preuve que l'impassibilité est grandeur aux yeux du vulgaire, et qu'en montrant tous ces petits mouvements qui remplissent la vie, l'on se fait mépriser un peu.

En une impassibilité apparente, *il ne faut donc jamais parler de ses chagrins dans le monde,* ni laisser lire ses mémoires. 28 juin 1806, Grenoble.

Nous parlions de cet homme qui est mort d'amour pour elle, il se nommait Dacier, Daussy, à peu près. Nous allons ce soir au bal masqué.

Revenant, j'ai à répondre, pour *Letellier*, à la question suivante :

Faire qu'il se méprise lui-même ?

Un caractère généreux qui aurait fait une bassesse :

bassesse vue de lui seulement ;

bassesse vue aussi du public (un soufflet invengé) ;

bassesse qui n'en est une qu'à ses yeux ;

bassesse qui n'en est une qu'aux yeux du public.

Le projet de satire de Milan*, qui me perd peut-être dans ce moment aux yeux de Daru, n'était qu'un enfantillage, causé par un très léger mouvement d'envie, d'amour de la gloire et de vanité. Voilà ce que c'est à mes yeux ; à ceux de Daru, c'est peut-être une *bassesse*.

Voilà tout ce que je retrouve en moi, pour répondre à la question.

(2 février.) Hier, 1er, il y eut un bal de souscription aux Français. Mante y accompagna Mme Cossonier ; un instant après leur arrivée, les commissaires firent appeler Mante et, avec toute l'honnêteté possible, même de l'embarras, s'informèrent du titre en vertu duquel il était au bal. Ce point éclairci, M[ante] leur ayant déclaré la vérité, ils lui dirent que Mme C[ossonier] ne pouvait pas rester au bal. M[ante] lui alla dire que, son billet n'étant

pas en règle, il ne pouvait pas rester, et lui demanda si elle voulait rester ; elle lui dit que non, faisant semblant de prendre pour argent comptant ce qu'il lui disait.

Cette affaire s'est répandue en diable. Aujourd'hui elle fit la nouvelle du bal. Mme Cossonier, en la contant ce matin à M[élanie], lui a dit de n'en pas parler à M[ante] parce que cela lui ferait de la peine.

On a dit à Mme Pallard et à M. Baux que c'était moi qui conduisais Mme C[ossonier] *. M. Baux a dit que c'était impossible, parce qu'il m'avait vu hier à dix heures et demie, instant de la scène, en bottes.

Lambert et lui sont d'avis que Mante ne devait pas souffrir qu'on fît sortir Mme C[ossonier] et qu'il devait plutôt se battre. C'est aussi le mien.

Ce n'est pas, je crois, par lâcheté avérée qu'il a fait cela, mais par enfance, manque de caractère, bêtise.

Voilà qui me montre bien l'action de la société et qui m'apprend bien à me l'imaginer, à me la figurer comme un seul individu.

On dit que Mme C[ossonier] vit publiquement avec M. Garnier. Il y avait au bal vingt femmes aussi publiquement catins qu'elle, mais elles ont un mari, elles marquent des égards à la société en se cachant.

Il y a une quinzaine de jours que M. Baux, de Toulon, se retirant à une heure avec Mme C[ossonier] et M. Garnier, fut choqué de voir M. Garnier entrer avec elle. « C'est aussi trop fort, » dit-il. Et hier on a chassé Mme C[ossonier] du bal. La société, qui n'a que de la vanité, offensée de plusieurs actions telles que la première, s'en est vengée par la seconde.

Au reste, toutes les femmes ici ont des amants au vu et au su de tout le monde. Plusieurs se font enlever, demeurent trois ou quatre mois à Paris ou ailleurs avec leurs amants (madame Grimblot), et n'en sont pas moins des femmes honnêtes. Très peu n'ont pas été démasquées, une fois dans leur vie, par une aventure d'éclat.

Mme Pallard, qui agace publiquement chez elle M. Samadet, devant ses deux filles à marier et le monde qui se trouve chez elle, est reçue partout. Elle me faisait demander amicalement par Lambert le détail de ce qui était arrivé, afin que, si c'était trop fort, elle ne s'exposât pas à mener Mme C[ossonier] ce soir chez Mme Filip[1] *. Voilà comment Mme P[allard] traite Mme C[ossonier], qui va tous les soirs chez elle, et Mme C[ossonier] en dit toujours du mal, donne des ridicules à sa

1. Je me trompais. Mme Pallard se montait au contraire pour Mme Coss[onier] et voulait que Garnier la vengeât ; elle disait avec feu que, sans ses filles, elle la mènerait partout.

figure réellement hideuse, lorsqu'elle est parée surtout, à ses façons enfantines avec M. Samadet et envers son chien Lutin, à qui elle en fait presque autant.

Sa fille aînée, Henriette, rit de tout, et toujours sans jamais rien dire d'elle-même. L'autre est une grosse stupide qui n'accouche jamais que d'un sourire niais.

Mante devient tous les jours plus bête et plus épais, disent Mme C[ossonier] et M[élanie] : malheureusement, cela est vrai, il me semble qu'il valait mieux il y a deux ans. La confiance qu'il a en lui à cause de sa philosophie et de l'idéologie l'empêche de se former aux usages, fait que souvent il a tort, même avec Meunier, sur des questions de commerce, l'empêche d'acquérir aucune délicatesse, fait même, je crois, qu'il s'en défend.

(1er février.) Pris du café chez Tivollier avec M. Eynard dit Saint-Amin, physicien faiseur de tours, qui a donné vendredi une représentation aux Français, où j'étais. Ignorant en physique, commun pour les tours, les faisant avec gaieté : on voit qu'il s'amuse, on voit que le monde l'a poli pour le langage, mais pas de talent naturel, pas de facilité brillante, nulle grâce ; de la bonhomie, l'air inquiet sur sa figure commune ; on reconnaît le cachet dauphinois. Il manque à cet homme deux ans d'usage de Paris.

Bonne bêtise du sieur Apprin, voyageur de Teisseire. Sot proprement dit, disant des sottises et des choses communes d'un air excessivement content de lui.

Eynard nous pria de le lui mener lundi, nous dit qu'il fallait toujours profiter des benêts, qu'il se moquerait de lui. Nous verrons.

Cet Eynard a été président d'un tribunal criminel à Nîmes *, commissaire des guerres quatorze ans, dit-il, en Italie, avocat, capitaine, et a enfin pris par goût l'état d'escamoteur. Rien du brillant qui ferait le succès dans ce genre, air excessivement commun.

Drôle de petit enthousiasme de Meunier, sa petite figure vieillotte enluminée et branlante en lui parlant de physique, à laquelle ils entendent, je crois, autant l'un que l'autre.

Tiv[ollier] croit M[eunie]r très instruit ; dans le pays des aveugles..., etc. Tivollier vise au fond du cœur, sans peut-être en avoir la conscience, à la réputation d'homme à bonnes fortunes, il m'en parle sans cesse, me donne des méthodes. Le pousser là-dessus.

Usage du théâtre que montre Eynard : tact de ce qui doit plaire au public. Voilà ce qu'a un auteur après trois ou quatre pièces : voilà tout l'avantage qu'on peut retirer de la société des gens de lettres, qui politiquement donne un vernis d'incapacité pour toute affaire politique donnant du crédit dans le monde.

(2 février.) Je mène Mme Cossonier et mademoiselle S. au bal masqué de Mme Desplaces, et de là au bal des Français. Rentré à dix heures chez moi, je lus *Alceste* d'Euripide pour me préparer à celle d'Alfieri. Je trouve ce que dit Alceste au moment de mourir parfait à peu près.

Il me fallut quitter ma tragédie pour m'habiller. J'entrai avec ennui chez Mme Desplaces à minuit un quart, avec ces dames, elles intriguèrent Lemey qui les reconnut bientôt. Mme C[ossonier] me dit quelques anecdotes sur Mme Langlade : chambre de l'amant, 15.000 francs de meubles; coups de ciseaux qu'elle lui donne dans la cuisse; lorsque son mari est couché, elle sort. Je dis cela à Mme Langlade, elle est intriguée.

J'intrigue un peu Lemey sur Mme Grimblot, nous changeons de masques, nous revenons chez Mme Desplaces, il n'y avait plus que de la canaille. Nous allons aux Français, *idem.* Nous rentrons à quatre heures et demie, moi n'ayant qu'un très léger plaisir de vanité.

Nuit superbe, lune éclairant les allées de Meilhan, netteté de la lumière qui rend les ombres fortes et dures. 30 francs.

Facilité qu'on a pour reconnaître sous le masque, lorsqu'on y est habitué.

Je m'aperçois que je n'ai plus aucune passion pour le bal, masqué ou non masqué.

3 février.

En lisant le *Publiciste*, je vois la mort de M. Mounier, mort le 26 janvier. Elle me frappa vivement.

Histoire curieuse à faire que celle de cet homme qui, de fils d'un obscur marchand drapier, devient tout à coup membre marquant de l'Assemblée constituante, vient faire la guerre civile en province, comme il l'a dit devant moi à mon oncle, va établir un pensionnat à Weimar, est préfet et conseiller d'État. Faire voir comment chacun de ces événements sort de son caractère, de son esprit et des circonstances. Apprécier ces trois choses. Plus remarquable par son caractère que par son esprit.

Voilà un spectacle intéressant, une histoire que je lirais avec un extrême plaisir. Cette pauvre V[ictorine] va revenir à Grenoble. Quelle chute ! Quel malheur ! La lier avec ma sœur.

M[ante] est décidément une bête, il n'a pas compris une des réflexions que cet événement m'inspirait, et elles étaient bien dans son genre. Sa bêtise vient d'un cœur extrêmement froid et d'un esprit lent ; s'il y avait des rouages, on pourrait dire avec exactitude qu'ils jouent lentement et péniblement.

Mounier avait pour tout bien 30.000 francs, à ce qu'il dit à mon oncle.

(3 février.) Mon oncle m'envoie la copie d'une

lettre sage qu'il a écrite pour moi à Martial, le 26 janvier.

Il me dit, avec vérité je crois, en parlant de mon père : « ... Malgré le masque (et peut-être une *véritable* sensibilité), il est mené sans s'en douter par une véritable passion de spéculations et d'avenir qui dégrade le présent, » etc.

Cela me semble très juste ; le caractère de mon père est très éclairé à mes yeux par celui de Meunier, homme sensible et hypocrite, religieux, égoïste, etc. Je reçois une belle lettre de tendresse de mon père, j'ai jeté les yeux par hasard sur les dernières lignes, où j'ai vu que Douenne a écrit et qu'il n'est pas encore payé. Ça m'a donné un tel dégoût pour les grandes phrases de sentiment, qui [*sic*] m'a empêché de lire encore cette lettre.

6 février.

Pour se connaître, il faut avoir éprouvé de fréquentes alternatives de bonheur et de malheur, et l'on ne peut pas se donner cela. Je reçois aujourd'hui mes livres et *Letellier*, et écris deux lettres à Pauline.

(6 février.) Je rentre à une heure un quart du bal de Mme Roland Filip, où j'étais allé à minuit moins un quart.

J'ai pris trop de café pendant sept à huit jours,

ce qui fait que depuis deux j'ai un léger mal à la tête le soir ; cet état finissait lorsque je suis entré chez Mme Filip. Je ne sais seulement si c'est à cela seulement [*sic*] que je dois attribuer l'ennui qui ne m'y a pas quitté tout au long. Le bal était beau, quelques figures fraîches, mais pas une belle tête à la Raphaël. Mademoiselle Antoine, je crois, a l'air excessivement coquette, avec de gros traits à remuer, ce qui donne l'air bon. Mademoiselle Baux, une belle pomme ronde ; ses traits immobiles peignent la nullité. Quelques femmes de trente-cinq ans, ridicules en dansant. J'ai fait une bouillotte en prenant la place de M. Samadet auprès de Mme Pallard. Tout cela ne m'a point animé, il m'aurait fallu des gens très aimables pour m'animer ce soir. J'observe quelque temps le général Cervoni jouant à la bouillotte : il baille sans cesse et a l'air profondément ennuyeux. En général, ce n'est que tous les quarts d'heure qu'on entend quelque propos étranger à la bouillotte. Après une heure de cette vie, le général s'en va. Belle soirée pour un homme qui a une place devenue grande, et qui est envié, et qui s'estime heureux, sans doute !

Les Crozet et Lemey étaient les jeunes gens marquants du bal, ils ont tous l'air assez bêtes. Crozet a valsé avec Mme Thibaudeau, toujours même tournure.

Choisir un rôle pour les jours où j'irai dans le monde ainsi ennuyé, ne pas prendre un rôle trop

difficile, je ne le ferais pas. Le rôle d'homme de la politesse la plus noble me conviendrait assez.

Un bouton de mon habit sortait, j'y ai pensé plusieurs fois pendant la soirée, je ne sais être fat qu'avec une *mise* irréprochable.

Il faut apprendre une infinité de riens d'usage qui commencent la conversation avec les femmes qui peuvent en faire une, et qui passent pour de l'amabilité auprès des autres.

Tiv[ollie]r et son frère Victor avaient l'air assez déplacés au milieu de tout cela. Il me sembla l'autre jour par ses propos que V[icto]r présumait de sa tournure ; lorsqu'il est habillé, il a l'air *pétra* *. J'ai vu M. Tournefort, bien l'air d'un cafard fanatique d'Italie. Sa femme y était sans doute, et c'est pour cela que T[ivollie]r est venu.

Pendant quelque temps Mme Pallard a été la seule femme dans la chambre où l'on jouait. Mme Coss[onier] n'y est pas venue, on parle beaucoup de son aventure. J'ai trop peu*...

. . . . . .

[Février ou 1er mars 1806.]

... à une heure et demie, à Saint-Louis, je crois, à une lieue de Marseille et à une demie de la *Vista*.

Un de ces jours, détails du départ, son effet sur les partantes. Le moyen d'être bien dans un départ, soit qu'on parte ou qu'on reste, à étudier. Me

faire ainsi d'avance les principales scènes de la vie. Cela est triste, mais l'expérience me le crie.

2 mars.

J'écris à M[élanie]. Partie chez Trouchet, à Saint-Père, sur le Jarret *. Dîner de soixante-cinq personnes en trois tables.

1° ma timidité en entrant, timidité que je trouve partout chez moi en commençant ; je crois que le moyen de m'en délivrer est de commencer très froidement et de m'attendre.

2° mouvement extraordinaire que me cause la vue de Faure, son sourire peut-être accidentel, et sa fixation que je lui rends. Le mouvement a été trop fort pour ne pas être vraiment un effet de caractère. L'étudier.

3° moment de mélancolie de la petite Pauline, embarras avec lequel elle s'en défend et me dit presque qu'elle pensait combien peu on devait former de liaisons, en réfléchissant que de tous ceux qui étaient là et qui *paraissaient se convenir* (c'est l'esprit, et non les termes, ceux-ci sortant de moi et, je crois, d'une classe plus relevée), aucun ne reverrait les autres peut-être.

Sa manière me disait que c'était de moi qu'elle pensait cela. En s'en défendant, figure de sang-froid et yeux d'une femme qui cède, qui disent : « Tu n'en sens pas le prix, ingrat ! »

Voilà qui m'aurait tourné la tête il y a un an. Aujourd'hui, par habitude, ça m'a encore donné une disposition tendre un quart d'heure.

Voilà les trois choses les plus remarquables en moi. Je compte faire avec Lambert le récit moral de cette partie (mauvais terme, je le sens, mais j'écris au courant de la plume). Je parlai un instant à madame ...* , mère de Pauline et de Félicité, en tâtant la fesse de Pauline et les cuisses de Félicité ; le bon aurait été d'avoir la cuisse contre celle de Colette, la troisième fille, comme je l'ai eue pendant le dîner.

Mme Tivollier continue à me recevoir très bien. Je croyais qu'il fallait un an et de grands talents pour l'avoir. Peut-être l'aurai-je, sans l'un ni l'autre, dans deux mois.

Meunier commence à se désabuser de mon oncle Milan et de [*sic*] voir qu'il est malheureux qu'il ait gagné son procès. Sa lettre à la maison de N. commença à le dégriser en lui faisant peur.

4 mars.

Je reçois de Mél[anie] une lettre datée d'Aix* qui me fait le plus doux plaisir. Garnier vient m'ennuyer demi-heure * chez Meunier, sous le prétexte de me remettre 15 livres 10 sous de la part de M. Samadet. Je vais lire les journaux : un prince

f[rançais] à Naples * ; mort de Collin d'Harleville. J'achète 10 francs la *Théorie des sentiments moraux*. A minuit, j'ai déjà lu quarante pages des *Lettres* de Sophie Grouchy*. J'ai fait ce soir six parties de dames avec le petit Joseph Blanchet, de Toulon. J'ai joué avec plaisir, les joueurs ne sont donc pas ridicules. Voilà cependant plusieurs ouvrages utiles que j'aurai lus cette année, je me trouverai perfectionné l'année prochaine : *Logique* de Tracy ; *Manie* de Pinel ; *Théorie des sentiments moraux* ; *Rapports du physique au moral*, etc., par Cabanis ; 5, *de l'Habitude*, par Biran ; *Considérations* de Duclos.

L'hiver prochain, disséquer.

9 mars.

J'achète Collé 6 l[ivre]s, *with the g[ained] money* *, il m'égaie encore. Différence de ce caractère sans fonds philosophique et ne doutant pas de Dieu, n'ayant de l'amour de la liberté que l'indifférence pour nos maîtres, au caractère actuel.

Mais quel génie gai ! La jolie chose que la *Vérité dans le vin* ! Quel comique fin !

Samadet me dit bien vrai. Je n'ai pas encore de fixité, cette fixité qui fait vouloir aujourd'hui ce qu'on a voulu hier.

Je bous encore, c'est pour ça que je me cherche. Ne pas m'arrêter à ce que je crois être. Me guérir

surtout de mon orgueilleuse pédanterie. Où diable l'ai-je prise ?

Dans le mépris des opinions et des sentiments, souvent, de mes parents, le tout me semblait (avec raison) bien au-dessous de ceux de Jean-Jacques et des autres philosophes. Comme je partageais leurs sentiments, je croyais que j'agirais tout de go d'une manière conforme, dans l'occasion *.

Le joli caractère en société que celui de Collé !

11 mars.

Je finis ce matin dans mon lit, à sept heures, les *Mémoires* de miss Bellamy * ; je les lus il y a quelques années, et j'en avais rapporté l'opinion qu'ils étaient vides pour moi. La même passion *(love of bardish fame)* * qui me faisait porter ce jugement à cette époque m'y a fait trouver cette fois une foule de détails peignant les mœurs anglaises. C'est un excellent commentaire au caractère anglais tracé par Baër *, et ces deux auteurs n'ont pas pu s'entendre.

Abandon des plus tendres connaissances pour un mot. — Orgueil triste, extrêmement susceptible. — Fonds de tristesse toujours subsistant, moins de sensibilité au bonheur qu'au malheur. — On reçoit l'argent sans honte, on reçoit un présent de dix louis de ses amis.

Un Anglais qui raconte ses sensations ressemble

à un homme qui aurait éprouvé quelque grand malheur. — Esprit lourd, tiré de la fable.

Lecture très utile comme comédie de caractère ; j'ai été soutenu par un intérêt doux. Ouvrage écrit sans vivacité, froidement. Il semble cependant que miss Bellamy était une personne très vive, elle le dit. C'était une petite brune. Il paraît que la vivacité anglaise est à peine l'esprit commun d'une Française.

Les Anglais n'ont aucun préjugé contre les actrices.

Cette lecture m'est aussi très utile comme me donnant de la prudence.

Les dettes ont fait le malheur de Mirabeau et de miss Bellamy. Il faut bien me garder d'en faire. Jusqu'ici, j'ai haï jusqu'au nom de la prudence, je n'aimais que l'enthousiasme.

L'exemple de l'*amour* doit me guérir de bien des préjugés. J'ai lu les huit lettres de madame de C[ondorce]t * sur la sympathie, je commence Smith, c'est un auteur qui me sera très utile. Il y a un an que mon amour pour l'enthousiasme, le genre Rousseau à la misanthropie près, m'en eût éloigné.

Pour *Letellier*.

J'ai trouvé les scènes, je les crois bonnes. Je reste là jusqu'à ce que je puisse faire le plan. Je ne me sens actuellement nulle disposition pour cette

partie, qui est ici la plus aisée. Voilà où en est cette grande affaire.

Le duc della Rocca m'a dit ce matin que Gorani * mentait sur Naples. Il me l'a offert. « Quand j'arrivai, m'a-t-il dit, tout le monde me le vanta, je l'achetai, je fus bien attrapé. L'esprit de parti l'égare. »

Voilà le sens. Ce duc est un homme très doux, à voix de femme, mais la couleur de la bonne compagnie, à cent piques au-dessus de tous les cuistres du cabinet Michel.

Je suis encore allé hier chez Mme Pallard. Je m'y ennuie, mais c'est une maison de très bon ton et où l'on m'accueille beaucoup.

Je désire beaucoup avoir une place à Paris, mais sans y compter. La solitude m'attriste souvent, les défauts de M[élanie] commencent à s'effacer.

Il est difficile de ne pas s'exagérer le bonheur dont on ne jouit pas. Je vais lire Smith.

14 mars.

Je suis allé chez Mme Pallard, après avoir été demi-heure chez Mme Tiv[ollier]. Très bien reçu d'elle. Guilhermoz jouait ; étant jaloux de la manière dont Mme T[ivollier] me recevait, il extravaguait en jouant, les traits généraux de sa position ressemblaient à la gaieté, mais moi,

qui me souviens d'avoir éprouvé cette même position auprès d'Adèle, j'ai bien vite reconnu ce qu'il en était. Sans avoir le temps d'approfondir, je crois que le jaloux veut intéresser par là sa maîtresse.

De là chez Mme P[allard].

Incroyable légèreté de S[amadet]. Beaux moyens qu'il propose pour venir. Il veut faire effet absolument, se laisse emporter à ce sentiment, n'a pas assez d'usage pour voiler son amour-propre. « Je suis persuadé que si nous, des gens à talent... *(se reprenant :)* que si une société de gens à talent, » etc. Tout cela pour mettre en avant un sujet de conversation où il espérait briller. Il disserte et ne répond pas.

Pour faire de l'effet, il humilie Mme P[allard] sur le despotisme. Changement de phy[sionomie] de cette pauvre Mme P[allard] ; elle embrasse sa fille.

Garnier y était. Nous parlons d'actions courageuses, il me raconte un enlèvement d'E. dans laquelle ...* était. Il me monte à ces actions dont, de sang-froid, je sens si bien la duperie aux c... [*sic*] Je le quitte avec ce sentiment de grandeur, d'enthousiasme, de crainte (je n'ai pas le temps de chercher le vrai nom), qui produit un extrême plaisir et que je goûtais souvent dans mon enfance. Après l'avoir quitté, tout me paraît sublime : la pluie, la maison faisant le coin de la rue Paradis à la

rue Sainte, qui était faiblement éclairée. On sent qu'on s'expose à un très grand danger pour acquérir de la gloire, on s'estime soi-même. On sent qu'on mérite la bienveillance de l'humanité tout entière.

Je rentre, j'achève les *Lettres sur Berlin* de Mirabeau, je les trouve bien inférieures à l'opinion que j'en pris il y a un an. Elles m'ennuient, l'instruction n'y a aucun agrément. En général, Mirabeau est tombé de cette estime que la haine des sots me donnait pour lui.

M. Triol me promit le *Tableau des négociations d'Europe depuis le XVe siècle jusqu'à la Révolution française*, ouvrage excellent selon ces Messieurs, d'un mérite du calibre presque de l'*Esprit des Lois*. Ce livre, qui est depuis dix-huit mois en France sans que les journaux littéraires aient daigné en parler, est de M. Ancillon, pasteur, de Berlin *, dont je lus justement, une heure après, un mot défavorable dans Mirabeau.

Lire les *Sermons* de Saurin *. Beau morceau contre Louis XIV.

Mme P[allard] me dit qu'il y allait avoir soixante fermiers généraux.

Je crois que je ne me suis pas encore trouvé, je ne sais pas encore quel sera mon caractère ; avec l'ambition que j'ai, je croirai peut-être toujours que le bonheur est là où je ne suis pas, comme cela

je ne serais tranquille qu'après avoir joui de tout. Modérer cette disposition funeste.

(Jeudi.) J'écris sans goût une lettre à cette bonne M[élanie].

Smith (de la page 125 à 160, I) m'ennuie tellement par le peu d'idées nettes ou leur trivialité pour moi, que je suis vraiment malheureux. Je m'endors, et au réveil je suis encore malheureux. Quelle susceptibilité !

J'ai écrit aujourd'hui à P[auline] une lettre* qui, prise absolument, me ferait passer pour un coquin. Mais, politiquement, pour frapper cette jeune et intéressante Delphine et empêcher la société, pour laquelle elle est trop bonne, de la massacrer, ma lettre est fort bonne. Je lui conseille de lire la vie de madame de Tencin, bien sûr qu'elle ne sera jamais même rusée en société.

Me chercher moi-même, aller beaucoup en société, acquérir des talents pour le monde ou pour le travail avec D[aru], s'il m'appelle. J'ai le plus grand besoin d'un plan d'instruction. Il faut absolument que j'apprenne l'histoire, que je revoie la géographie, pour n'être pas trop étranger aux idées de politique si j'ai besoin d'en prendre.

J'ai été hier 13, au soir, chez Mme P[allard], où Collé réussit à merveille. Profonde estime que

je m'acquiers de la part de S[amadet] par quelques détails sur la Cour. Il me communique son rapport à Tall[eyrand] sur l'Allemagne. — Il faut tenir la bride haute aux Anglais. — Beurnonville, joueur, gros et grand homme lourd, au physique et au moral.

Je vais de là chez Mme Trouchet, j'y suis à peu près comme au café. Air coquin, dur et orgueilleux de Trouchet. Air malhonnête et insolent du petit-fils, son père va à Paris et a pris l'adresse de M...* Wildermeth y est déjà, il ne manque plus que Saint-Gervais.

D[aru] ne répond pas, ce qui est répondre ; M[arti]al de même. Il ne veut pas de moi ; s'il en veut, je serai un an ou deux en épreuve dans un bureau, sinon je serai à Paris, travaillant au commerce avec mes 100 louis. Trouver le moyen d'être heureux avec cette somme ! Voilà le grand problème de ma vie. Heureux sous les rapports d'argent, je le serais si je pouvais être à Paris comme je suis à Marseille. Je puis aller partout, perdre 12 louis comme un autre, acquérir enfin *la prudence.*

Pensées.

On n'a pas encore peint au théâtre un personnage qui entreprendrait d'en tromper deux à la fois, l'abbé Bathiani, par exemple, qui, pour parvenir à son but, par exemple [*sic*], est courtisan

auprès d'un des trompés et républicain auprès de l'autre. Sa manière d'expliquer au premier les traits marqués de républicanisme qu'il ne peut pas s'empêcher de faire pour tromper le deuxième, et vice-versa, peut donner du comique.

Pour le trouver, faire parcourir à ce personnage et aux deux trompés toutes les conditions, toutes les opinions, tous les caractères. Voir cela dans un moment de loisir.

(18 pluviôse an XIII [7 février 1805] : copie d'une note. Je change le style.)

Les hommes ont des passions différentes. L'amour senti par Crozet n'est point le même que l'amour senti par Beyle. C'est tout simple, ils ne peuvent être charmés par les mêmes objets, puisque ces objets leur font des impressions différentes et qu'ils mettent leur bonheur dans des états différents et de l'âme et du corps, ou, pour mieux dire, du dernier seul, *corps* étant pris dans le sens de Cabanis.

J'ai cru pendant un temps que les passions ne différaient qu'en intensité, qu'elles étaient comme la température ; Crozet, par exemple, marque deux degrés de chaleur, Beyle un et demi.

Quelle doit être pour moi l'unité, le point de comparaison de ces passions ?

Est-ce leur force dans l'individu ? Comment la mesurer ? — Par la quantité de vie qu'il sacrifierait pour arriver à la jouissance. Mais cette mesure

est incomplète, il faudrait, pour qu'elle satisfît à la condition, que tous les hommes aimassent également la vie.

Dans une âme faible, ce serait une grande preuve d'amour que de traverser la Vendée en l'an VI, à cheval, seul avec un domestique, pour aller voir sa maîtresse. La preuve d'amour sera bien moins grande dans une âme ferme.

On peut encore mesurer la force des passions par le degré d'émotion qu'elles sont capables de produire dans l'âme du spectateur.

(Tout cela n'est point encore creusé, l'approfondir. Je corrige infiniment cette note, je la dénature, je vois bien mieux les objets sur lesquels elle porte qu'il y a un an, mais je suis loin d'être content.)

(De la même époque.)

Tous les hommes ne se font-ils pas un modèle idéal ?

Meliora video proboque,
Deteriora sequor.

Mon g[rand]-p[ère], par exemple, savoir le grec.

(*Idem.* Je copie, quoique obscur, mais il peut y avoir des idées, éclaircir cela avec Crozet.)

Les passions nous découvrent une infinité de vérités sur nous, vérités pour nous au moment où nous les voyons, mais le plus souvent très éloignées d'être réellement vraies.

Les gens qui n'ont jamais été passionnés n'ont jamais vu de ces choses-là, ils ne peuvent donc s'en faire une image complètement vraie.

Par exemple, je vois Victorine ; chacun de ses regards, de ses soupirs, de ses plus petits gestes, me découvre quelque chose qui règle mon bonheur ou mon malheur, dont j'ai donc le plus grand intérêt à m'assurer. Ce qu'il y a de divin dans l'amour, c'est que, même au sein de la jouissance, on espère encore. « Chacun de ces petits gestes que vous n'apercevez pas, quoique vous la regardiez de tous vos yeux, me dit : Je vous aime. Que vous me plaisez ! — Vous m'avez déplu. — Je ne vous aime plus. — Oh ! je me trompais ; je t'aime plus que jamais. »

C'est vraiment ici qu'espérer c'est jouir[1].

1. J'ai un peu de regret à copier tout ce fatras. *I did not have* couché *three mounts with loved woman**, j'étais amoureux de l'amour. C'est, je crois, là une passion de tête. C'est sans doute ainsi que Voltaire se passionnait en faisant *Zaïre*.

* * *

22 mai 1819 *. Je relis tout cela pour la première fois quatorze ans après.

Je suis *mad by love* *. Je ne sais que lire, c'est ce qui m'a fait déterrer ce cahier.

Je suis plus heureux aujourd'hui qu'en 1806. Je n'agissais pas assez, avec un métier laborieux j'eusse été plus heureux.

Ces mémoires sont ennuyeux parce que je ne décrivais pas le bonheur d'août 1805 à février 1806, de peur de le faner.

After to-morrow for Voltaire *.

Dimanche 16 mars 1806.

Nota. — La fin de ce journal est coupée par des pièces diverses, mais les dates montrent facilement ce qui fait tableau de ma vie.

Je viens de finir le *Paysan perverti* *, je le commençai hier, il m'a fait pleurer deux fois. La première fois, de générosité, je crois, à ces mots : *On l'appelle l'ami du galérien*, et, au testament de madame Parangon, d'attendrissement.

J'ai senti parfaitement le sentiment auguste qu'inspire un vieillard constamment malheureux, quoique criminel, le sentiment qu'Œdipe doit inspirer et que j'ai senti pour Edmond lorsque j'ai lu la lettre de Tiennette : « Il y a vingt-cinq ans qu'aujourd'hui pour la première fois Edmond arriva à la ville. »

Littérateur. En général, le plan est au-dessus des forces de l'auteur, il ne sait pas faire sortir les événements des caractères, on sent qu'Edmond agit comme s'il était fou, surtout dans les derniers volumes.

L'auteur a pu voir, avec une sagacité au-dessus du médiocre, ce qu'il fallait qu'Edmond fît pour paraître excessivement corrompu, le point d'innocence dont il fallait qu'il partît ; mais, je le répète, il me semble qu'il n'a pas la grande qualité du dramatique, celle de Shakespeare ; il ne fait pas sortir

les faits du caractère, chaque action manque de motif.

Pour prouver le *thème* de l'auteur, il aurait fallu qu'Edmond, avec des qualités bonnes, mais ordinaires (Emile est ordinaire pour que le récit ne soit pas une exception ; Rousseau a senti cela), vînt à la ville, que des événements ordinaires en fissent un scélérat, c'est-à-dire une âme sèche sans ressource, et non pas une assez belle âme faisant des scélératesses comme Edmond.

L'auteur a le mérite de bien peindre la passion. Ce mérite est obscurci par un ton de bassesse insupportable ; comme mon oncle (quelquefois), il fait sortir son esprit de la mythologie, au lieu de le faire sur les choses mêmes ; cela est lourd. Cet ouvrage n'a nullement le ton de la bonne compagnie (le ton de Collé, des *Mémoires* de Choiseul), cela le rend obscur.

La morale de Restif est indécise, il n'a point approfondi, il est encore loin de la morale d'Helvétius.

Autant que j'en puis juger avec mon peu d'expérience et les défauts que je vais reprocher à Restif, il me semble d'être entraîné par la sensibilité et manquer de ce jugement froid, de cette force de perception que donne l'usage du monde.

Il a de la chaleur, le brisé de la passion, la naïveté du trait, assez le mauvais ton, le manque du grand talent du poète, l'art de faire sortir les actions du

caractère, le manque d'une morale élevée. Son style est étroit, les idées qu'il donne fatiguent toujours le même endroit de la tête, il ne fait pas jouir le lecteur de toutes ses facultés.

Duclos m'a fait dernièrement le même effet, dans son *Voyage en Italie*, je crois. Il sort deux ou trois fois de cet étroit par les mots *Alexandre*, *Darius*, effet vivement senti.

Ce roman m'a occupé et épuisé.

J'ai envie d'en lire actuellement un de madame de Genlis pour voir les qualités contraires, *Tanzaï* *, pour voir les mœurs opposées. Les pensées mères de Restif revêtues du style de madame de Genlis auraient gagné infiniment.

Ce roman, *Delphine*, ont des plans vraiment dramatiques.

J'allai le 13 (vendredi) chez Mme Pallard. Je sentis bien l'utilité de la société.

Musicien étranger, homme d'un profond bon sens, ce me semble. Nous parlons de Paul Ier, d'Alexandre aimé. — Mey, véritable tête italienne, exprimant vraiment le caractère de ses actions. — Petitesse vaniteuse du petit Ardisson. — M. Samadet manque d'égards pour ceux avec qui il parle. Il n'a pas assez d'égards pour ceux avec qui il parle, il ne vit pas avec ses égaux en esprit. Il n'a pas d'ami. J'y dîne aujourd'hui dimanche. Deux accolades m'ont mis dans un état très froid.

(Samedi 15.) Le *Paysan* me retient jusqu'à neuf heures. Je vais chez Mme Tivollier très bien vêtu, elle ne paraît pas le remarquer, mais aujourd'hui elle me traite réellement à ravir ; elle n'est pas encore à faire rien d'elle-même, elle reçoit seulement mes petites attentions, je suis avec elle sur un bien autre ton que Meunier, Guilh[ermoz] et Mante, spectateurs. M[eunier] et G[uilhermoz] m'intimident quelquefois.

(Dimanche 16.) Je m'ennuie assez le matin. Je promène trois heures avec Lambert. Garnier nous accoste une demi-heure, il périt d'ennui. Ce stupide n'est pas insupportable parce qu'il a des formes ; mais pas d'idées, il meurt d'ennui. Lambert me conte le siège de Lyon (intérieurement), nous dînons ensemble chez Mme Pallard. Elle croit raisonner et prend sa sensation pour la vérité, elle la soutient avec bile, se met en colère, ses yeux couverts brillent d'un feu sombre. J'observe cela dans la discussion sur Carnot, qui est un coquin parce qu'il ne l'a pas fait élargir sous la Terreur. Je me modère pour ménager sa vanité, mais pas assez. Samadet est contre elle entièrement, il a beaucoup connu Hérault de Séchelles ; il était précisément de nature à être pris par la glu de celui-ci, aussi le fut-il. Il l'avait connu en montant au Montenvers * ; ils étaient treize, dont Hérault, Lenoir,

l'ancien lieutenant de police, M. de Cambry et autres de la même force.

Superbe figure de Hérault, cheveux noirs, yeux sublimes, sourire charmant.

« Vous laisserez votre tête ici.

— J'ai trois sœurs vieilles filles, nous avons cinquante ou soixante mille liv[res] de r[evenu]. Si je m'en vais, on les guillotine et on les ruine. »

M. Triol nous dit que madame de Staël est actuellement à Genève, où elle joue la comédie en société.

Musique devant Mathias Stabinger, compositeur *. Cela m'ennuie assez, pas excessivement comme le concert de ce soir (lundi), dont je sors. J'observais l'homme.

Samadet est dégoûté de Collé. Il est, comme moi, enfant sur ces lectures, plus que moi, car je sens que cela ne vaut rien comme lecture : il n'y a rien de profond sur l'homme, rien d'instructif ; il faut lire cela comme poème inspirant la gaieté. Sous ce point de vue, c'est très bon.

En général, je m'ennuie chez Mme Pallard. Je n'y vais qu'à cause du bon ton, mais ce grand ton inspire une sorte de gêne, qui ne pourrait être payée que par de la gaieté. Or, la gaieté n'est pas ce qui plaît le plus à Mme P[allard] et à M. S[amade]t ; il leur faut des discussions, et y briller, y confondre leur adversaire. Leur vanité n'est pas assez tamisée pour se contenter de la gaieté, leur

esprit n'a pas la légèreté nécessaire. Il faut à leur vanité une nourriture plus forte.

J'en sors à onze heures et demie assez fatigué mais emportant Ancillon, que M. Triol* me prête.

Cet ouvrage me paraît excellent en général et excellent pour moi en particulier. Il va m'instruire assez de l'histoire depuis la chute de l'empire d'Orient.

Il suffira que je lise une histoire de César à Augustule et au dernier empereur d'Orient. Je saurai alors les dix-huit derniers siècles.

Les morceaux sur Mahomet et sur la conquête de l'empire romain par les barbares sont charmants.

17 [mars].

Je lis cette histoire qui me rend heureux. Je vais voir Rosa et Mme Lavabre. Quelle horreur de jour !

Je vais voir une heure Mme Tivollier, avec qui j'avance tout à fait. Je lui touche la cuisse sans qu'elle se fâche. Aurais-je donné contre un escadron creux ? Ma foi, c'est possible, cette femme-là doit avoir une motte superbe et une jouissance emportée. Voir une prude dans cet état, je la foutrai avec plaisir un mois.

J'ai eu plusieurs moments de satisfaction auprès d'elle ; cependant, rien de moins sûr que la réussite. Je l'accompagne à sept heures jusque chez Mme

Arnaud. De là, au concert, plein comme un œuf ; cette réunion de femmes m'éblouit d'abord, bientôt l'air bête de toutes et leur mauvais goût dans leur parure m'ennuient. Il y faisait très chaud, j'étais debout ; je suis bientôt ennuyé. Je vois les petites Claustrier toutes les trois avec Agamemnon, nous nous sourions vingt fois. Je sors à neuf heures, vais chez Mme P[allard], où il n'y avait personne, quoique ce fût son jour, et me voici.

Je sens un peu l'amitié, telle que la décrivent les honnêtes gens (sots encroûtés, mais assez honnêtes), pour Lambert, cette amitié fondée sur l'estime.

Mardi [18 mars].

Cette soirée doit bien me guérir de la crainte que j'ai souvent que mes propos ne manquent d'intérêt. Je vois que le monde est plein de gens qui ne savent pas être seuls, et à qui un propos, quelque peu intéressant qu'il soit, vaut mieux que rien.

J'ai vu faire une partie de piquet à Mme Tivollier et à M. Pey cadet, je l'ai accompagnée chez Mme Etienne. De là, j'ai été voir un acte de la *Mère coupable*. Comme le dialogue et les sentiments de cette pièce tombent à mes yeux ! Quel fatras ! Quelle enflure ! Quel bavardage ! Quel soin de sa vanité dans les moments pressés ! Quelle enflure ! Mme Turbot, qui crie, mais qui a de la hardiesse et une voix forte, doit être bien plus goûtée que

mademoiselle L[ouason]. Je sors au quatrième acte, indigné comme le Vicomte. Je vais chez Mme P[allard], que je trouve seule avec ses deux filles. La conversation se traîne sur des choses peu intéressantes. Samadet arrive, qui veut commencer une discussion : il se hâte de dire quelques mots, et à propos de bottes fait entrer l'histoire de deux discours qu'il a faits.

Nous allons chez Mme Filip. Il est décidé qu'on a sifflé mademoiselle ... * au concert. Je l'ai entendue. Mme Filip ne veut pas le croire, et dit ensuite que cela ne lui aurait rien fait. Elle s'est fait ou veut se faire un front qui ne rougit jamais. Il y a là sept à huit vieilles, madame ... *, bonne vivante, gaie, disant à chaque instant des choses de mauvais comique, tempérament sanguin, mangeant comme un diable, bon caractère. Elle fait un contraste parfait avec les six vieilles (de quarante-cinq à soixante), rongées de vanité, ne parlant que d'elles, s'étendant à l'infini sur leur déjeuner, se disputant avec aigreur, se disant des malhonnêtetés. Qu'il faut être malheureux chez soi pour aller dans de telles sociétés !

Quel propos ne doit pas être trouvé charmant au milieu de ces non-sens ! — J'ai écrit ce matin à G[renoble] sur Ancillon*. — Caractère du triste Blimich ; il a bu ce soir une demi-bouteille de vin avec Samadet.

Thougths [1] *.

Clarté, propriété de termes, absence
de toute éloquence, la fuir exprès.

*Fondamenti dell' arte nella conocenza dell' uomo, e pensieri riformatrici di me stesso per rendermi più atto a pensare profondamente e veder chiaro nel proffondo del cuore umano**.

La tragédie est fondée sur la sympathie, cette propriété de quelques hommes qui leur fait éprouver les sentiments qu'ils voient être éprouvés par d'autres.

La manière dont on doit présenter les sentiments à la sympathie du spectateur doit se tirer de la plus ou moins grande force de cette propriété chez lui.

J'écrivis ceci le 30 thermidor XIII, après mon second voyage à La Pomme *with M*[*elania*] *and M*[*ante*], *I believe.*

J'aurais été parfaitement heureux, sans l'embarras de bien jouer l'amoureux et si je n'eusse pas été l'amphitryon : ces soins me gênaient et, au bout de huit ou dix voyages, peut-être, me les ont rendus ennuyeux. (Mars 1806.)

1. 30 thermidor XIII, *after the second walk to the Apple* *.

21 mars 1806.

Alexandre Mallein * me semble entièrement jugé à mon égard : c'est une connaissance du monde, ne faisant jamais que *compter* avec moi, que je m'obstine sottement à vouloir faire sympathiser en ami. Il est d'ailleurs sans esprit, mais bien loin de la stupidité ; sa précipitation (le peu d'audience qu'il donne à chaque idée), qu'il prend pour de l'esprit ou pour une grâce, nuit beaucoup à ce qu'il puisse porter des jugements sains. Il n'aura jamais de noblesse ni de profondeur dans la manière de voir. Il est allé en Italie infecté de tous les préjugés grenoblois ; il y a appris l'italien dans *Del Principe e delle lettere* d'Alfieri, cela lui ôtera quelques préjugés. Il est d'ailleurs revenu d'Italie plus sérieux qu'il n'y était allé (cela au grand étonnement de Faure) ; c'est tout simple : la vue d'usages différents et un peu de bon sens font travailler son jugement.

Feugas le trouvait encroûté il y a huit mois. Voilà un jeune homme vif et impétueux, mais fait pour avoir bien plus de noblesse dans la manière de penser, plus de sensibilité en un mot, sur un sujet bien supérieur à l'autre.

Voyez la lettre de Mallein du 17 mars, reçue aujourd'hui, et nos deux précédentes.

(Gustave Wasa :) « ... Au défaut d'une grande richesse d'idées, il avait une idée dominante, ce qui vaut peut-être mieux pour l'action ; et, comme tous les hommes qui ont décidé du sort des nations, il avait plutôt un grand caractère qu'un esprit vaste et profond. » (Ancillon, II, 155.)

Voilà peut-être la différence (ou une des principales) des grands auteurs et des grands rois, du Tasse et de Gustave, cause de la différence de gloire que la postérité lui accorde.

Certainement Voltaire m'est plus utile, à moi Français du XIXe siècle, que Frédéric II, et cependant je parle presque aussi souvent de l'un que de l'autre. Le premier, esprit, le second, grand caractère, mis en position de le prouver et de le faire valoir. A examiner.

25 mars. Mardi. Fête.

Je viens de passer deux heures avec M. et Mme Tivollier. Je crois T[ivollier] un peu jaloux de moi, sa femme m'a reçu moins bien.

Quel profond ennui dévore ces bonnes gens ! Ils ne doivent de ne se pas croire les plus malheureux des hommes, qu'à n'avoir pas assez d'imagination pour se figurer un bonheur au-dessus de cet état. Fussent-ils même riches, ils croupiraient de même. L'on dit : « T[ivollie]r est heureux dans sa famille. » Ne pas me laisser séduire par le récit de tels bonheurs.

L'ennui commence à me faire sentir le vide de M[élanie]. Dimanche, j'étais absolument fermé à toute sensation agréable. Nous tuâmes longuement le temps, Lambert, Mante et moi, en nous promenant. J'allai chez Trouchet, où P— [*sic*] m'embrassa. De là, chez Mme Filip. Le sec ennui me poursuivait.

Hier lundi, j'étais autant ouvert au plaisir que j'y avais été fermé la veille. Le concert Fridzeri m'amusa *, la conversation de Lambert m'intéressa. Nous devons faire un de ces jours un pique-nique avec mesdames Filip, Pallard, etc. L[ambert] me dit que S[amade]t et Mme P[allard] me croient Werther dans tout le grand du caractère.

L'esclavage où me tenait M[élanie] me pesait souvent, l'abandon où me laisse son départ m'ennuie. Il faut donc me corriger pour être heureux. J'ai besoin de donner de nouvelles habitudes à mon désir du bonheur.

26, mercredi.

M[élanie] ne m'écrit point, je ne sais ce que cela veut dire ; mais sa dernière lettre, qui était la première de quelque étendue, était froide. Est-elle seulement piquée, ou ne m'aime-t-elle plus ?

J'ai de violents soupçons sur *Leases and* Girard ; cela me fâche, diminue le bonheur dont j'ai joui, mais il faut voir la vérité.

Je sors de chez Mme Pallard à minuit et demi, j'y ai perdu 9 livres et ne m'y suis guère amusé ; mais cela me rompt à la société, j'y suis encore bien loin du sang-froid désirable, je suis aimable par veine, ce qui est bien éloigné du bon sang-froid.

On a beaucoup parlé du pique-nique de samedi ; il s'engage sans empressement.

Nous sommes convenus avec Samadet que l'individu américain était le plus désagréable possible, beau fruit du gouvernement le plus passable qui existe ! Ils sont surtout d'une avarice et d'une bassesse incalculables. Est-ce l'effet du gouvernement ou de toute autre chose ?

Soirée d'hier, grands principes de S[amade]t, il prend tout au sérieux devant M. A. Martin, de Lyon. Voilà ce que j'aurais été, sans la découverte du comique.

Actuellement, comme c'est le règne des contes de revenants, il les croit tous vrais et soutient qu'il est beaucoup de choses qu'on ne peut s'expliquer.

Trait de lord Littleton avec l'abbé italien, son confident. L'or, les bijoux, le poignard tiré et remis, Littleton feignant de dormir. « Pourquoi ? — J'étais à chercher s'il y avait une vertu en vous qui pût vous sauver. Je n'en ai pas trouvé une, c'est à cela que vous devez la vie. — Prends cet or, et va-t-en ! »

Cet Italien fit une fin funeste que S[amade]t nous contera. — Mort de lord Littleton, le plus remarquable de ces traits.

M. de Montvallon : « M. d'Entrecasteaux disait à sa femme * : « Mais il est bien étonnant que, dévote comme vous l'êtes, vous n'ayez pas approché des sacrements, » etc., etc. Enfin, elle communie le jour de la Pentecôte : il la poignarde la nuit, on dit après avoir fait ça avec elle [1]. »

Ce Montvallon a réellement de l'esprit. Lemey est bon, sans trop d'esprit, on peut dire de lui, ce me semble : il n'a pas d'esprit, mais il n'est pas bête. Rippert, vilain cochon d'agent de change.

On dit les fêtes de mai renvoyées, l'empereur allant en Italie, par Marseille, se faire couronner roi de Naples, apparemment. S[amade]t prêche la paix, peut-être pour faire continuer la société par Tivollier.

J'ai fini aujourd'hui le second volume d'Ancillon, ouvrage qui m'est excessivement utile. Je crois qu'il me fera abandonner l'amour de la république pure pour un état moderne.

J'ai vu Garnier, qui me fait mille amitiés ; il est bon. Madame C. est partie de Paris pour Aÿ.

1. *Idée d'un assassin.* — Shakespeare l'a peinte : « Il prie, il serait sauvé, » dit, je crois, Hamlet. Toute comparaison cloche.

Jeudi.

J'écris ceci dans ma nouvelle chambre, qui me rappelle celle que j'occupais à Reggio et où j'écrivis avec tant d'enthousiasme. Je loge chez Mme Tournier, je lui donne 27 livres par mois, et 3 livres au valet.

Je suis allé avec Samadet aux prés de Montfuront, nous sommes partis à deux heures un quart et rentrés à cinq. J'ai presque continuellement parlé, j'en suis encore épuisé. A une autre fois les détails.

Je sors de chez Mme Tivollier, où j'ai trouvé MM. de Montvallon, le fils toujours plein d'esprit ; il vient de me conter des anecdotes pendant deux heures.

Comme j'entrais, S[amade]t finissait la sotte réponse d'un marin à M. Blimich : « Je ne suis pas constructeur. »

On a parlé du duel périodique de M. le maréchal d'Armentières * pendant vingt ans : il avait reçu périodiquement un coup d'épée d'un officier de dragons passionné pour son métier. Cette passion le porta à aller voir de grandes manœuvres que commandait d'Armentières ; il était enveloppé d'une énorme pelisse, parce qu'il avait la fièvre depuis très longtemps. Cette fièvre l'empêchait de manœuvrer avec son corps. M. d'Ar[mentières] lui

fit signe de s'éloigner, qu'il le gênait ; l'officier, qui voyait que le déploiement ne devait pas l'atteindre, resta ; M. d'Ar[mentières] courut à lui et lui donna un coup de cravache. L'officier, sans lui répondre, ouvrit sa pelisse et montra son uniforme.

« Je vous entends. » Duel, deux heures après.

« Je n'ai pas encore eu le temps de donner ma démission, mais je la donnerai demain. »

Depuis lors, tous les ans, le maréchal d'Ar[mentières] empochait un coup d'épée. Mort : « Faites-moi compliment, je puis vivre autant que Dieu voudra. »

Le comte d'Egmond *, six pieds deux pouces, fenêtre dans la perruque au parterre de l'Opéra ; au sortir, un doigt sur la bouche, *Chut !* et un coup d'épée. Trois mois après, il reparaît, il rencontre son homme dans le monde ; encore *chut !* et un coup d'épée. Après le septième ou huitième, d'Egmond couché par terre :

« Tuez-moi si vous voulez, mais je ne veux plus me battre.

— C'est assez ; j'avais l'honneur d'être ami de M. votre père, il vous a recommandé particulièrement à moi. J'ai jugé que vous aviez besoin d'une leçon, et je vous l'ai donnée. Conduisez-vous mieux.

— Si mon père m'avait recommandé à trois ou quatre de ses amis, il y a longtemps que je n'existerais plus. »

Montvallon le père ou le fils ne parlent pas d'un gentilhomme de Provence sans ajouter : « Il était mon proche parent, il était de notre famille, » et un instant après : « Un des plus grands seigneurs du pays. » Cela et l'air de conter parce que cela lui plaît, et non pour vous faire plaisir, sont les deux seuls ridicules du fils.

Le comte de Vence. — Excuse à Villars. — Vers à ses filles. — A madame de Bauffremont.

Je mets la conversation sur Mirabeau, détails immenses que j'écrirai quand je serai moins harassé.

De là, Maury. — Ses deux sottises, etc., etc. — Son histoire, celle de Fontenay. — Election du pape Pie VII, athéisme des cardinaux. Le pape, évêque de Rome, nous ayant Naples. Je détaillerai tout cela quand je serai moins fatigué.

Montv[allon] développe le caractère singulier de l'honneur français. Quelle futilité, quelle facilité dans les sacrifices, quelle différence entre ces hommes et M. Samadet ! S[amadet] vaut bien mieux. A travers les égards respectueux du fils parlant à son père, il me semble qu'on distingue bien le successeur las d'attendre.

Meunier a bien remarqué que je m'étais logé vis-à-vis Mme Tiv[ollier]. « C'est ce qui m'y a particulièrement engagé, » ai-je appuyé.

Mir[abeau] fait voler par Sophie toute la vaisselle et l'argent de M. Lemonnier, la vend à ses

parents pour 2.000 louis, se cache dans la cheminée lorsqu'il la livre dans un village frontière.

Sa force de séduction.

Son propos au café, à Aix. Il passe la nuit, se montre à la fenêtre, départ de Lassalle pour Toulon, le bonhomme Marignane, très instruit des affaires du xve siècle mais ne se doutant pas de ce qui se passe autour de lui, le Rouge, le coup de pied *avant* d'aller à l'église.

Lâcheté de Portalis, ministre. M. de Montvallon le père lui rend la parole.

Le prince Ferdinand au Parlement, M[irabeau] ne lit pas son discours, est superbe, pendant deux heures s'emporte, Portalis déchire son discours, Mirabeau sort en se mordant les poings. La tendresse de la correspondance lui aurait fait gagner sa cause.

Duc, richement apanagé et premier ministre. Empoisonné, suivant Maury, Cazalis et Tonneau son frère, par les d'Orléans perdus.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mélanie de cinq pages, mais toujours froide ; une de six de Crozet, dont le naturel nourri et fort m'a pénétré d'amitié. Barral à Trieste.

Le sang juif réprouvé en Provence parce qu'il excluait de Malte. Une étincelle tombe, met le feu à la perruque :

LE JUIF

Ainsi brûla jadis et Sodome et Gomorrhe.

LE S.

Quoi ! du Vieux Testament vous souvient-il encore ?

(MONTVALLON.)

30 mars 1806.

J'étais gai ce matin, dans mon lit, en me réveillant. Je me suis allé souvenir que c'était dimanche. J'étais déterminé à lire Vertot *(Portugal)* *, à l'instant je me suis mis à douter si je devais le lire. Il est cinq heures et je ne l'ai pas lu ; à l'instant où j'ai eu cette pensée ce matin, j'ai senti l'ennui pénétrer en moi.

J'ai donc encore besoin d'une occupation. Je n'ai pas assez de sagesse pour savoir m'en faire et remplir mon loisir, cela est évident. Paris, avec une place auprès de mon cousin, me conviendrait donc à merveille ; mais il y a toute apparence qu'elle ne viendra pas.

Je dois bien m'interroger pour savoir ce que je dois désirer ; au fond, je crois que je n'en sais rien. Je vois :

Barral malheureux ; il voudrait quitter le service ;

Crozet ; il aime beaucoup B. * et paraît avoir été repoussé : il se voit pour la vie un sort ennuyeux :

Plana vient de voir donner à un autre une place

qu'il espérait, il paraît qu'il s'en console presque entièrement avec le travail.

Lambert est malheureux parce qu'il a pour toute perspective courtier à Lyon, et pour premier plan nécessité de sortir de chez T[ivollier] où il ne fait rien.

D'un autre côté, les gens au-dessous de ceux-là s'estiment heureux, et le sont :

Colomb, *Mallein* sont heureux, le premier surtout.

Bigillion et *Champel* sont assez heureux et se croient tels.

Moi, j'ai passionnément désiré être aimé d'une femme mélancolique, maigre et actrice. Je l'ai été et n'ai pas trouvé le bonheur continu.

C'est, je crois, que ce bonheur continu est une chimère, que je n'ai pas la raison de tirer tout le bonheur possible de ma position. En général, la sagesse me manque infiniment ; au fait, je ne sais pas ce que je désire. En gros : Paris, auditeur, huit mille livres, répandu dans le monde du meilleur ton, et y ayant des femmes.

Je n'ose pas me dire à moi-même : je suis malheureux ; mais je m'ennuie souvent cruellement, comme dimanche dernier, un peu celui-ci ; le nerf qui me fait penser ce que j'écris et l'écrire m'a un peu tiré de l'ennui.

La base de cet ennui est que je suis dégoûté des plaisirs des autres.

La partie d'hier samedi, par exemple, ne m'a pas ennuyé : qu'à l'aide de la curiosité et de cette réflexion, si, me promenant en grande mélancolie avec une demi-tasse de café dans le corps, j'entendais le bruit de ce dîner, quelle cause de malheur ! De près, quelle horreur !

Voici ce que c'est : le pique-nique projeté a eu lieu aux prés de Montfuront.

J'y vais tête à tête avec Samadet, morceau de l'Argus. Combien il faut peu craindre pour le vrai talent des hommes que je puis rencontrer ! Quel homme que Samadet ! Conduit par ses passions dans le genre de Meunier, mais d'un ordre beaucoup plus relevé, se croyant enthousiaste du vrai beau en musique et en caractère (le grand caractère : un de Witt, un Gustave, etc.), dans le fond ayant presque toutes ses sensations faussées, et cependant un peu de sensibilité, mais très vaniteux, comme tout le monde. Se donnant sans cesse des ridicules ineffaçables. Si l'on voyait ceci : qu'il est méchant ! Et cependant, c'est tout bonnement ce que je prends pour la vérité *mon paraître*, et j'ai de l'inclination pour l'homme *.

J'étais en train de le bien mal juger le 30 janvier, Lambert m'arrêta : j'allais le prendre pour un profond hypocrite sur ce qu'il avait défendu éloquemment la religion et vanté tout, jusqu'à la servante de Mme Tivollier. Point : il n'a pas assez de force de tête, de *constance*, de *volonté* (voilà le mot),

pour cela ; il voulait seulement briller dans la conversation, faire de l'éloquence, s'émouvoir lui-même.

J'ai été plusieurs fois en ma vie bien près de ce ridicule : âgé de sept à huit ans, je fis, en allant à Claix, la description d'un pays superbe à mon père, que je lui dis avoir lue dans l'*Histoire des Voyages* de La Harpe ; ce pays, suivant moi, était Ceylan. Je mentais, je m'émouvais par mon récit, j'avais le plaisir d'influer sur mon père, je me croyais très éloquent ; toutes ces causes me mettaient dans l'enthousiasme, je continue jusqu'à ce que je sois las. Voilà, je pense, ce qui se passe dans Samadet. Tout cela le rend enfant, toujours porté par son goût actuel. C'est un des hommes les plus *orgonifiables* possible, aussi l'a-t-il été en plein, par un nommé de Grant, je crois.

Nous trouvâmes (je commence à bien prendre cette mauvaise habitude, au lieu de : nous avons trouvé) ces dames arrivées à la maison de Julien le joueur, appelée, je crois, le Rouet. Point de plaisir ; froideur générale ; elles allèrent s'asseoir un moment en B*, de là vinrent bien vite mendier des sensations à un pharaon qu'elles établirent*...

. . . . . .

... coupables.

Tout cela ne m'amusait guère. Nous revenons, on dîne ; on ne dit rien à ce dîner. J'y apprends ce que c'est qu'une jardinière et des chinois.

Mme Filip, à ma droite, se grise avec du vin blanc : bavardage sans imagination ni gaieté. Mme Decrai continue à me paraître au-dessus de ces femmes : elle leur dit des vérités méchantes de l'air le plus bonhomme possible. On chante, le tout tristement, Wildermeth d'une manière ridicule. Il faut que j'apprenne une ou deux chansons de table. Le petit Teissier continue sa petite amabilité trottemenue. Il est bien dans son rôle, avec sa taille l'esprit le choisirait, le ridicule qu'on voudrait lui donner ferait rire, mais passerait. Il parle toujours de petites niaiseries. Il parla toute la séance à Mme Collavier, Mlle Filip et deux ou trois vieilles, que Dieu confonde. Cette vieillesse dégoûtante me ferait mal au cœur. Mme Pallard, coiffée d'un chapeau de feutre, était d'un laid et d'un mauvais goût unique dans toute la force du terme, toute l'assemblée très ridicule*. Mais ce n'est rien : au sortir de table, elle me prend sous le bras pour aller cueillir des aubépines pour ses *paues peites fies*, tout le langage qu'elle parle à son chien et que M. Samadet et elle se parlent quelquefois devant le monde. Je fus sur le point d'éclater, et n'eus le courage de lui rien dire [1].

L[ouis] Tivollier, à côté de Mme Tournefort, eut l'air le plus ennuyé du monde, il y avait mille lieues

1. *I ought to be animated* * (1809).

de cela à son cigare et à ses habitudes, cela était peut-être le grand monde pour lui [1].

Nous partons, Mme Filip sous mon bras. Elle agaça sans esprit tout le long de la route la grosse Mme Decrai, à qui je donnai une tape sur le cul, qu'elle repoussa avec la véritable dignité. J'avais pris les cuisses à Mme Filip tout le dîner, et même le c.n ; son ivresse et son horrible laideur, qui en faisaient absolument une femme de la halle, m'en ont si fort dégoûté que, hier dimanche, je ne me suis senti aucun goût pour aller chez elle [2].

Je ne retrouve plus que par instants rapides et rares comme l'éclair ces sentiments délicieux que me donnaient une pluie, un brouillard, etc., quand j'étais dans le pays des chimères sur les femmes. Ce temps, que nous eûmes en revenant à Marseille, me rappela Milan. Quelle émotion j'avais dans les mêmes circonstances, en revenant de la promenade avec Angela Pietragrua ! Je puis concevoir la vieillesse d'après cela.

Nous arrivons assez mouillés chez Mme Filip. Elle s'évanouit et prend une attaque de nerfs.

Stupidité nullement touchée de toutes ces femmes, ses amies ; ce fut vraiment hideux. Elle fut secourue par moi, Mme Decrai (qui dans ce trou

1. Oui.
2. J'aurais dû l'avoir *.

passe peut-être pour son ennemie), Mante et Tivollier à ma demande. C'était la première attaque de nerfs que je visse. — Froideur et stupidité de sa fille ; elle a l'âme aussi plate que la figure, à ce qu'il paraît.

Mme Filip est étendue sur un lit de repos dans son salon jaune, dont son indolente fille a enfin trouvé la clef. Elle fait un *rot*, qui me dégoûte tout à fait d'elle. Figure * et soupirs voluptueux en gamme chromatique ; ces soupirs voluptueux surtout en respirant la fumée d'amadou.

Voilà comment on meurt ! Pour l'intérêt de l'amitié des entours avec un jeu de tendresse forcée, essayant de couvrir ce tuf naturel [1].

Elle se remet, passe dans son salon. On éteint un quinquet, baisse l'autre. — Les *Revenants*, chanson de Wildermeth. Arrivent plusieurs femmes, dont Mme Grimblot, toujours du même naturel plein de sensibilité dans les manières et de la même haleine enchanteresse [2].

Avant cela, Samadet s'est couvert de ridicule aux yeux de vingt personnes seulement, comme Pacé et moi. Duos anglais, voix fausse. Quel besoin de sensations a cette pauvre société ! Combien on

1. Cette image, en usage sous Louis XIV, je crois, me paraît juste. Figurez-vous une cheminée en tuf recouvert de plâtre : la couche tombe, s'use, est trop légère et laisse voir le tuf : image des affections de société.

2. Froide coquine. L'enfant noyé *.

doit peu craindre de l'ennuyer par la futilité des objets, pourvu qu'on ne soit pas obscur, et on le devient dès qu'on a de l'esprit. Tuf de Wildermeth bien vu ce jour-là.

Cet homme a étudié la dignité ; son air propre, sa taille, quelque chose de cruel, de maigre et de distingué dans la figure, tout concourt à lui rendre ce genre-là le plus propre de tous. Si ce caractère était de son choix, cela lui supposerait plus d'esprit qu'il n'en montre. Du reste roide, sans goût ni grâce, mais Lovelace de Marseille, séducteur par le sentiment.

La force des préventions sur moi : ce que Mélanie m'en avait dit me l'a fait croire quelque chose jusqu'à avant-hier. On dirait que ma mémoire n'est que la mémoire de ma sensibilité. Il ne se découvre pas tant qu'il est sérieux, mais la course avec Mante (bonne en soi, car cela dessine le caractère Werther), ses chants, tout cela montre nulle sensibilité, nul nerf.

Sa manière de conter en cherchant ses idées, n'en ayant guère, tâtonnant sans cesse, embarras dans toute habitude du corps, et enfin choisissant mal ses idées.

Ce n'est, ce me semble, qu'un pompeux et distingué sot, bien le fait des femmes, véritable héros, donnant sans doute toute l'attention nécessaire aux détails. Aussi est-il peut-être la conquête la plus distinguée de Marseille.

J'eus là un crescendo de manière de conter ; après Wildermeth, ridicule à Paris, racontant d'ailleurs une histoire imprimée, Samadet, supériorité infinie, facilité d'élocution, se faisant écouter, assez de feu, mais *manière* (dans le sens de la peinture, comme je pense souvent : *manière* de Pigault-Lebrun, de mon oncle, tous leurs héros intéressants autant que possible et par les mêmes circonstances).

Après Samadet, Montvallon le fils, parfait presque dans le conte effrayant : grande figure de soixante pieds, près de Pisse-Vache, descendant le Rhône, passant les buissons ; il revenait de Saint-Maurice ; audience cachée de l'envoyé français, pour une personne qu'il aimait beaucoup, actuellement en France, sur le point d'être guillotinée ; sa bougie à l'ossuaire de Morat ; un quart d'heure absorbé, il hésite à la vue ; il court enfin après ; la figure fuit ; coup de canon d'une pièce de huit.

Parfait presque : noble simplicité, une grande âme parlant de ce qui lui est arrivé ; cela, avec la figure et le souris noble et mélancolique de Talma, aurait été parfait. C'est l'homme à qui j'ai vu le plus d'esprit ici. Il a émigré à seize ou dix-sept ans, un an après être entré au service a vu les troubles de la Suisse ; trait digne des Romains, les jambes rongées par les fers : « Dois-je me plaindre ? — C'est pour ma patrie que je souffre. »

Je suis comme Tacite, *magnum libenter crederem.*

Je sais qu'il faut toujours conclure au commun, jusqu'à la preuve du grand, mais il ne serait pas impossible que ce Casimir Montvallon, vivant dans la solitude, ayant autrefois cinquante mille livres de rente dans sa famille, actuellement cultivant un domaine d'abord pour vivre, émigré à dix-sept ans dans le malheur jusqu'à aujourd'hui qu'il a trente-deux ou trente-quatre ans, ne fût un grand caractère.

Haïssant les femmes pour une qui l'a trahi, dit-on, sale, les yeux pleins de sang, l'air opiniâtre, sanguin et peu fidèle en promesses, figure sans aucun grand trait expressif, tout cela vu par moi, qui me connais très peu en lavatérisme. Ne perdant point son énergie en paroles ; en soignant et habillant son esprit, il enlèverait haut la main tout ce que j'ai vu ici, mais je crois qu'il se fout de ça. Je ne l'ai point vu dans le genre Fleury, dépouillé de noblesse, n'en ayant pas même autant que Samadet, bien loin de Wildermeth.

Je sors de chez Mme Filip à dix heures, vais voir Mme Tivollier. Elle me rafraîchit le sang : elle est jeune, simple en comparaison des autres, et je lui fais la cour. Je retourne chez Mme F[ilip] à onze heures et y reste jusqu'à minuit. J'en sors avec Montvallon, que j'accompagne jusque vis-à-vis chez lui. Il ne m'a pas donné la plus légère marque d'amitié, il me paraît difficile à aborder, et détromper ; mais je crois qu'il doit soupçonner

dans moi une âme qui pourrait peut-être bien le comprendre. Il ne doit pas avoir beaucoup de sensibilité.

1er avril.

Je suis encore si enfant qu'ayant eu à écrire à m[on] g[rand-]p[ère] une lettre où je parle de mes maux, en les détaillant et les outrant même un peu, je suis parvenu à me persuader moi-même et à être attendri et très triste. Ces lettres me rendent presque malheureux. Je me suis mis à lire *il Principe* de Machiavel, vrai remède à cette sensibilité mobile, qui me rend femme et qui est déguisée sous ma facilité à raisonner ; mais cette facilité ne me donne pas les habitudes qu'il faudrait que j'eusse. Machiavel ne m'amuse pas, mais je le comprends ; c'est beaucoup. Peut-être viens-je seulement d'être mûr pour l'histoire et y prendrai-je beaucoup de goût.

J'ai vu hier Rey au fort Saint-Jean. J'ai brillé, dans le genre de Samadet, en m'émouvant moi-même, aux yeux de Guilh[ermoz] et de Dufay. Mauvais genre. Je me suis habillé et suis allé chez Mme T[ivollie]r, où étaient des Anglais et S[amade]t. Il a chanté comme à l'ordinaire, moi j'ai brillé aux yeux de Mme Tivollier.

Jamais de conseils — Est-ce à celui qui n'est pas encore entré dans la vie à en donner ? Que je me souvienne du profond ridicule de ceux que je

donnais à Adèle et de la réponse humiliante et méchante par laquelle je l'en punis *.

Les pensées-mensonges que je donnais un jour à Paul au Palais-Royal : « Au lieu que faites-vous dans votre vie ? » et de l'air étonné et offensé dont il me répondit, n'étaient pas plus méchant que parce que je n'avais pas assez de considération pour moi.

Doux, oui.

Bonne comédie monarchique.

Un homme comme — Y [illegible], qui est plein de vanité, qui n'agit que par vanité et qui parle sans cesse République, qui la hait et qui, au bout de deux jours, en serait aussi las que possible, ou le monarque désirant un gouvernement qui lui donne les vanités par vanité, ou marchant dans un des deux premiers possesseurs de la place l'homme qui hait la république parce qu'il ne peut rien faire dans la monarchie, il se croit prudent parce qu'il n'a pas l'esprit brillant.

5 avril.

Arrivée de Pamer. Je dîne chez Tavolier. ma dame est charmante pour moi, je pense au bonheur pour des fois comme. « Pourquoi ne voulez-vous pas me vendre mon cabri ? »

8 [illegible].

Les Parques* Toutes les jeunes filles de Marseille sont dans les rues pour les vendre. Vent pour de

fête, bonne journée pour voir de jeunes et jolies figures. Je promène avec Samadet et Tiv[ollier] ; S[amade]t se développe bien, républicain par vanité.

Je passe trois heures avec Périer, homme régi par ses idées, qui comprend difficilement celles des autres, mais cependant pas stupide. Hier, je n'ai pas rompu son attention pour lui dire ce que je voulais, j'ai attendu qu'il m'en donnât occasion. Si on avait un rendez-vous avec lui pour une affaire et que là on se mît à faire de l'éloquence pendant demi-heure, on le mettrait de mauvaise humeur.

Est-ce par la peine à concevoir qu'il éprouverait, ou par la peine de se mettre en garde contre quelqu'un qui veut le séduire ? Politesse extrême de M. de Saint-Gervais. Politesse marquant estime de M. Triol.

J'apprends que D[aru] est de l'Académie* ; bonne occasion pour lui écrire, mais la lettre m'embarrasse.

4 [avril et jours suivants].

Troisième leçon de M. Candon *. C'est un bon maître : il voit bien les petites circonstances de chaque tournure de phrase, il a du feu, mais il manque des grandes vues de Tracy, il faudrait le lire.

Déjeuner avec Voisin, bouche bête du général M. Pouvoir de l'éducation entièrement militaire. Contraste avec la délicatesse de son associé. P. me dit

qu'il y a de mauvaises anecdotes sur Lambert. De là, à la salle d'armes. Tivollier a eu une femme ; remords éternels de cette femme, qui craint que son fils ne soit de Tivollier.

Deuxième déjeuner (dimanche) chez Tivollier, plus agréable que le premier, mais tombant cependant dans l'ennui quand il ne reste plus que deux ou trois personnes. Ennui, désœuvrement de Périer ; il ne doit de ne pas se croire malheureux qu'à la stupidité d'imagination qui l'empêche de concevoir un autre bonheur, et à l'orgueil qui l'engage à se croire heureux. Il y est obligé, parce qu'il mène une vie originale.

Enfin, le 9 avril est partie une lettre en six pages pour D[aru].

J'étais dans mon lit, quatre jours auparavant, à songer à la lettre que je voulais lui faire sur l'Académie, lorsque Mante m'apporte une lettre de m[on] g[rand-]père dans laquelle était celle de D[aru]. Je fais ma lettre, grande séance avec Lambert pour la corriger. L[ambert] me fait penser et fixe mes incertitudes. Enfin, elle part le 9 ; avec de l'activité, elle serait partie le 6. S'il arrive quelque chose du 6 au 9 (huit jours après, du 14 au 15), ce sera ma faute.

Je puis recevoir la réponse le 24. Ceci est un des événements les plus importants de ma vie.

Je commence à bien voir le caractère de Samadet et à voir celui de Périer.

Dans mes moments de passion, j'entreprends comme si ma passion devait toujours être aussi forte. N'entreprendre qu'à proportion de sa force constante.

13 avril. Dimanche.

Je commence seulement à comprendre la considération, chose remarquable pour l'histoire de mon caractère [1].

1. 26 février 1806. — Le principe de s'introduire dans les mouvements secrets d'une passion, de les voir, par ce que vous fait sentir d'analogue une autre passion. Il me semble cependant qu'on ne peut connaître ainsi que les états de passion. L'inquiétude de la haine vous fera connaître celle de l'ambition, de l'amour, ou vice versa.

La *vanité* étant la passion dominante pour faire comprendre les autres passions, partir de ses mouvements.

***

Se guérir de l'enthousiasme pour le bonheur qu'on n'a pas. Se rappeler que dans celui dont on jouit, après les premiers moments on le désira bien moins vivement, et on en vint à satisfaire les autres passions. Que le vif désir d'avoir madame Une telle, d'être nommé à telle place, ne vous empêche pas de travailler au bonheur de telle passion secondaire, dans les moments inutiles aux régnantes.

***

Lire toujours, étudier ce que les autres ont fait, rend

paresseux. Se forcer à quelque ouvrage où il faille habituellement tirer de son propre fonds, inventer.

***

Trouver un emploi du temps utile. Pour les moments où l'on se sent sans énergie, dégoûté, qu'on s'ennuie, l'étude des faits peut être l'étude de l'art de conduire son esprit à la vérité. Tracy-Biran. Cabanis. Hobbes.

La vue de la nature dans Shakespeare.

***

Ces trois dernières réflexions extraites des conseils donnés à Crozet dans mes lettres.

***

Distinguer soigneusement dans toute production de la plume (particulièrement dans celle de Voltaire) le mérite politique (avançant vers tel but) du mérite propre à mériter la gloire.

***

Laisser de la place dans ce cahier pour les notes que j'y ferai peut-être les années suivantes.

Malheureusement, je sens encore en observant, et cela me dégoûte du sentiment et m'empêche de bien voir. En voyant aujourd'hui (18 février) la fierté de M[élanie], je voyais le malheur où cette qualité outrée et déplacée la conduisait, et moi aussi je me sentais venir envie de pleurer.

***

23 thermidor, dimanche. Chimène, la reine de Navarre, Sélima. Chimène *at an angel* *.

Enfin veut dire : après avoir été si longtemps dupe, à la fin je m'aperçois de ma bêtise, dans ce vers :

> Mon innocence *enfin* commence à me peser (Oreste).

Il faut que l'intonation d'*enfin* rende tout ce sens. Voilà le deuxième devoir du grand acteur. Le premier est de dic-

tion : il faut que tout le monde entende, et distingue parfaitement, le mot *enfin*. Le deuxième est d'y mettre cette intonation, en la supposant la meilleure.

***

M. de Saint-Gervais en est encore au travail de sa timidité. Travail immense, parce que c'est celui de ses prétentions, et qu'il n'est que cela. Une irréussite l'humilierait, et par là ferait son malheur pendant longtemps, parce qu'il n'est qu'égoïsme et vanité. Mais il est amoureux, l'amour lutte avec la crainte de l'humiliation ; et dans ce caractère qui n'a point d'entraînement mais est tout calcul, et qui doit être venu originairement de la timidité, le travail de l'accouchement de l'aveu est très pénible.

On ne peut deviner son amour qu'autant qu'on voit son caractère aussi net qu'à travers un cristal. Alors, on voit le jeu de ce caractère, et par là on en devine la cause.

***

et ^{na} et N^{l}.

La bassesse fait leur talent, le mépris fait leur gloire.

***

Avis à ma sœur Pauline Beyle.

Si je meurs, fais-toi donner par tous les moyens possibles tout ce que je puis avoir, je te le donne. Je te recommande *ma fille Mélanie*. M. Paillet, beau-père de M. Sauzai, préfet, rue Vivienne, M. Blanc de Volx *, gendre de M. Geffrier, de Marseille, demeurant rue Sainte, te diront où elle est. Je te connais, et elle est ma fille, malgré de fausses apparences qu'il a fallu lui donner. Adieu.

HENRI BEYLE.

10 mars 1806.

Telle est, et a été, ma volonté.

HENRI BEYLE *.

1806

MARSEILLE-GRENOBLE *

Journal de sa vie [1]

depuis le 15 avril 1806 jusqu'au 3 mai 1810 .

Marseille [3].

Je viens de lire dans le n° de mars de la *Bibliothèque Britannique* des réflexions de Fergusson sur

1. *Voyages.*
Parti de Paris pour Gr[enoble] *with* M[élanie] le 18 floréal XIII. Arrivé à Grenoble le... Parti de Grenoble pour M[arsei]lle le... Arrivé à Marseille le 7 thermidor * an XIII. Parti pour Toulon le 20 mai 1806. Arrivé à Mars[eille] le 22, et parti de Marseille pour Grenoble le... Arrivé à Grenoble le 31 mai 1806, ayant vu Aix, Orgon, Lambese, L'Isle, Cavaillon, Vaucluse, Apt, Forcalquier, Sisteron, Gap, Corps (les précipices les plus dangereux que j'aie passés), les lacs de Laffrey, Vizille et Brié. Parti de Grenoble pour Paris le 1er juillet 1806. Arrivé à Paris le 10 juillet, couché deux nuits à Plancy chez Crozet, vu Bray, Nogent, Méry-sur-Seine, la plaine rase de Champagne. Deux voyages à Clamart, un aux bois de Romainville, un à Montmorency, deux jours (30 et 31 août prés Saint-Gervais).

2. Il y a pour ce temps trois autres cahiers et quelques feuilles détachées pour la campagne de Vienne en 1809.

3. ... Bélile. 17 août 1806. *Whe I shall be polite as he * !*

le principe de perfectibilité qui est dans l'homme, qui ont développé des réflexions qui se présentent sans cesse à moi depuis plusieurs jours.

Dans quel genre m'importe-t-il de me perfectionner, et ai-je assez de passion pour me faire atteindre ce perfectionnement ? Lambert ne manque pas d'esprit, cependant il m'a cruellement ennuyé hier pendant une visite de cinq heures. D'où vient cet ennui ? D'une habitude à moi donnée

—

Brièveté *of* m.

—

Mélancolie ridicule, la diminuer ferme. Vu le 30 septembre 1806.

Brod — haine *and bark... love* * *!*

—

Mars *and amiable weather the 28*[the] *february* 1810 *.

—

Diminuer *my ridicul melancoly* *. (30 septembre 1806.)

—

A la fin :

« 30 l. 10 s. Latil. »

—

The man perhaps, but the men very little *.

—

Beu[gnot] = M. Doligny.

—

Alexandr[ine] *fest the 18*[the] *march* *.

—

Tatillonnage. (30 mars 1810.)

—

1810, du 15 février au 2 mai, deux mois et demi *.

par l'envie de me perfectionner dans l'art de connaître et d'émouvoir l'homme. Je regarde comme perdue toute journée dans laquelle je ne m'instruis pas. Il me semble qu'il y a un an je ne faisais exception à cela que pour l'art d'avoir les femmes. Je passais avec plaisir et même ravissement des journées entières avec Pacé, parce que ce qui ne m'instruisait pas dans l'art d'avoir les femmes me donnait l'habitude du monde. Sa grâce y était aussi pour beaucoup ; je trouvais dans sa société un bonheur dont j'étais bien loin, assis à mon bureau.

Je crois que Samadet avait raison en disant à moi de moi : « Vous bouillez encore. » Je ne sais pas ce que je serai définitivement ; je sens un extrême ennui dans ce temps qu'on passe en société les uns vis-à-vis des autres, chassés uniquement par l'ennui plus grand que l'on trouverait dans la solitude. Cet état m'ennuie si fort qu'il me donne de l'humeur.

Mais cette habitude tient-elle au système de passions qui doit toujours dominer chez moi, ou n'est-elle que l'effet de celles qui ont dominé jusqu'à ce jour ? Est-ce indice d'ambition ou seulement preuve de ma faculté de contracter des habitudes ? Elle est extrême chez moi.

Le travail du bureau de Meunier, qui n'était certainement pas attrayant, m'a donné du malheur pendant deux mois lorsqu'il a cessé.

Cette habitude pourrait me pousser à en prendre

de bonnes ; mais les vieilles définitions du génie qui vivent encore au fond de mon cœur, les opinions de Rousseau qui y sont de même, me donnent du dégoût pour tout ce qu'on n'acquiert que par une habitude constante et sage. Ce dégoût vient du moyen, jusqu'au mot *sage* (dans ce sens) m'est odieux. Ce mot réveille dans moi l'idée du talent martelé, si talent y a, de Marmontel, comparé au talent sublime de Jean-Jacques.

Voilà l'obstacle, il diminuera cependant à mesure que je me convaincrai qu'un des moyens du génie, un de ses éléments, lui est fourni par de bonnes habitudes qu'il sait se prescrire.

Ceci est vague ; si c'était plus serré, je l'aurais écrit dans un de mes moments de verve, où la raison n'est pas en crédit.

Probablement ma passion dominante, pendant un an ou deux, va être celle d'avoir un bel état dans le monde.

Pour cela, il faut acquérir :

1° l'amabilité nécessaire pour être vu avec plaisir ;

2° les talents de ma partie.

Il faut acquérir ces talents sans y joindre ce qui ordinairement nuit à ceux qui les ont, comme la pédanterie, l'orgueil, etc., etc.

Le peu et très peu de véritable esprit que j'ai dans le monde est dans le genre philosophique, un peu dans la direction de Duclos et de Voltaire, cela

ne convient point à la Perse, où je puis être appelé au premier jour.

Ma lettre pour Z est partie le 9 avril, je la copierai peut-être ici, j'attends sa réponse depuis le 21. Une lettre de mon oncle me donne quelque espérance : « Je saisirai la première occasion de le placer d'*une manière convenable.* »

Il faudra que j'acquière du talent dans cette partie. Je frémis d'avance, mais cependant ces hommes seront comme ceux que j'ai rencontrés ici, des Meunier, des Tivollier, des Samadet, des Guilhermoz, des Saint-Gervais, les femmes des Cossonier, des M., des Pallard, des Rosa, des Filip.

Ce second mouvement de raison vient de Y (Tracy). Cet homme a eu la plus grande et la plus salutaire influence sur moi depuis un an. La *L[ogique]* surtout, achetée le 15 brumaire XIV.

Je deviens prudent ; peut-être en Perse supprimerai-je ce journal. Le cahier précédent a été oublié quatre heures sur les bureaux de Meunier.

[Samedi 19] avril.

A deux heures, Meunier, Lempereur, Guilhermoz, Dufay, Mante et moi sommes sortis par la porte de Rome pour aller à la Sainte-Baume.

Assemblage ridicule et ennuyeux : Meunier, pauvre bête à sensibilité et à timidité ; Lempereur, cochon dégoûtant au moral comme au physique ;

Dufay, bête froide : Guilhermoz était le seul qui m'intéressât un peu, comme jeune plante, malgré son ton, etc., etc.

Nous avons fait environ dix-huit lieues en quarante-huit heures ; beaucoup plus fatigué le deuxième jour que le premier. Nous couchons à Gémenos après avoir bu une bouteille de bon vin à Saint-Marcel et une de mauvais à Aubagne, route de Toulon. Nous sortons de Gémenos à cinq heures. Route fraîche et assez agréable au fond d'un petit vallon ; ruisseau bordé de peupliers d'Italie dans toute leur fraîcheur ; fabriques de cuivre, d'azéma [*sic*] et de papier. Saint-Pons, trou où il y a de jolis arbres, mal vus ; une M sur deux arbres. Montée en zig-zag, trois heures ; du haut, on voit Marseille, les îles et la mer comme sur une carte bien faite ; descente, plaine humide, froide et sans arbres, de une heure ; bois mal en ordre adossé au Saint-Pilon. Nous grimpons, assez fatigués ; la Sainte-Baume s'écroule. Trou dans le rocher dans la forme d'une bouche d'homme ; petite chapelle gothique dedans, escalier en bois, statues brisées, humidité. Ces gens-là, incapables de rien sentir ni faire sentir d'agréable en un tel lieu, une douzaine de paysans et de paysannes qui en venaient ou y allaient.

Nous précipitons deux pierres, traversons la plaine suivant R*, trottons trois heures, arrivons à Saint-Zacharie. Petite fille morte, ses petites mains jointes, coloris de la mort fait, son œil à moitié

fermé, sa bouche comme exhalant sa dernière prière, profonde expression de tout son corps, de son œil ; rien d'horrible. Elle me touche profondément.

Comme je ne suis pas sensible comme les faiseurs de vaudevilles, les Dupaty père, etc., je ne ferai pas ressortir qu'il y avait un train * à quarante pas de là : cela, l'air d'inattention et d'aller tout comme l'ordinaire, me toucha cependant. Je fis un peu part de mes sensations à mes stupides compagnons, ils tâchèrent de les détruire. « On lui a croisé les mains comme cela, » dit Dufay, etc. Ce ne sont pas des gens de cette sphère. Je suivis de l'œil le prêtre qui était là, en étole ; il marmotte un peu, puis va au cimetière, la femme portait toujours la petite figure sur ses bras, sans caisse.

La petite n'avait pas la beauté grecque, mais tout ce qu'il faut pour toucher, rien de ce qui repousse, cet air dont le Tasse peint le chevalier tué par les infidèles. Je vais le chercher.

Le Tasse me touche, quoique je lui trouve de l'esprit. Le sentiment que me donna la petite fille n'est exprimé que dans les premiers vers de la strophe suivante, je le sentis plus profondément. Ce sentiment était tout saint et noble.

Le Tasse dit (chant VIII, octave 33) :

Giacea, prono non già, ma, come volto
Ebbe sempre alle stelle il suo desire,
Dritto ei teneva inverso il cielo il volto,
In guisa d'uom che pur là suso aspire.

Chiusa la destra, e il pugno avea raccolto,
E stretto il ferro, e in atto di ferire :
L'altra sul petto in modo umile e pio
Li posa ; e par che perdon chiegga a Dio *.

Nous soupons à Saint-Zacharie, ayant le train sous nos fenêtres jusqu'à onze heures du soir ; jolie allée et cascade antique de M. de Tournefort. Le lendemain, en avant avec G[uilhermoz], chemin exécrable bordé par l'Huveaune, Auriol, Roquevaire, bassin fertile de Roquevaire, beaux oliviers, mais cela est bien au-dessous du Dauphiné. Les coteaux sont superbes, parce qu'il y a quelques pins. Aubagne. Nous arrivons harassés à Marseille, après avoir encore revu cette Pomme, lieu cher et joli.

« Je ne savais pas que vous fussiez si tapageur, disait Lempereur ; vous jetez le saucisson comme cela. » Cela peint les sensations de notre illustre troupe. Passage comique du fossé sous la Renarde. Après le saucisson, l'autre *farce* a été faite par moi indigne, qui ai mis une approbation ridicule sur une affiche manuscrite d'un maire :

« Quelle bassesse, ô ciel ! »

Je crois que l'état qui me sortira de cette société me rapprochera du bonheur. Nous avons dépensé chacun 13 l. 5 s. × 6 = [79 l. 10 s.] Je n'étais plus si fatigué le deuxième jour et je m'animais.

Nous arrivons lundi, à quatre heures. Meunier menteur par politique ; trait frappant.

Mercredi [23] avril.

Aventure aussi basse chez Mme Pallard, ou plutôt sur la porte de la maison de Mme Lavabre. J'y ..... Rosa après l'avoir ....., le tout, pour la première fois, n'étant pour lors éclairés que par un réverbère (de Marseille) éloigné de vingt-cinq pas, y ayant de la lumière aux fenêtres des maisons vis-à-vis. Pour finir une matière si maigre et si noire, je la ..... à une heure, j'entrai chez elle à minuit. Je mourus bien vite de dégoût ; je lui fis cela deux fois, le lui fis faire six, et m'en allai bien dégoûté et honteux à six heures du matin. Oncques depuis ne l'ai revue, quoique je dusse y retourner.

Je le ferai peut-être pour l'..... La seule chose que j'aie à louer en elle, c'est qu'elle ne m'ait pas parlé de Mlle L[ouason].

Samadet m'était venu chercher à midi. Je conduis Mme Collavier au tribunal des voleuses ; plaidoyers des avocats.

Mme P. m'invite à dîner. Le fromage arrive, je suis très brillant pendant le dîner et les deux heures suivantes, mais non pas encore avec le *sec* et l'*indifférent* du bon ton.

1er mai.

Depuis dimanche, inquiétude non pas lâche, mais inquiétude. Ce jour-là, grande bamboche avec Guil.

Trichand, Blanquet. Je fais ça à la grosse fille brune du s^r ...* et à Théréson. Elle est charmante, mais on a dit à Trichand qu'elle avait la v.

J'attends chaque matin avec une extrême impatience la réponse de Z.

Le 29 avril, nous partons pour la Pomme, G[uilhermoz], Mante et moi, à minuit. Superbe clair de lune. Disposition aux aventures romanesques. Nous sommes à Saint-Marcel à une heure et quart, après avoir manqué la Pomme. Bonhomie du garçon d'écurie qui nous donne à coucher sur son foin. Nous repartons à cinq heures. Fraîcheur de la Pomme, que nous traversons. Rossignols.

Dimanche, je dînai chez Mme P. avec M. — Dispute sur le corn-beef et le rôti. « *Ames de boue,* » dis-je en parlant de Str. : ridicule senti par Mlle Henriette et bien relevé.

M[on] g[rand-]p[ère] m'écrit des lettres désespérantes. Je grille d'impatience de recevoir signe de vie de D[aru]. J'ai envie d'écrire au *bon* M[artial].

3 mai 1806.

Il y a vingt jours que je bouillais, j'étais rempli d'idées, j'en formais de nouvelles tous les jours. Depuis le 23, jour possible de la réponse de M. D[aru], je ne suis plus le même, je ne vis qu'au moment du courrier ; le reste du temps, je m'ennuie. C'est

l'espérance desséchante. Si j'étais à Corte, comme je désirerais mon état actuel ! Je sens combien le travail est nécessaire. Si j'avais seulement deux heures de travail nécessaire, je ne m'ennuierais pas tant. Mais comme je puis renvoyer le peu que j'ai, je le laisse s'accumuler et je suis en arrière de beaucoup.

Je fais de l'expérience : il faut souffrir pour être porté à faire des réflexions sur les moyens d'éviter l'ennui, et souffrir encore pour se donner la force de contracter les habitudes indiquées par les réflexions.

M[on] g[rand-]papa se fâche et m'écrit des lettres désespérantes ; je mourrais si je n'étais aimé de personne. C'est cette âme froide et vaniteuse qui a le front de me citer ce propos. Mr M... * m'écrit à la suite d'une lettre de mon oncle : « Vous le voulez? J'y cours. » Mélanie se fâche aussi ; Crozet ne m'écrit point.

Je n'ai point encore la vérole aujourd'hui samedi. Je suis allé voir la materie *.

4 [mai]. Dimanche.

Jolie journée pour Marseille. Siècles futurs, voyez ma misère ! Hier triste, apparemment de trop de forces. Je fais ça une fois cette nuit, je me trouve gai. De trois à six et quart avec Lambert et la petite Mimi Olivier, le père, la mère et elle ; Mon-

tansier tout pur, elle le genre catin et une figure qui lui donnera des chalands.

Nous dînons ensemble gaiement et philosophiquement. De là, chez Mme Tivollier ; je suis tendrement avec elle et assez bien, si l'on pouvait l'être avec une telle sécheresse. De là, chez Mme Filip, d'où je sors à une heure du matin après avoir perdu douze livres.

J'ai été vraiment heureux les deux premières heures que nous avons passées avec Mimi. La vérole ne paraît point encore. J'écris demain à Martial.

6 mai.

Je reçois la terrible lettre de Ch[eminade] contenant la conversation de Mme J[aubert] avec Mme D[aru] *. Elle ne m'abat pas, elle me donne de l'énergie. Serait-ce de l'orgueil ? Enfin, j'écris neuf pages à Ch[eminade] et sept à mon oncle sur ce grand cas. Lambert, vu la lettre de D[aru] en date du 23 mars, celle de mon oncle contenant extrait de celle de Mme R., croit qu'il y a encore à espérer, que M. D[aru] a une dent contre moi, dent qui vient de ma désertion.

Moi, je crois qu'à me voir aud[iteur] je ne dois plus prétendre. Ch[eminade] se forme infiniment, voilà la deuxième lettre charmante qu'il m'écrit : il doit cela à son Aglaé. C'est Sargines.

Ecrit hier 5 à M[arti]al ; mes deux lettres partiront demain 7.

Mercredi 7.

Déjeuner pique-nique chez Mme Pallard ; ennui de midi à trois et demie. Visite à la petite Mimi Olivier ; profonde pitié : vivent trois avec 49 livres ; sa coquetterie. J'arrive chez Mme Tivollier le cœur navré. Je joue au boston, vais à dix heures chez Mme Pallard ; bouillotte. Son inquiétude, son humeur ; la vindicative, susceptible Mme Decrai voit en sortant qu'on mange dans la salle-à-manger. Mme P[allard], en me racontant un faux-fuyant qu'elle a donné hier à M. Decrai, emploie le même sourire dont elle use avec tout le monde, moi le premier. Changement des hommes ; j'ai une discussion confidentielle avec Samadet, je sors avec du courage d'âme et la tête montée aux affaires et au monde d'une maison où j'étais entré le cœur navré et la pitié la plus profonde.

Perrégaux et Laffitte *, précédé de Perrégaux : 1° pour la sénatorerie ; 2° le dîner à la campagne, où l'on ne parle pas d'affaires. Perrégaux : « Mon frère a joué une fois en sa vie ; un homme qui a joué n'aura jamais ma procuration. »

Il ne fait plus d'affaires avec les gens qui ont failli, même avec ses amis. Cinquante-cinq ans, six millions, sénateur, beau-frère de Marmont.

11 [mai]. Dimanche.

Je lis l'*Histoire d'Angleterre* de Hume ; après m'être forcé à lire le premier volume, je commence à en prendre un peu l'habitude et cela me tire un peu de mon ennui. J'attends chaque courrier comme le Messie.

J'apprends l'anglais. *What a caracter ? To demand to* Crozet *.

Promenade avec Mme Hornbostel, Mme Tivollier et cinq ou six enfants, sur les bords de l'Huveaune, de cinq à neuf. Bastide de M. de Saint-Jacques, charmante de fraîcheur, à une petite demi-lieue.

15 mai. Jeudi. Ascension.

Deux traits frappants, le premier des habitudes des Marseillais. Mme Tournier, aujourd'hui, à onze et demie, est en-dedans de sa porte avec deux de ses amies, ses enfants jouent dans la rue. Mme Emeric, jeune femme vis-à-vis, est assise tout-à-fait en dehors de sa porte, sur le seuil. Mme Tivollier aime beaucoup à être sur sa porte.

Deuxième trait : caractère du commerce. L'Amour, ce pauvre diable crieur de nouvelles, comme Lemaire à Grenoble, est dans le café Casati, se promène dedans comme feraient Tivollier, Bacuet ou un autre, absolument d'égal à égal. Ils font chacun leur commerce. D'ailleurs, pourquoi éloigner cet

homme ? On peut avoir des affaires à traiter par son moyen. J'ai vingt traits aussi forts ou plus forts que celui-ci qui démontrent clairement ce trait de caractère, qui doit appartenir plus ou moins à tous les négociants.

Mardi passé, vu la raffinerie de sucre de Meindret et Reynaud.

Le soir, dîner d'Arrhain ; grossièreté et tristesse stupide des convives. Les artisans, n'étant pas retenus par la décence, seraient peut-être plus gais. Pas la moindre étincelle, le tout de la bêtise la plus stupide et de la bassesse de sentiments la plus repoussante. Bouillabaisse, truffes et brandade : 5 livres 10 sous.

J'attends toujours le courrier de chaque jour comme le Messie. Je commence cependant à devenir raisonnable ; quelque défavorable que soit la réponse de Z, j'y suis préparé. Je commence aussi à supporter moins impatiemment le manque des lettres de Crozet, qui ne m'a pas écrit depuis cinquante jours.

J'ai lu hier dans mon lit jusqu'à une heure, avec plus d'intérêt qu'aucun roman ne m'en a inspiré depuis deux ans, le deuxième volume de l'*Histoire* de Hume. Le voyage de Marseille m'a mûri pour l'histoire.

Combien mon ancienne opinion sur ce genre était peu fondée, et combien elle devait sembler ridicule ! Avis pour n'énoncer jamais d'opinion tranchante.

En quelque trou que la volonté de Z me confine, me faire présenter en arrivant chez le préfet et tout ce qu'il y a de mieux. Je m'ennuierais moins chez Mme Thibaudeau que chez Mme Pallard. La société de Mme Pallard ne m'a servi qu'à conquérir Samadet et un peu elle ; mais on ne fait qu'y discuter et, pour comble de misère, M. S[amade]t et elle ont les esprits les moins pleins de bon sens possible. Elle loue Fouquier et déchire Carnot : le premier l'a bien reçue, le deuxième, mal. Déclamation de Sam[adet] contre tout homme qui ne croit pas en Dieu. Véritable sujet de Chateaubriand. Ch[ateaubriand] le conduirait au diable. Nulle connaissance de la vraie vertu. Sagesse et usage de M. Triol, homme estimable. Grossièreté de Mme P[allard] et de M. S[amade]t à l'égard d'Ardisson, qui les lâche. Collection de vieilles dégoûtantes, sept à huit. Mme Decrai la seule passable ; ligue de cette canaille contre elle.

De tout cela, dégoût et ennui extrême.

Il y a trois mois que je n'ai pas ouvert Racine ni Corneille, j'ai lu il y a huit jours mille ou quinze cents vers du Tasse qui, malgré ses pointes, à chaque

octave, m'ont enchanté. Je sens que j'aime de plus en plus Shak[espeare] ; pour moi, c'est le plus grand des poètes. Molière, le seul à lui comparer. L'ambition, qui me tient plus ou moins depuis deux mois, me rend incapable de goûter La Fontaine comme je le faisais il y a dix-huit mois. Aussi ne le lis-je pas.

Je commence à trouver M[élanie] bête. Je me rappelle mille et mille traits prouvant peu d'esprit ; après son départ, immédiatement joie de ma liberté ; quarante ou cinquante jours après, velléités de regrets. Actuellement, appréciation juste, je crois : beaucoup d'amitié, de l'amour même si elle voulait ne me pas tyranniser et ne pas toujours se plaindre. *Ecce homo.*

Je manque d'imagination sur tout ce qui est politesse. Je commence seulement à y penser depuis dix-huit mois ; les trois quarts du temps j'ignore les usages et n'invente rien d'aimable à dire, mais j'imite fort bien, et les exemples ne sont pas perdus. Mon caractère du côté du monde a dix-sept ans au plus ; un an de vie avec M[arti]al, si j'avais le bonheur de lui être attaché, me formerait.

Je fais presque chaque soir un boston avec la sèche et bête Mme Tivollier ; cela m'ennuie beaucoup, mais où aller ?

Je sors à une heure de chez Mme Filip ; j'ai fait la bouillotte de Mlles Baux. Je suis décidément timide quand je suis huit jours sans aller dans le monde. Grande confidence de Mme Filip sur ce pauvre Frédéric ; elle me dit de vingt manières très claires qu'il l'avait, cela à propos de bottes. Tous les jeunes gens sont venus à dix heures, très contents du ballet, le *Retour de Terpsichore* de Coindet. Mme Pallard n'y était pas. M. Samadet m'accable de compliments outrés : « J'avais soif de vous voir, » etc. Je me suis levé à huit heures, ai lu les journaux, une lettre de M[élanie]. Je lui ai répondu, ai déjeuné avec des fraisse (venant en pots de Toulon), pris du café, lu dix-huit pages du troisième volume de Hume, dormi une heure et demie, fait mon thème anglais, dîné, venu chez Mme Tiv[ollier] faire un boston jusqu'à huit heures et demie, sermonné Mante une demi-heure en allant passer devant les fenêtres de Mlle Castinel, entré chez Mme Filip à neuf heures et demie. Voilà une journée plutôt agréable que triste. Il me faut pour être heureux un travail où l'esprit travaille et qui tende à un avancement : auditeur, avec des rapports à faire, des moyens de se distinguer, m'allait à merveille.

17 mai.

Il y a un mois que je prends chaque jour une demi-tasse de café, je n'en ai point pris aujourd'hui et suis infiniment plus gai, plus au niveau des

hommes. Il semble que le café donne le génie et la tristesse ; cet effet, qui est frappant aujourd'hui chez moi, je l'ai éprouvé plusieurs fois.

Lambert est parti cette nuit sans que nous ayons pu nous voir hier.

Hier, ballet qui m'ennuie mais qui amuse les Marseillais, ce qui est plus intéressant pour Philippe Brulo *. C'est le *Retour de Terpsichore*. Ces gens-ci ont un dégoût mortel pour la tragédie, ils ne la comprennent pas. Comme ils rient quelquefois à contresens à la comédie, ils la détestent, mais elle le cède à l'opéra qui, à son tour, le cède au ballet, qu'ils aiment par-dessus tout. Hier, le *Tartufe*, où les acteurs mettaient des mots les uns pour les autres, toujours des contresens : « Un homme enfin. Qui suit, » etc., au lieu de : « Un homme, enfin, qui suit, » etc.

Dimanche 18 mai.

Je prends la résolution d'aller à Grenoble, sur une lettre de mon oncle. Je vais ensuite me promener au Cours et aux Allées avec Mante, qui m'avait aidé à prendre ma résolution. De là, au grand cercle, une heure. De là, à la maison où, après avoir fait disputer les chiens, nous dînons, Guillaume Trichand, Mante et moi. De là avec Guil[laume] à la montagne Bonaparte pour chercher Mme Tivollier ; elle n'y était pas. Nous en faisons le tour et je vois parfaitement, à un beau soleil couchant, cette ville

et cette mer que je vais quitter. Nous allons au tertre sur la droite du chemin des Chartreux, but ordinaire des promenades de Mme Tiv[ollier] ; elle y était depuis deux heures, avec son mari et M. Pey, l'aîné. Nous revenons, après une heure ; il y avait train sur le boulevard, devant les bains de Th. Gilli. Nous prenons des glaces. Nous revenons chez elle, y restons demi-heure dans l'inaction, parce qu'il n'y avait pas assez de monde pour faire le boston. Enfin Victor arrive d'une partie de dimanche (avec des vieux ; ils s'amusent bien pour leurs cinq livres, dit Guil[laume]). Nous faisons quelques tours, lui dormant debout. Je gagne quatre francs à travers les odeurs combinées du chien et des pieds de ces Messieurs et de Madame. Elle se met à jouer un piquet avec Guillaume ; je les vois jouer un instant. Je viens de les quitter ; depuis, j'ai fait mon thème d'anglais et me voici.

Voici la vie que je quitte, il faut avouer qu'elle ne me mène pas loin.

J'irai demain dans la nuit à Toulon, mais seul. J'ai presque formé le dessein d'aller à Grenoble par la petite route : Aix, Manosque, Sisteron, Gap, La Mure, etc.

20 mai.

Je pars le 20 mai, à trois heures du matin, pour Toulon. La veille, je me retirai à minuit sonnant de chez Tivollier. J'allai prendre un verre d'eau-

de-vie au café Chinois. Solitude et silence profond des rues. Réverbères brûlant en silence. Je ne rencontre que deux personnes, dont l'une était Crozet l'aîné qui s'en allait en chantant.

Ce silence et cette solitude à minuit sonnant.

Je pars à trois heures. Il nous en coûte huit livres par place. Trois compagnons. Esprit Alléon ayant le moins d'esprit possible, ignorance crasse, quarante ans, une de ces figures qui passent pour jolies aux yeux des femmes, n'annonçant que beaucoup de petite vanité, se mettant de mauvaise humeur pour la moindre contradiction et vous réfutant par des assertions on ne peut pas plus ridicules. Il m'amuse le premier jour, je m'exerce à rompre mon caractère de fer, à avoir l'air d'approuver les opinions que je déteste le plus. Peine que j'ai. Le deuxième jour il m'ennuie à la nausée, je ne lui parle presque plus.

M. d'Heureux, fils d'un capitaine de vaisseau, vingt ans, allant en Dalmatie ; ressemble à Paul [de] Barral ; bon enfant, mais quelle ignorance ! elle est vraiment rare. On dirait un paysan qu'on a revêtu. Il paraît que la chasse est la seule chose à laquelle il ait un peu réfléchi, et un peu aux femmes. Il nous dépeignait la conduite de la maîtresse du commissaire de police de Permon non pas bien, mais avec plus de finesse et de profondeur que le reste de sa conversation.

Le troisième était un bon bourgeois, je le crois

employé dans l'artillerie, il est à Toulon depuis trois ans, a une figure tendre à la Bigillion (François) *. Il portait un petit chapeau à la *Paméla* à sa petite fille, âgée de sept ans ; grand ennemi des lycées*. Il nous raconte qu'il avait eu le malheur de perdre sa femme, etc., etc., et choses de cette force. Grand ennemi de la marine : il reproche de la lâcheté aux officiers de cette arme. Il a de l'honneur, il relève le jeune d'Heureux qui, parlant de l'état militaire, mettait le danger dans la balance ; inflexible sur ses devoirs.

Nous faisons un mauvais déjeuner à Cuges. De là au Beausset, gorges d'Ollioules dans le genre de la grotte, aux Echelles ; excellentes positions militaires*.

Nous en sortons. Orangers en pleine terre. Premier aspect de la rade, vue superbe ; six bâtiments en ligne, de cette manière ; je voyais de φ*. Nous avions passé en route devant un jardin de l'amiral Ganteaume *, qui me semble ridicule et que l'on trouve superbe. Dans cette partie, en général absence totale de goût à Marseille.

Nous passons devant celle du capitaine L'Infernet. Nous entrons à Toulon ; remparts, pont-levis et portes en très bon état. Mon bourgeois me dit qu'il y avait trente-six forts dans les montagnes qui avoisinent Toulon. Voici une idée de ces montagnes vues de la mer*.

Toulon est bâti sur une lisière de terre de demi

lieue de large, venant en pente des montagnes à la mer. La chute des montagnes est tapissée d'un nombre infini d'oliviers ; ils sont bien moins agréables à voir que nos chênes.

Toulon a douze mille habitants, tout ce qui ne tient pas à la marine vit de ce qu'il vend aux marins.

Vilaines rues, comme celles de Grenoble, plus laides encore, pavées en petites pierres pointues. La chute est forte lorsqu'on quitte la rue Saint-Ferréol de Marseille.

Nous entrons par une longue, courbe, vilaine rue, pavée en casse-cou, nommée rue Impériale*.

27 mai 1806.

Parti d'Humières à quatre heures, arrivé à Apt à neuf heures, reparti à dix. Nous nous arrêtons un moment à La Garde de Dieu *, filons et arrivons à Forcalquier à sept heures.

Collines, montagnes, grande quantité de chênes. Plus la nature sèche des environs de Marseille; mais, comme rien n'est grandiose, pas d'impression profonde.

Les villages sur le sommet des montagnes ; quelques-uns, comme Mont-Saint-Justin*, élevés d'une manière aussi incommode que possible*.

Nous passons par Cereste, appartenant à la famille Brancas. Belle allée de noyers. Château démoli, comme celui de Villemus, comme tous.

Forcalquier, ayant de hauts clochers et des tours, a l'air bien plus noble que Apt. Il y a aussi un sous-préfet (M. de Clementis) *.

Je viens d'écrire à Mél[anie] ; il est huit heures et demie, je meurs de sommeil. J'irai demain à Sisteron pour 6 livres.

28 [mai].

J'écris ces lignes à Sisteron, dans une chambre donnant il est vrai sur des latrines et un égout abominable, mais apercevant de loin le faubourg de la Durance et quelques arbres.

Ville horrible et empestée, mais jolie vue à la jonction des deux rivières*. Cependant, nature maigre de montagnes.

L'odeur de province redouble, j'y suis pour le coup. Air ennuyé des habitués campés devant le café, air bête de tout le monde. Mauvaise humeur importante de la servante. Air piquon de la maîtresse.

Rue empestée. Quatre jolies filles travaillant, malheureusement, huit ou dix pas au-dessous de la porte du Bras d'or.

Le séjour de Marseille m'a infiniment guéri de ma timidité, m'a formé le caractère (fait prendre des habitudes conformes à mes réflexions). Je suis disposé à prendre tout en gai et je me guéris de ma mélancolie, preuve qu'elle était d'orgueil blessé. Avis aux adorateurs de la mélancolie.

Cependant, la vue d'une petite ville m'est encore pénible à supporter. *Transeat a me calix iste.*

Je m'ennuie de voyager. L'ennui de ne point voir de société y est pour beaucoup. Je guéris de ma mélancolie, mais je contracte de nouveaux besoins.

A deux lieues de Forcalquier, oliviers aussi beaux qu'à Toulon. Durance occupe tout le fond d'un immense vallon. Mon conducteur me dit : Refus aux Juifs... L'étouffé du temps... n'accablez pas... la peine me rend machine*.

De Pertuis à Sisteron, vilaine nature de montagnes, mais rien ne rappelle la sécheresse des environs de Marseille.

Toujours villages à la pointe des montagnes. Il faut f. [*sic*] à Gren[oble] pour me désennuyer, autrement j'y meurs.

30 mai 1806.
Gap, auberge de Marchand, 10 heures du matin.

J'ai manqué d'activité avant-hier soir à Sisteron ; j'en suis puni par un séjour de vingt-quatre heures à Gap. Je ne pars qu'aujourd'hui par le courrier, à une heure (24 livres). Une chaleur étouffante mal à la peau des pommettes. Tourment de vouloir arriver à 2 heures et d'être monté sur une rosse indigne.

Gap est seulement une petite ville, et Sisteron n'est qu'un sale bourg. Gap est une préfecture.

Ladoucette* a, dit-on, soixante mille livres de rente et 26 ans. Quel ennui de passer cinq ou six ans de sa vie dans un tel trou ! Je crois qu'un préfet doit être enchanté d'être à Grenoble.

Gap, dans un bassin entouré de montagnes assez hautes, médiocrement boisées, et en seconde ligne des montagnes couvertes de neige entièrement (tout ce qu'on en voit).

Dans l'intérieur, quel désœuvrement ! Quel ennui ! Hier, au café, un ennuyé s'en plaignait tout haut et prouvait que sa plainte était fondée par le manque d'intérêt de ses propos.

Mon hôte a plusieurs filles, dont les trois plus grandes se sont tenues constamment dans une chambre qui communique avec la mienne par une porte dont un battant n'est que bâillé, lorsqu'il n'est pas ouvert.

Je sens trop le bon ton pour dire et faire les choses de mauvais ton qui étaient nécessaires pour profiter de cette porte ouverte. Cela viendra.

Hier, elles chantèrent et déclamèrent dès qu'elles me surent dans ma chambre, à 9 heures s'habillèrent pour aller à un bal voisin. Une vielle qui n'allait pas en mesure et jouait faux les faisait danser ; elles se mirent à chanter ; j'entendis des sons uniques par leur fausseté. Vers les 10 heures, grands cris : le feu, je me lève. C'était quelques morceaux d'amadou qui brûlaient dans une boutique en face de ma chambre.

Je lus un chant du *Tasse*, il me toucha ; hier soir, en me promenant autour des murs tombants de Gap, j'avais l'âme portée à la mélancolie. Je réfléchis ce matin à un poème épique ; combien je sens mon esprit au-dessous d'une telle entreprise ! On peut faire un poème épique entièrement neuf par les sensations qu'il donnerait aux lecteurs *.

Je lis dans le *Moniteur* une ode de Lebrun. Enflure dans l'expression, qui, d'ailleurs, ne peint pas. Une seule strophe me paraît assez bonne.

Comment aucun observateur n'a-t-il encore été frappé de la nécessité où la réunion en grande masse mettait les hommes d'être plus agréables les uns aux autres qu'ils ne le sont dans les petites sociétés? Faute d'expérience, je ne puis pas décrire ce que je sens, mais je sens une nuance très marquée entre Marseille et Gap, comme entre Marseille et Paris.

Un air d'ennui et d'aigreur tout à fait inconnu à M[arseille] ; à Paris, je crois, une vanité qui ne demande qu'à vous amuser pour être contente d'elle.

Quelle vertu qu'une telle vanité ! La parfaite vertu serait de partager le bonheur des autres par sympathie, d'en être heureux parce qu'il prouve notre esprit ; mais enfin, l'effet est le même.

A Paris, on est exposé à voir le ridicule des prétentions. Les Berthelot, les Jocrisse, les Mauléon y sont communs, mais aussi on y voit des Pacé, qui, ailleurs, n'auraient été que des Lemey.

Mme Lemey. Corruption de Marseille. Chose à

éclaircir avec Lambert. Mme Guérard, la mère de cette grande créature.

Ce que j'écris en province (Marseille excepté) m'est ordinairement insupportable par l'enflure et la ridicule importance.

Pour fuir l'ennui à Gr[enoble]*,... levé matin, et la grammaire.

Il faut, comme au physique, brusquer les maux de cœur qui me viennent et que je commence déjà à sentir ici. Lire Guibert *.

Tout semble fade lorsqu'on sort d'un pays où l'on poivre et sale beaucoup : une des causes de l'ennui que l'homme du monde ressent en province. Quel sel au bal d'hier soir, sortant des bals de salon, ou même de ceux de Mme Filip ? Quel sel à ces derniers, sortant de celui de la duchesse de Clèves?

Quel sel ont les femmes de province, quand on est habitué à celles de cour ? La nouveauté, l'innocence, la naïveté, la grande âme, *what a character small I have at the c.* *

On s'exagère les défauts de l'endroit où l'on est.

C'est pourquoi peut-être Helvétius ne dit rien de la province. L'erreur de R[ousseau] la lui faisait aimer comme s'approchant de la sauvagerie.

Duclos seul en a dit un mot qui l'a peinte, et Picard a fait sentir ce mot [1].

1. Aujourd'hui 30 mai est arrivé ici le *Moniteur* du 25.

Le simple fait peur aux provinciaux et leur paraît nu, à plus forte raison lorsqu'il est joint au grand. C'est ce qui les empêche de suivre jamais une mode. La grandeur de ma touffe épouvantait le perruquier de Sisteron [1].

Grenoble, 27 juin 1806.

Il y a loin de Toulon à Grenoble ; je n'ai pas écrit un mot depuis ce temps-là, par dégoût pour l'écriture. D[aru] ni Martial ne m'ont pas répondu un mot. Je me crois sur quelque travail à la signature. Les lettres de Cheminade me font craindre les Droits réunis, mais je veux les refuser.

J'ai fait ici tout ce que je voulais, mais mon mépris pour les hommes s'est beaucoup augmenté. J'ai vu quelques actions vertueuses, mais presque toutes par des motifs vicieux. Je crois que je me suis un peu guéri de ma présomption.

Ce qui m'est le plus prouvé sur moi, c'est une facilité extrême à m'attendrir jusqu'aux larmes.

1. *Voyage* :

De Marseille à Orgon, diligence.....	15 l.
D'Orgon à L'Isle.....	4 l. 10 s.
De L'Isle à Apt on me demandait 12 l., je vais à pied.	
D'Apt à Forcalquier, jument blanche....	12 l.
De Forcalquier à Sisteron, cheval.....	6 l.
De Sisteron à Gap, rosse.....	7 l.
De Gap à Grenoble, courrier. Nous partons à 1 heure et arrivons à...	24 l.

Alors toutes mes bases de jugement changent dans un instant.

J'ai perdu presque tout mon enthousiasme pour les grands écrivains. Leur basse et petite vanité a coupé le cou à mon admiration. Je les vois dans le genre de *my zio* *, charmant (aux petites fautes de goût près) dans ses lettres, petit, ridicule et odieux lorsque l'on voit sa conduite.

Mon père s'est rapproché de moi, cela m'a fait plaisir ; avec plus de franchise de sa part nous vivrions bien ensemble, nous nous rendrions heureux.

L'art de bien vivre, qui me semblait un mot il y a un an, me semble très difficile à cette heure : il faut beaucoup de sagesse. Vivre sans cesse avec quelqu'un et bien est le point où il faut arriver. Faure a raison, c'est très difficile.

Rien ne me donne beaucoup de plaisir. Les transports sont morts chez moi, excepté des transports de demi-heure pour les femmes. Hier soir, par exemple, un quart d'heure de vif plaisir avec Mme Galice en revenant de la porte de France*, mais bien vite gâté par l'envie d'être aimable. Cependant, soirée agréable.

Je ne crois pas cependant que je l'aie.

1806

PARIS*

VOYAGE A PARIS POUR AVOIR UNE PLACE

10 août 1806.

J'écris ceci le 10 août, je suis arrivé à Paris le 10 juillet, après être allé voir Crozet à Plancy-sur-Aube, en Champagne. Voyage de Lyon.

Mon chanteur Lefrançois ; sa platitude, caractère artiste (que donne le cabotinage). Soumission extrême et respect de domestique pour les préfets et autres autorités.

Ma femme à sentiments (Mme Trumel, de Bellecour à Lyon), femme religieuse et à grands sentiments, mais au fond aimable ; je me dessine un caractère charmant à ses yeux. Je crois que nous nous serions eus avec plaisir. Mais le lendemain ? Au reste, il aurait fallu longtemps pour cela. Nous nous séparons à Mâcon, elle a de l'usage. Excellente hôtesse et auberge, « à l'hôtel de l'Europe », je crois.

Etat-major d'un régiment de chasseurs à cheval.

M. Charles, de Chalon, son fils noyé, ses confidences, déjeuner chez lui, sa femme, etc.

Bon sens et instruction de Laguette ; ses yeux bêtes, d'animal. Facilité des femmes allemandes, il n'a pas l'air menteur.

Ce que j'entends par l'air allemand, bien vrai.

Je le quitte à Pont-sur-Yonne pour aller voir Crozet. Cette course me coûte 96 livres.

Horrible douleur des cahots en patache.

Bonhomie, bonté, douceur, sentiments tendres de mon conducteur de Pont-à-Bray (9 livres), mais bêtise et attaqué de la poitrine.

1° Ton de plaisanterie et facilité de mœurs.

2° Genre gothique dans les églises et édifices, ressentiment de ce genre jusque dans les cabanes.

Depuis Autun à peu près (mais surtout plaisanterie), quelle différence de ce caractère avec celui des Provençaux ! Voilà l'idée (comme observateur) qui m'occupait le plus.

Je passe par Nogent ; de Nogent aux Granges, je crois, air coquin, avare, double, de mon conducteur. Château de son avarice pas aimé.

Plaine de Champagne : craie, grands arbres, horizon absolument rond dans une plaine absolument plane.

Je passe par Méry et arrive à Plancy. Bourg riche par le commerce, ton de plaisanterie aussi remarqué par Crozet.

Sa dignité, paroles bien développées, gestes qui visent à la noblesse, mais quelque stérilité d'idées ! Je ne retrouve le Crozet de la lecture de *Polyeucte* que dans de courts instants. Ne jugeant pas d'en haut. Sa société des dames L. B., d'Auxerre * ; peut-être attaché à elles par ses succès.

Je me prépare aux mécomptes (désappointements), sans cela j'aurais été malheureux. Je n'ai point trouvé le Crozet que je venais chercher.

Parc de M. de Plancy, bois charmant le long de l'Aube ; réellement frappant. Je pars après deux jours.

Nous parlons de *love* ; histoire de Jules * (il veut se jeter par la fenêtre) ; *books* ; mon affaire avec D[aru] ; Mme de Staël.

Je lui développe la constitution anglaise. Il m'accompagne jusqu'à ...*, sur la grande route de Troyes. Là, je prends à onze heures la diligence de Paris. La vanité le travaille en diable, et lui ôte le naturel et l'onctueux.

[16] août 1806. Samedi.

J'ai goûté aujourd'hui le solide plaisir d'avoir fait mon devoir, devoir d'ambition. J'ai lu très bien les soixante-dix-huit premières pages de l'*Esprit des lois*. De là chez M[artial] (à trois heures), il me mène jusqu'au boulevard Coblentz. Excellente visite. Il me parle d'Adèle ; son ton décidé. La

mère, du vivant de M. P[etiet], avait laissé engager les espérances avec Alexandre *.

De là, chez Duchesnois ; deux tours de jardin, ses superbes yeux.

Je reviens chez Mme Badon ; plaisir véritable.

De là dîner avec F[aure] et Michoud ; j'étais extraordinairement animé aujourd'hui. J'ai vu ensuite Mars dans l'*Intrigue épistolaire*, et *Henri IV* *. Elle est le vrai beau. Quel jeu muet ! Etonnement, inquiétude, surprise profonde, malice d'une grande âme.

Le parterre était plein, l'*Intrigue* a été très goûtée. Dugazon pourrait jouer divinement Fougères, il le charge, il ne sait pas choisir *in the luxuriancy* * de ses moyens.

Demain Mme R. vient me prendre à sept heures pour Clamart.

20 août 1806. Théâtre.

Depuis le 10 juillet, jour de mon arrivée, j'ai tant fait de choses remarquables pour mon objet (dans les deux maisons rue de Lille et dans la maison de la rue du Sentier), que ma paresse m'a empêché non seulement de les décrire avec leurs motifs, mais encore de les noter. Je veux au moins tenir registre des pièces que je vois.

J'ai vu deux fois *Henri IV*, la première avec des billets donnés par Duchesnois et venant de Legouvé ; je n'en ai pas plus applaudi pour cela. Les

premières fois que je suis allé aux Français, je m'y suis beaucoup déplu [1].

Je suis allé une fois à Feydeau, les pièces (l'*Opéra comique*, la *Mélomanie*, *Saint-Foix*) * m'ont fait mal au cœur. Le petit homme tout rond, bête, plaisanté et puis maltraitant les jeunes gens qui se moquaient de lui. Une fois chez Picard *, qui m'a paru un peu moins ennuyeux. La *Petite Ville*, vérité, identité avec les mœurs de province. Le *Revenant* de Beausol, bêtise. Le jeune acteur Firmin.

Début de Rosambeau et Saint-Eugène * dans *Phèdre*. Je ne vais pas chez D[uchesnois] ; j'ai grand tort : Pacé, Legouvé, Maisonneuve, Chazet y étaient. Je la trouve outrée, déclamante et froide dans *Phèdre*, ayant l'air de jouer la comédie et non de sentir.

Le *Chevalier à la mode** nous ennuie, mais est cependant de bon comique.

*Jeunesse de Henri V**, 2e acte acheté par le premier et le troisième, gentils.

Le *Tartufe*, Mlle Mars, l'idéal du beau ; dans des moments elle me semblait une figure de Raphaël vivante ! Je me suis senti au bord de l'amour dans la *brouille**. Je l'ai vue ensuite dans l'*Intrigue épistolaire* ; l'inquiétude, la joie, la finesse d'une grande âme. Quelles nuances ! Quelle vérité ! C'est sublime.

1. Allé une fois chez Dugazon, vu le prince de Bavière, sot, jouant le prince. Dugazon bête. Wagner plus bête que l'année passée.

Dugazon : luxe de moyens parmi lesquels il ne sait pas choisir ; moments de vérité.

Les *Deux Frères* * me font mal au cœur. Le charmant et naturel Michot * me fait pleurer par deux mots, la première fois que je vois *Henri V*.

Le public sent parfaitement le *Philinte de Molière*. Fleury le joue fort bien, à l'organe près ; des morceaux dits d'une manière divine. Que cette pièce traduite en beaux vers, en faisant des coupures aux raisonnements et les éclaircissant, serait superbe ! Fleury me fait venir les larmes aux yeux quand, à la fin, il rompt avec Philinte.

*Gaston et Bayard**. Enflure éternelle, héros monarchiques qui me tordent la peau ; Duch[esnois], une scène, huit ou dix vers ; dans le reste, froide et déclamante. J'espère du débutant Saint-Eugène. Talma joue bien, mais un peu monotone. Quel rôle pour lui s'il a de l'âme !

Contemple de Bayard l'abaissement auguste,

et autres choses *nobles et grandes* de ce genre. Cette pièce avait enchanté l'âme de Mélanie ; puis prenez les femmes pour juges, mettez votre bonheur dans leurs mains, artistes ; voilà leurs jugements. Les larmes de la beauté à vos ouvrages peuvent vous séduire, mais la raison doit vous montrer un instant après ce que cela vaut.

Je n'ai encore vu Talma que dans *Henri IV* et *Bayard*.

A Buffa *, le jour de l'ouverture : *Il Matrimonio segreto* à côté de Bruni, de sa femme, de David. Troupe mauvaise : une petite chanteuse sans l'âme grande et l'étoffe de Strinasacchi. Mme Crespi * chante faux d'ailleurs ; je la prenais pour l'aimable et sémillante Fedi.

Une seconde fois le *Matrimonio.* Je sens tout à fait mon âme, que la première représentation avait réveillée. Depuis lors, deux fois le deuxième acte ; je n'avais pas le temps d'arriver plus tôt.

Une fois les *Cantatrici villane**, que Faure avait le front de préférer au *Matrimonio.*

Aujourd'hui (moi épuisé pour avoir fait cela deux fois avec M[élanie] et avoir sué horriblement toute la nuit), je trouve l'ouverture gentille.

L'ariette de Zonzon jolie. Expression vraie profondément de la petite Crespi (Zonzon) parlant à Barilli, le *maestro di capella.*

L'ariette où elle feint de se moquer de lui assez jolie, le reste sans expression, cela même bien loin du *Matrimonio.*

Carmanini, ce bouffe de Milan qui jouait si drôlement dans la *Mélomanie italienne*, dans le *Podestà di Chioggia* *, à qui Mme Petiet prétendait que Martial ressemblait, est charmant de vérité dans le rôle du goutteux. Sa feinte bravoure envers le housard, ses coups de chapeau, la manière dont il se précipite dans la maison à la vue d'une petite fille, très comique.

Barilli est bien loin du comique de bon ton de Martinelli, mais il a une voix bien plus forte.

(Je lis avec beaucoup de plaisir l'*Esprit des lois*. J'ai été reçu franc-maçon vers le 3 août (123 livres).)

Me voilà, je crois, au courant pour le théâtre en ajoutant que j'ai assisté au deuxième concert de Mme Catalani (parfait) et une fois à l'Opéra dans la loge de Martial, peu de jours après son arrivée. *Œdipe* ; le *Retour de Zéphire* *.

Œdipe entendu et non vu à Saint-Cloud ; heureusement ; archi-mauvais ton prouve de l'esprit aux yeux de Pacé ; avis au lecteur : fais *or a book or a comedy**.

21 août 1806.

Je viens de chez Martial (dix heures un quart). Saint-Vincent, son commis, manque de bon sens, et cependant il en a la physionomie. C'est une qualité rare qui, dans les affaires, à la longue, doit faire effet. Y porter le bon sens le plus rigoureux, examiner là-dessus les commis.

Ensuite, j'ai trouvé M. de Pacé lisant le contrat* ; mécontent, va chez Z * pour qu'il le renvoie. Pacé occupé, chagrin, en colère. Moi, très bien reçu, ami.

Hier, vu Badon pour la première fois.

22 août.

Levé à sept heures, lu cent vingt pages de l'*Esprit des lois*, entré en visite à une heure, vu Mme Martin, Léger, allé chez Mme Badon, vu Adèle ; à lundi, onze heures, pour le Jardin des Plantes.

De cinq à huit avec Mélanie aux Champs-Elysées ; elle se pique et ne dit pas quatre mots.

Promenade avec Faure sur la terrasse de la Seine ; soirée agréable.

Ensuite, loterie, arrêté, Filangieri [*sic*].

23 [août].

Levé à six heures, allé avec Faure aux Tuileries, lu Tracy. De là, à la Régence. Revenu chez moi, écrit trois lettres. Allé chez Pacé, trouvé à table avec MM. du Châtenay et Saint-Floriant ; ils sont aimables, Ch[âtenay] sérieux ; je suis assez bien, je m'en vais après demi-heure pour laisser M[arti]al seul avec M. du Ch[âtenay]. Il va, je crois, ce soir à Châtillon.

Je vais lire l'*Esprit des Lois*. J'irai, je crois, ce soir au *Matrimonio*.

Ridicule charmant du *Journal des spectacles* * ; les gens de lettres se donnent des ridicules avec le soin qu'ils devraient mettre à les fuir. Petite âme de Legouvé. Ce numéro est à acheter.

Villeterque, dans le *Journal de Paris* *, est un peu plus ferme.

Hobbes, *Nature humaine*, page 217 : « ... Pareillement, les hommes d'une imagination prompte ont, toutes choses égales, plus de prudence que ceux dont l'imagination est lente, parce qu'ils observent plus en moins de temps. »

Voilà la raison qui me fait espérer que j'aurai quelque talent. J'observe mieux, je vois plus de détails, je vois plus juste, même sans fixer mon attention, que Mante et Faure.

Ce matin, le pari de la place du Carrousel au café de la Régence. Je crois que c'est plus court par la rue Saint-Honoré, cependant je n'avais jamais réfléchi à cette distance. Dans ma visite à Pacé ce matin, j'ai observé une infinité de nuances que je suis sûr que plusieurs personnes que je connais n'auraient vues qu'après beaucoup de temps.

Défauts :

1° je réfléchis sur tout ce que je vois, je donne quelquefois trop peu de temps à l'observation. J'ai failli perdre des paris d'après cela ; en lisant les journaux, je saute souvent des mots ou parties de mots ;

2° l'engouement : je vois tout le bonheur que peut donner une chose réuni en un seul instant, et je m'engoue ; si je viens à en parler, je me persuade par ma propre éloquence ; deux jours après, je me dégoûte.

J'ai failli à faire cela *for the matrimonio of my sister with B* *.

Je m'étais engoué de la place d'auditeur ; je vais à la Cour, la vue de tant d'habits brodés qui n'ont pas l'air si heureux me dégoûte.

Je me suis aperçu de ce vice il y a plusieurs mois, il me semble que je m'en suis déjà un peu corrigé.

J'ai dormi ce matin et lu 84 pages de l'*Esprit des Lois* et 22 pages de la *Nature humaine*.

26 [août].

Je viens de lire la *Nature humaine* de Hobbes. A l'exception du chapitre IX, ce livre est de la force des cahiers que je composais il y a deux ans dans le même lieu où j'écris ceci (rue de Lille, n° 55). Il m'a ennuyé parce que ce que je lisais n'était que le discours d'un homme de bon sens qui n'a pas assez approfondi sa matière, ou des vérités sans objet. Le chapitre IX est le seul utile, il met sur la voie ; on devrait tout analyser ainsi. Ce livre, qui m'avait laissé une telle admiration, m'a ennuyé.

Hier 25 (jour de Saint-Louis), je vais prendre Mme R[ebuffet] et A[dèle] pour les mener au Jardin des Plantes à onze heures et demie ; je les quitte à huit rue de M. Guastalla. Huit heures passées ensemble ; peu à peu je suis moins gourmé avec elle, mais je n'y éprouve jamais de plaisir bien vif, parce que la disette d'idées se fait sentir.

Nous partons en fiacre, arrivons, je ne donne rien au gardien de la nature morte, 45 sous au premier portier, 12 au cornac. Il faut avoir des pièces de 30 sous et en donner à ces gens-là.

Nous remarquons les chauves-souris, les singes, le septicolor (oiseau), l'éléphant femelle, mais surtout le singe ...* qui a des raies rouges à la figure et le derrière des couleurs les plus éclatantes, violet et rouge, la verge rouge de feu. Son esprit, la physionomie humaine qui est dans ses yeux. Je lui donne des pastilles d'ananas, il tremble, ses accès de nerfs.

Après dîner, Adèle et moi nous parlons de choses qui nous intéressent ; le peu d'idées de la mère l'exclut de toute conversation un peu sensée, d'où je conclus que l'amitié de Mme Petiet pour elle tend à marier Alexandre.

Anecdotes sur les gens de la rue : la dame qui monte dans le cabriolet ; l'ancienne danseuse ; la raccrocheuse ; l'amour du marchand de mousseline que je vois fumant sur sa porte ; les chiens sautant ; une petite chanteuse des chœurs que je connais. A[dèle] me dit :

« Il faut vous tirer de là ; c'est un peu pour moi que je vous parle ; si vous ne vous en tirez pas, vous prendrez mauvais ton, et nous ne pourrons plus nous voir. Si vous voulez venir chez Guastalla, nous vous y présenterons. Il est permis de voir George, Duchesnois, les principales, mais il faut

quitter celles-là. M[arti]al avait un ton détestable parce qu'il les voyait. »

Elle me dit beaucoup de choses qui doivent me faire perdre ma gourme, me rendre naturel avec elle, et, à ma honte, ces choses, sans cependant m'inspirer de transports, me firent beaucoup de plaisir.

Buffon, son unique lecture profane. Histoire de l'homme. Dans ce que nous lûmes sur les singes et qu'elle lisait des yeux et moi un peu haut, je passai des mots comme ceux-ci : « Les femelles sont, ainsi que les femmes, sujettes à un écoulement menstruel. »

Je crus m'apercevoir qu'elle rougissait un peu, mais elle parlait. Elle n'a pas un caractère à se laisser déconcerter par ces choses.

En me quittant :

« Vous ne serez pas longtemps sans nous voir. »

Je crois que c'est pour couvrir Alex[andre] ; je parais toujours très favorable à ce grand homme, qui est un bêta, à ce que dit M. de Pacé.

Ce matin, pendant que j'étais avec Faure à acheter des Virgile et choisir des cartes, Pacé est venu me voir, je ne sais pourquoi ; j'y suis allé, il était sorti.

J'ai reçu 300 livres de mon père, c'est le premier argent qu'il m'envoie.

Le soir, allé chez Mme D[aru], vu M. D[aru], sorti après une minute et demie, lu Virgile.

Chaque matin, F[aure] et moi lisons Blair * (six

pages) et Virgile (une). Les vingt premières pages de Blair me paraissent communes, très faibles et plates.

1er septembre.

J'ai sauté plusieurs journées très intéressantes, souvent on gâte le plaisir en le décrivant. J'écris, parce que j'augmente par là celui que j'ai eu avant-hier et hier.

N'ai-je pas eu la faiblesse de reprendre une velléité pour Mlle de Cossé * !

M. Laguette-Mornay, lieutenant d'artillerie dans la garde, est venu chez moi samedi à sept heures. Nous nous sommes habillés, F[aure] et moi, nous avons déjeuné ; sommes allés à la porte Saint-Denis ; impossibilité d'aller à Ermenonville ; les pots de chambre* nous demandent 24 ou 30 livres, et nous ne sommes point sûrs d'y arriver. Une voiture (rue du faubourg-Saint-Denis, no 50) y mène tous les matins (à sept heures un quart).

Nous partons pour Montmorency (6 livres). Plaine froide. L[aguette] parle des petites Allemandes qu'il a eues. Nous arrivons à l'église : flèche, vue. Parc de M. Guidon, Guillon, agent de change. Nous traversons Montmorency (2.000 habitants), nous arrivons chez Leduc : chambre à trois fenêtres ; *Elleviou a f.* Mlle ***. Nous allons à l'ermitage de *Janques* Rousseau, nous dit une femme du pays.

Bois de gros châtaigniers, charmant ; ermitage,

maison et jardin fort communs. Grétry, qui le possède, y était. Partie de la maison qu'a habitée R[ousseau] ; jardin ; banc de gazon auprès d'un prunier dans l'angle oriental, adossé au mur d'orient où il venait lire ; on l'entretient ; buste de R[ousseau] avec les vers de Mme d'Épinay, fausse sensibilité et ce qu'on se doit à soi-même dans le monde.

Terrasse où il fit *Emile*, dit la bonne servante de Grétry, qui était notre cicérone. Nous lui donnons trente sous et allons passer une heure dans un petit bois à cent pas de l'ermitage ; Gr[étry] y est avec ses nièces, une d'elles faisait quelques notes simples sur le piano.

L[aguette] nous lit quelques pages des lettres de de Mme Staël sur Rousseau *, que nous avions eu le malheur de prendre, ainsi qu'un plat voyage d'un M. Damin *. Enflure de Mme de Staël et intérêt personnel gâtant quelques idées justes.

Belle vue de ce petit bois, tour antique bâtie depuis peu.

Nous revenons par des chemins enterrés. Guerre de la Vendée ; le beau-frère de L[aguette] ; caverne où on étouffe des enfants, indiquée par une vieille que les habitants avaient eu l'imprudence de laisser.

Père accompagnant son fils qui venait remettre son fusil, on fusille le fils. Soldats égorgeant des femmes grosses, arrachant leur enfant et le portant au bout de leur baïonnette. Soldats gémissant d'être employés à cette guerre, désirant le sort de ceux

qui la font au Rhin, à la vue des enfants étouffés dans la caverne par la fumée.

Nous dînons. Parc (36 arpents) de Mme Daumont-Mazarin, femme d'un certain âge ; charmant, le plus joli que j'aie vu ; vue du pavillon qui est au sommet, vue immense, me rappelle celle de Bergame ; moins de vie dans celle-ci cependant ; de longues lignes horizontales ; onze villages ; aiguille de Saint-Denis ; dôme des Invalides ; les hauteurs de Montmartre (300 pieds) cachent le reste de Paris ; on ne remarque rien dans ce qu'on pourrait voir à l'orient.

Amabilité parisienne de notre petit conducteur (seize ans), à cause d'une petite fille de dix (laide, dents gâtées), qui avait les clefs des portes et qui nous suivait ; gentillesse, agaceries du jeune homme ; airs de la petite fille, les mêmes que ceux d'une femme de vingt-trois ans.

Mes compagnons ne prennent aucun intérêt à ce genre de remarques, ou ne les comprennent pas : ils sont tout occupés de choses plus solides. Je commence à regretter de n'être pas là avec deux ou trois femmes comme Mlle de Cossé et deux ou trois Belliles et Pacés. J'étais doucement ému, j'avais des pensées tendres et délicates dont la jouissance se serait décuplée en les voyant augmentées par celles des autres, en voyant d'autres cœurs émus comme le mien.

Où trouver ces autres ? Dans la bonne compagnie.

Le génie, même vivant solitaire (Ingres, Bartolini *, en les prenant pour ce qu'ils paraissent), ne produirait pas le même effet.

J'avais des compagnons solides et raisonnables, pas trop sensibles et à mille lieues de tout cela.

Nous sortons ; le petit garçon reprend l'air froid et inoccupé d'un jeune homme de bon ton. Le soir grisâtre. Lever de lune, effet singulier : elle est rouge et coupée par des nuages ardoise.

Terrasse de l'église, une seconde fois.

2 septembre (anniversaire du *Menteur*).

Je n'en puis plus, je suis usé, épuisé jusqu'à la dernière goutte, au moral et au physique ; mais il faut que j'emploie cette dernière goutte à dire ce qui m'a mis dans cet état.

Dîner avec C. Histoire de Mélanie. Caumont* dans le *Discours à Agnès* * et la suite, quel naturel !

Dix heures sonnent ; j'ai couché hier avec M[élan]ie.

4 [septembre].

Je prends le parti de ne plus laisser de blancs*, je reviendrai sur les histoires de la veille quand j'en aurai le temps.

Depuis que je suis à Paris, je n'ai pas encore tant couru en voiture qu'aujourd'hui (17 livres 3 sous).

J'explique chez F[aure] cinquante vers de Virgile. — Je vais chez M. Pacé, qui n'y est pas. Je monte

en cabriolet à dix heures et vingt minutes, je vais chez Mme Mélanie Durfey, de là chez Mlle de Cossé, où je trouve Pacé, de là chez Joseph Périer (jeune dur à cuire), de là rue du Bac, passé la rue de Babylone, chez Quesnay, loueur de voitures (de midi au soir, 15 livres), de là chez moi, de chez moi chez Legaque à une heure et demie.

Alphonse et Joseph arrivent, Dominique aussi, avec une berline. Nous montons de trois heures à quatre heures et demie au camp ; nous promenons autour du camp, au château de Meudon : vue très étendue (Paris, Saint-Cloud), et remontons à huit heures un quart.

Nous sommes à Paris à neuf heures un quart. Nous allons chez ces Messieurs, de là chez Mélanie, de là à Frascati (cent cinquante personnes, joli), de là chez moi, où je suis avec mal à la tête, et l'ennui de la voiture.

Il faut que j'aille voir demain Mme Z à Cl[amart], Mme Durfey y est.

Hier 3, dîné chez Mme Z la mère avec M. de Z, Pacé, Le Brun, voilà tout. L'instinct de Dupont de Nemours : « Baisez-moi, baisez-moi, baisez-moi, » nous fait bien rire.

Ouverture et gaieté de Z, je suis content de ce dîner. Trente comme cela me mettraient très bien.

J'emploie toute ma force à agir, je n'en ai plus pour écrire.

Je suis allé chez Pacé à dix heures, j'en suis sorti

à midi et demi. Les confidences les plus intimes.

Inspection de la garde. Rôle de M. de Z : fierté, noblesse, vertu.

The mari. *All is done, at the end of that month the end**.

J'écris une lettre de dix pages à mon grand-papa par M. Royer.

Il est deux heures et demie, je vais le voir, ainsi que M. F., de Tullins.

Excellente matinée. Cela, avec des dîners comme le 2, pendant six mois, et je suis ancré. Cinquante vers de Virgile.

5 [septembre].

Je sors du Vaudeville (première fois de cette année) ; ce genre ne m'a pas ennuyé comme les années passées. Les *Deux prisonniers* et les *Quatre Henri* m'ont même amusé, mais les *Amours d'été** m'ont rendu malade à force de m'ennuyer. C'est cependant Barré et Piis.

Mme Hervey, que je ne connaissais pas, m'a fait sentir un moment mon cœur dans les *Deux Prisonniers*, quoiqu'elle y jouât d'une manière enflée.

Quand peut-on être sûr d'être dégoûté de ces êtres faibles et passionnés ? Du goût, à la bonne heure, mais de la passion!

Fleury y était tout au long, malheureusement c'était dans la salle et non sur le théâtre, on aurait vu un autre Richelieu.

6 septembre.

Le matin, je crus avoir une esquinancie et suis malade imaginaire. Le soir, tout inquiet de ma visite à Clamart. Je pars à six un quart. Joseph. Détails sur l'achat des cabriolets et des chevaux (neuf livres quinze sous); cinquante minutes de Châtillon à Paris. Je trouve M. Z, sa femme, Pacé, Mme du Ch[âtenay], Mlle du Ch[âtenay], la future, une indifférente, les enfants. M[arti]al va au billard sous un prétexte. Je lui dis en anglais que c'est là sa future ; elle me semble avoir de l'âme, elle était toute tremblante. Ils sortent. Je sortais, Mme Alex. me dit de rester, que nous jouerons au billard. Nous jouons, elle contre Mme Estève et moi ; je joue mal, mais je fais de temps en temps de bons coups.

M. Z rentre, je joue avec M. de Z, contre lui et Mme Estève ; je ne suis pas trop sot, comme dit M. Jourdain. D[aru] m'invite à dîner pour demain, Mme Al. m'invite à rester, D[aru] dit : « Nous avons un lit à vous offrir. » Nous faisons six parties, je sors. Je suis content parce que je me suis un peu familiarisé et que j'ai eu un peu d'esprit. Je ne tremblerai plus de faire aucune visite après avoir fait celle-là. J'ai fait un peu connaissance avec Mme Estève, qui a l'air et qui est bonne femme.

Des visites comme celle-là font beaucoup de bien à mes espérances. Je dois à Mlle de Cossé de m'y

avoir encouragé. Je crois que je me ferai tout à fait bien avec Mme Martial. Je crois qu'il sera beaucoup plus heureux avec elle qu'avec Mlle de C[ossé]. Je suis de retour à dix heures et demie chez F. avec Mich. ; jusqu'à présent, douze et demie, une velléité de comédie par ambition.

Dimanche 7.

Je dîne chez M. Z, je ne suis pas trop aimable : j'oublie de saluer Mme Estève en entrant ; je dis deux ou trois choses spirituelles devant Digeon et Pacé.

Lundi, je vois MM^mes^ de Cossé. J'y dîne mardi (9 septembre), avec M. Delmotte, confesseur de Mlle de Cossé. Nous allons à un jardin, de là promener sur le boulevard ; on m'invite à dîner pour jeudi 11 ; nous irons à Monceau.

10 septembre.

Aujourd'hui 10, je me sens malheureux par le manque d'un état. Je vais me baigner, rencontre M. de Baure, joue au billard avec Faure. Je ne me sens pas de génie *for my c*[*omedy*] ; c'est ce qui me rend le plus malheureux.

18 septembre.

Paris, place de guerre. Napoléon dit à M. Mollien :

« Je pars bientôt, je vais présider la diète de Francfort, je ne sais pas si j'aurai la guerre, mais je veux leur faire peur. »

Chacun revit. Je viens d'embrasser Laguette. Toutes les voitures du faubourg Saint-Germain sont en l'air.

Le canonnier de Vincennes qui meurt de ne pouvoir partir ; les chasseurs malades à l'École militaire qui sautent par les fenêtres. Ardeur de la garde bien prouvée.

Je vois hier quatre des cinq parents que j'ai ici. Intimité croissante avec l'aimable Martial ; il vient me voir ce matin. Je viens de chez Mme Al. Z, qui n'y était pas.

Si tout part, que deviendrai-je ? Resterai-je bourgeois de Paris cet hiver ? Irai-je acquérir des titres dans le Nord ? J'aimerais mieux y aller, surtout avec M[arti]al. Rien de plus facile à Z que de me placer là. Si je fais bien, c'est un titre ; si je manque d'habileté, c'est noyé dans le désordre de la guerre.

Mais Z pensera-t-il à moi, 1° ? 2°, voudra-t-il me dire : « Venez » ?

On dit que S[a]M[ajesté] part mardi. D'ici à quinze jours je saurai ce que je deviens. *My love for* M[élanie] a eu une petite pointe. J'ai été content tous ces jours-ci.

Omasis, rapsodie *. *Il Matrimonio segreto.*

Mardi, 23 septembre 1806.

J'ai été dévoré d'ambition tout le matin, au point de ne pouvoir presque lire, je crois, parce qu'en entrant au café Mathon j'ai trouvé Alphonse et Augustin Jourdan ; Alphonse a parlé tout de suite de mes cousins ; Augustin a l'air bête d'Ouéhihé et l'air du profond respect pour le pouvoir, et de n'en avoir jamais eu, et d'être au comble du bonheur s'il en avait.

Cela m'a fouetté le sang. A deux heures, je vais chez M[arti]al, que je trouve en colère contre ses commis, qui sont réellement des machines froides et vaniteuses ; je leur dicte un état jusqu'à quatre heures ; je descends, étourdi de travail, chez Mme D[aru] la mère. J'éprouve ce que je savais, c'est que je puis être fort travailleur.

Propos indifférents, amitié et confiance de sa part ; elle m'invite à dîner à grand'peine, parce qu'elle n'avait à dîner que pour elle.

A sept heures, M. et Mme Z arrivent. Monsieur me dit bonjour d'un air très amical, il est très fatigué, il doit aller à Saint-Cloud à huit heures.

Je vais chez Mme de Baure : Mme de Laussat, un sénateur. L'empereur leur envoie demain un message.

Nous allons, M., Mme de Baure et moi, chez Mme du Châtenay pour signer le contrat de M[arti]al.

Un quart d'heure après arrivent Mme Rebuffet et sa fille. Adèle a l'air femme de cour, grande, mais profondément insensible, au besoin cruelle, quelquefois manquant d'idées, à cerveau étroit.

M. et Mme Z y étaient. Je fais à Z une réponse qui s'est trouvée juste sur Pacé, il l'avoue.

Il part à huit heures, M[arti]al n'étant point encore arrivé.

On signe à huit et demie. Je ne suis point timide, mais je n'en suis pas au point d'être aimable. Air boudeur de Mlle Chanceny. Je joue à la bouillotte.

M[arti]al veut d'abord que l'on plaisante, et il plaisante, il me demande mon avis sur sa future, bientôt l'air heureux le gagne ; actuellement, onze et demie, il l'a tout à fait.

Francesco di Lucchesini est un *sournois* qui a de la hauteur, peut-être du talent ; Mme de Z a un ton très d'ancienne amitié, elle a dit un *il s'en va* d'après lequel je ne serais pas très étonné qu'il l'eût un jour ou qu'il l'eût eue.

Nous jouons ; dix trois quarts, Z arrive de Saint-Cloud. « Je prendrai vos com[missi]ons pour le Rhin : je dois être le 6 à Mayence, c'est-à-dire Francfort. L'empereur part après-demain avec l'impératrice. » Il avait l'air d'avoir reçu cela comme une faveur.

Nous sortons, onze un quart. Lucchesini a l'air faux, et *nil generosi sonat*, au contraire.

Mlle de Cossé a eu un moment de dépit et de

jalousie qui a produit une impression de sécheresse et de haine marquée sur sa figure, qui n'est pas bonne sans cela, lorsqu'elle m'a dit : « 500.000 = 450 actuellement = 400 = 450 actuellement, j'ai lu le contrat, et probablement 550 à la mort des dames. »

Alex. et Baure lui ont fait avaler des couleuvres sur la famille Petiet. Ils n'accordaient quelque mérite qu'à Silvain, et encore gâté par un air de hauteur, etc., etc., etc.

Elle était pâle, verte, un air d'insouciance, de déplaisance même. Politesse parfaite de M. du Châtenay. Mobilité de mon caractère, peut-être *good for the t[hough]t, but* malheureux pour le bonheur *.

Je suis un peu agacé par le départ de mes cousins. Je parle une heure et demie avec Faure, qui est naturellement un peu pessimiste et beaucoup pour moi, en ce que je me nourris d'espérances, de vues sur l'avenir ; lui n'en a pas du tout et sent d'une manière exagérée les frottements que je ressens à peine.

Cette conversation m'a funesté pour toute la journée.

Je me suis cependant donné quelque soulagement en faisant ça avec M[élanie]. Le soulagement aurait été complet si j'avais été amoureux d'une femme qui couchât avec son mari.

Ce caractère tragique dans lequel je suis tombé plaît plus à Mél[anie] que mon caractère ordinaire.

Une fois qu'on a persuadé une femme tendre qu'on a du brillant, il faut tâcher d'avoir ce caractère tragique et aimant.

L'ambition (et encore chez moi elle n'est pas tournée en habitude) rend absolument incapable de goûter La Fontaine, il ne me fait plus de plaisir que par réminiscence. « Cela me touchait autrefois. » Voilà ce que m'inspirent ses traits.

Samedi, 27 septembre.

Je sors du *Matrimonio* ; l'ouverture et la première scène (celle d'amour) m'ont fait un plaisir délicieux. Le moindre coup d'archet m'était sensible, je commence à le devenir à l'harmonie.

Mlle du Châtenay m'en a fait entendre hier une charmante. J'y allai parce que Mlle R[ebuffet] m'avait dit le matin que la famille y serait ; je l'y trouvai, cette froide visite finit bientôt. M[arti]al me dit de rester, que nous irions ensemble à l'Opéra [1].

Mlle Chanceny me félicita sur la patience que j'avais d'entendre M[arti]al qui jouait du piano, je compris que j'exerçais la sienne en restant. Je sortis. Ce matin, chez Martial, deux heures ; à la fin, je lui parle de moi d'une manière bien amenée ; il

1. Tout ça est trop senti. Je démêle bien ce qui se passait, d'après ce récit, mais j'en tirais des conséquences exagérées. (2 mai 1810.)

me dit que, si je veux, je pourrai partir avec lui, qu'il en parlera à M. D[aru] *ce matin*, de manière que mon sort peut être décidé actuellement ; je suis :

2. ou élève allant avec Martial ;
1. ou com[missaire] des g[uerr]es *idem* ;
4. ou com[missaire] des gu[erres] allant ailleurs ;
5. ou élève allant ailleurs ;
3. ou rien, restant à Paris.

Il me semble que, pour justifier ce dernier parti, D[aru] sera obligé de promettre que je serai auditeur. Cela m'agite un peu aujourd'hui, nous verrons demain quelle supposition aura été vérifiée.

Je souhaiterais être com[missai]re des guerres, employé près Martial ; si la guerre dure, comme il y a à parier, un an ou dix-huit mois, D[aru] étant le seul homme à talent dans l'administration de la guerre, moi étant avec lui j'avance plus qu'étant auditeur.

Dans tous les cas, il me semble que mon état va être décidé, et cela me fait plaisir.

Si je pars, j'emporterai plus de 3.000 livres ; j'ai acheté une carte d'Allemagne de Lesage, qui débrouille entièrement ce chaos à mes yeux.

Dimanche, 28 septembre.

Je sors à huit et demie, je rencontre Martial rue de l'Université, nous courons les marchands

selliers, bijoutiers et autres jusqu'à cinq heures. Je vais voir mesdames de Cossé à six et demie, Alexandre m'en chasse à huit. De là, bonheur jusqu'à minuit ; bonheur de raison dont je jouis parfaitement, le premier de ma vie, je crois. Superbe clair de lune. Coblentz, *Mémoires sur la Russie.* Glace au café de Foy ; la femme qui était au coin. Promenade au Perron. La fille.

Bonheur.

Hier, 29, lundi, je cours pour des commissions.

Mardi 30.

Mariage de Martial. Je revenais chez moi à huit un quart de chez M[élanie], où j'avais passé la nuit, lorsque je rencontre M[arti]al dans sa nouvelle voiture, qui me dit : « Ne venez-vous pas à l'Assomption ? » etc. J'y vais à huit et demie, Mme D[aru] me parle dans la sacristie, elle a les larmes aux yeux. Elle me parle confusément d'une scène qu'Alexandrine a faite à son mari, mardi soir, chez Mme du Châtenay. D[aru] a dit à sa femme : « Il serait inconvenant que vous n'y vinssiez pas, » etc., une petite réprimande. Mais il avait le visage écarlate, il suait à grosses gouttes, et en a été malade la nuit.

Cela me semble prouver faiblesse de caractère.

Mme Daru me dit ce matin qu'elle craint que

Mme R[ebuffet] ne soit piquée ; je lui réponds du contraire et je lui dis que j'irai chez ces Dames après la cérémonie.

Avant ça, mariage ; trouble de Mlle de Chanceny. On entre dans la sacristie, j'ai de l'esprit avec MM. de Baure, Le Brun et Nougarède. Devant ce dernier, c'est la première fois de ma vie que je ne suis pas du dernier gauche.

Mme du Ch[âtenay] m'invite pour demain, Mme D[aru] Alexandrine pour aujourd'hui à Clamart.

On déjeune chez Mme du Ch[âtenay] la jeune, rue Saint-Florentin, n° 9.

Il faut que j'avoue que je suis un grand nigaud ; je mets tout mon plaisir à être triste. Je surprends dans mon cœur un chagrin de ce que Martial ne m'a pas encore dit si j'étais décidément du voyage à Mayence, et cela, non pas parce que cela est d'un intérêt majeur pour un état, mais parce que si j'étais sûr de quitter Paris, j'aurais le plaisir de recevoir une impression de tristesse de tout ce que j'y vois.

Je tomberais dans une mélancolie niaise à la vue des arbres des Tuileries, de ceux qui sont sous mes fenêtres, de la grande route d'ici à Clamart.

Ce sentiment peut avoir quelque chose de bon, mais il contre-dispose à l'action, il jette dans l'ennui et dans le genre anglais, il rend ennuyeux pour les autres, il procure des chagrins dans le monde et

augmente de beaucoup la sensibilité aux chagrins.

4 octobre 1806.

J'ai un grand principe de malheur, des désirs contradictoires. Je hais la b..., et cependant pour satisfaire ma passion principale il me faut des ennuyés.

Ce qui manque à Sh[akespeare] et Alfieri, c'est de n'avoir pas eu à amuser des ennuyés rendus difficiles.

6 octobre.

La manie des articles arriérés m'empêche de décrire ce qui m'arrive, souvent aussi j'aime mieux agir que décrire mes actions, souvent je troublerais mon bonheur en cherchant à le décrire.

A neuf heures, déjeuner avec Faure ; quatre parties de billard. Je vais chez Martial (promenade avec lui dans sa cour), chez Mme D[aru], qui souffre beaucoup.

J'accompagne Mme et Mlle de Cossé, que j'avais trouvées chez Martial, chez Tripet. Au retour, Alexandre à côté du garde-meuble, le monceau de fleurs pour Isidore. Retour chez ces Dames, j'y dîne. Après, moment de mélancolie. Cimetière de Montmartre.

Dans un moment où Mme de C[ossé] est dans la pièce voisine, nous parlons de l'amour et de l'amitié.

Elle en fait la différence que je lui en aurais exprimée il y a trois ans : « Quand je revois Isidore, c'est avec tranquillité, c'est un contentement tranquille, l'amour est bien différent !

— Mais le connaissez-vous ?

— Tel qu'on nous le décrit. »

J'aime mieux penser à elle, je l'ai quittée à dix heures et demie. Je regarderais comme un très grand malheur d'en redevenir amoureux, quoique j'aie actuellement bien des moyens de réussite dont je ne me doutais même pas il y a trois ans.

Jeudi, [9] octobre 1806.

Je ne sais pas pourquoi je ne suis pas très content. Certainement, si j'avais eu la chance contraire, je serais fort triste.

Ce matin, à midi moins un quart, Martial, dans son cabinet, est convenu avec moi que je l'accompagnerai ; il ne prendra personne dans ses bureaux ; nous partirons samedi ou dimanche.

Je cours depuis lors, j'ai vu Mlle de Cossé ; je dînai avec elle chez M. de Pacé. L'espérance n'est-elle pas sur le point de réveiller mon amour pour elle ?

Hier, dans le combat des sentiments contraires, je fus bien ennuyé à dîner, peut-être ennuyeux. Quand je lui ai annoncé mon départ, elle a eu des moments de rêverie, elle a mal aux yeux.

Alexandre est venu prendre ses ordres pour la Bourgogne ; ainsi, elle sera à la fois sans l'homme qu'elle aime et l'homme qui l'aime.

(En l'aimant je sentais revenir tous mes anciens ridicules ; je ne suis pas assez riche pour être son mari, ainsi au diable ! il vaut mieux partir.)

Voilà bien mon ancienne bêtise.

Je pars, mais sans titre, voilà le revers de la médaille.

Jeudi, 17 octobre, je crois*, 1806.

Je crois que nous allons partir avec M[arti]al dans trois heures.

Hier, dîner chez M. de Baure ; Mlle de Cossé s'y ennuie. J'aurais dû être plus gai et plus détaché que jamais ; étant un peu touché au contraire, je ne l'engageais pas à être tendre. Je les ai menées au café de Foy, après quoi séparation.

Je suis allé chez M[élanie] qui, à onze heures cinq minutes, n'y était pas. Je lui ai écrit.

J'ai vu *Athalie*, ennui. *Bajazet*, où Duch[esnois] a joué supérieurement, et les développements de Roxane sont superbes.

J'ai été frappé du peu de *conséquence* dans les idées que Racine a montré dans *Athalie*.

Mme de Pacé pleure ; je suis au mieux avec M. de Pacé. Je pars seul avec M[arti]al ; j'emporte environ 2.000 livres ; de 1.500 sur mon père et 1.000 sur Périer, j'ai payé à peu près pour 400 livres.

Partant aujourd'hui, j'aurai [*sic*] resté trois mois et sept jours à Paris, ou quatre-vingt-dix-sept jours, y étant arrivé le 10 juillet. Je n'ai pas eu des plaisirs bien vifs, mais souvent du contentement.

Les plaisirs les plus vifs que j'ai eus m'ont été donnés par la conscience de mes progrès dans la connaissance du monde, dans le genre Duclos. Ce que j'ai lu avec le plus de plaisir, c'est la *Vie de Duclos* et Hugues Fréron, ce dernier m'a réellement fait réfléchir ; me le rappeler souvent.

Adèle m'a fait sentir un moment de sentiment au spectacle, chez Olivier, en se renversant sur moi et feignant d'avoir peur. Elle ne parle que des Petiet, je pense qu'elle épousera Alexandre.

Nous devions partir samedi, puis dimanche, puis mercredi ; nous partons enfin jeudi.

Je pense que c'est vrai.

1807-1808

BRUNSWICK *

Journal du 17 juin 1807 au [mois de novembre 1808] [1].

Je commence ce cahier avec toute l'humilité qu'un bon chrétien pourrait exiger de lui. L'aventure de M. * est une bataille perdue, cela m'apprendra le prix du temps. Si elle ne m'a pas donné un moment sublime, comme Adèle à Fracasti, j'en ai trouvé auprès d'elle de bien délicieux.

Je ne veux en aimant que la douceur d'aimer.

Ce vers est presque vrai de mon âme, et non de mon orgueil, c'est lui qui m'a donné de l'humeur

1. 1807-1808. — Lire *della Scienza nuova*, par Vico.
L'indiscrétion et le mensonge viennent (dit *herr* W...) de ce qu'on n'a rien à dire. On veut faire effet à tout prix. Pour guérir ces vices, il faut donc se donner quelque chose à dire. (4 mai 1808).
Le *grand* seul remplit l'âme, et non les femmes quelles qu'elles soient, Mme C., ou Bialov, ou Mme Gherardi *. (28 août 1808.)
13 novembre 1806, arrivé à Brunswick*.

depuis jeudi. Je viens de prendre ma deuxième leçon de M. Denys (44 francs pour douze leçons), j'en prends deux par semaine, deux de M. Maucke, trois de M. Kœchy *.

Je compte apprendre incessamment à monter à cheval. Il paraît que M. D[aru] a trouvé de la suffisance à moi à demander mon changement. M[arti]al recommence à me bien traiter, parce que je deviens flatteur. Je suis bien avec tous les Français ; Brichard, avec qui je suis le plus lié, met souvent de l'aigreur entre nous : il a une jalousie excessivement susceptible, il est jaloux de tout et d'un rien.

Je viens de lire le Ld. [*sic*] avec fruit ; je suis en train de lire Tracy *(Logique)*, Biran et l'*Homme* d'Helvétius.

J'ai là mes pistolets, auxquels Rasch vient de changer la sous-garde, j'ai tiré une dizaine de fois, sept à huit cents coups au plus. Tout mon bien consiste en 71 francs et 50 louis.

Si, comme le dit Biran, l'on n'a de mémoire musicale que par les sons que l'on peut reproduire, il faut apprendre à chanter pour se souvenir des beaux airs.

M. : Je serais bien ingrate si je ne l'aimais pas, il y a si longtemps qu'il m'aime !

17 juin.

J'ai couru un grand danger ce matin : Brichard a lu le commencement de ce journal, heureusement pas jusqu'au bas de la première page.

Je viens d'être très mouillé en allant chez Brandes avec le prudent Réol ; il est prudent par excellence.

Hier, j'ai été sur le point d'être hors de moi par le plaisir que je me figurais dans mon enfance d'après les *Baigneuses* de M. Le Roy et la pêche de Corbeau *.

Musique au *Chasseur vert* *, en revenant d'accompagner Mlle de T. *, qui m'a conté son histoire avec Liby, qui doit me remettre des lettres ce soir et à qui j'en ai écrit une.

Minette était jolie par la physionomie.

Nous avons tiré trente coups de pistolet, Str[ombeck] * et moi, moi très mal.

On peut feindre un mois, deux mois, mais on revient à son vrai caractère. Je ne mets pas mon capital à avoir des femmes. M[arti]al a eu, de dix-huit à trente-et-un, vingt-deux femmes à peu près, dont douze véritablement après une intrigue. J'ai vingt-cinq ans, dans les dix ans qui vont suivre j'en aurai probablement six. J'aurai vingt chevaux d'ici à ce que l'âge m'empêche de monter.

Jeudi 18 juin.

Minette chez l'intendant *. « Vous m'avez fait l'autre jour des questions, je puis bien vous en faire une à mon tour : ce que vous faites pour Mlle de T. est-il sérieux, ou vous moquez-vous d'elle ?

— Pour vous répondre, il faudrait que vous m'eussiez répondu autrement l'autre jour. Je vous ai aimé éperdument, et je vous aime encore ; il n'est point de sacrifice, point de folie, etc., etc... (Une déclaration véhémente, et qui fut écoutée avec plaisir de coquetterie sans doute.) Me recevrez-vous encore quand vous serez Mme de Heert ?

— Certainement, mais je ne le serai pas de longtemps. »

Le futur, arrivant, termina là notre entretien, qui me prouve que je ne suis pas encore confondu parmi les indifférents et que son sentiment pour H[eert] n'est pas une passion.

J'eus beaucoup d'esprit au commencement de la soirée, mais de l'esprit ridicule, à la Desmazure ; le véritable aurait tout au plus pu être senti par une Mme de Spiegel (de Miroir), femme vraiment belle, mais qui dans huit jours retourne à Weimar.

Mademoiselle de T. trouva encore un prétexte pour ne me pas remettre les lettres de L. Elle lui parla avec feu ; il s'en alla vers les neuf heures, mais je m'aperçus que je lui étais importun.

Minette et Philippine * questionnèrent beaucoup M. de Str[ombeck] sur mon compte.

M[inette] lui dit : « Je suis sûre que Mina ne l'aime pas, elle en a un autre dans le cœur. »

Phili[ppine] : « Dites-moi : est-ce par hasard que vous êtes venu l'autre jour au *Chasseur vert* ? »

Str[ombeck] se met à lui conter qu'il n'en sait rien, que je le suis venu chercher à cheval, etc.

Str[ombeck] à Mina, qui lisait une lettre allemande :

« Ah ! vous recevez des billets doux !

— Est-ce que Beyle vous aurait confié quelque chose ? »

J'intéresse leur coquetterie. A dîner, j'ai beaucoup parlé avec M. Emperius *, qui a de l'esprit, mais en qui on sent le manque d'âme (il n'a pas, dans la conversation, une étincelle de la chaleur de Corinne) ; il écrase entièrement Str[ombeck]. Liby ne parle pas mal, il a quelque grâce, mais il est loin de *mys[elf]* * (ceci est mon histoire).

Vendredi 19 juin 1807.

A cinq heures, je vais prendre ma première leçon d'équitation du maréchal des logis Lefaivre, tête étroite.

Je vais tirer à La Mache avec Münchhausen et M. de Heert *. Je tire assez mal. Cette société me fait mal.

M. de H[eert] ressemble en bien à M. David, professeur de mathématiques, au physique et au moral. Taille basse sans grâce ni force, quelque bon sens, parlant bien plusieurs langues, mais, ce me semble, ne s'élevant pas jusqu'à l'esprit. C'est peut-être ce qui l'aura empêché de remarquer que ma plaisanterie était contrainte. Ils ont commencé par plaisanter assez librement sur Minette et Mina ; il ne tenait qu'à moi de le prendre sur ce ton, mais j'étais affecté assez vivement et, une fois l'occasion passée, elle ne s'est plus présentée.

Heert a dit à M. de Str[ombeck] : « Je suis charmé que M. de B[eyle] aille avec moi, il me plaît beaucoup, » etc. (C'est une traduction.) Il me trouve tout à fait bon, ne me traite point en rival.

Fortifier cette opinion dans ma course de demain.

Je crois que mesdemoiselles de G[riesheim] savent que Liby a demandé à M. de Siestorpf comment il devait s'y prendre pour obtenir la main de Mlle de T.

Celle-là est forte. Il est assez enfant pour parler sérieusement, je ne le crois pas assez hardiment scélérat pour employer ainsi publiquement cette ruse. J'en serai pour ma lettre.

Je me suis barbouillé, aux yeux de Mme de Str[ombeck] *, en faisant un soir un peu le Valmont. Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive de frapper trop fort.

M. de Lauingen m'a invité à dîner à Lauingen, ensuite madame et mesdemoiselles de G[riesheim], M. de Heert, M. de Str[ombeck] et moi allons à Grossen Twilpstedt *.

Ce matin, à une heure, en revenant de La Mache de passer deux heures avec MM. de Heert et Münch-[hausen], j'ai eu deux heures d'un dégoût de tout au monde, même de l'*Homme* d'Helvétius, que je lisais alors, et qui me semble le bon sens même. Je trouve plus dans un de ses chapitres que dans des volumes des autres, et énoncé plus clairement, et mieux prouvé.

Str[ombeck] convient ce soir avec moi que le défaut des Allemands est d'être trop minutieux. Leur législation les y porte sans doute. Que de recettes, que de caisses, que d'emplois dans les finances de Brunswick ! Quelle complication dans la distribution de la justice !

Après cela, je vais à la comédie. *Le Directeur* *, de Cimarosa, musique charmante. Je vois ces demoiselles avec un léger embarras. Je n'ai pas le sérieux convenable à l'égard du commandant de la place.

23 juin 1807.

Voyage à Twilpstedt. — Je suis revenu hier soir de Twilpstedt. Nous sommes partis samedi, à huit heures et demie, Str[ombeck] et moi. Mesdames

de Str[ombeck], de Gr[iesheim], Philippine et Minette étaient parties une demi-heure * auparavant, en voiture ; M. de Heert les escortait à cheval.

Nous arrivâmes à Lauingen à onze heures et demie, déjeûnâmes bien, comme dirait un Allemand, avec du rhum, du bishop *, du gâteau, du beurre et du chocolat ; rien de chaud.

Je fus content de moi toute la journée, j'étais occupé de ma situation avec M[inette] et M. de Heert. M[inette] me rechercha constamment, je fus un peu timide jusqu'à dîner, il produisit une révolution.

Après dîner, je vis clairement que M[inette] avait une extase amoureuse qui n'était pas de sentiment, mais au contraire, ce qui indique un grand moyen de séduction. Je finis par lui parler de mon amour très bien, à mots couverts mais clairs. De ce moment au départ, M. de H[eert] fut triste : il l'aime réellement.

C'est un homme de bon sens, ayant beaucoup de ressemblance avec M. David, professeur de mathématiques. Je ne savais rien de la Hollande, il m'a donné les premiers traits d'une description de sa position.

Pillés indignement. Les capitaux diminués de deux tiers. Le roi a voulu saisir ceux de la banque, on lui a laissé entrevoir la révolte, ruinant leur crédit : il les ruinait. Véritable et fort esprit de

liberté. Haine encore nationale contre les Espagnols. Toute la Hollande est généralement sous l'eau ; quelques endroits à soixante pieds. Caractère hollandais aussi peu aimable qu'il est solide. Paysans des environs d'Amsterdam qui ont huit cent mille francs, un million de bien [1].

M. de Heert lui-même, Hollandais francisé, mais légèrement. Le fonds de bon sens se sent toujours. Il dit à Str[ombeck] de ne pas contribuer à marier Philippine à M. de Lauing[en], cela ne réussirait pas, c'est-à-dire il serait cocu. Lui cependant aime profondément M[inette], il est constamment avec elle, il lui parle sans cesse ; cela est absolument contre les mœurs françaises : cette préférence ouverte choque la société, la rompt. Les Allemands, moins civilisés, songent bien moins que nous à ce qui rompt la société.

Les maris caressent à tout moment leurs femmes, mais d'un air flegmatique et froid.

Tous les Allemands de la connaissance de Str[ombeck] se sont mariés par amour, savoir : lui, Str[ombeck] ; M. de Münchhausen ; son frère Georges ; M. de Bülow ; M. de Lauing[en].

Demander à Faure * une liste de vingt ou trente maris français avec les causes de leur mariage ; en général, les convenances, ce qui a rapport à la

1. J'extrais un morceau du présent journal *for Love* le 23 juin 1820, treize ans après, *thinking* uniquement *to D[ominiqu]e and to Leonore who is there**.

vanité, passion habituelle des Français. Les Allemands que je connais ont... *

Je relis l'*Homme* à mon entrée dans le monde en l'an VIII, venant de Grenoble à Paris.

Quel a été mon état dans le monde ?

Mes maîtresses ?

Mes lectures ?

Réfléchir profondément à cela.

30 juin[-1er juillet].

Journée assez heureuse, le matin par l'argent de mon père. Je vais au *Chasseur vert* à une heure, je tire trente coups à vingt-cinq pas : deux dans le petit blanc. En revenant, le premier beau temps de trot que je fasse cette année. J'y retourne le soir avec Str[ombeck]. Mesdemoiselles de Gr[iesheim] et mademoiselle d'Œhnhausen y sont. A souper, je rends celle-ci un peu amoureuse, à ce que je puis deviner. Str[ombeck] m'accompagne, nous regardons les étoiles.

Ce matin, 1er juillet 1807, j'ai chanté pour la première fois avec M. Denys le duo : *Se fiato in corpo avete* *.

3 juillet.

Journée heureuse. Nous allons à la montagne de l'Hasse, mesdemoiselles de Gr[iesheim], leur

mère, Mme de Str[ombeck], Mlle d'Œhnhausen, M. de Heert, Strombeck et moi.

Je vois par l'expérience une vérité dont ma paresse m'éloigne : c'est combien il est utile de choisir les moments. J'aurais eu besoin de pratiquer cette maxime auprès de Pacé * et des femmes.

J'ai vu Philippine, la grosse Philippine, sensible ; on aurait pu ce jour-là lui faire comprendre des choses impossibles les autres jours, hier par exemple chez Mme de Lefzau.

Nous nous perdons [1], elle, Minette, M. de Heert et moi. Colère de Mme de Griesheim, air contraint du susceptible Lauingen, amphytrion ; son détestable dîner.

J'ai été (autant que ma taille me le permet) bel homme ce jour-là. Premier jour d'habit gris. J'ai cru remarquer un peu de trouble sur la figure de Φιλιππιδιον*, le matin, à huit heures et demie, quand j'entrai chez Str[ombeck]. Elle est ici pour quatre jours. Journée très heureuse.

4.

Chez Mme de Lefzau. Ennui. Quelle mine faut-il faire en société, quand on est ennuyé ou malade ?

1. J'étais diablement et ridiculement romanesque, il y a dix-huit mois* !

On a bien raison de dire : *Audaces fortuna juvat* ; avec du respect, quels détours pour pincer les cuisses à Mlle d'Œhnhausen ! Par ennui, je l'ai fait hier avec succès. J'ai même touché l'endroit où l'ébène doit commencer à ombrager les lis. Mais je crains que Mme de Str[ombeck], faisant fonctions de mère, ne s'en soit aperçue et fachée.

Somme toute, comme dit Mirabeau, j'ai assez de Brunswick.

Dimanche, 5

Journée chaude. J'écris à la petite Italienne que je n'ai jamais vue. Je tire soixante-dix coups de pistolet à La Mache.

Je reçois une lettre de Faure peignant bien ces moments de bonheur que le Théâtre-Français m'a donnés quelquefois.

M. Réol part demain pour Berlin avec sept chevaux.

J'ai touché avant-hier 580 francs environ du gouvernement. J'ai 4 écus (3,877×4) par jour à compter du 24 mai. Voilà une de mes fautes : ma paresse et ma timidité me coûtent 30 fréd[érics] * et un écu par jour tant que je serai ici.

M. D[aru] me parla de me faire donner un fr[édéric] il y a un mois.

Faire, avant que de partir, le relevé de mes fautes.

1° avoir écrit à M. D[aru] sur l'affaire des bougies ; il a raison, c'est suffisance... *

Lundi, 6 juillet 1807.

Très jolie partie à Wolfenbuttel, donnée par Str[ombeck]. Nous partons à deux heures, Mme et Mlles de Gri[esheim], Mlle d'Œhnhausen, Mme de Str[ombeck], Str[ombeck], M. de Heert et moi. Je suis très bien à cheval et vêtu avec élégance. (Voici ce que j'entends et ce que je veux faire entendre : on peut porter un vêtement de cinq cents louis et n'avoir pas l'élégance, qui vient de la convenance de l'habit au caractère du jour, à la différence avec celui qu'on a porté la veille, etc., etc., chose importante pour un homme laid.)

La bonhomie de Heert. Ses anecdotes, qu'il raconte bien pour ce pays, font la conquête de Strombeck. Il est bonnement * et ouvertement amoureux de Minette, il la suit partout et toujours, lui parle sans cesse, et très souvent à dix pas des autres, le plus souvent en français, avec l'air sérieux, pesant et sans grâce. Il a une figure ignoble, un visage lourd, beaucoup plus petit que moi. Nul esprit (idées neuves, saillies, vicacité), mais du bon sens. Il raconte avec netteté et assez de chaleur, mêle sans cesse le hollandais avec l'allemand, ce qui fait grâce.

Un âne, disait Lichtemberg, est un cheval traduit en hollandais. Le hollandais est le comble du ridicule pour une oreille allemande.

J'ai eu le défaut, hier et aujourd'hui, d'assommer de moi Strombeck. Je m'ôte toute grâce en étant beaucoup, avec lui, d'une manière qui l'ennuie peut-être souvent.

Actuellement, qu'il soupera seul avec sa femme, me redonner de la grâce en y allant plus rarement le soir.

La manière ouverte dont M. de Heert fait la cour à Minette serait le comble de l'indécence, du ridicule et de la malhonnêteté en France.

Mais aussi Strombeck me disait en revenant que, de toutes les femmes de sa famille (très étendue), il ne croyait pas qu'il y en eût une qui eût fait son mari cocu.

Sa singulière proposition à sa belle-sœur, Mme de Knisted, dont la famille va s'éteindre faute d'héritiers mâles, et tous les biens retourner aux souverains, prise avec froideur, mais « Ne m'en reparlez jamais ».

Il en indique quelque chose à Φ* en termes très couverts ; indignation non jouée, diminuée par les termes au lieu d'être exagérée : « Vous n'avez donc plus d'estime du tout pour notre sexe. Je crois, pour votre honneur, que vous plaisantez. »

Dans un de ses voyages, Φ s'appuyait sur son épaule en dormant ou faisant semblant de dor-

mir ; un cahot la jeta un peu sur lui, il la serra, elle se mit de l'autre côté de la voiture. Il ne la croit pas inséductible, mais il croit être sûr qu'elle se tuerait le lendemain de son crime [1]. L'amour-propre lui fait peut-être croire cette suite, il l'a aimée passionnément, *ne fu riamato, e non l'ebbe* *.

Du côté opposé, un homme marié convaincu d'adultère peut être condamné par les tribunaux à dix ans de prison. La loi est tombée en désuétude, mais empêche encore que l'on traite ce point avec légèreté. Il est bien loin d'être, comme en France, une qualité que l'on ne peut presque dénier en face à un mari sans l'insulter.

Quelqu'un qui dirait à mon oncle, à Chiese, qu'ils n'ont plus personne depuis leur mariage les insulterait, je crois.

Il y a quelques années qu'une femme dit à son mari, homme de la cour d'ici, qu'elle l'avait fait cocu ; il alla le dire bêtement au duc, le cocufieur fut obligé de donner sa démission de tous ses emplois et de quitter le pays dans vingt-quatre heures, par la menace du duc de faire agir les lois.

J'ai dit ailleurs que la majeure partie des hommes se mariait par amour. Ils ne sont pas cocus, mais quelles femmes ! des pièces de bois, des masses dénuées de vie. Ce n'est pas que je n'aime mieux

1. Si je meurs, je prie, au nom de l'honneur, de brûler ce journal sans le lire. Au nom de l'honneur, Français* !

cela que Mme Pacé * jouant mal le rôle d'une Française, le jouant comme une mauvaise débutante, et pas de flexibilité, pas de progrès.

Pour en finir sur les femmes, leur dot. A peu près nulle, à cause des fiefs : mademoiselle d'Œhnhausen, fille d'un père qui a 30.000 livres de rente et qui fait valoir ses terres, aura peut-être 7.500 francs de dot (2.000 écus) ; Mme de Str[ombeck] a eu 4.000 écus (4×3,877), elle en aura encore 1.500 ou 2.000 à la mort de sa mère. Le supplément de dot est payable en vanité à la cour. « On trouverait dans la bourgeoisie, me disait Str[ombeck], des partis de cent ou cent cinquante mille écus, mais on ne peut plus être présenté à la cour, on est séquestré de toute société où un prince ou une princesse se trouve ; *c'est affreux.* »

Une femme allemande qui aurait l'âme de Φιλιππιδιον, beaucoup d'esprit, et la figure noble et sensible qu'elle devait avoir à dix-sept ans (elle en a vingt-neuf ou trente), étant honnête et naturelle par les mœurs du pays, n'ayant par la même cause que la petite dose utile de religion, rendrait sans doute son mari très heureux.

« *Mais il était marié!* » m'a-t-elle répondu ce matin lorsque je blâmais les quatre ans de silence de l'amant de Corinne, lord [Oswald]*.

Elle a veillé jusqu'à trois heures pour lire *Corinne*, elle la sent, et elle me répond : « *Mais il était marié!* » Voilà une femme que le mariage lierait.

Aussi, sans être jolie, trouvée même prude, sèche, par les petits esprits montés sur de petites âmes* comme Christian de Münchhausen [1], par exemple, m'a-t-elle fait faire quatre grandes lieues ce matin. Je les ai accompagnés (à onze heures) jusqu'à Ordorf, à un grand mille, suis revenu au *Chasseur vert*, ai tiré vingt coups à vingt-huit pas, dont un comme cela* ; ai foutu la fille de l'hôte pour la première fois, et ai commencé à écrire ceci à quatre heures.

C'est la première Allemande que j'aie vue totalement épuisée après avoir déchargé. Je l'ai enflammée par des caresses ; elle avait beaucoup de craintes.

J'apprends peu à peu mon métier. J'ai été levé ce matin de cinq à six heures pour un convoi de charpie.

J'ai vu hier un beau chien noir de neuf mois dont le bourreau de Wolfenbuttel veut 2 frédérics (2×20 f. 80 c.).

10 juillet 1807.

Acheté le chien noir, que je nomme Brocken, 11 écus : l'écu vaut 3 f. 877 centimes [2].

1. J'avais tort ; c'est un bon enfant, un des hommes du meilleur ton qu'il y ait dans le pays, mais point d'esprit et une sensibilité ordinaire. Octobre 1808.

2. Volé quelques mois après.

Voyage au Brocken.*

Lundi .. juillet*, M. de Str[ombeck] et moi sommes partis pour le Brocken par un temps superbe. Nous étions dans sa calèche, attelée de deux chevaux d'ar[mes] ; il avait son domestique. Seidler, un ci-devant dragon de Brunswick, actuellement soldat du train, nous conduisait. Notre voyage a duré soixante-quatre heures et nous a coûté à chacun...*

Nous sommes arrivés vers les neuf heures à Videlah. La campagne prend de la physionomie en s'approchant du Harz. A une heure, nous dînions dans l'auberge de la *Truie rouge*, à Ilsenburg. Nous y trouvons MM. de Hamerstein, dont l'un a tué à Paris Gustave Knœring.

Nous nous mettons en marche pour le Brocken à quatre heures. En montant, nous voyons une batterie de fer et une fabrique où l'on tire le fer en fil.

Nous arrivons au Brocken vers les huit heures, excessivement fatigués, M. de St[rombeck] moins que moi cependant. La petite vallée qui y conduit est très commune ; les gens de ce pays l'admirent parce que c'est la première montagne qu'ils voient. L'Ilsenstein, ou rocher de l'Ilse, ne mérite aucune attention à mes yeux, et est cependant célèbre. Sur le petit Brocken, demi-heure avant le véri-

table, il y a une maison abandonnée. Le comte de Wernigerode, souverain de ce pays, a fait bâtir sur le sommet du Brocken une maison dont les murs ont cinq pieds d'épaisseur. Elle est de granit, comme le mont lui-même. La maison est exactement au sommet. Ce sommet est couvert de gros blocs de granit, tout indique une montagne qui tombe en ruines. Cette maison est, je crois, remarquable en ce qu'elle est peut-être la seule du monde, à cette élévation*, d'où la vue puisse s'étendre de tous côtés. On voit aussi bien les plaines qui sont adossées à la forêt de Thuringe, vers Gotha et Weimar, que celles de Brunswick et de Hameln. Le Brocken est l'habitation la plus élevée de l'Allemagne. Nous y trouvâmes le froid et un vent d'une violence telle que je n'en ai jamais senti de pareil ; il avait des redoublements moins sensibles que dans les plaines.

J'étais anéanti. Après avoir pris du rhum, de la bière et du thé, nous fîmes le tour de la maison et montâmes sur la tour. Voici un croquis de la maison*. J'ai un peu exagéré la courbure du sommet, ainsi que la hauteur du paratonnerre. A neuf heures, Strombeck et moi étions en A. Le vent me semblait chaud à force de violence, il nous semblait entendre quarante ou cinquante tambours battant continuellement. Notre vue s'étendait à un quart de lieue à peu près, tous les gouffres qui nous environnaient étaient remplis de nuages.

Nous fîmes un souper très passable pour le lieu. Les chambres sont propres ; sans la canaille de Gœttingue et de Helmstedt, qui y abonde et qui brise tout, — ce sont des étudiants pour la plupart, — le comte ferait arranger des chambres beaucoup plus propres. L'hôte qu'il y tient y est depuis cinq ou six ans ; trois de ses enfants sont nés dans ce bout du monde, il est séparé du reste de la terre pendant trois mois ; il nous dit que ses enfants étaient baptisés au retour de la belle saison.

Il nous montra de petits in-quarto dans lesquels chaque étranger met ordinairement son nom et une platitude sur le Brocken en forme de sentence. Ordinairement, on admire, sans orthographe, la puissance de Dieu qui a tiré le Brocken du néant. Le volume qui précède celui où nous mîmes nos noms commence par : *Frederick* [*sic*] *Wilhelm I*, *Louise* [*sic*], *Kœnigin von Preussen* (Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, et Louise, reine, etc.), écrit en caractères allemands. Je fus étonné du peu de noms étrangers : je rencontrai, en feuilletant, deux inscriptions françaises et une italienne. Je fus aussi étonné de la platitude d'un tel recueil, elle n'a pas empêché un libraire d'imprimer les quatre ou cinq premiers volumes. C'est fort, mais il me semble qu'on imprime plus en Allemagne qu'en France*.

9 novembre 1807.

Il faut trop de paroles pour bien décrire. C'est ce qui m'a fait interrompre ce journal depuis le commencement de juillet. Il serait utile d'écrire les annales de ses *désirs*, de son *âme* ; cela apprendrait à la corriger, mais aurait peut-être l'inconvénient de rendre minutieux.

Depuis le mois de juillet j'ai renvoyé Jean, qui m'excédait, et pris Romain, dont je suis content. Mon cheval bai a pris le vertigo ; j'en ai acheté en octobre un gris 35 frédérics, léger, mais pas fort, joli cependant.

J'ai tué trois perdrix au vol, à mon grand étonnement.

Je suis allé plusieurs fois à l'Elme avec M. Daru. Il m'a encore parlé de nos anciens différends avec une bonté extrême.

Le grand maréchal de Münchhausen m'a entièrement satisfait par des espèces d'excuses. Cette affaire est terminée et bonne à oublier*.

Je me suis guéri de mon amour pour Minette. Je couche tous les trois ou quatre jours, pour les besoins physiques, avec Charlotte Knabelhuber, fille entretenue par M. de Kutendvilde, riche Hollandais. J'ai été content de moi à ce sujet.

Mme Alexandrine D[aru] a passé et m'a reçu d'une manière qui avait la façon de l'amitié.

J'ai fait un voyage agréable à Hanovre. J'y ai eu Jeannette. J'ai gagné 34 ou 35 napoléons à l'aimable Digeon.

J'ai été huit jours moins quelques heures absent de Brunswick avec Réol (du 26 octobre au 2 novembre). Voyage agréable, dont je compte faire un journal à part*.

Hier, bal animé chez Mme de Marenholtz*, avec qui B. passe sa vie d'une manière frappante. Str[ombeck] était bien malheureux pendant que nous nous amusions. Il m'écrit ces propres mots : « Le soir d'hier était un des plus terribles de ma vie : ma femme désolée, et moi-même hors d'état de la consoler.

» Toute la nuit, l'image de mon Charles m'était devant les yeux. — Cela finira comme tout finit. »

Il a perdu son fils Charles du croup. J'ai été souvent chez lui le jour de la mort.

14 janvier 1808.

De toutes nos connaissances de Brunswick, le seul qui ait réellement de l'esprit c'est Jacobsohn*. Il joint à son esprit toute la finesse d'un juif qu'il est, et deux millions.

Beaucoup d'imagination dans le genre oriental ; mais il ne parle pas bien français, et sa vanité est trop à découvert. Par vanité, en le flattant, aux bains d'Helmstedt on lui a fait dépenser deux mille

écus. En le tournant, on lui en ferait dépenser dix, mais dans l'intérieur de son ménage toujours cancre comme un juif.

Son mot de l'*agio* de la religion à la duchesse est joli.

M. de Siestorpf, grand veneur, n° 2 en esprit.

Homme de soixante ans, 80.000 francs de rente. Physionomie exprimant finesse et méchanceté. Mauvais cœur ; n'a jamais rendu de service d'argent. Il commande un télescope à un jeune artiste pauvre de Brunswick (M. de Siestorpf est très grand amateur d'ouvrages de ce genre), il doit donner 200 écus au pauvre jeune homme ; quand il est fait, il ne veut plus lui en donner que soixante.

On dit qu'il a été peu sensible à la mort de son fils unique, mort à vingt-quatre ans, et dont il contrariait la passion pour une fille naturelle du duc de Brunswick, je crois, mais ayant le titre de comtesse, dame d'honneur, reçue à la cour, etc. Homme dur, n'ayant aucune considération pour le malheur. Ressemblant assez à un sanglier.

N° 3. MM. de Münchhausen, ambassadeur ; de Strombeck, conseiller.

Ces deux hommes mêlés feraient deux hommes charmants. Ils ont un mérite fort différent. M. de Münchhausen, homme du grand monde, bavard impitoyable, raconte sans cesse des anecdotes assez

agréables. Se met un peu trop en avant, voulant toujours rappeler indirectement qu'il était présent, lorsque M. le prince Henri, M. de Boufflers, M. de Nivernais, etc., disait tel mot agréable. 36.000 francs de rentes, viagères en majeure partie. Avare et sale au dernier point. Mettant tout son bonheur, toute son existence dans les croix, les cordons, les plaques, etc. Homme de cour par le fond du cœur.

Bon musicien, touchant bien de l'harmonica, du piano, etc., ayant fait imprimer de la musique. Au total, le coup d'œil d'un homme du grand monde. Cinquante-cinq ans.

Ce qui est le contraire de M. de Strombeck, qui a l'air d'un apothicaire. L'esprit lourd, pesant et lent ; des idées cependant, ni nettes, ni justes, sur l'article de la vertu et des gouvernements. Bon ami, père très tendre, bon fils, bon frère. Aimant les arts, sachant un peu d'astronomie, très instruit, mais manquant du levain philosophique, ne réunissant point ses idées. *His love for* Φ*. Trente-cinq ans, et 12.000 francs de rente.

Sa femme est mère, rien de plus. Parfaite nullité, douceur, vertu, mais lenteur effroyable ; Allemande autant que possible.

4. M. de Bothmer, grand chambellan. A soixante-six ans. S'il n'en avait que quarante, nous l'aurions sans doute mis au n° 1er. Appétit dévorant, mangeant de la viande comme trois hommes ordi-

naires. Sait six langues, a fait de jolis proverbes allemands. A le goût littéraire qui régnait en Allemagne sous Frédéric le Grand. Adoration du genre français, avec ses vices et ses vertus. Les grands hommes allemands, Gœthe, Wieland, Klopstock, Bürger, Herder, Schiller, ont changé cela.

M. de Bothmer n'est plus que l'ombre de ce que je crois qu'il fut autrefois. Il n'a pour vivre que ses appointements, 6 à 7.000 francs ; il est commandeur de la branche protestante de l'Ordre Teutonique. Il est bon par philosophie, et je crois aussi par tendresse de cœur ; et, par calcul, il vante tout le monde avec un air de franchise et en parlant à eux et d'eux, ce qui fait que tout le monde en est enchanté. Aime beaucoup Mme de Marenholtz, sa fille, coquette par excellence, qui captive entièrement Brichard.

Père d'un sauvage sans esprit, véritable militaire, excessivement fort, fait pour dégoûter un homme qui pense du métier des armes. Ce fils, nommé Ferdinand, ne voulait pas que Bri[chard] et moi l'appelassions ainsi.

Père de Mlle Caroline de Bothmer, l'amante de M. de Haugwitz, qui s'est tué. Sa touchante histoire. Son cœur n'est plus qu'un monceau de cendres ; un peu de vanité les anime de temps en temps.

M. de Bothmer n'a d'idées grandes et arrêtées sur rien. C'est une petite philosophie médiocre et

aimable. Jacobsohn, au contraire, est vraiment l'homme d'ici qui a le plus d'esprit. Personne n'en douterait s'il savait le français seulement passablement.

17.

Dîné chez le général Rivaud*, commandant la division.

Un peu incommodé d'éblouissements depuis trois jours ; M. Haeur, médecin raisonnable.

Martial est toujours à Cassel avec son frère ; moi ici, faisant quelquefois des châteaux en Espagne et me voyant commissaire des guerres dans trois mois et, qui plus est, suivant M. Z.* en Portugal ou en Grèce. Je serais enchanté de ce voyage. Au total, je suis content de ma position et de mon état ; le climat seul me donne de l'humeur de temps en temps. Je lis Sismondi avec plaisir. (J'ai soixante l[ouis] environ.)

Je dîne ce soir chez M. La Saulsaye*, homme, je crois, très aimable jadis, mais radotant un peu, à ce que pense Réol.

20 janvier [1].

Simplicité, Tragédie, Jules César.

Si des géants bâtissaient un mur avec des quartiers de roche, ils mettraient avec autant de facilité un rocher gros comme un palais sur un autre rocher qu'un maçon pose une pierre sur une autre pierre.

De même, de grandes âmes faisant une grande action : Brutus, Régulus, etc., doivent avoir aussi peu de peine (remords, sensibilité poétique à part) à faire les actions par lesquelles ils sont connus qu'un lieutenant d'infanterie à faire faire feu à son peloton.

Voilà la noble simplicité, l'*aiseseté*, si l'on peut parler ainsi, qu'il faut que les personnages tragiques aient. Cela produit tout de suite le sublime, c'est presque le *sine qua non* de la tragédie [2]. Corneille l'a quelquefois, Voltaire jamais. *I think that I shall have this in my character**.

Je n'ai pas lu depuis huit mois une pièce de Corneille ni de Racine. L'*Ecole des maris* de Molière, *Othello* et *Jules César* de Shakespeare.

Shakespeare m'ennuyait il y a trois mois, actuellement je ne fais pas attention à l'enflure et il m'intéresse. *Othello* m'a paru presque parfait.

1. Relu avec plaisir, et trouvé la peinture véritable et utile. 24 juin 1815*.
2. Cette idée n'est pas trop bonne*.

26 janvier 1808.

Hier, je suis allé au théâtre allemand, où j'ai eu un peu de fièvre. Je suis revenu jouer au billard avec Lhoste jusqu'à minuit. Nous sommes allés prendre les *Mémoires* de Maurepas. Revenu chez moi je les ai lus jusqu'à deux heures, ils ne m'ont rien appris.

Ce matin, à dix heures, en me levant, j'ai lu la page 175 de la *Logique* de Tracy.

La comparaison des tuyaux de lunette qui sont renfermés les uns dans les autres et qu'on en tire successivement devient évidente pour moi en songeant à M. La Saulsaye. C'est un ord[onnateur]. C'est un homme de soixante-trois ans, qui a de l'amabilité, qui a été homme à femmes dans sa jeunesse, de ces têtes dont la force suit celle des couilles, bien la vanité d'un homme du monde, mais des restes de netteté dans l'esprit. Il a dû être fort vif autrefois. (Le tuyau s'allonge à chaque nouvelle idée que je vois dans le sujet des précédentes, dans l'homme nommé La Saulsaye [1]). Il radote un peu. (Nouveau tuyau ; mais puis-je le voir sortir du tuyau de... (*des restes de netteté dans l'esprit*) ? — Non. Il faut me figurer M. La Saulsaye comme la tête de ces limaces dont les trompes oculaires s'al-

1. Si c'était un raisonnement suivi, ce serait le même tuyau qui serait allongé.

longent, et se retirent ensuite quand elles ont peur. Chaque idée nouvelle est comme une trompe nouvelle qui sort de la tête [1]).

Mais, comme je l'ai dit, on ne se figure comme un tuyau de lunette qui s'allonge que les idées formant un raisonnement, comme : le grand juge est un homme qui ne se connaît pas lui-même, ou qui n'est susceptible que des émotions que donne l'exercice d'une autorité quelconque.

Voilà le fait, la lunette rentrée dans elle-même, dont je vais tirer les tuyaux.

Il a quarante-cinq ans, trente-six mille livres de rente ; il demande de l'emploi, ce n'est pas pour gagner de l'argent, ce n'est pas par amour de la patrie. Donc, le grand juge, etc. C. Q. F. D.

28 janvier 1808.

Joli bal chez Mme de Marenholtz. Je ne danse qu'une fois.

Jolie idée de M. de Villefosse* qu'il faut comparer tous les états en Europe.

Les courtisans, presque semblables.

Les savants, *idem.*

Les négociants... Je l'arrête là ; la froideur raisonnable et fière d'un Anglais, la bassesse et l'astuce italiennes.

1. C'est exactement l'idée de Tracy, 178, ligne 18.

Les amants... Je l'arrête aussi : figurez-vous cette société à Milan. La vivacité des Montferrines.

Tache de graisse avec le ...* à propos de : Je crois que vous nagez mieux que Mme une telle. — La jambe jusqu'à l'aisselle.

1er février.

Je reçois la lettre de M. Daru qui me charge des Domaines. Je ne suis pas enthousiasmé de cette faveur ; je ne sais pas encore le cas que j'en dois faire.

Le 5 ou 6.

Réol me conte la conversation *of two brothers upon me**.

18.

Je dîne pour la deuxième fois chez le préfet. Br[ichard] m'ennuie assez. Les habitants et moi n'avons pas beaucoup d'inclination les uns pour les autres. J'ai acheté la *Cène*, les portraits de Frédéric et de Raphaël, un beau paysage de Lorrain et une vue du soleil à minuit à Tornea*.

Je mettrai sous ces portraits et paysages : le Nord et le Midi, tous deux grands ; lequel fut le plus heureux ?

19.

Je visite toute la Chambre des Domaines. Chemin faisant, j'apprends les mariages de M. l'*hofrichter* de Münchhausen avec Mlle de Praun ; M. le comte de Weltheim avec Mlle Frédérique de Bülow.

Voilà deux maris qui auraient grand besoin d'un lieutenant. Si ces demoiselles sont bien pucelles, ils n'en viendront jamais à bout.

J'ai vu hier tuer au commandant Beteille deux chevreuils en deux coups.

Enfants meilleurs que des hommes faits. Beaucoup plus de bonne volonté et moins de coquinerie.

Je vais demain chasser au lièvre. On part à six heures et demie ; c'est à Wolfenbuttel.

Je caracole toujours de temps en temps Mlle Charlotte.

J'ai des velléités fortes et très passagères pour quelques femmes. Du reste, la morale par moi décrite il y a un an dans le cahier qui précède celui-ci est presque tournée en habitude. J'ai gagné de ce côté. La timidité s'en va aussi.

Si je servais sous un autre intendant général que M. D[aru], mon parent, ce sentiment me serait presque inconnu aujourd'hui.

J'ai écrit, il y a un mois, une lettre à Tracy, dont Faure n'est pas très content.

Tout le monde se marie : Adèle à M. Petiet* ; Mlle Petiet au colonel Girardin, qui bande très bien, mais est fort laid ; de l'esprit, beaucoup, je crois ; enfin, l'empesé, l'important, l'ennuyeux Nougarède à madame ...*, fille de Son Excellence M. Bigot de Préaméneu, ministre des Cultes. Nougarède doit être plaisant.

J'ai fait la bonne connaissance de M. Héron de Villefosse, homme d'esprit qui malheureusement a un peu de ressemblance morale avec M. Nougarède.

Il faut que je corrige un peu de pédanterie dans mes manières, peut-être suite de timidité.

25 février.

Depuis lors, j'ai tué trois lièvres, les premiers quadrupèdes de ma vie, et le même jour dîné chez M. de Rodenberg, drossard [*sic*]. M. Diodati, bon petit vieux.

Le vin et la musique me font plaisir.

Temps magnifique, gel et soleil depuis huit jours.

Le lendemain, dîner assez ennuyeux chez M. Bramerd. Le lendemain, je donne à dîner, pour la première fois, à sept personnes (92 francs). Dîner demi-officiel, qui réussit.

Le lendemain, chasse aux canards. Nous ne tuons que deux corbeaux.

Hier 24, j'étais chez M. de Praun, ennuyé de Brunswick, j'étais bien, ne sentais plus ma fièvre

depuis quelques jours, mais presque malheureux par ennui.

Le général Rivaud me conte la lettre bien jeune de Son Excellence M. Morio*. Il était outré pour lui, et cela rejaillissait sur moi.

Déesse, venge-nous, nos causes sont pareilles !

Voici un de ces faits comme il m'en manque *quando io voglio dipingere un carattere**.

La première page de la lettre finissait ainsi : « Sans la considération que j'ai pour M. l'ordonnateur Morand, je vous ordonnerais (le revers continuait :) de faire arrêter », etc.

Le général R[ivaud] : « *Sans la considération que j'ai pour M. l'ordonnateur Morand, je vous ordonnerais !...* — De manière qu'il semble que c'est moi que ça regarde, et que s'il ne m'*ordonne* pas, c'est par la considération qu'il a pour M. Morand. »

Je suis sûr que si les trois dernières lignes de cette page avaient été au commencement du revers, il aurait été moins irrité.

Le mot *ordonner* le choquait d'ailleurs, et avec raison (si on a jamais raison en ayant de la vanité), de la part d'un homme qui n'est que colonel dans l'armée française, qui a été dernièrement deux ans sous ses ordres en cette qualité, et qui, faisant souvent auprès de lui le service d'aide de camp, « ... qui était auprès de moi avec... ec... *respect*, je puis dire ».

Cette communication, qui aurait fait le malheur d'un autre, me donna un vif sentiment de plaisir.

J'observais le même effet le 5 mars 1807, lors de l'insulte de Martial.

Hier, mon bonheur se prolongea toute la soirée. Peut-être serais-je presque constamment heureux si je vivais au milieu de grands événements.

Celui-ci, qui n'est grand que pour moi, peut avoir des conséquences bien diverses : probablement, faire gronder ce jeune ministre ; peut-être me faire quitter Brunswick comme ayant cherché querelle ou désagréable ici. Je m'en fous, je voudrais presque quitter Brunswick. M. Z. est si mal disposé pour moi et la conduite du ministre est si absurde, qu'il peut y croire quelque insulte particulière faite par moi à quelqu'un, et cela me recule de plusieurs années. Je m'en fiche, je suis sans enthousiasme.

Faisons notre devoir et laissons faire aux dieux*.

Je viens de finir, avec cette même plume, une grande lettre de quatre pages à M. D[aru] qui montre, ce me semble, l'absurdité du m[inistre] et mon innocence comme deux et deux font quatre.

2 mars.

Je sors à onze heures de chez M. de Siestorpf, après avoir écrit avec cette plume, jusqu'à huit, une grande lettre à l'Intendant général.

J'en ai aussi écrit une grande à Lambert *, où je dis ce que je pense de ce pays-ci, c'est-à-dire pis que pendre. Cela m'a disposé à la gaieté ce soir, et je l'ai été, point timide.

J'ai perdu trois écus, il y a huit jours 10 ; j'en avais gagné 12 ou 15 il y a quinze jours.

La lettre de Lambert contient, sur la Calabre et sur la musique de Naples, des choses qui confirment mes idées au lieu de les modifier. Je trouverais l'homme presque naturel en Calabre.

Mes yeux ont bien joui, ce soir, de la beauté de Mlle de Klœsterlein.

3.

Société et pharaon ennuyeux chez le général Rivaud. Madame a la fièvre. Saucerotte m'apprend à gagner en observant la suite des cartes, parce qu'on ne mêle pas. Je gagne de l'intimité avec Mme Strouve.

4.

J'ai reçu une lettre très aimable de Martial, qui me parle de Garde ; mais je ne crois pas qu'il soit de mon intérêt d'y aller. Z. serait jaloux de la manière. Je suis à un examen dont j'espère me bien tirer. Je ne serais plus disponible, une fois dans la Garde. Je vais être com[missaire]*, à ce qui est probable. Cette intendance-ci peut me mener à une véritable.

6 mars.

Le peuple de Brunswick prête serment. Laideur propre au gothique du bâtiment où sont nichées les autorités.

L'ignoble des bourgeois dans les cérémonies me fait toujours mal au cœur.

Le bourgmestre de Br[unswick], figure ridicule, a lu un discours que personne n'a entendu. Il n'avait pas eu l'esprit de faire dire au peuple quand il fallait lever la main ; ce mouvement s'est fait partiellement, et tout le monde a ri. Les Allemands jurent en levant deux doigts de la main*.

Ces cérémonies me font toujours mal, en me rappelant l'ignoble de Gr[enoble]. Elles m'en feraient bien plus, si j'en voyais à Gr[enoble] même.

11 mars.

J'écris toutes mes lettres officielles aux pieds du portrait de Raphaël, qui change de physionomie suivant les heures du jour. Cette belle figure, qui tira le bonheur de son cœur, m'empêche de me dessécher l'âme entièrement.

J'ai aussi la *Cène* de Morghen *, contrefaite par Rainaldi. J'en suis fort content, surtout des figures qui sont à la droite de Jésus.

J'ai aussi un beau paysage du Lorrain, le soleil

vu à minuit à Tornea *, et le portrait de Frédéric II.

Je veux mettre Frédéric à côté de Raphaël, sous Frédéric : *Nord*; sous Raphaël : *Midi*; sous Lorrain : *Midi*; sous Tornéa : *Nord.*

Cela rend un peu mes impressions.

Hier soir, à onze heures, on frappe à ma porte ; je revenais de chez Saucerotte.

C'était l'excellent général Mich[aud] et Durzy* qui étaient à l'hôtel d'Angleterre. Excellent accueil du général M[ichaud], bonté extrême. Comme il avait l'air content, comme il m'embrassa en entrant et en sortant, comme il m'éclaira jusqu'à la dernière rampe !

J'étais content, en revenant à une heure, de cette joie rare que donne le contentement des hommes.

Il rit avec moi du mariage d'Ad[èle]. Drôle de panégyrique de Pet[iet] ; il croit qu'il va devenir poitrinaire. C'est, je crois, un *Poco.*

Ce soir, soirée chez le grand-maréchal ; j'y arrive tard. Tristesse de Mme la grand-juge, air d'épuisement du mari.

Je reçois une lettre de ma sœur ; il y a un an d'expérience entre cette lettre et la dernière. L'agitation forme. Elle est fort liée avec V...*

Voyages.

Depuis le 13 novembre 1806, jour de mon arrivée à Brunswick :

Le 25 décembre, parti pour Paris, arrivé à Br[unswick] le 5 février.

Allé à Wolfenbuttel.....	9 fois.
A Hambourg*.....	1 fois.
A Cassel.....	*idem.*
A Blankenbourg.....	*idem.*
Au Brocken.....	*idem.*
A Helmstedt.....	*idem.*
A Twilpstedt.....	*idem.*
A Halberstadt.....	2 fois.
A la chasse à l'Elme.....	7 fois.
A l'Hasse.....	2 fois.

Il y aura seize mois après-demain, 13 mars 1808, que je suis à Brunswick.

17 mars.

Je suis bien heureux que le hasard m'ait éloigné de la cour, où j'avais envie d'être placé il y a deux ans. Voilà une grande erreur où j'ai été et qui doit me rendre circonspect sur deux choses : le mariage, et la démission de ma place.

Il est possible que ces deux envies me viennent, mais il faut y réfléchir longtemps.

L'expérience d'un an que j'ai faite d'être attaché à une personne et ce que je viens de lire dans l'abbé Ancillon me confirment dans l'idée que je suis absolument impropre à la cour. Une place indépendante et solitaire comme celle que j'occupe aujourd'hui me convient beaucoup mieux. Il est vrai que je m'ennuie infiniment.

Je n'ai pas monté à cheval pendant un grand mois. Depuis six jours, je monte tous les matins. Strombeck est à Einbeck, Br[ichard] et moi nous ne nous plaisons pas, c'est à peu près la même chose avec Lejeune, de manière que je vis absolument seul, n'aimant personne et aimé de personne, je crois.

J'ai fini il y a quelques jours Delolme. Cela m'a fait naître le projet Jun. et Mira. Il y a une grande gloire à acquérir. Je me suis amusé à dessiner une esquisse, mais mon crayon ne valait rien ; la finesse de Mira veut d'excellente mine de plomb.

Une idée m'a frappé, et je l'écris parce que je sens qu'elle s'en va :

Il est excessivement nuisible que les auteurs qui parlent pour la première fois à un homme d'un établissement politique comme le parlement de Paris, par exemple, s'engagent dans l'historique de ce que ce corps a été, de ce qu'il veut être. Sans le nommer, il devrait établir ce qu'il est ; ce point

bien éclairci, venir à l'historique et à ses prétentions [1].

La méthode contraire, que les auteurs que j'ai lus ont suivie, fait que j'arrive seulement à des idées frappantes d'évidence sur plusieurs établissements politiques.

Je ne me méfie pas assez de la mémoire des sots, c'est le côté par lequel ils réparent leur sottise. R—s avait bien raison.

Deux physionomies m'ont frappé : celle de P., lorsque je lui dis, en suivant mon imagination (ce qui est un plaisir pour moi), que je couchais presque chaque nuit avec Mélanie, sur le boulevard, que cela me tenait plus près de mes bouquins. Je l'avais assuré du contraire il y a un an, il me fit répéter [2].

Celle de madame l'amie de la Major, hier, au *grosse Jonferstii*, la locataire principale de la chambre que j'ai louée 48 francs par mois pour avoir une de ses filles, lorsque je vins à parler de l'autre, de celle qui est en Saxe.

Au reste, j'ai de mon père 400 francs par mois, et je dois encore 3.000 francs, malgré les bienfaits de Me de N.*. Voilà ce que P. *believe**.

1. Critique juste applicable à la *Logique* de Tracy. 1815.
2. Pte le voyage à Paris, *for him.*

18 mars 1808.

Je prends une excellente leçon d'anglais chez M. Emperius. J'explique *Richard III*, j'en suis fort touché. Au lieu de renfermer mon imagination en moi-même, j'ai la bêtise de la dissiper en lui contant deux belles anecdotes. L'idée me vient de faire une t[ragédie] de l'*Usurpateur*, auquel je donnerais une tournure de plaisanterie assez dans le genre de *Nicomède* et telle que *Richard the third* l'a, par exemple dans la scène qui précède la venue de la reine Marguerite. Je vois nettement ce caractère un moment, et je suis sûr qu'il ferait un grand et bel effet.

Sans ma maudite manie de bavarder, je verrais encore ce grand caractère.

Excellent trait :

« ... Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère. » (Caractère du duc de Bourgogne, Histoire de Fénelon, tome I, page 144.)*

Beau trait à développer, à montrer en action.

19 mars 1808.

Il y a un volume de cinq cents pages bien intéressant à faire, c'est l'*histoire de la religion catholique*, de Jésus à nos jours. On voit bien, quand je dis cinq

cents pages, que je suppose la plus parfaite impartialité et surtout infiniment peu de discussion savante et critique sur les faits*.

Ce serait bien là *far suoi i temi gia prima trattati**.

[25 mars.]

Pour moi.

Remède souverain contre l'amour : manger des pois. Éprouvé aujourd'hui, 25 mars, après une promenade très agréable à cheval et un goût vif éprouvé pour la petite voisine du palais Bewern*.

Quelle est la meilleure manière, pour ma personne, de tirer parti des moments de froideur et de maladie ?

27 mars.

Le Flatté, comédie assez plaisante de Goldoni. Ridiculiser un flatté par la manière dont ses flatteurs se moquent de lui et par la manière dont ils le font aller, par sa vanité, à laquelle ils donnent à propos de nouveaux aliments.

Tartaglia *nel Augellino belverde*, Gozzi, *tomo* III, 263, Brighella, pag. 261.

29 mars.

J'ai trouvé il y a trois jours dans la *Punizione nel precipizio*, comédie de Gozzi, que je lisais avec

un extrême plaisir, cette réponse, tome V, page 267 :

Alfonso.
... ed ogni giorno, il giuro,
Tal tributo avrai.
Elvira.
Ed io, fanciullo,
La tua pietà mai non potrò pagarti *.

Cette réponse m'a semblé le sublime de la délicatesse, mais il faut se mettre dans la situation.

Je lis depuis deux jours, avec le docte M. Emperius, l'ouvrage de Colquhoun* sur la police de Londres, que je trouve diablement bavard.

Je lis les œuvres de Gozzi, qui me paraît avoir plus d'esprit et un meilleur ton que Goldoni.

Je regrette et désire Charlotte depuis que je ne l'ai plus [1].

J'ai été charmé de la prise de Constantinople par les croisés, racontée par Simon[de] de Sismondi à la fin du deuxième volume.

[2 avril.]

Le 2 avril, rassasié de lecture, j'allai à neuf heures du matin, porter à M. Daudrillon une lettre de recommandation pour M. de Presle, de Blanckenbourg, où il allait le jour même.

En déjeunant, M. Daudrillon, de Bothmer, Kling,

1. La franchise faisait son caractère. 1815 *.

l'architecte, et Valory formèrent le projet de passer par Halberstadt. Je leur dis que je les accompagnerais. Je voulais aller demander à M. Clarac les états de domaines de l'Ildesheim. Rentrant pour monter à cheval à midi, je les trouvai chez moi.

8 avril.

Grande inondation arrive à ma porte à une heure et demie du matin le 8 avril.

Je lis la préface de Johnson à Shakespeare. Judicieuse et à discuter.

Voici le titre d'un livre qui peut être bon : *An essay towards fining the true Standards of wit and humour, raillery, satire and ridicule*, etc., etc. *by* Corbyn Morris, esq. Un vol. in-8°, 1744.

Shakespeare a écrit trente-cinq pièces.

11 avril.

Je reçois une lettre de Réol qui me dit que M. Z. est appelé, que M[artial] part pour l'Espagne.

J'écris à Mme de B[aure], à Mme D[aru] la mère, pour demander d'aller en Espagne quand mon affaire ici sera finie.

J'écris à mon grand-père d'écrire à M. D[aru], Martial et Mme]Daru], pour le même objet.

Cela fera vibrer toutes les cordes et leur fera dire : « Espagne. »

Je trouve dans le *Tableau du Portugal* *, ouvrage où il y a six ou huit phrases charmantes, et de bon ton d'ailleurs en général, cette phrase (p. 207) : « De nos jours, le juif Antonio José a publié des comédies dans lesquelles on trouve un génie particulier et beaucoup de *vis comica*, mais il manque de correction. » Voir cela.

[23 avril.]

Le 23 avril, M. de Bothmer me répète qu'il n'y a pas une bonne tragédie ni une bonne comédie en langue allemande. Ce qui infirme un peu cette décision à mes yeux, c'est que je trouve du mérite dans les quatre pièces de Schiller qui sont traduites en français.

M. de Bothmer me dit, à la même occasion, qu'il y avait en hollandais une excellente tragédie, intitulée *Gisbert von Amsteal*, par Van Vondel. « Mais un peu trop dans le genre de Shakespeare », ajouta-t-il.

Architecte du roi qui arrive de Rome et qui a de l'esprit et du talent me dit qu'il y avait en allemand trois bonnes comédies, dont voici les titres...*

[1er mai.]

Le 1er mai, je tombe par hasard dans une société, chez le grand-juge, où tout le monde était invité, les Français excepté. Je fais de bonnes observations tout en jouant au pharaon. Mme de Marschall, quoique ayant une fille à marier, me conviendrait ; elle paraît avoir de l'esprit, et pas de pruderie. Mais je me sens timide à son égard, et d'ailleurs nulle occasion de nous...*

Le 3 mai 1808.

J'écris ceci à huit heures précises. J'ai lu très facilement jusqu'à ce moment la *Vie de Johnson**. Je ne crois pas qu'on puisse lire dans ce moment à Marseille ou à Madrid.

Voici ma vie d'aujourd'hui, qui me servira d'échantillon pour me rappeler celle que j'ai menée au printemps 1808 : à huit heures, le barbier m'a éveillé dans le grand salon, où j'ai couché pour la première fois, ce qui m'a valu une promenade militaire à quatre heures du matin, l'épée à la main. J'entendais du bruit dans les chambres voisines, j'étais dans les rêves jusqu'au cou, et, dès que mon imagination est éveillée, je suis timide. Je ne suis brave que quand je suis bête, c'est qu'alors je ne perds pas de vue la terre. Je parle de la vraie bravoure, mon ima-

Le 3 mai 1808.

J'écris ceci à 8 heures précises. Je vis
bien très facilement jusqu'à ce
moment la vie de Robinson. Je ne
crois pas qu'on puisse bien dans ce
moment à Marseille ou Madrid.

Voici ma vie d'aujourd'hui qui
servira d'échantillon pour me rappeler
celle que j'ai menée au Printemps 1808.
à 7 h. le Barbier m'a éveillé
dans le grand Salon où j'ai couché
pour la 1re fois ce qui m'a valu une
promenade matinale à 5 heures du
matin l'épée à la main. J'avais
entendu du bruit dans les chambres
voisines, j'étais dans les rêves jusqu'au
cou,

Négatif G. ODDOUX

L'ÉCRITURE DE 1808

Manuscrit d'une collection particulière, fol. 60

Imp. phot. D. A. LONGUET

gination fortifie la bravoure qui vient des passions. Ma colère est si forte qu'elle me donne mal à l'estomac pour vingt-quatre heures.

Après le barbier, j'ai lu quelques pages de la *Vie de Johnson*, que M. Eschenbourg* m'a prêtée. M. Kœchi arrive : leçon d'allemand, j'explique trois pages de l'histoire *des grosses Friederich*. Ces trois mots, où il y a sans doute trois fautes au moins, montrent mes progrès dans cette langue parlée par des ennuyeux, et qui a quelques mots expressifs. Après M. Kœchi, j'ai arrangé les procès-verbaux de versement et de partage d'une somme de 16.000 th[alers], en or. J'ai pris une soupe de pain, d'eau et de beurre.

Je suis allé chez M. Emperius prendre ma leçon d'anglais. Comme ma montre (l'ancienne) avançait, je m'y suis trouvé un quart d'heure trop tôt. J'ai lu, dans une pièce voisine de celle où il était, un prologue de Foote. Il faut que je lise cet Aristophane moderne*. Ces quatre pages me font croire que son talent a quelque chose de celui de Beaumarchais et de Molière dans l'*Impromptu de Versailles*.

M. Emperius m'a fait écrire en anglais un livre anglais qu'il me lisait en français. J'ai ensuite expliqué les quatrième et cinquième scènes du premier acte de *Macbeth*. J'ai eu un grand tort de ne pas prendre M. Emperius à mon arrivée à Brunswick, je saurais l'anglais et le latin. Sans esprit, c'est un homme excellent pour enseigner les langues.

Après une heure et demie passée chez lui, je suis revenu chez moi, où j'ai lu jusqu'à trois heures la *Vie de Johnson.* J'en ai lu en tout dans la journée cent pages in-octavo avec plaisir, sans dictionnaire, car je n'en ai point.

A trois heures, j'ai travaillé trois quarts d'heure à mon bureau, où Rhule m'a dit, dans son jargon d'Allemand flatteur, qu'il allait me quitter pour passer chez M. Voigt, commissaire des guerres westphalien. Ce gredin-là m'a écrit ce soir une lettre qui répond à mes pensées sur son procédé. J'ai répondu avec un mépris invisible pour un Allemand, et dignité.

A quatre heures moins un quart, j'ai dîné avec du mouton grillé, des pommes de terre frites et de la salade. Les deux premiers plats viennent de chez Janaux et sont payés 6 bongros pièce (18 sous).

Après dîner, *Johnson.* Je monte à cheval à six heures et rentre à sept un quart. Je passe devant la fille du cordonnier, qui sourit et rentre. Toute ma journée d'hier a été animée et heureuse du rendez-vous qu'elle m'avait donné et qui a été très original. J'ai ensuite à neuf heures rencontré Charlotte, et nous avons promené ensemble au clair de la lune. Mais la petite fille que je quittais m'avait glacé pour cette beauté de vingt-cinq ans et demi qui en paraît trente-deux.

En rentrant aujourd'hui, à sept heures un quart, j'ai pris du thé : trois tasses, pour m'amuser ce soir

avec mon esprit. J'ai lu jusqu'à huit heures et je finis d'écrire ceci à huit heures trente-cinq minutes.

J'ai vu les premiers bourgeons le 15 avril [1] et la nature en plein réveil le 26 avril. Il manque une pluie chaude au bonheur des plantes et à celui de mes nerfs.

Voici ce que j'appelle un bon trait de caractère presque assez sublimé pour le théâtre, et tel que j'en voudrais avoir un volume in-quarto : il peint l'envieux puéril :

He (Johnson) loved him (dr Goldsmith) though he knew his failings, and particularly the leaven of envy which corroded the mind of that elegant writer, and made him impatient without disguise, of the praises bestowed on any person whatever. Of this infirmity, which marqued Goldsmith's character, Johnson gave a remarquable instance. It happened that he went with sir Joshua Reynolds and Goldsmith to see the Fantoccini which were exhibited some years ago in or near the Haymarket. They admired the curious mechanism by which the puppets were made to walk the stage, draw a chair to the table, sit down, write a letter, and perform a variety of other actions with such dexterity that though nature's journeymen made the men, they imitated humanity to the atonishment of the spectator. The entertainment being over the three friends retired

1. Je fais du feu le 22 septembre 1808.

to a tavern. Johnson and sir Joshua talked with pleasure of what they had seen, and says Johnson in a tone of admiration : « How the little fellow brandished his spontoon !

There is nothing in it, replied Goldsmith starting up whith impatience ; give me a spontoon ; I can do it as well myself.

*(Essay on the life and genius of Samuel Johnson**, page 97.)

Johnson, né en 1709, mourut en 1784.

4 mai, après avoir lu *Tom Jones* *.

Les idées de propriété et de danger sont rappelées (soit pour elles-mêmes, soit pour en peindre d'autres) sont rappelées beaucoup plus souvent dans un volume anglais *quelconque* que dans un volume français sur un sujet analogue [1].

Voir si ce *quelconque*, qui généralise la remarque qui me vient dans la tête, est fondé.

Ensuite, si cette remarque est juste et générale, chercher les idées rappelées le plus souvent dans les livres italiens et français.

J'ai la mauvaise habitude de généraliser sur-le-champ mes remarques ; cela vient de l'orgueil d'avoir fait une remarque importante, et de la paresse, car il est beaucoup plus aisé, au moyen

1. Très vrai *.

d'un *quelconque* ou d'un *en général*, de généraliser une remarque que d'examiner avec soin si réellement on a très souvent occasion de la faire.

[8 mai.]

Le 15 avril, la nature s'est réveillée un peu ; le 26, généralement ; le 5 mai, l'été est arrivé. J'écris ceci en chemise le 8 mai 1808.

[20 septembre.]

J'écris aussi ceci le jour où j'ai fait rapporter mes livres de Richmont, le 20 septembre 1808. Cependant, l'on n'a pas froid, mais je perdais trop de temps à aller et venir.

20 septembre 1808.

Je sors de *Cabale und Liebe*, ou *l'Amour et l'Intrigue*, drame de Schiller.

Je trouve du vague dans la sensibilité, que l'auteur n'a pas assez approfondi les grandes idées, enfin que ses personnages n'ont pas assez d'esprit. A cela près et des longueurs à la fin, c'est une bonne pièce, mais cette sensibilité appuyée sur des idées vagues et enflées, comme celle de *Werther*, et qui me semble une suite du peu d'esprit et du peu de caractère de la nation, ne m'émeut pas.

Le principal défaut des Allemands, à mes yeux, est de manquer de caractère. Outre la nature, que j'observe tous les jours, il me semble qu'on voit ça clairement dans la différence du style allemand et du style espagnol, même dans les traductions françaises. Qu'on lise les nouvelles de Cervantes, les mémoires de Saint-Philippe *, et deux ouvrages allemands analogues.

Ensuite, leur gouvernement leur a donné l'esprit de formalité, le génie jurisconsulte.

Ensuite, la lecture de la Bible les a encore rendus niais et enflés. Cette cause agit également sur le caractère anglais*.

La froideur des Allemands s'explique bien par leur nourriture : du pain noir, du beurre, du lait et de la bière ; du café cependant, mais il leur faudrait du vin, et du plus généreux, pour donner de la vie à leurs muscles épais.

Ils ne peuvent pas vivre sans femme (le libraire de M. Heyer), beaucoup d'enfants. Peu de cocus.

Bonne foi remarquable dans la nation. Preuve les nombreux envois d'argent par la poste.

Depuis un mois environ, les préjugés qui me cachaient le caractère allemand tombent de toutes parts, et je commence à le voir nettement, je crois. Les plus grands souverains du XVIIIe siècle, Frédéric II et Catherine II, étaient de cette nation. Mais je n'ai pas encore trouvé que depuis qu'elle a dégénéré du caractère que lui donne Tacite, elle

ait produit des génies ardents, comme le prince de Condé, par exemple.

23 septembre 1808.

Ministres. — Il existe dans notre caractère français actuel (comité de notre gouvernement) un assez grand nombre d'hommes, tels que Maub. St Gero. [*sic*], qui ont assez d'orgueil pour mépriser les succès fondés sur les petites choses, et un besoin, aussi indispensable pour eux que celui du pain et de l'eau, des applaudissements continuels du public, c'est-à-dire pas assez d'orgueil pour les mépriser. Ces hommes sont bilieux, peu sensibles dans le sens ordinaire ; mais, très malheureux par leur insatiable orgueil, ils reçoivent quelquefois les louanges, qui sont de véritables consolations pour eux, avec une sensibilité absolument semblable à la véritable. Heureux, ils sont la dureté même ; du reste, bilieux, actifs et braves.

Ces hommes sont faits pour occuper les places que donne le gouvernement, ils doivent faire d'excellents ministres.

26 septembre 1808.

Voilà bientôt deux ans que je suis à Brunswick, sur quoi je fais la réflexion suivante : j'ai pris les gens de ce pays-ci en vrai jeune homme, en vrai

Français, blâmant devant eux, comme s'ils étaient des philosophes au-dessus de préjugés, ce qui me semblait blâmable, et laissant même entrevoir mon mépris pour leur lourde épaisseur.

Dans la première garnison que je ferai sur les bords de l'Ebre ou sur ceux de l'Elbe, me déclarer en arrivant enthousiaste du pays.

[1er octobre.]

Je fais du feu pour la première fois le 22 septembre 1808. Il est indispensable le 1er octobre 1808. Je l'avais cessé le...*

3 octobre 1808.

... Non, Monsieur, je n'y ai point mis de vanité ; j'administre, comme je chasse, pour le plaisir du succès, sans faire attention à mon habit.

La vanité nationale rend les Français inconquérables ; ils regarderaient comme une humiliation d'être soumis à un souverain étranger. S'ils se soumettaient, les étrangers, par les duretés avec lesquelles ils voudraient venger le mépris que le Français fait éclater par les ridicules qu'il leur donne, les pousseraient bientôt à la révolte [1].

1. Précisément vérité la plus intéressante en 1815.

[Vers le 10 octobre.]

Faire incessamment (le 13 octobre, jour anniversaire de mon départ de Paris) l'examen de ma conscience : comme homme qui cherche à se former le caractère, les manières, à s'instruire, à s'amuser, à se former dans son métier.

Je ne sais si dans un an je penserai sur Wilhelm comme aujourd'hui, mais il me semble que la seule élégance qui convienne est celle du genre Buck : culotte de peau, bottes à revers, linge frais, habits très neufs, belle montre, étalage d'une grande commodité, qui suppose richesse : le maintien, la démarche, etc., d'un homme qui se fiche de tout. (M. de B. me disait la même chose de lui, lorsqu'il prenait l'air petit-maître.)

13 octobre 1808.

Style de l'Histoire*.

La gravité, la gravité... Mon style aura un caractère particulier en se moquant un peu de tout le monde, sera juste, et n'endormira pas.

Pourquoi veut-on la gravité ? — Pour changer les hist[oriens] en prédicateurs, pour corriger les vices. Qui l'histoire veut-elle instruire ? — *Kings*. Ils se foutent d'elle. En ridiculisant leurs instruments, on

rendra difficile, impossible même pour eux, ce qu'on a tenté inutilement de leur rendre odieux. Je m'abstiendrais d'enlever une jolie femme à son mari, parce qu'un auteur estimé, nommé Tacite, auteur sérieux, flétrit ce crime ? La belle raison ! (Traduit de S. T., page 7 du 1er volume.)

14 octobre 1808.

Les souverains ont, en fait de goût, un grand avantage : c'est d'être entourés, en artistes, de l'élite de ceux qui vivent de leurs jours. L'empereur vient d'accorder une audience à Gœthe à Erfurt et de parler avec lui de littérature allemande. Le poète aura probablement présenté ses pensées mères. L'empereur peut donc avoir des idées beaucoup plus saines de cette littérature que le commun des hommes. Et il en est ainsi pour tout.

Louis XIV conversait sur la poésie avec Boileau, Molière et Racine.

19 octobre 1808.

La lumière qu'elle répandait était si sombre que nous l'apercevions seulement sans en être éclairés.

... Un luth tout accordé. (*Gil Blas*, III, 269-270.)

Ces traits me frappent. Ne pas se donner mal à

la tête en louchant, après avoir pris du café. M. Kuster copie la bataille d'Oudenarde [1].

Le 28 octobre 1808 *.

Le plus beau jour d'automne que j'aie remarqué ici. J'écris ce qui est ci-contre [2]. — Charlotte jalouse et pénétrée d'amour. — La *Bibliothèque Britannique* arrive enfin*. — Je fais mon premier thème allemand.

Chaque homme est un paresseux : il met le bonheur derrière l'événement le plus facile. Henri, par exemple, dans les femmes comme Mme Gherardi*, et il y trouverait probablement l'ennui. Où il

1. Le secrétaire copie l'histoire de la guerre de la Succession.

2. *The history of the war of the Succession* *.

Pensées que je ne mets pas dans les grands cahiers sur lesquels mon secrétaire copie :

Il faut se figurer le gouvernement de Louis XIV comme une droite :

Louis XIV : o|——|—|——|o
A B C D E

A, est Louis XIV.

E, l'événement.

B, Mme de Maintenon.

C et D, des effets que ni le roi ni elle ne prévoient et qui poussent l'événement E.

Exemple : Louis XIV trompé, Mme de Maintenon y contribuant, chasse les protestants ; c'est B. Ils indignent l'Allemagne ; c'est C. Guillaume III est D. De tout cela l'événement E, qui est : l'Europe résiste à Louis XIV, chose impossible sans B, C, D.

trouvera le bonheur, c'est dans le gr. [*sic*]. Mais la paresse le retient.

Novembre 1808.

Charmant voyage à Cassel. Parti le 13 avec l'ordre d'aller à Paris dans la poche, de retour le 20.

Bonhomie parfaite et gaieté de Meurizet, Morand. Ambition pateline de Héron de Villefosse*.

Voyage très agréable. Aller et retour avec le Hollandais Mauvillon.

M. de Laf. et son aimable femme. Bonhomie. Quel contraste avec l'habit brodé !

Il n'y a pas jusqu'à la petite Westphalen qui n'ait été bonne, dans ce voyage.

Il coûte 120 francs environ [1].

1. Je suis content de ce cahier, lu en deux heures, à minuit, le 25 juin 1815, revenant de *Figaro alla Scala.*

Assez content. J'errais encore au hasard, faute d'éducation. Relu en juin 1820. *Made by b., and writing Love I take notes for matrimony* *. 1820.

1809

PARIS*

Mon séjour à Paris en 1809.

[3 février 1809.]

J'ai reçu à Brunswick, le 11 novembre 1808, l'ordre de venir à Paris. J'y suis arrivé le 1er décembre.

J'écris ceci le 3 février 1809. Je sors du Vaudeville où je me suis trouvé à côté d'une femme que j'ai prise pour une maîtresse d'un des aides de camp du général Hulin. Elle se nomme Élisa, loge rue Neuve-des-Bons-Enfants, n° 11, et est prête à me recevoir demain à onze heures. Sa figure, assez jolie, exprime la douceur. J'ai eu du plaisir à lui faire la cour.

Journée de gaieté, produite, je crois, par un temps de printemps qu'il fait depuis huit jours. Ce matin, levé à neuf heures ; traduit trois pages de *Don*

Quichotte. J'ai cinq ou six leçons. Pris une leçon de danse avec La Bergerie, *with which I have wit**. De là, promené aux Tuileries. Il y avait beaucoup d'hommes de la classe de Faure et de moi. Nous nous disions : « C'est bien ici la patrie (monarchique), ce qui nous y attache c'est que nous sommes accoutumés aux mœurs de nos compatriotes et que nous y plaisons, mais il n'y a presque rien de tendre là-dedans. Il devait y avoir plus de tendresse dans les républicains d'autrefois pour leur patrie. Du moins, les Anglais sont-ils le peuple de l'Europe qui chérit le plus la patrie. »

A quatre heures et demie, nous n'allons pas dîner chez Legacque ; pour varier, F[aure] me conduit à un petit restaurateur, rue d'Argenteuil. De là, au café de la Rotonde ; je vais prendre une glace au café de Foy. De là, au Vaudeville. J'ai pris du café au lait très faible, ce matin, ce dont je m'étais abstenu pendant six semaines.

Hier, j'allai chez Dug[azon] prendre un billet pour *Hector**, foule immense ; quinze cents vers, parmi lesquels douze ou quinze de très agréables ; nulle situation nouvelle, style orné et faible, pièce très ennuyeuse pour moi, et où il y a de bien beaux endroits, dit Estelle et tous les Parisiens de son espèce pour lesquels elle est faite. C'est un terrible public pour juger la tragédie. *Hector* doit en partie son succès à ce qu'il n'y avait pas un vers choquant et sifflable, c'était l'ensemble qui était mortelle-

ment ennuyeux. Luce de Lancival n'a pas eu le génie de mettre Homère en scène.

Tout le monde fait de la dignité dans ce pays, depuis le portier de M. de Baure jusqu'au prince de Bénévent*, Mme Legacque, etc., dont le portrait était au salon en face de la porte*. Cela m'ennuie, et surtout dans les jeunes gens. Les écureuils, un jour, renoncèrent à leurs grâces et à folâtrer sur les branches des arbres ; ils descendirent à terre et prirent la démarche grave des moutons qu'ils voyaient paître. En Angleterre, on écrit que le bon ton est à Paris, et ici, pour être *bien*, il faut l'air froid et impassionné d'un Anglais.

J'ai lu hier et aujourd'hui le voyage de John Carr dans le Nord* ; coup d'œil rapide d'un homme d'esprit, mais qui le cherche, et qui a pour principes ceux de la société. Ce livre, fait avec de l'esprit français, mais qui n'en a nullement la partie brillante (les *Lettres Persanes*, la *Vie du comte de Grammont*, etc.) plaît ici. Il nous fait souvent hausser les épaules, mais l'on va au bout. Louangeur à toute outrance.

4 et 5 février.

Toute la journée du 4 a été animée par l'idée de voir le soir la fille du Vaudeville, à laquelle je prêtais mille charmes. Je suis monté chez elle à cinq heures elle venait de sortir ; à six, j'ai mieux aimé aller à

la deuxième représentation de *Così fan tutte*, de Mozart. Musique suave, mais c'est une comédie, et Mozart ne me plaît que lorsqu'il a exprimé une mélancolie douce et rêveuse.

J'ai lu le 4 *Abele*, tragédie d'Alfieri, la première de ce grand maître qui m'ait véritablement plu, et si [*sic*], il y a six ans que je le lis.

Aujourd'hui 5, je trouve à midi Élisa dans son lit, je m'y mets : belles cuisses, mais tête bête et qui tient parole ; vingt-quatre livres.

Je me présente chez Mme Z., que je n'ai pas vue depuis mardi ; elle n'y était pas. Je ne vois que Mme D[aru] la mère. On parle beaucoup des changements dans le ministère. Je passe la soirée chez moi, je viens de parcourir Besenval.

6.

Nous arrivons à huit heures chez Mme Dubarret, petite femme maigre et vive, femme d'un honnête inspecteur des eaux et forêts. Ces gens-là se sont imaginés de donner un bal, et Mme de Béz[ieux]* a la complaisance de nous y présenter. Elle me comble d'attentions.

Un musicien, qui accompagne son violon avec sa physionomie, m'inspire une envie de rire difficile à cacher et qui, jointe à quelques ridicules que je fais remarquer à Mlles Mimi et Am., me donne la réputation de *méchant*. La maîtresse de la maison me fait

la mine. Nous rentrons à quatre heures, très gais. Nous autres clercs, accoutumés à soutenir le vin à cause de notre fête du jour de l'an, forte en vins, et autres ridicules du même genre et sans nombre. La femme du g[énér]al, en satin, grande conversation avec Mme Mignard qui me relance.

7.

Dîner chez Mme de Béz[ieux]. Je suis placé à table vis-à-vis d'elle. Le mauvais ton se découvre aux compliments qui pleuvent. Dans un certain monde, on se prend mutuellement pour plus corrompu, c'est-à-dire qu'on s'avoue qu'on se connaît mieux.

Je danse une contredanse et arrive à la soirée de Mme Nardot* qui abondait en personnages distingués : MM. Barthélemy *, Estève, Clément de Ris*, etc. M. de Ra. me prend à part et me persuade par un discours très animé de demi-heure que M. Z. ne l'a pas bourré. Il était troublé et n'emploie pas même les meilleurs moyens pour ce but.

Mme Z. me comble de bontés, me dit qu'elle écrira à M. de Marescalchi *, le soir, pour demander un billet pour moi, m'invite à dîner pour jeudi à onze heures, etc. Je lui dois beaucoup de reconnaissance.

8.

Leçon d'espagnol, leçon de danse, bain, dîner, lu Crébillon fils avec plaisir. Portrait de Mlle Jules envoyé à son frère, impression qu'il fait sur moi. *I will of her nothing but friendship I say to Félix**.

ANNEXES

I

CARACTÈRES

I

Une dame *

Il carattere
della signora C. *
(4 *gennaro* 1806).

Madame C. n'a pas un caractère marqué, décidé. Elle a le caquetage du monde. Elle babille, babille, répétant presque toujours la même chose, sautant d'une conversation à une autre sans rien dire d'intéressant. Caquetage est à l'oreille comme le papillotage en peinture aux yeux.

Vaniteuse jusqu'au bout des ongles. Sachant se contenir et souffrir des injures et des mortifications sans les laisser paraître au moment où elles la

poignent le plus. Faisant des avances aux hommes qui lui plaisent pour réveiller la léthargie de ses sensations. N'aimant qu'elle. « Mais c'est un triomphe, dit-elle, pour une femme d'en faire quitter une autre par son amant et de le lui prendre. Je serais sûre qu'un homme ne me verrait pas un mois ou deux de suite avec intimité sans m'aimer. »

Elle est méchante langue. Elle a cette cupidité pour les petits objets, cette rapacité de vivres, comme les catins, aimant tout ce qui réveille, à se faire trimbaler.

Elle aime à passer pour très généreuse. Elle aimerait à mortifier les autres femmes, son grand bonheur serait d'être dans une position qui lui permît d'humilier les autres. Disant de ces petits mots méchants même des personnes avec qui elle est tous les jours.

Le besoin de sensations la fait aller tous les jours jouer trois ou quatre heures dans une maison où elle s'ennuie. Désirant avoir de l'amour pour se distraire.

Vilaine dans les petites choses : ne rendant rien sur dix-huit livres données pour payer un compte de quinze livres dix sous. Sèche dans tous les détails d'une vie commune ; gardant les restes du dîner pour M. G., et par là ne laissant rien à Madelon. Tout cela est recouvert d'un air de facilité, de générosité, de n'y pas attacher d'importance, tout cela accompagné d'une petite intonation en l'air, sou-

tenue dans le clair de la voix, de résignation philosophique et de simplicité bonne, et vous prenant à témoin. Ame froide et sèche au suprême degré. Pas la moindre trace d'onctueux. L'air du plus grand laisser-aller.

« Ah ! ce serait joli de faire un brouillon pour une lettre à son amant. Ce serait un beau laisser-aller. »

Ce qui avait l'air de dire : C'est mon âme toute entière que j'envoie à mes amants dans mes lettres. Voulant paraître toute naturelle.

Elle a environ trente-cinq ans ; elle est plus mal que bien. Pointe dans sa démarche : là comme dans le caractère, comme dans la physionomie, rien d'onctueux, rien de naturel, rien de généreux.

Quand on la voit pour les premières fois, on lui trouve l'air naturel.

Impérieuse, dure en commandant.

Sa tournure a quelque chose de fin, son buste a quelque chose de fin et d'élégant.

Figure de vieille, effacée, sans traits, cheveux à la Titus, blonds. Yeux bleus, fins, d'une coquine, brillants, sans le feu du tempérament. Nez pied de marmite, assez fin, à la Montesquieu en profil, quelques creux de petite vérole. En total, vilaine.

Bouche grande, lèvres minces, méchantes.

Belles dents. Visage maigre. Peau blanche, gorge quand elle est lacée. Jolie taille, empalée jusqu'aux

reins ; roide et piquée dans sa démarche parce qu'elle veut paraître cambrée.

Elle a une grande prétention à avoir un beau rein, disait M. D.

Elle a eu une infinité d'amants. Ne voyant les gens qu'autant qu'ils lui servent ou l'amusent, et ne se donnant pas la peine de le cacher. Aimant à paraître fine, et affichant par là sa finesse.

Se liant avec les femmes dans l'espérance d'accrocher quelqu'un dans la société.

Capable de beaucoup de caprices, mais non d'attachement. Si elle a jamais été comme amoureuse, ce n'était pas d'âme, elle en est bien incapable ; mais la vanité et les sens lui avaient monté la tête.

C'est-à-dire que si son amant était assidu, qu'il ne lui donnât aucun sujet de jalousie (parlant des libertins : « On aime mieux ces gens-là que les autres... »), qu'il n'eût pas de fortune, qu'il ne lui procurât pas de plaisirs, elle le camperait là au bout d'un mois ou deux.

Le moyen de s'en faire recevoir est d'être remède à l'ennui.

Elle aurait trouvé un plaisir très grand, si elle était parvenue à se faire aimer de toi, à me dire :

« Eh ! Est-ce que vous n'avez pas vu M. ...* ?

— Est-ce qu'il y a du froid entre vous ?

— Il est venu me chercher pour me mener promener, il m'a donné une leçon d'anglais ; après cela, nous avons dîné ensemble, nous avons beau-

coup ri, nous nous sommes beaucoup amusés. Ce soir, je lui ai dit de venir me chercher pour aller au spectacle.

» Oh ! mon Dieu, que je m'ennuie le soir ! Sans M. S...*, qui a passé jusqu'à deux heures avec moi, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Comme les jeunes gens sont drôles ! Il veut me faire croire qu'il m'adore ; mais vous concevez que je ne donne pas là-dedans. »

Le *mais vous concevez que je ne donne pas là-dedans* est la bonhomie.

II

Un négociant marseillais *.

Armédon.
(5 mars 1806.)

Armédon a trente-huit ans. Son physique est agréable, sa taille élevée et athlétique ; l'ensemble de l'homme est lourd, sa figure est sans feu. Son front, d'après Lavater, serait un indice défavorable de son esprit.

Il est essentiellement bon, serviable. Il ne sait pas refuser d'obliger, plusieurs traits l'ont prouvé. Un jeune homme de son village se trouve sans ressources à Marseille. Il ne le connaît aucunement. Il se présente à Armédon, en lui demandant des

secours. Il nomme sa famille, qu'Armédon reconnaît pour être pauvre et hors d'état de s'acquitter envers lui. Il ne lui prête pas moins la somme demandée : 72 livres. — Il est négociant. M. M., de Genève, revient des colonies ruiné et dépouillé. Armédon avait, à son départ, contribué à former sa pacotille. M. M., dénué de tout secours, s'adresse à lui et en reçoit encore 200 francs pour se retirer chez lui. Il a des milliers de traits pareils en sa vie. On doit cependant reconnaître que cette bonté tient à sa facilité de caractère.

Il est entièrement porté par la sensation sans savoir l'analyser et s'en rendre compte. Il sera apitoyé ou en colère sans pouvoir se dire à lui-même : j'éprouve du courroux, ou de la pitié. Cette inhabileté à se connaître le rend incapable d'influer sur son état actuel. Je l'ai vu, un jour, sur le point de donner un coup terrible à son fils, qu'il aime avec tendresse.

Il a reçu fort peu d'éducation. Il était, dans son enfance, le roi des polissons de sa classe, mais cependant aimé de ses maîtres. A quatorze ans, il est entré dans le commerce de détail, et dès lors toutes ses facultés ont été dirigées vers ce genre d'occupation, qui les a totalement maîtrisées. Il a acquis l'esprit d'ordre et d'activité que demande sa partie. Son esprit conçoit avec facilité tout ce qui y a rapport, mais il reçoit difficilement les idées étrangères à ce cercle étroit... *

II

EN LISANT Mme DE STAËL *.

19 mars 1806.

Staël, *Influence des Passions.*

Je cherche à traduire les pensées de Mme de Staël en français, pour qu'elles me soient utiles.

1. La base du bonheur des caractères qui ne sont point passionnés est toujours la même, elle est la certitude de n'être jamais dominé par un sentiment plus fort que soi.

Leur malheur est produit par le renversement de leur fortune, la perte de leur santé, etc., etc., et non par les sentiments qui les agitent, par ce qui se passe au-dedans d'eux. (M. Baux, Mme Tivollier.)

2. Le bonheur !

Le bonheur tel qu'on le souhaite est la réunion de tous les contraires. Pour les individus, c'est l'espoir sans la crainte, l'activité sans l'inquiétude, la gloire sans la calomnie, l'amour sans l'inconstance, l'imagination qui embellirait à nos yeux ce qu'on

possède et ne ferait pas regretter ce qu'on aurait perdu. Voilà le bonheur impossible que l'on désire. Le bonheur qu'on peut acquérir est l'état dans lequel on se serait mis à l'abri de toutes les grandes peines.

3. Un homme peut se proposer pour bonheur l'indépendance morale la plus parfaite, c'est-à-dire l'asservissement de toutes ses passions.

4. Les nations sont élevées par leurs gouvernements, comme les enfants par l'autorité de leur père.

Les nations ne courent pas la chance du hasard, elle est calculée d'avance, un père peut facilement manquer son but.

5. Dans les littératures on a commencé par la recherche et l'affectation, les grands écrivains ont ensuite fait admettre le genre simple. Le discours du Sauvage (« dirons-nous aux ossements de nos pères », etc., etc.) a plus de rapport avec la langue de Rousseau qu'avec celle de Brébeuf.

La même chose en mécanique : la machine de Marly, construite sous Louis XIV, plus compliquée que celle qu'on construit.

6. L'homme qui se vouerait à la poursuite de la félicité parfaite serait le plus infortuné de tous les

êtres. On doit chercher à se rendre indépendant des circonstances.

7. Se rendre indépendant des affections des autres.

8. Pour les gens passionnés, ce que l'on n'a pas senti soi-même est connu de la pensée, sans jamais diriger les actions.

9. Quelque temps après votre début dans le monde, quatre ou cinq ans, on commence à vous juger et à voir s'il convient de s'attacher à vous.

10. Un désir est une passion lorsqu'il absorbe toutes les autres affections de l'âme. Nous allons traiter du bonheur et du malheur des passions. (I, 54.)

De l'amour de la gloire (55).

11. Celle de toutes les passions qui a le caractère le plus imposant. On en retrouve la trace chez les sauvages, mais ce n'est qu'au milieu de la société qu'elle est vraiment passion.

Après la vertu, qui fait trouver dans sa conscience le motif et le but de chaque action, le plus beau des principes qui puisse mouvoir notre âme. (C'est

le mobile des héros de Corneille, ils seraient plus beaux avec l'amour de la vertu.)

Contrat proposé par l'amant de la gloire, jamais tenu par les nations (et Corneille, Molière, etc.).

La gloire remplit l'âme d'un orgueilleux plaisir : on se croit immortel, infini, tous les pas qu'on fait pour y parvenir sont des jouissances.

La gloire des écrits et celle des actions, différentes. La première peut jouir des avantages de la solitude, la seconde est dispensée d'attendre. La première est rarement contemporaine (la seconde est rarement posttemporaine. H.) *. La seconde (la gloire des actions) donne le plus haut point de bonheur que cette passion puisse procurer (61).

*
* *

Abandonné par dégoût : je crois que j'étais encore la dupe de l'enflure. Les pensées de cet ouvrage sont vraies, mais de détail ; me figurer par là l'effet d'un mauvais style. Il est possible que le style de Shakespeare choque M. Candon comme celui de Mme de Staël me choque ; en ce cas, je conçois que ce grand poète lui soit insupportable.

III

LES FINANCES D'HENRI BEYLE
en 1805-1806.

*Finances de germinal XIII *.*

Recette. —	Pension	200	livres.
	Avance	300	—
	Prêt	700	—
	Total	1.200	livres.
Dépense. —	Pour Mante : Silan	48	livres.
	Mercier	48	—
	Pidançat	240	—
	Total	336	livres.
	Pour Barral : Jeky	48	—
	Marié	60	—
	Total	108	—
	Pour moi : Douenne	167	—
	Mercier	24	—
	Dz	56	—
	Deber	64	—
	Quartier	90	—
		401	livres.

336 + 108 + 401 = 845

1.200 — 845 = 355

Disponible est de	355 l.
Mante me devra	240 l.
Barral	3 l. 15 s.

24 mars 1806 *.

Jeu

(Je vois avec bien de la peine qu'il est bien difficile d'aller dans le monde avec 200 l[ivres].)

Bouillotte.

			Perte		*Gain*
Mars. —	19,	mercredi.	9 livres.	(Pallard.)	»
	23,	dimanche.	9 —	(Filip.)	»
		mardi.	3 —	(Filip.)	»
	26,	mercredi.	9 —	(Pallard.)	»
		jeudi.	9 —	(Filip.)	»
		lundi.	0 —	(Filip.)	0
Avril. —	3,	jeudi.	» —	(Pallard.)	4 l. 10 s.
	12,		4 —	(Filip.)	»
	14,	lundi.	» —	(Pallard.)	15 l.

* * *

Bouillotte *.

	Perte.		*Gain.*
26 avril.	6 l.	(Filip.)	»
3 mai.	»	(Filip.)	7 l.
4 mai.	12	(Filip.)	»
7 mai.	3	(Pallard.)	»
11 mai.	10 l. 10 s.	(Filip.)	»
	31 l. 10 s.		7 l.
		Balance...	24 l. 10 s.
15 mai.	3 l. 10 s.	(Filip.)	»
3 mai.	3 l.	(Boston, chez Mme Tivollier, pour 15 jours passés.)	

Je pars pour Gr[enoble] et Paris.

*
* *

[1806]

Finances *.

Je dois le 1er mai à Mante.....	222 l. 12 s.
A M. Tivollier, l'huile.	
A Darot, son compte. (Réglé.)	
Mante me doit environ.....	70 livres.
Octobre 1806.	
Crozet, environ	100 —
Je dois à Barral.....	72 —

IV

LES FINANCES D'HENRI BEYLE

en 1807-1808 *.

Le 27 septembre 1807, j'avais mis chez Str[ombeck] (argent apporté de France et 850 francs d'économies) 4.115 francs, savoir :

	Louis	*Frédérics*
	27	14
	»	40
	»	60
	»	5
	»	50
Total ...	27	169

J'ai retiré la cassette qui les contenait le 10 mars 1808 (n'ayant plus d'argent et devant 1.000 francs à Br[ichard] et beaucoup d'autres articles). J'y ai trouvé 27 louis et 169 frédérics.

Pris le 10 mars :

40 pour M. D. 9 à Boule 2 à Major 2 à moi		53
3.052 fr. 70, ci.....	27 louis	116 frédérics.

***

12 mars 1808.

Avoir :

27 louis et 116 frédérics.	3.052 fr. 70	3.252 fr. 70
10 napoléons.....	200 »	

On me doit :

Frais de bureau de septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février, à 125 [francs], ci.....	750 fr. »	1.850 fr. »
Appointements de janvier et février.....	600 fr. »	
Appointements d'intendant de février.....	x	
M. Digeon, 25 napoléons.	500 fr. »	
J'ai donc en tout au monde.....		5.102 fr. 70

(Sur quoi je dois 30 ou 31).

Nota : Crozet me doit 3 ou 4 louis.

J'en dois 3 à Barral.

Réol me doit 30 × (20,80) = 624 »

***

Le 28 mars [1808], j'ai en caisse :

27 louis, 74 frédéries, 10 napoléons ; payables à vue aux caisses des payeurs :

600 fr. »	1.100 fr. »
375 fr. »	
125 fr. »	

M. Daru me doit ... *

MM. Réol et Digeon, comme dessus.

Je dois à Brichard 1.000 francs.

Cinq écus de B. et 9 bons groschen = 20 fr. 72 c.
Un frédéric vaut 20 fr. 80.
Le pair est donc 5 thalers 9 bons groschen un tiers.

Nota : En payant D. à 5 th. 12 bg., je gagne 2 bg. 2/3 ; je gagne 0 fr. 42 c. par fréd[éric] sur 30 = 21 francs.

***

Le 1er avril 1808, j'ai net.....	3.279 fr. 10 cent.
J'ai payé pour M. D[aru].....	6.462 fr. 17 cent.
Il m'avait remis 200 frédérics, ou	4.160 fr.
J'ai avancé.....	2.302 fr. 17 cent.
dont je dois à Brichard.....	1.000 fr.
Reste avancé de ma cassette..	1.302 fr. 17 cent.
J'ai aujourd'hui 74 frédérics et 27 louis, ou.....	2.179 fr. 10 cent.
	3.481 fr. 27 cent.

J'avais (en comptant les 2.400 francs de Réol).....	4.125 fr.	
	3.481 fr.	
J'ai donc dépensé.....	644 fr.	900 fr. [*sic*]
et 300 francs d'appointements	300 fr.	

J'ai	2.179 fr. 10 centimes.	
	1.100 fr. »	dus par la caisse de...*
	3.279 fr. 10	
Dû à Brichard.	1.000 fr. »	
Reste net	2.279 fr. 10 centimes.	

*
* *

3 mai [1808].

J'ai 27 louis et 14 frédérics et 10 napoléons.
J'ai de plus 10 f[rédérics] dans la caisse des dépenses.

Il m'est dû : mars et avril.....	600 fr. »
février, mars et avril à 125 fr.	375 fr. »
	975 fr. »

27 louis, ou	639 fr. 90
14 f[rédérics], ou	291 fr. 20
10 nap[oléons], ou.....	200 fr. »
Il me reste.....	1.331 fr. 10 [*sic*]
Dû.....	975 fr. »
Total.....	2.306 fr. 10
M. Daru me doit.....	2.302 fr. 17
J'ai (suivant le compte ci-dessus)	2.306 fr. 10
Total.....	4.608 fr. 27
J'avais chez Strombeck (emprunté de Faure)	4.155 fr. »
Au lieu d'avoir mangé plus que mes appointements, j'ai économisé	453 fr. 27

***

31 mai 1808.

Reçu d'Hanovre pour les mois de mars et avril.....	600 fr. »	
Frais de bureau de février et mars.....	250 fr. »	
	850 fr. »	
160 thalers de Saxe à 5 fr. 17 c.	847 fr. 20 [*sic*]	
Appoint.....	2 fr. 45	
Passe de lac.....	25	
	850 [*sic*].	
Aligné les gages de Romain au 24 mai.....	27 fr.	
Payé M. Rhule.....	28 »	
Payé M. .....* un mois, 6 th[alers].....	12 »	96 fr.
Remis à Romain.....	8 »	
Remis à Romain.....	4 »	
A Javaux.....	16 »	
A Romain.....	1 »	
Reste le 31 mai.....	64 fr. *species*	
A Romain, pour racheter les napoléons.....	14 »	
Reste.....	50 »	

V

NOTES SUR LE DUCHÉ DE BRUNSWICK*

VOYAGE A BRUNSWICK

13 avril 1808.

Je suis arrivé le 13 novembre 1806 dans un petit pays de 200.000 habitants, célèbre par son prince *. Le duché de Brunswick était, ce me semble, la plus connue de toutes les petites principautés de l'Allemagne.

Etat physique.

Qu'on se figure une grande plaine boueuse avec des îles de sable, et dont la pente est au nord, on aura une image générale de ce pays à soixante lieues à la ronde. Il y a cependant des coteaux dans le pays de Brunswick : la montagne de l'Elme, où nous avons chassé le cerf, celle de l'Hasse, où j'ai passé deux journées agréables. Mais, en général, de la boue froide, voilà ce que j'ai vu le plus souvent dans le pays depuis seize mois que j'y suis. Il ne

faut pas se figurer que les 52° * par lesquels est situé Brunswick se fassent sentir par un froid de 15 ou 20° de Réaumur et un beau soleil. Le temps que j'y ai vu est bien plus désagréable, c'est une variation continuelle. Le froid ne va guère à plus de 6 ou 7° au-dessous de zéro, mais il tombe de la neige et il fait soleil cinq à six fois tour à tour dans la même journée. On voit venir de loin un nuage gris de fer, le soleil est caché, il neige, le nuage passe, le soleil revient, les toits dégouttent, et deux heures après il n'en est plus question. Il pleut beaucoup ; les chemins sont impraticables sept mois de l'année par la boue. I n'y a pas de printemps ; on est étonné de voir pousser les feuilles à travers l'air froid de l'hiver. Jamais cet air velouté, si doux aux poitrines délicates, jamais de ces soirées où l'on vit pour le bonheur de respirer un air suave. Deux fois j'ai respiré ce bon air qui suit une pluie chaude. C'est la rareté de cette espèce de temps qui est un de mes principaux griefs contre ce pays.

Les chaleurs de 1807 ont été excessivement fortes et ont passé pour extraordinaires. Les premiers mois de 1808 ont été un fort bel hiver. Trente ou quarante jours de gelée et de soleil presque de suite.

L'Ocker, rivière large de quatre toises et venant du Harz, passe à Brunswick et à Wolfenbuttel. Ce n'est rien, et cependant il est très utile.

Les routes sont tellement mauvaises et par là différentes de celles de France en Allemagne, que j'ai été peureux en voiture pendant plusieurs mois. Le cri d'encouragement habituel et presque continu des postillons est le même que celui qu'ils emploient en France dans les grands dangers. Les postillons quittent à tout moment la chaussée ou ce qui en tient lieu pour prendre à travers champs. Mais tout cèla n'est rien, c'est aux postes qu'un homme un peu vif a à souffrir. Il faut toujours attendre deux heures : priez, battez, payez ou donnez, vous passerez deux heures à chaque station. Un vaguemestre graisse un peu votre voiture avec de l'eau noire, et vient vous faire payer d'avance le prix des chevaux. A la fin de la course, on paie la tringuelte aux postillons ; ce mot s'écrit, je crois, drink-guelt * ou boire-argent ; on la triplerait qu'on n'en irait pas plus vite. Un gros et grand paysan à teint frais, affublé d'un sac jaune dans le pays de Brunswick et rouge dans celui d'Hanovre, ayant un petit cor pendant à un cordon passé en sautoir autour du corps, et trottant lourdement, vous regarde tranquillement jurer en fumant. La tentation est grande de leur donner des coups de bâton, cependant je ne me rappelle pas de les avoir rossés. Mais Réol à Immendorf en revenant de Paris, le colonel Dogneron en allant à l'Elme ont rossé les postillons. Cela a eu un excellent effet la deuxième fois, mais le rossé était un paysan.

Les vexations de la poste et le bon marché (car ça ne coûte rien) font que tous les Français voyagent par chevaux de réquisition. La culture se fait avec des chevaux, les paysans et baillis ont de fort beaux chevaux, ils y mettent leur luxe. Cela facilite cette commode manière de voyager. Vous arrivez, vous passez chez le commissaire des guerres, le commandant de la place ou le bourgmestre, et au bout de deux heures vous voyez arriver quatre beaux chevaux montés par deux jeunes paysans au beau teint, aux cheveux blonds coupés carrément comme dans les portraits de Charlemagne, aux grands traits et à l'air bête. Ils portent devant eux, sur leurs cuisses, un sac plein d'avoine mêlée avec de la paille hachée, ils l'attachent derrière la voiture, attellent et mènent mieux que la poste. Quand on est très généreux, on leur donne 12 b[ons] gros (12 × 0 fr. 16) au bout de la station d'étape de 4 à 6 lieues, et ils sont contents. La rencontre des grandes villes et des autorités qui y résident est un malheur lorsqu'on voyage ainsi, on est servi plus difficilement, on dépend du commissaire des guerres, mais les bourgmestres de campagne sont beaucoup plus souples que les vaguemestres de poste. Les paysans vont mieux que la poste, mais on n'en a point la nuit. On voyage commodément en prenant la poste la nuit et les paysans le jour. A la fin de 1807, on aurait pu voyager très agréablement et les moyens de transport presque gratis

de Francfort-sur-le-Mein à Hambourg, à Elbing et à Breslau. Du moins, je suis sûr de la route de Francfort à Berlin et Hambourg.

Les paysans laissent un intervalle de dix pieds environ entre les chevaux de devant et ceux de derrière, mais les personnes comme il faut (M. de Lavring, par exemple) laissent 15 à 20 pieds. La rêne est au milieu, quand on la tire les chevaux tournent à droite, quand on la secoue ils vont à gauche.

Les voitures les plus ordinaires sont des calèches à quatre roues. Le devant peut se découvrir en été, et l'hiver se ferme avec des rideaux de cuir. Ces voitures sont à flèche, assez rarement à cous de cygne.

Les postillons s'arrêtent toujours au milieu de la station, qui est en général de quatre lieues, pour prendre un *schnaps* : c'est de l'eau-de-vie assez mauvaise. Un schnaps-France est une fête pour eux. C'est ordinairement le voyageur qui paie.

L'usage du café est étonnamment répandu en Allemagne. En arrivant dans une auberge, on vous offre donc du café au lait avec des *butter-brod* : ce sont deux tranches de pain noir très minces entre lesquelles on a étendu du beurre.

Nous arrivions un jour, M. de S[trombeck] et moi, chez M. de Lavring l'aîné. Nous arrivions à cheval et étions attendus par Mme de Gr[iesheim] et ses filles : il y avait grand déjeuner. Je m'atten-

dais à quelque chose de chaud, j'aurais donné 12 francs d'une tasse de bouillon chaud ; je trouvai des *butter-brod* et du bischof* (essence d'orange avec du vin). Ces braves Allemands mangent quatre ou cinq *butter-brod*, boivent deux grands verres de bière et ensuite un verre de *schnaps*. Ce régime rendrait flegmatique l'homme le plus emporté. A moi il m'ôte toute idée.

Outre ce petit repas qu'on vous offre dans les auberges si vous y arrivez trop matin ou trop tard, vous trouvez vers les une heure le dîner, c'est-à-dire une soupe au vin ou à la bière, un bouilli, un immense plat de choucroute (ou choux fermentés avec des saucisses) ; c'est encore un mets bêtifiant. Arrive ensuite un rôti et une salade de racines de choux, je crois, ça a une odeur détestable, rarement d'herbages ; quand ils paraissent ils sont presque tout simplement cuits à l'eau. Ce dîner, que l'on mange en enrageant, est accompagné de vin drogué ayant le goût de sucre, qui se nomme bourgogne, petit bourgogne, etc., et qui se vend 10 ou 12 bons gros (35 à 40 sous). Le vin est surtout détestable en Hesse, joli pays mais pauvre : l'électeur, avare comme Harpagon [1], possédait tous les biens.

1. Voir plus bas l'anecdote de l'argenterie.

16 avril.

Je suis encore un peu incommodé, en écrivant ceci, d'une partie de vin dont je me trouvais hier soir chez M. Stähler, marchand de vin riche, capitaine de la garde nationale. Il y avait sept à huit bourgeois connaisseurs, l'excellent M. de Bothmer, qui est gourmet depuis soixante ans et accoutumé aux tables des princes. Je fus frappé de l'enthousiasme avec lequel tous ces gens-là avalaient un infâme mélange de gelée de groseille et de vin de Moselle qu'ils s'offraient sous le nom de champagne rosé, le blanc était de la même force. Excepté le vin de Madère (à 4 francs la bouteille), je n'ai pas bu de bon vin dans ce pays-ci. Je m'y connais très peu, mais il me semble que tous les vins qu'on vend ici n'ont point ces goûts exquis et caractéristiques des vins de Bourgogne, de la côte du Rhône, de l'Ermitage. Il leur faut quelque chose de plus fort. Je crois que ce qu'ils aiment le mieux de tout cela c'est l'Ermitage. J'en ai bu d'assez bon chez M. Henneberg, préfet *, ainsi que du Rosaglio parfait.

Le souper se compose, je crois, d'une soupe et d'un rôti. Pour dessert, quelque pâtisserie, très peu de fruits, en général des fraises, mais allemandes, ça veut dire grosses, belles et sans parfum.

Après tout cela il faut se coucher, et c'est là

le pire. Qu'on se figure un matelas de plume où l'on enfonce, à moitié de la longueur du lit s'élève un tas de coussins, de plume aussi, qui vous fait tenir assis quelque envie qu'on ait de s'étendre, le tout est recouvert d'un drap qui n'est pas arrêté par les bords. Pour couverture, un énorme sac rempli de plumes ; pas de drap, de manière que, comme tout le monde sue sous cette couverture, à laquelle la chaleur donne une épaisseur de deux pieds, on a l'agrément d'être en communication avec tous les voyageurs qui ont sué avant vous sous le même coussin. Je crois cependant que dans les bonnes auberges on les lave deux fois par an.

Un Français n'a rien de mieux à faire que de faire apporter de la paille et de se coucher dans son manteau.

L'appareil dont je viens de parler donne une agitation que je pris pour un commencement de fièvre chaude la première fois que je l'éprouvai.

Si je reviens jamais dans cette partie de l'Allemagne pour mon plaisir, je quitterai le Rhin au mois de juillet. C'est le commencement de la belle saison, qui dure jusqu'à la fin d'octobre. Le printemps est un mélange d'hiver et d'été assez désagréable.

J'ai fait traduire de la *Statistique* de Hassel, très bon ouvrage, ce qui regarde le pays de Brunswick *. J'ai de plus un petit livre sur la statistique du royaume de Westphalie par un homme de Bruns-

wick (Bosse *). J'y renvoie et ne les transcris pas. Je ne sais pas distinguer l'argile de la terre à origine calcaire. En général, le pays de Brunswick me semble composé de terre grasse parsemée d'îles de sable.

Il n'y a pas de forêts de sapins dans la plaine, ce n'est pas assez nord pour cela. Dans les sables qui séparent Leipsig de Potsdam il y a des forêts de petits pins de 12 à 15 pieds de hauteur. Ces forêts ont l'air de la stérilité vivante.

Dans le pays de Brunswick, on trouve des forêts de chênes et de fayards.

J'ai vu des chênes qui, s'il en faut croire les naturalistes forestiers (voir l'ouvrage de M. de Siestorpf) ont pu être vus aussi par Charlemagne dans les deux ou trois conquêtes qu'il fit de ce pays. On trouvera dans ce livre les détails de la culture et de la jurisprudence des forêts.

On chasse par traque : 40 ou 50 paysans de corvée environnent en demi-cercle un espace de forêt et s'avancent en criant, ou sans crier, ce qui vaut mieux, vers la corde de l'arc où huit ou dix tireurs sont placés, les gens du pays avec des carabines à un coup, chargées à balles forcées, vous avec des fusils à deux coups.

J'ai fait vingt ou trente fois cette chasse, sept à huit fois à l'Elme ; j'ai vu tuer sept à huit cerfs ou biches, quatre en un jour à Hohhausen. Cette chasse est très impatientante lorsqu'on est malheureux, mais on a le temps de bien voir de charmants

sites de forêts. Pour tous les plaisirs délicats, les compagnons font beaucoup sur moi, et j'ai été mal partagé. J'ai tué à Brunswick trois perdrix et trois lièvres en un jour ; je croyais cela plus difficile. J'ai vu courir un sanglier ; cette chasse serait plus intéressante. Au reste, la chasse de la grosse bête en général était une des choses dont je me promettais le plus de plaisir en passant le Rhin. Je l'ai bien vue, j'y serais allé cent fois si je m'étais laissé faire.

Le blé et le lin, je crois, forment le revenu des terres. (Voir plus bas, à l'article des états suivis par les gens du pays, celui des Économes.)

L'aspect du pays est triste et plat dans le pays de Brunswick, quelquefois *ossianique*. Il est beaucoup plus varié dans la Hesse, mais il a moins la physionomie du nord. Si l'on classait les pays comme les plantes, je dirais que celui de Hesse est du genre suisse.

Ce qui est cultivé entre Brunswick et Hambourg (le village de Berghen, entre autres) est absolument les paysages hollandais de Paul Potter et autres : de grandes prairies bien vertes, coupées de bois et bornées par des palissades de sapin et des ruisseaux ; douze ou quinze vaches paissant tranquillement, un berger à figure épaisse, tristement heureux et les regardant paître sans remuer. Ce spectacle est agréable et me fit une impression très

douce. Qu'on se figure Apollon gardant les bœufs d'Admète en Grèce ; le berger dont je parle est exactement le contraire, mais on voit qu'il est heureux cependant, et le bonheur ne peut pas être laid.

Les environs de Berlin, mer de sable. Il fallait avoir le diable au corps pour mettre là une ville. Potsdam, paysage charmant. Les îles de la Havel vues de Sans-souci sont, ce me semble, tout ce qu'il y a de plus noblement gracieux dans le nord, comme les îles Borromées pour l'Italie. Ceci a une teinte de grâce particulière, quelque chose de plus tendre, de plus mélancolique ; les jours heureux où l'on est très sensible, cela touche vivement. Lorsqu'on l'est moins, cela paraît un peu triste et surtout froid.

Mais cela est bien touchant quand ça l'est : c'est la figure de Wilhelmine de G[riesheim].

Je raconterai en détail mon voyage au Brocken *.

La situation de Blankenbourg n'est pas mal. C'est la Suisse rapetissée ; ça serait vingt fois mieux si Blankenbourg avait une grande rivière, ou un des lacs de la Suisse.

En allant à Hambourg et à Hanovre on trouve de grandes plaines de bruyère garnies de flaques d'eau pendant huit mois de l'année. Des moutons profitent de ces bruyères. Il y a une estampe d'un berger de 70 ans, battu par une pluie d'orage,

ayant son chien auprès de lui, ses moutons serrés à quelques pas, qui représente tout à fait ce qu'on voit dans ces bruyères. Dans trois ou quatre lieues de chemin, on ne trouve quelquefois qu'un berger. J'en vis un jour un qui, voyant venir la pluie, se coucha à plat ventre contre terre, en mettant une partie de son manteau sur sa tête.

J'ai, je crois, décrit jusqu'ici l'aspect du pays et la manière de voyager. Je prierai un de mes amis d'expliquer ici ce que c'est que les extra-postes et les diligences. Ces dernières sont très mauvaises. Lichtenberg dit qu'on les couvre pour épargner aux passants les grimaces des patients. Ça doit être la puanteur même.

CHAPITRE II

Aspect des villes et de leurs habitants.

Vous voyez élever en huit jours une cage en bois de chêne équarri, les huit jours suivants on remplit de briques garnies de mortier les carrés et les trapèzes laissés par la charpente ; enfin on surcharge le tout d'un toit rapide et assez élevé à cause de la neige. Voilà une maison bâtie en un mois et qui peut durer 300 ans.

Il vient d'y avoir quatre pieds d'eau dans mon quartier et dans presque tout Brunswick, l'humidité a fait tomber le plâtre qui recouvrait le bois d'une maison qui est à vingt pas de la mienne. J'ai lu sculpté sur ce bois : 1554. Il y a une maison sur le Rolweg (chemin de bois) où l'on lit, en caractères gothiques : *Anno Domini 14...*

C'était autrefois l'usage de graver en relief sur quelque bois apparent de la maison le nom du mari et de la femme qui la faisaient bâtir, et l'année. On voit encore cela dans les villages, et partout la date, quelquefois sur le toit avec des tuiles de différentes couleurs.

Mais ces maisons ont une drôle de figure. Le premier étage, qui est à dix ou douze pieds de hauteur, avance de deux pieds sur le mur du rez-de-chaussée. C'est, je crois, là le trait caractéristique des maisons d'Allemagne, on le rencontre dès Francfort ; ensuite, le grand nombre et la petitesse des fenêtres. Chose que je ne comprends pas sous ce climat froid, on voit huit fenêtres séparées par des trumeaux égaux de huit pouces ou un pied au plus. Ces fenêtres sont fermées avec de petits châssis, les vitres séparées avec du plomb. Je n'ai pas vu de châssis de papier. Ces petits châssis ferment avec deux petits crochets, et voilà tout ; ni double vitre, ni volets, ni jalousies : une toile grise qui tombe en dedans, voilà comment on se défend du froid. Les pièces de ces maisons

de deux siècles (et il y en a beaucoup) ont six, sept et huit pieds de haut ; les fenêtres ont souvent deux pieds de large sur trois pieds de hauteur. Cela a deux étages *. On entre dans ces petites chambres, il y fait une chaleur de 18 ou 20 degrés de Réaumur. Toute la famille est dans une seule pièce qui se nomme le *stouve* *. On se garde bien d'ouvrir de tout l'hiver, je crois, et quelquefois on y fume ; on peut juger de l'odeur. Quelquefois on lave le plancher et on y répand du sable jaune ou blanc, c'est là l'extrême propreté et l'extrême politesse. On chauffe le poêle à tout rompre, ce bois mouillé et ce sable forment une odeur qui donne sur-le-champ mal à la tête aux Français. Cependant, depuis seize mois nous commençons à nous y faire et nous finirons, je crois, par être de l'avis du maréchal Ber[thier], je crois [*sic*], qui dit qu'il faut regarder un poêle comme sa femme, et une cheminée comme sa maîtresse.

Il faut qu'une maison soit bien pauvre si ces petites fenêtres dont j'ai parlé ne sont pas garnies intérieurement d'un rideau de mousseline avec des franges. Ça n'est pas beau, ça n'est pas riche, mais c'est propre, délicat, gracieux, *as* W. Nos fenêtres de France sont bien loin de cela. Celles de ce pays, au rez-de-chaussée, sont garnies de cadres de mousseline claire, ou d'un treillis peint ou de métal ; par ce moyen, on voit sans être vu. Il y a des treillis peints en grisaille et fort jolis ; c'est là le genre

des Allemands. Ils sont forts pour ces petites peintures, ces petites gravures usuelles, les couvertures de journaux sont fort bien. Il y a des milliers de livres pour les enfants avec des estampes, c'est un lapon, un mandarin, un ours, un cordonnier, un prince ; tout cela assez bien fait, enluminé vivement, doit donner des idées nettes ; la petite explication est à côté. Et les joujoux de Nuremberg ! ils sont divins pour les enfants, et presque pour rien. A Noël, toutes les maisons sont remplies de villages, de soldats, de canons, de chevaux, tout cela assez bien enluminé et, je le répète, pour rien. Nuremberg gagne beaucoup à ce commerce, qui ne souffre point de la guerre maritime.

Outre cela, on donne à Noël aux enfants un pin garni de papiers dorés, de gâteaux, et tout couvert de petits bouts de bougie de poche, je crois.

Les Allemands (toujours de Francfort à Berlin, et principalement ceux du duché de Brunswick) ont le goût des gravures. Vous trouvez sept à huit gravures qui ne sont pas mal chez un petit cordonnier ; souvent une tête en plâtre de Niobé ou d'Apollon. Ils ont le goût assez pur en général, mais on est étonné de voir à côté d'une belle tête d'Antinoüs, parfaitement moulée, une gravure de vingt-cinq sous précieusement encadrée (chez M. le conseiller Petri, par exemple). Ce n'est pas l'âme

d'un Italien ni le goût d'un Français. Chez ce dernier, tout serait élégamment médiocre ; il trouverait trop simple une belle tête d'Antinoüs.

Avec les gravures on trouve assez généralement de petits barbouillages en miniature, ou au moins des silhouettes. Ce sont les portraits du père, de la mère, et de toute la famille, quelquefois en pied ; ces figures raides n'ont ni goût ni grâce.

C'est cette dernière chose qui manque le plus aux Allemands qu'on rencontre dans les rues. Autant que je puis me rappeler de la première impression qu'ils me firent, je les trouvai un peu plus grands, plus gros et plus gras que les Français, membrés plus grossement, un plus beau teint, des joues enluminées, presque tous blonds, quelques-uns rouges, l'air lourd et souvent bête.

La fatuité insupportable sur ces figures : point de grâces et beaucoup d'affectation, pas l'ombre de naturel, voilà ce qui fait du fat allemand un des êtres les plus ridicules qu'on puisse rencontrer. Il a souvent des bottes très pointues, une grosse cravate, un petit gilet sale et un habit dont les basques ont deux doigts de largeur. Là-dessus, un énorme chapeau avec des glands à torsades mêlées de graines d'épinards (le fat que je trouvai à Peina), et des mouvements à se jeter par terre en marchant. Mais ce sot a un teint charmant, d'assez beaux yeux bleus, quelquefois à cils noirs, et de superbes cheveux blonds. Mais nulle âme,

nulle expression que celle du manque d'idées.

Pour un sot, les femmes de Brunswick, les servantes surtout, sont les plus belles que j'aie jamais rencontrées. Quelles cuisses ! et toutes à tenant. De beaux bras, le plus beau teint, de beaux cheveux, voilà ce qu'on trouve généralement. On retrouve souvent les traits grecs dans leur figure, beaucoup plus qu'en France. Elles s'éloignent du grec par quelques traits mesquins, elles ont souvent de petits nez grêles, le bas des joues et le front étriqués. Il est excessivement rare de trouver le dessin hardi, les traits largement dessinés des têtes de Niobé ; mais souvent le tour du visage très joli, quelquefois beau, presque toujours gracieux. Les yeux bien, les dents et les pieds mal. La gorge belle en général, un peu trop petite. Dans la bonne compagnie (la noblesse : nous ne voyons qu'elle ici par une erreur que je regrette et que je n'ai pas partagée), dans la noblesse, on trouve beaucoup de bâtons vêtus, on n'en voit presque pas chez les servantes. Vous avez vu des portraits bien enluminés d'Alexandre Ier, empereur de Russie ; ce genre de beauté, féminisé, se rencontre souvent. Hier, une servante que je trouvai lavant les casseroles dans la cuisine de l'hôtel d'Angleterre me frappa par la perfection de sa figure grecque et un peu dans le genre de l'empereur Alexandre *.

Quelle figure parfaite que celle de la petite Caroline Fourmann ! Quels yeux que ceux de mesde-

moiselles de M. ! La grâce de Car[oline] dormant, c'était Raphaël.

Quelques figures anglaises : les demoiselles Pott.

Quelques figures pour qui les cheveux rouges sont une grâce : la fille du menuisier vis-à-vis le château, les filles du Weg-Haus.

Autant les femmes sont bien, autant les hommes sont irrémédiablement laids. Des traits rassemblés barbarement, ignobles en général. A vingt pas de distance un jeune officier allemand à cheval peut être beau, encore à l'Alexandre, mais après ce premier coup d'œil il ne peut que perdre : ou il a de la fatuité dans la figure et est détestable, ou il a l'air d'un gros soldat stupide.

J'ai vu de la noblesse à deux hommes, et leur figure exprimait la nullité la plus entière. L. q. d. q. l. q. m. d. m.

Les jeunes Français sont beaucoup mieux que les Allemands. Le jeune fournisseur que je trouvai sur la Saône, il y a deux ans, ne se trouve certainement pas dans toute l'Allemagne.

Je crois que vers la Flandre on pourrait trouver quelques figures comme celle du colonel Lechi. Je n'ai pas vu en Allemagne de militaire parfaitement bien, comme je pense qu'était le capitaine Delaunay. Les soldats allemands sous les armes sont à mourir de rire, c'est la lourdeur et la gaucherie même. Ils ne se doutent pas de cette marche aisée, légère, élégante de l'infanterie de la garde impériale.

Je trouvai en arrivant et je trouve encore aux bourgeois de ce pays quelque chose qui rappelle le militaire. Je voyais avant-hier dix recrues qu'on exerçait, sept avaient des vestes bleu de roi : cette proportion est générale. Ajoutez à cela des bottes à tout le monde, beaucoup de cravates noires, d'immenses chapeaux à trois cornes, et en général une mise sévère. Jamais rien de léger, rien de tendant au colifichet et au ridicule dès que la mode en est passée, comme beaucoup de nos vêtements de France.

Ensuite, une démarche lourde, roide, lente, pas tranquille comme les Turcs, mais saccadée, l'air recrue.

Je ne suis pas juge très compétent, mais je les crois plus hardis cavaliers que nous ; les gens riches ont des chevaux anglais ou de beaux mecklembourgeois ressemblant assez à des normands anglisés.

Leur danse est nette, dure, et rapide. En y mêlant un peu de grâce, je crois qu'elle pourrait être très agréable. La rapidité me semble bien dans l'esprit de la danse de société.

La valse, ici, est deux fois plus rapide qu'à Paris. On danse des écossaises : on se met quinze hommes vis-à-vis quinze femmes à quatre pas de distance ; l'aile gauche commence, danse une figure à quatre ou à deux.

Les deux danseurs qui ont commencé vont à

droite, reviennent à gauche et dansent avec la troisième paire ou autour, et ainsi de suite. Quand la première paire est à huit ou dix pas, la deuxième commence. Il y a des airs d'une très belle harmonie, très bien appropriés à la chose ; mais les orchestres sont détestables et rendent ignoblement ces beaux airs.

Le *Ker-Haus* (je crois : ballet de la maison *), qui termine tous les bals, est une suite de figures déterminées, séparées par la Marche des Polonais (qui est dans *Lodoïska* *). Cette marche est le contraire de la rapidité et du saccadé de la danse allemande, aussi personne n'a à se reprocher de marcher en mesure.

Nos contredanses valent mieux que cette danse, mais celle-ci est différente, et

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

(Pour les détails des bals, soirées, voir ci-après l'article mœurs.)

Les hommes ont les cheveux coupés comme en France, les femmes ne portent pas plus de poudre que les nôtres.

La mise des femmes, au bal, est plus simple, plus modeste, plus froide que celle de nos villes de province.

Les jeunes gens de même. Les uns et les autres sont bien ; mais les hommes d'un certain âge sont souvent ridicules. Tout ce qui tient à la science,

surtout les professeurs, bourgmestres, conseillers de chambre, sont accoutrés à faire plaisir. Qu'on se figure des habits noirs très longs et horriblement étroits sur la poitrine, et par-dessus tout une malheureuse épée d'une longueur infinie. Des épaules crochues. Des mélanges singuliers. Avant-hier, chez le préfet, à dîner, Mr S. était en noir, en deuil qui plus est, avec des bas noirs et une épée soutenue par un ceinturon de sabre * de peau noire avec deux gros mascarons bien dorés accompagnant le crochet et se détachant sur une culotte noire. Peut-être oublié-je quelque chose, mais je n'osais pas le regarder de peur d'éclater ; encore, en lui demandant des nouvelles de sa femme faillis-je à me trahir *.

17 avril, une heure un quart.

Les servantes ont souvent des redingotes d'étoffes grossières mais faites de bon goût, à la grecque, comme les nôtres. Elles sont coiffées, surtout les jours de fête, avec des bonnets de velours violet, ou autre étoffe. Ces bonnets embrassent le tiers du crâne, sont brodés en paillettes d'or ou d'argent, de manière à cacher l'étoffe. Ces bonnets sont garnis de *papillons* ou d'ailes de linon très empesé et surchargés d'un énorme nœud de ruban rose, vert, bleu, etc. *

Les femmes comme il faut portent beaucoup des

redingotes de drap bleu et qui sont fort bien faites : elles y joignent un petit chapeau et des voiles blancs charmants.

Ce qui tient au genre voile ou draperie de mousseline est toujours bien dans ce pays.

Les paysans sont vêtus d'un habit de toile doublé de drap, sans collet, et descendant carrément comme nos anciens habits français. Les leurs sont garnis de boutons de métal larges comme des écus de trois livres. Leurs cheveux sont coupés carrément comme dans les statues des rois de la deuxième [race] * conservées au Musée des Monuments français. Ils portent un petit chapeau triangle équilatéral. Enfin, presque tous les paysans ont des culottes de peau et des bottes. Le dimanche, ces dernières sont remplacées par des bas bleus, des souliers et de grosses boucles d'argent ou plaquées.

Les paysannes ont des jupons à quarante ou cinquante plis, énormes et très laids, le petit bonnet mais sans ailes, des bas rouges, des souliers à talons.

Aujourd'hui 18 avril, deuxième fête de Pâques *, neige tombante comme au mois de décembre à huit heures ; depuis midi, soleil magnifique et jour d'été. J'ai été jusqu'au jardin de Hanzen avec M. Cadreya, sous-lieutenant. Nous avons remarqué une petite servante charmante. J'ai vu que leur

habit d'été est un fourreau blanc, comme ceux des petites filles de France, et le bonnet à ailes dont j'ai parlé.

Nous avons vu une vingtaine de recrues se promenant tranquillement, toujours à la même place, avec le visage riant, il est vrai, mais pas un cri, pas un saut, pas une chanson.

On trouve sur les routes de ce pays des chars très légers et très exhaussés sur quatre grandes roues. Ils sont attelés de très beaux chevaux menés par un paysan monté sur celui du montoir de derrière. C'est avec cette voiture qu'on fait les travaux de la culture. Souvent un attelage vaut 80, 100, 120 *louis d'or* (c'est-à-dire frédérics à 20 fr. 80) ; on dit que c'est le luxe des paysans.

21 avril.

Je viens de voir passer sous mes fenêtres une procession de cent petits orphelins et d'autant de petites filles orphelines, nourris et élevés dans un bel établissement. Les garçons ont la livrée du prince, bleu de ciel et jonquille, et des culottes de peau. L'usage de la peau pour cette partie du vêtement est beaucoup plus fréquent qu'en France, ainsi que celui des bottes et des bonnets de cuir, de velours, etc.

Tous les hommes fument ; on fume au club, on fume dans les billards, on fume dans les bastringues,

on fume tant que les habits des hommes sentent la fumée de tabac à pleine bouche.

Je crois cet usage sain dans un pays humide. Cette fumée donne du *ton* (terme médical) au poumon et aux organes de la respiration, et en général c'est le *ton* qui manque aux organes allemands : ils sont sains, d'une belle taille, mais le ton y manque. Il me semble que leur bière, leur *butter-brod* et leurs laitages éternels ne sont pas propres à leur donner plus de vivacité.

Mirabeau dit que depuis cinquante ans le café succède à la bière ; je ne sais pas si l'on prenait beaucoup plus de bière vers 1750, mais je sais que l'on prend immensément de café au lait et de thé.

Je ne doute pas que la physionomie morale du paysan changeât si chaque homme buvait une bouteille de vin de Languedoc par jour.

On monte beaucoup plus à cheval ici qu'en France.

J'ai très peu vu d'ânes et de mulets. (On demandait à Astruc dix louis d'une ânesse.) On élève dans les fermes beaucoup d'oies, de canards et de pigeons, des poules comme en France, moins de dindons.

On a des vaches, mais pas de bœufs : ce n'est pas économique, me disait un agriculteur qui en avait essayé. Tout se fait avec des chevaux.

Il y a incomparablement plus de forêts dans ce pays qu'en France.

Les villages ressemblent de loin à de petites

forêts ; il y a cinq ou six arbres à côté de chaque maison. Cet usage très bon n'aurait pas d'inconvénient dans un pays chaud.

J'ai déjà dit, je crois, qu'il n'y a pas de pierre. Les églises et peu de maisons sont en pierre. Ordinairement, les murs jusqu'à deux ou trois pieds sont en pierre, le reste en brique (toujours avec du bois, comme je l'ai dit aussi). Beaucoup de ces briques ne sont pas cuites, l'inondation vient de le montrer. J'ai aussi vu que les gippes * étaient en terre mêlée avec de la paille.

Voici le plan d'une maison (auberge) que j'ai vue à Bergen, en allant à Hambourg : *aa* écuries, *B* grange, *DD* crèches. Les vaches et chevaux sont à la fenêtre dans la grange, qui est plus élevée de deux [pieds] et demi que les écuries ; cette disposition est commode pour donner de l'herbe aux bêtes. *C* fumier. *EE* chambres et lits de domestiques *.

La nature a été marâtre pour tout ce nord, aussi les hommes y sont-ils beaucoup moins bien traités que dans notre midi. L'extrême de cela c'est le soldat russe, dont la nourriture coûte 5 francs par mois. *E*, le lit d'une servante, je crois, formait toute sa chambre. *VV'*, chambres où l'on boit de la bière, du vin, du café, et où l'on mange des *butter-brod.*

V' était le *stouve*, c'est-à-dire qu'il y avait un poële et une odeur du diable.

Enfin, *O* était le foyer : une cheminée en pyramide quadrangulaire tronquée descendait jusqu'à six pieds de haut tout autour, on voit que l'on fait le tour de ces foyers, je n'en avais vu de semblable qu'au *Villars*, village près les Échelles *.

Mon ami me conduisit un jour dans une maison de Twilpstedt *, bâtie d'une manière semblable. On peut se figurer de cette manière la plupart des maisons de paysans.

En général, l'homme est plus regardé comme un animal domestique dans ce pays qu'en France et en Italie. Cela vient peut-être de l'esclavage existant encore à trente lieues d'ici. Cela ôte beaucoup de leur prix aux femmes honnêtes.

A Pétersbourg, il y a quinze ans, une veuve nommée... * (voir Masson *, 3 vol.) faisait venir de petites filles [1] de son village, elle les choisissait jolies et de onze ou douze ans, elle leur faisait apprendre à lire, écrire, chanter, danser, et les vendait ensuite 500 roubles, les plus jolies à des jeunes gens qui en faisaient leurs maîtresses, les autres étaient achetées pour devenir gouvernantes d'enfants. On pourrait très facilement faire cela ici, et en diminutif prendre une fort jolie servante qui coûterait .. th[alers] * de gages et serait entièrement à la disposition de son maître. Quant au

1. J'ai écrit V voulant peindre le son de F*. Commencement d'habitude : Viereg, Veltheim, se prononcent Fiereg, Feltheim (feltaim).

sérail, si j'avais le malheur d'être fixé dans une ville d'Allemagne j'en établirais un petit. J'aurais plus de plaisirs (je parle même de ceux de l'esprit) avec une fille d'un esprit naturel élevée par moi et avec des maîtres, qu'avec une femme honnête quelconque de Brunswick : elle ne saurait point de bassesses, elle ne me ferait pas des éloges amers de la robe de sa voisine et ne calomnierait pas son amie avec l'air de l'amitié qui plaint. Vices de province que la force des choses (comme disposée par une bonne constitution) bannit des grandes villes et qui se trouvent à Brunswick comme dans toutes les villes au-dessous de 40 à 50.000 âmes *.

CHAPITRE III

Etat politique et mœurs.

La dernière de ces choses est la seule dont l'étude me plaise dans les voyages. Tout ce que je vois ne m'intéresse et je n'en parle que relativement aux mœurs. C'est aussi la chose dont il est le plus difficile à un jeune homme sans expérience de bien parler. Jusqu'ici j'ai plus senti que jugé ce qui s'est passé sous mes yeux ; cependant, comme je me repens de n'avoir pas écrit mes voyages en Italie et à Marseille, je m'occupe de celui-ci. J'y

verrai peut-être partout dans quelques années l'influence de quelque idée dominante fausse ou de quelque passion dont je ne me doute pas. Je vais chercher cependant à ne pas exagérer mes sensations en les peignant. Je crains d'avoir parlé en termes trop forts de la beauté des femmes de Brunswick. Je ne devrais pas cependant avoir exagéré, car elles n'ont pas (ou je n'en ai pas vu qui eussent) l'âme qu'il me faudrait. C'est peut-être ce qui fait que je crains d'en avoir dit trop de bien. Il est sûr que plusieurs fois j'ai senti leur beauté comme je l'ai dépeinte, et que plusieurs fois aussi, si je n'avais pas été convaincu de ce que nous appelons leur *manque d'âme*, j'en serais devenu amoureux. Excepté les choses qui touchent à mon état, je ne m'occupe que de ce qui me fait plaisir ; on ne doit donc s'attendre à rien de bien approfondi de ma part sur le gouvernement de Brunswick. Personne n'a cependant été mieux placé que moi pour en bien connaître la marche et les ressorts si je l'eusse désiré ; mais en ce genre l'histoire des erreurs m'attriste en me faisant mépriser l'homme.

Il me semble que la description d'une monarchie pure doit commencer par celle du caractère du prince.

F[riedrich]-W[ilhelm] de Brunswick, né le ..., duc de Brunswick-Wolfenbuttel le ..., est mort à Altona le ... *.

Je ne l'ai point vu, ni aucun membre de sa famille.

Presque toutes les personnes à qui j'en ai parlé m'ont dit la même chose sur lui, comme on récite une leçon apprise à l'école. A travers ces louanges qui ne prouvent que la prudence, l'ambition, la bassesse ou l'attachement machinal du sujet, quelques faits sont parvenus jusqu'à moi. Enfin, deux ou trois personnes m'ont parlé franchement sur le duc de Brunswick *.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DU TOME SECOND[1]

1805

Paris.

Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXII, fol. 152 à 205. Une partie de ce chapitre (journal du 21 février 1805) se trouve dans la même bibliothèque, ms. R 302, dossier n° 1. — Autographe.

Le fragment relié avec le tome XXII du ms. R 5.896 était un cahier recouvert d'un papier fort de couleur brun jaunâtre (fol. 150).

Publié presque intégralement par Stryienski (p. 162-241), qui n'a pas strictement observé l'ordre de Stendhal, et, dans ce but, a modifié les dates au début. Stryienski a divisé arbitrairement en quatre ce long fragment.

Page 1. ... carriks. — « Bonheur de Mélanie.

» 6 ventôse XIII.

» Voir. — Lui dire à chaque instant ce que je pense et sens actuellement ; c'est l'unique moyen de bonheur, dégagé pratiquement le 20 ventôse au jardin des Tuileries. Avoir toujours des carriks. » Sur le sens de cette dernière phrase, voy. plus loin note de la page 57.

Ces notes se trouvent sur la première page de la couverture du cahier relié dans le tome XXII de R 5.896.

1. M. Edouard Champion entend réserver tous ses droits sur les fragments inédits du *Journal* qui lui appartiennent et qu'il a bien voulu nous communiquer.

Page 1. ... of morning. — « 4 germinal. Dîner avec Mélanie, et fête chez Duchesnois jusqu'au 4 au matin. » — Ces notes se trouvent au verso de la couverture du cahier.

Page 2. ... pelle mie il 30. — « Vicissitudes de l'amour : spirituel le 6 ventôse ; j'éprouve toutes les furies de la jalousie et je doute qu'elle m'aime le 13 ; je tenais ses mains dans les miennes le 30. »

Page 2. *Moi, 30 v*[*entôse*]. — Les notes qui précèdent se trouvent sur le premier feuillet du cahier. (R 5.896, t. XXII, fol. 151.)

Page 2. ... *dans les détails...* — Variante : *de détail.*

Page 2. ... [*21 mars 1805*]. — Les notes qui précèdent se trouvent au fol. 222 v° du même manuscrit R 5.896, t. XXII.

Page 3. ... *Hochet,...* — Ce rédacteur du *Publiciste*, que Stendhal appelle *Hoché*, fut secrétaire au bureau d'enregistrement du Conseil d'État. Il a publié une brochure sur cette institution, des lettres inédites de la marquise du Châtelet au comte d'Argental (Paris, 1806, in-8°) et collaboré à la traduction des œuvres de Machiavel donnée par Guiraudet (Paris, 1799-1803, 8 vol. in-8°).

Page 3. ... *Saint-Victor,...* — J.-B. Bins de Saint-Victor, né à Nantes en 1775, outre ce poème didactique sur l'*Espérance*, paru en 1804, a laissé des chansons imitées d'Anacréon.

Page 3. ... *l'ô du président Hénault...* — Marmontel rapporte, dans ses *Mémoires*, qu'ayant, dans sa *Poétique*, cité le vers suivant du président Hénault :

Que d'attraits ! ô Dieux ! qu'elle était belle,

en retranchant le mot ô, le président lui tint rigueur de cette omission. Marmontel apprit ce trait de vanité d'auteur par Mme Geoffrin et s'en amusa fort.

Page 4. ... is charming. — « Sans l'amour de la gloire, disais-je hier à Gripoli, je crois que je me ferais acteur et que je suivrais la carrière de Molé. Cela est vrai : cette vie est charmante. » — Molé fut acteur au Théâtre Français de 1760 à 1802, année de sa mort. — Beyle nomme Gripoli son ami Mante.

Page 4. ... [*21 février 1805*]. — Ici commence le fragment conservé dans le ms. R 302, dossier n° 1. — Deux feuillets, de 350 sur 225 millimètres.

Page 5. ... *un M. Martin de...* — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 5. ... *M. de Châteauneuf...* — Lyonnet signale un acteur du théâtre de la Cité en l'an XI portant ce nom.

Page 5. ... *présenté par M. Le Blanc,...* — Ce M. Le Blanc, auteur « de trois tragédies et de deux comédies » (voir p. 31), avait des relations avec Marseille. Une lettre faisant l'éloge de Mélanie existe à la Bibliothèque de Grenoble, elle pourrait bien être de lui (Arbelet, *Stendhal épicier*, p. 133). Peut-être était-il parent d'Antoine Blanc, dit Le Blanc du Guillet, né à Marseille en 1730, auteur de plusieurs tragédies, décédé membre de l'Institut en 1799, à moins que, ce qui paraît plus probable, il ne faille l'identifier avec Blanc de Volx. Voir p. 285 et la note.

Page 7. ... *d'Aménaïde.* — L'héroïne de la tragédie de *Tancrède* de Voltaire.

Page 7. ... never seen,... — « Eh ! comme elle n'a jamais vu le monde. »

Page 9. *Vendredi, 3 ventôse...* — Ici reprend le texte du ms. R 5.896, t. XXII.

Page 10. ... *chez Legacque,...* — Célèbre restaurateur, dont les salons s'ouvraient sur la terrasse des Feuillants, aux Tuileries.

Page 12. ... *la* Pupille ; ... — Comédie en un acte, de Fagan (1734).

Page 13. *Milan*... — Napoléon Ier.

Page 13. ... *Lu*[*cien*]. — Lucien Bonaparte, tombé en disgrâce auprès de l'empereur depuis avril 1804, s'était réfugié en Italie.

Page 13. ... *Lyénil le court*,... — Beyle dissimule le nom de ce personnage sous un anagramme. Il s'agit du contre-amiral Joseph-Marie Nielly, préfet maritime de Dunkerque et président du collège électoral du Finistère en 1804. En l'an XII, Nielly ne figure plus parmi les officiers généraux de la marine, ce qui paraît justifier l'anecdote contée par Stendhal et la dernière disgrâce où il était tombé. Il fut créé baron héréditaire le 17 février 1815. Alexandre-J.-B.-Fr.-Eug. Nielly, son fils, né le 4 janvier 1784, était un contemporain de Beyle.

Page 15. ... *Rey*... — Joseph Rey, Grenoblois, ami de Stendhal, idéologue comme lui. Sur ce personnage, v. H. Dumolard, *Joseph Rey, de Grenoble, et ses Mémoires politiques* (*Ann. de l'Univ. de Grenoble*, t. VI, n° I (nouvelle série), 1er trimestre 1927), et du même, *Pages stendhaliennes* (Grenoble, 1928), p. 1-25.

Page 15. ... *Percevant*,... — Stendhal désigne ainsi son ami Louis Crozet, de même que *Gripoli* est Mante. (Voy. t. I, p. 438 *in fine*.)

Page 16. ... *des* Folies Amoureuses. — Comédie en 3 actes, en vers, de Regnard (1704).

Page 16. ... in my life. — « Maximum d'esprit de ma vie. »

Page 24. ... *à la princesse Albany*. — Louise-Marie-Caroline, comtesse d'Albany, née en 1753, morte en 1824.

Page 26. ... *que celle de Mante ;* ... — Stendhal figure ici le profil de ses lèvres (presque rectiligne) et celui des lèvres de Mante (plus accusé en avant).

Page 26. ... *et dans l'ombre* ». — Voici le texte exact de Voltaire (*Mahomet*, acte IV, scène I) :

> Il faut que nos mystères sombres
> Soient cachés dans la mort, et couverts de ses ombres.

Page 27. ... *Pacé.* — Martial Daru.

Page 32. ... pensando a ella. — « Parce que je sens que je me consume en pensant à elle. »

Page 34. ... *le poète Lalanne.* — Auteur de poèmes didactiques : *Le Potager*, 1800 ; *Les Oiseaux de la Ferme*, 1804. Voir tome I, note à la p. 286.

Page 34. ... *qui doit paraître lundi chez Dabin,...* — *Discours en vers sur les poèmes descriptifs* (Paris, Dabin, an XIII, 1805, in-8°, 8 p.), dont il est question plus loin, p. 44.

Page 38. ... *dont il est trop épris !* — *Le Misanthrope*, acte IV, scène III.

Page 39. ... *Ouéhihé...* — Camille Basset. Sur ce personnage, voy. t. I, p. 366-375 et notes.

Page 40. ... by the due cappelli ? — « Avec les deux chapeaux. »

Page 42. ... Caroline. — *Caroline, ou le Tableau*, comédie en un acte de F. Roger (1800).

Page 42. ... *Dusausoir ;...* — Petit poète auteur de nombreuses pièces de circonstance : *La Fête de Jean-Jacques Rousseau*, 1794 ; *le Sultan indécis*, 1795 ; *le Bois de Boulogne*, 1800, etc... Voir tome I, p. 204, note.

Page 42. *Je m'en distrais...* — Ms. : *Je m'en distraisis.*

Page 42. ... *Ariane...* — Mlle Duchesnois.

Page 42. ... *Inchinevole,...* — Voir le « portrait » de ce personnage, qu'il faut identifier avec le poète Lema-

zurier, dans nos *Annexes* du tome Ier, p. 378-380. (Cf. Paul Arbelet, *Premier voyage de Stendhal au pays des comédiennes*, Cahiers de la Quinzaine (XVIII, 16), p. 46, n. 3.)

Page 44. ... Discours en vers, *de Chénier*,... — Cf. p. 34, et note.

Page 45. ... Hypermnestre. » — Tragédie en 5 actes de Lemierre (1758).

Page 45. ... *Richerand*... — Venu de Belley à Paris en 1796, Anthelme Richerand avait ouvert dès sa vingtième année, en 1799, un cours de physiologie. Il était chirurgien-adjoint à l'hôpital Saint-Louis depuis 1800. Ami de Cabanis, il fut plus tard baron et membre de l'Académie de médecine. Les manuscrits stendhaliens de la bibliothèque municipale de Grenoble possèdent de lui une ordonnance médicale que nous publions dans les *Annexes* du tome III. (Cf. *Vie de Henri Brulard*, t. II, p. 296-297). (1779-1840.)

Page 46. *La maison de M. de Lucchesini par exemple.* — Jérôme, marquis de Lucchesini, ambassadeur du roi de Prusse, se trouvait en cette qualité à Paris en 1805.

Page 46. ... *Douenne.* — Un tailleur que Beyle, à court d'argent, ne payait pas avec exactitude.

Page 47. ... *Cheminade.* — Condisciple, à Grenoble, de Beyle et de Crozet. Voir plus loin note à la p. 298.

Page 48. *A quoi j'ajouterais Aribert*... — Henri-Victor Aribert-Dufresne, de La Mure, ou François-Victor Aribert, de Corps, tous deux camarades de Beyle à l'école centrale de Grenoble.

Page 48. ... *de l'abbé Pollin*,... — Jean-Baptiste Pollin (1729-1807) est l'auteur d'un roman : *Le citoyen des Alpes*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°, et d'un recueil d'idylles : *le Hameau de l'Agnelas*, Paris, 1792, in-18.

Page 50. ... *(dans le genre de Voltaire)*... — Variante : *comme Voltaire.*

Page 50. ... *Gros.* — Géomètre à Grenoble, qui donna des leçons de mathématiques au jeune Henri Beyle. Cf. *Vie de Henri Brulard.*

Page 51. ... *Durif, Comberousse, Dard,*... — André Durif, condisciple de Beyle à l'école centrale de Grenoble ; — François-Isaac-Hyacinthe de Comberousse, auteur dramatique, né à Vienne en 1787 ; — Henri-Jean-Baptiste Dard, jurisconsulte, né à Vienne le 18 novembre 1779.

Page 52. ... *à la Vache noire,*... — « Huet, rue de Grenelle Saint-Germain, n° 8. Lecteur, c'est une renommée de fromages à la crême ; entrez, achetez, vous trouverez de quoi vous blanchir l'estomac... » Balzac, *Petit dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris*, 1826, p. 149.

Page 52. ... *des* Visitandines *;*... — Opéra-comique de Picard, musique de Devienne (1792).

Page 53. ... *des* spropositi. — « Des choses déplacées. »

Page 54. ... Ariane,... — Tragédie en cinq actes de Th. Corneille (1672).

Page 54. ... *qu'on prenne soin de moi.* — Ces vers sont à la scène IV de l'acte V.

Page 56. ... attaccati. — « Postiches. »

Page 57. ... *des* trois carriks,... — Terme voilé pour indiquer des condoms, de même que plus loin *il marchese* signifie *les règles.*

Page 57. ... *(21 ventôse)*,... — Ms. : *(20 ventôse).*

Page 59. ... *22 ventôse, mardi,*... — Le 22 ventôse XIII, qui correspond au 13 mars 1805, était un mercredi, et non un mardi.

Page 61. *C'est le 22*... — Peut-être faut-il lire : *le 24*, à cause de la promenade aux Tuileries dont il est parlé plus loin.

Page 61. ... *ce qui nous a distrait...* — Ms. : *distraisit.*

Page 65. ... *un peu piqué.* — Stendhal note après cette phrase : « La suite à la septième page en partant de celle-ci. » — Sur la foi de cette note, Stryienski a modifié l'ordre dans lequel le *Journal* a été écrit. Nous avons maintenu telle qu'elle existe la rédaction de Stendhal. Tout le texte a été écrit le même jour, quoique le « lundi 27 ventôse » soit avant le « dimanche 26 ». Mais les notes du « lundi » racontent surtout les faits qui se sont passés du 24 au 25 ventôse, et Stendhal annonce qu'il reprend le récit du« dimanche » par cette phrase, qu'a supprimée Stryienski : « Mais il faut cependant que je dise l'histoire d'hier. » — Cette modification est d'autant plus utile que, quelques pages plus loin, Stendhal écrit une « suite du dimanche, 26 ventôse », que Stryienski a laissée, cette fois, à la place où Stendhal l'avait écrite.

Page 66. ... *rue Saint-Maur.* — Pour leur visite à Mlle Duchesnois, qui habitait alors 14, rue Saint-Maur (voir dict. de Lyonnet).

Page 70. ... *l'*École des Bourgeois. — Cette comédie d'Allainval, jouée pour la première fois en 1728, n'a pas eu moins de 274 représentations au cours des XVIIIe et XIXe siècles.

Page 74. ... *La première scène de Sosie ;...* — Dans *Amphitryon* de Molière, acte I, scène I.

Page 74. ... Letellier... — Comédie à laquelle Stendhal travaillait, et qu'il n'acheva jamais.

Page 79. Eudoxie... — Stendhal raconte, quelques pages plus haut, la rencontre faite le 17 mars de Victorine Mounier, au moment où, en compagnie de Mélanie, il sortait du passage qui conduisait des Tuileries à la rue Saint-Honoré.

Page 82. ... *anecdote de Mlle Sainval,...* — Il y a eu deux sœurs actrices de ce nom : Pauline Saint-Val (1743-

1830), et Blanche (1752-1836), qui, toutes deux, jouèrent au Théâtre-Français avant la Révolution.

Page 83. ... Esprit des Lois, *23e ou 24e livre)*. — « Ce désir général de plaire produit la galanterie, qui n'est point l'amour, mais le délicat, le léger, mais le perpétuel mensonge de l'amour. » Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. XXVIII, chap. XXII.

Page 84. ... dove sono ? — « Mais la pluie agréable, la forêt exquise, où sont-elles ? » — En 1800, Henri Beyle avait assisté à la remise à la France de la forteresse d'Arona, et avait profité de cette occasion qui s'offrait de visiter « les divines îles Borromées ». Une lettre à sa sœur Pauline parle d'une « tempête assez forte » sur le lac Majeur. (*Correspondance*, éd. Paupe et Chéramy, t. I, p. 20-21.)

Page 85. ... *nous rirons*. — Suivent deux pages blanches. Peut-être Stendhal a-t-il, par inadvertance, tourné deux feuillets à la fois.

1805

Paris

Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXII, fol. 205 v° à 219. — Autographe, sauf les sept derniers feuillets, qui sont de la main de Louis Crozet.

Ce fragment suit directement le précédent. La division, faite par Stendhal lui-même, provient simplement du changement de mois.

Publié en très grande partie par Casimir Stryienski, p. 242 à 263.

Page 87. ... d'amore. — « Ici tu verras les vicissitudes de l'amour. »

Page 90. ... È un rè ? è un birbante ? — « Est-ce un roi ? est-ce un coquin ? »

Page 90. ... pel mio talento. — « Je la crois encore très utile à la formation de mon talent. »

Page 92. ... *Cocu-é-let.* — Cette « histoire » a déjà été racontée par Stendhal le 21 novembre 1804. (Voir tome I, p. 182.)

Page 94. ... *d'une manière même pas...* — Le récit s'arrête brusquement au bas d'une page ; le verso du même feuillet a été laissé en blanc, puis commence immédiatement après le récit de la fête chez la Duchesnois, dont le début seulement est de la main de Stendhal ; le reste a été écrit par Louis Crozet.

Page 95. ... *Mmes Suin, La Chassaigne...* — Marie-Denise Vriot, femme de Nicolas Suin, actrice du Théâtre-Français, née le 5 janvier 1742, morte le 30 décembre 1817. — Marie La Chassaigne, née en 1747, morte le 23 juin 1820, également actrice du Théâtre-Français de 1766 à 1803.

Page 97. ... *des* Fausses Infidélités. — Comédie de Barthe.

Page 97. *(Je pense...* — A partir d'ici, et jusqu'à la fin du chapitre, le texte est écrit par Louis Crozet.

Page 100. ... *Chazet et Lemazurier...* — Écrivains, familiers de la maison de Mlle Duchesnois. (V. Paul Arbelet, *Premier voyage de Stendhal au pays des comédiennes*, Cahiers de la Quinzaine, (XVIII, 16), p. 46, n. 3.)

Page 101. *Le général Valence...* — Cyrus-Marie-Alexandre de Timbrune-Timbrone, comte de Valence, ancien premier écuyer du duc d'Orléans, rallié avec celui-ci à la Révolution, avait fait défection avec Dumouriez, mais s'était attaché à la fortune de Bonaparte, qui le fit général de division et sénateur. Il signa plus tard la déchéance de Napoléon et fut pair de France sous la première Restauration et

pendant les Cent Jours. Il était gendre de Mme de Genlis. (1757-1820.)

Page 102. ... *Joséphine ;...* — Ainsi se prénommait la Duchesnois.

Page 106. ... *s'avoua mari...* — Louise Contat devait épouser le 26 janvier 1809 le chevalier de Forges de Parny, frère et non neveu du poète. (Lyonnet, *Dictionnaire des comédiens français.*)

Page 107. ... *Larochelle,...* — A propos de l'acteur Larochelle, Casimir Stryienski cite (p. 259, n. 2) la *Galerie historique du Théâtre-français* de Lemazurier (t. I, p. 318), qui précisément assistait à la « fête chez Ariane » : « C'est surtout dans plusieurs rôles qu'il (Larochelle) joua d'original, que cet acteur a laissé de profonds souvenirs... Lorsqu'il se présentait tout seul sur la scène, dans les *Deux Frères*, sous le nom de *M. Rafle*, sans prononcer une parole... tout annonçait et préparait ces mots fort simples et qu'il savait rendre énergiques : *Ça va mal... ça va mal.* Que de fois on les a répétés après lui. »

Page 108. ... *bien d'autres.* » — Peut-être y a-t-il là un écho du vote de Carnot contre l'Empire et de l'épigramme que Lebrun-Pindare fit contre lui à cette occasion. Voir : Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, I, 148.

1805

Paris

Le manuscrit autographe de ce chapitre forme un cahier de 12 feuillets, mesurant 223 sur 188 millimètres, conservé dans le dossier n° 2 de la liasse R 302 de la bibliothèque municipale de Grenoble.

Publié presque intégralement par Stryienski, p. 264 à 280.

Page 121. ... du *Confident par hasard*... — Comédie en un acte et en vers de Faur (1801).

Page 125. ... baldanzoso,... — « Hardi. »

Page 125. ... Témugin... — C'est le nom primitif du roi des Mongols que sa puissance fit surnommer Gengis-Khan.

Page 126. ... *Maisonneuve*. — Poète et auteur dramatique, né en 1745, mort en 1819. Il a écrit une tragédie : *Roxelane et Mustapha*, jouée en 1785. La comédie du *Méfiant* dont il est parlé à la page suivante n'a jamais été jouée au Théâtre-Français et n'a pas été publiée.

Page 127. ... Agamemnon,... — Tragédie d'Alfieri.

Page 127. ... via nel *Dugazon*. — « Pour les miennes, j'aurai un excellent moyen en Dugazon. »

1805

Paris

Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXII, fol. 224 à 237. — Autographe.

Ce fragment était primitivement relié dans un cahier recouvert de gros papier gris. Les sept derniers feuillets du cahier sont blancs, sauf que l'un d'eux contient la *Mort de Bernard*, que nous avons publiée dans les *Annexes* du tome I, p. 380-381.

Publié intégralement, dans un ordre différent du nôtre (et de celui de Stendhal), au début, par Stryienski, p. 282 à 304.

Page 131. ... FAIT SUR UN ANCIEN CAHIER DE LA PHARSALE,... — Le vol. XIX de la collection R 5.896 contient, du fol. 76 au fol. 100, des notes diverses concernant une « Pharsale, commencée le 29 frimaire an XI[-20 décembre 1802] ».

Page 131. ... *with M*[*elania*]. — « Dernier cahier. An XIII. Troisième voyage. Histoire de mon troisième voyage à Paris, an XIII. L'amour m'introduit dans la société. Du 18 germinal jusqu'au départ, le .. floréal, avec Mélanie. »

Page 131. ... *maison 8.* — Les notes qui précèdent se trouvent sur les couvertures du cahier, ms. R 5.896, t. XXII, fol. 223, 223 v° et 245.

Page 132. ... *au retour de M.* [*de*] *Rémusat*,... — Auguste-Laurent, comte de Rémusat, né en 1762, mort en 1823. A l'époque du Journal de Stendhal, il était premier chambellan de Napoléon et devait être nommé le 1er novembre 1807 surintendant des théâtres impériaux.

Page 134. ... *la scène du* Raccommodement,... — Dans la comédie de *Letellier*, que Beyle n'acheva jamais. Cette scène a été publiée par Stryienski, *Journal*, p. 453-457.

Page 135. ... *je la*... — Manuscrit : *je le*... — Je rétablis la forme « la » employée plus haut par Stendhal (en tête de la page).

Page 135. ... *j'aurais pu la*... — Manuscrit : *j'aurais pu le*...

Page 137. ... *Saint-Germain-Laxis*,... — Village situé à 6 kilomètres de Melun.

Page 138. ... *pour les débuts de Michelot.* — Pierre-Marie-Nicolas Michelot, né en 1786, débuta à Versailles le 10 mars 1805 et à Paris le 29 du même mois. L'opinion qu'avait de lui Stendhal s'accorde avec celle du critique Geoffroy qui ne lui reconnaissait « rien qui convienne à un prince tragique. »

Page 138. ... *O'Brien*... — Ingénieur des Ponts et Chaussées, qui fut attaché, sous l'ingénieur Dausse (que Stendhal appelle *Perrino*), à la construction de la route du Mont-Cenis. O'Brien était en relations sui-

vies avec la femme du sous-préfet de Suze, Jacquet. (Voir dans notre 1er volume (p. 360) le « caractère » de Mme Jacquet.)

Page 138. ... *à la Valence,...* — Il s'agit du général Valence, à cette époque amant de la Duchesnois. (Cf. quelques pages plus haut, le récit de la « fête donnée par Ariane ».)

Page 139. Dieux, quand serai-je... — Stendhal, comme cela lui arrive fréquemment, cite inexactement le début de ces trois vers de la scène III du premier acte :

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

Page 139. Misérable ;... — Acte IV, scène VI :

Je respire à la fois l'inceste et l'imposture ;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! Et je vis !...

Page 139. Tu le savais. — Dans la même scène, quelques vers plus haut, Phèdre dit à Œnone, à propos des amours d'Hippolyte et d'Aricie :

Tu le savais : pourquoi me laissais-tu séduire !
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire ?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher ?...

Page 139. ... *me figurer ce grand homme),...* — Lekain était mort en 1778.

Page 139. Quels conseils ose-t-on me donner ? — Ce « couplet » termine la scène VI et l'acte IV.

Page 139. ... *cette tête charmante !* — Acte II, scène V.

Page 140. ... *Arrive Mme Clairval,...* — Le dictionnaire de Lyonnet signale une actrice de ce nom qui se serait produite au théâtre de Lille en 1807-1808.

Page 140. ... Sémiramis,... *l'*Aveugle clairvoyant. —

Sémiramis, tragédie de Voltaire ; *l'Aveugle clairvoyant*, comédie en un acte de Le Grand.

Page 140. ... *au* Philosophe marié,... *la* Gageure :... — Appelé encore le *Marié honteux de l'être*, comédie en 5 actes de Destouches (1727). — *La Gageure*, comédie en 3 actes de Procope (1741).

Page 141. ... *le* Chapitre second,... — Opéra-comique en un acte, paroles de Dupaty, musique de Solié (1799).

Page 141. ... *les* Confidences,... — Opéra-comique en deux actes, paroles de Hoffmann, musique de Nicolo Isouard (1803).

Page 141. ... *le* Calife de Bagdad... — Opéra-comique en un acte, paroles de Saint-Just, musique de Boieldieu (1800).

Page 141. ... *de Pingenet*... — *L'Almanach impérial* de 1805 signale deux actrices de ce nom au théâtre de l'Opéra-Comique : l'aînée, comédienne ordinaire, la cadette, pensionnaire.

Page 142. ... *Mme Marini* della contrada della Bagutta. — « De la rue de la Bagutta. » — Stendhal a déjà parlé (tome I, p. 25) de cette Marini, qui « servait de maquerelle à Mme Aresi ». Voir la note de notre tome I, p. 393.

Page 143. Fanchon,... — *Fanchon-la-Vielleuse*, comédie-vaudeville de Bouilly et Pain (1803).

Page 143. ... Dupuis et Desronais. — Comédie en 3 actes de Collé (1763).

Page 144. ... *est un grand jour pour toi !* — Vers tiré de la scène VI de l'acte I d'*Atys*, tragédie de Quinault.

Page 145. ... Fel.,... — Probablement *Félicia ou mes fredaines*, qu'on retrouve quelques lignes plus loin. Henri Beyle avait appris à connaître ce livre dès son enfance, dans la bibliothèque de son oncle Romain

Gagnon. (Voir *Henri Brulard* (t. I, p. 191), et Paul Arbelet, *la Jeunesse de Stendhal*, t. I, p. 182-185.)

Page 147. ... gli piglio le coccie. — « Je lui prends les cuisses. »

Page 147. ... *le* Tartufe de Mœurs,... — Comédie en vers, de Chéron (1803).

Page 147. ... to write that. — « Je voyais ce soir toute la théorie de la meilleure conduite dans le monde, écrire cela. »

Page 147. ... but Pauline. — « Écrire le plan de conduite, et n'en rien dire à personne qu'à Pauline. »

Page 148. ... to Marseille. — « Si je n'ai pas Mélanie pendant le voyage, je serai toujours malheureux avec elle. Dans le cas contraire, je serai le plus heureux des hommes à Marseille. »

Page 148. ... *dans le genre de Chapelle*,... — Stryienski croit que Stendhal fait ici allusion à l'acteur Chapelle, ce qui est un non-sens. Il s'agit tout simplement d'un personnage de la comédie *Letellier*, à laquelle Beyle travaillait à ce moment.

Page 149. ... di tenerezza alla R. — « Recueil d'anecdotes de caractères. Avec ta vivacité naturelle et ton éloquence tu seras digne d'aller de pair avec Grammont. Mais pour cela plus de tendresse à la R[ousseau ?]. »

Page 151. ... a true Bard. — « Un vrai poète. »

Page 152. ... *le* Tyran Domestique. — Comédie d'Alexandre Duval (1805).

Page 152. *Le* Procureur arbitre. — Comédie en un acte de Poisson (1628).

Page 153. ... this of fame ;... — « Celle de la gloire. »

Page 154. ... for thy words ;... — « Pour tes paroles. »

Page 154. ... for seeing the young M. — « 13 et 14 floréal XIII, tout le jour avec Mélanie. Le 15, nous allons à Neuilly pour voir la jeune M[élanie]. »

— Le dernier feuillet du cahier (fol. 244) contient la réflexion suivante : « Ce qui montre que l'action marche, est qu'à chaque scène il y ait changement dans la position des choses. » (Cf. note au bas de la p. 131.)

1805

Grenoble.

Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 302, dossier n° 1. C'est un court fragment de deux feuillets mesurant 237 sur 189 millimètres, malheureusement inachevé.

Inédit.

Page 155. ... of *1805*. — « Voyage à Grenoble au printemps de 1805. »

Page 158. ... of great bard,... — « Pour mon bonheur par ma gloire de grand poète. »

1805-1806

Marseille.

Extrait d'un manuscrit de la collection Édouard Champion (décrit par H. Cordier, *Bibliographie stendhalienne*, p. 211), fol. 1 à 69. — Ce chapitre du *Journal* formait un gros cahier de 134 pages de 275 sur 210 millimètres, recouvert de papier gris doublé de papier blanc.

Dans ce texte j'ai intercalé, à leur date, deux fragments, l'un du 17 brumaire an XIV (8 novembre 1805), l'autre du 22 brumaire (13 novembre). Ces deux fragments sont conservés dans les manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, le premier

dans R 302, dossier n° 1, le second dans R 5.896, vol. XV, fol. 171.

Autographe.

— Le début de ce chapitre (jusqu'à l'arrivée à Marseille) a été publié à la suite d'une courte étude de M. Gabriel Faure, *Stendhal, de Valence à Marseille, fragment inédit du* Journal de 1805, *précédé de Stendhal touriste* (Valence, Jules Céas, 1919, in-12, publié d'abord dans la *Minerve française* du 1er septembre 1919).

La partie qui va du 24 décembre 1805 au 28 janvier 1806 a été publiée par Henry Debraye dans la *Revue Bleue* des 30 mai et 6 juin 1914.

Sur le séjour de Beyle à Marseille, v. Paul Arbelet, *Stendhal épicier ou les Infortunes de Mélanie* (Paris, 1926, in-12).

Page 160. ... *le 3 thermidor XIII.* — « J'ai quitté Paris le .. floréal an XIII, avec elle, nous fûmes à Lyon le .. du même mois. Elle est partie pour Marseille le 24 floréal, je crois. Je suis arrivé à Grenoble le ... Après deux mois et .. jours d'engourdissement, sombre ennui et un peu de désespoir, je suis enfin parti pour Marseille le 3 thermidor XIII. »

Page 160. ... *débondage.* — Paul Arbelet suggère le sens suivant à cette phrase ambigüe : « Je dois chercher *ce qu'il faut à Mélanie, et non ce que moi je sens.* Mieux vaut, en bon politique, l'influencer, plutôt que de me débonder moi-même. »

Page 160. ... every day. — « Cinq choses à penser chaque jour. »

Page 161. ... wings to me. — « Mais l'amour m'a donné des ailes. »

Page 161. ... *telle que Smith la dépeint...* — Adam Smith dans sa *Théorie des sentiments moraux*, dont la première traduction par l'abbé Blavet parut en 1774.

Page 161. ... *(2e volume).* — Ces diverses notes, de la

main de Stendhal, sont écrites sur les deux feuillets de couverture du cahier.

Page 163. ... *homme à grande énergie.* — François-Ignace-Guillaume Puy, d'abord officier, fut élu maire d'Avignon en l'an III. Les difficultés qu'il eut avec le préfet Bourdon de Vatry l'amenèrent à donner sa démission en 1806. Il fut encore à la tête de la municipalité d'Avignon de 1811 à 1815 et Napoléon l'appelait le *maire-modèle...* Il mourut le 23 juillet 1820.

Page 166. ... *rue des Vieilles...* — En blanc dans le manuscrit.

Page 166. ... *the Queen of Golconde.* — « Je la vois au Grand Théâtre : Gavaudan jouait *Aline, reine de Golconde.* » — *Aline, reine de Golconde*, opéra-comique de Berton, paroles de Vial et Favières, représenté pour la première fois au théâtre Feydeau le 2 septembre 1803.

Page 167. ... of the morning. — « Je la vois dans sa chambre à onze heures du matin. »

Page 167. ... the evening till the mid-night, for ever. — « ... le soir jusqu'à minuit, sans interruption. »

Page 167. ... *les* Templiers... — Tragédie de Raynouard, en 5 actes et en vers (1805).

Page 167. ... a charming white crown. — « Vu jouer les *Templiers* et elle pour la première fois. Les *Templiers*, mauvaise pièce sans caractères ni intérêt. Elle a une charmante couronne blanche. »

Page 167. ... beautiful little ways. — « Nous allons à La Pomme, Mélanie, Mante et moi, de 6 heures 1/2 jusqu'à 10 h. 1/2, charmants petits chemins. »

Pages 167-168. ... a quarter past eleven. — « ... et le soir, elle, M[ante ?] et moi, allons au château Borelli. Nous partons à 6 heures 1/2, et rentrons en ville à 11 1/4. »

Page 168. ... (what had gone for 10 l.)... — « Que j'avais engagé pour 10 livres. »

Page 169. ... upon the happiness. — « Ceci est vu en moi. J'étais malheureux par orgueil. — Elle m'a dit ce soir, à 12 1/4, après Milton, et un peu de délire, le grand principe de Mme de Staël sur le bonheur. »

Page 169. ... Abufar ou la famille arabe. — Tragédie en 4 actes de Ducis (1792).

Page 169. *M. de Saint-Gervais...* — Ce personnage, dont il est longuement question dans les pages suivantes, est le vicomte Jean-Pierre Seimandy de Saint-Gervais, né à Marseille le 15 octobre 1748, mort dans cette même ville le 15 décembre 1830. Il avait été lieutenant des Cent-Suisses en 1788 ; il fut nommé maréchal de camp en 1791. Il était en réforme depuis le 19 septembre 1801. Cf. P. Arbelet : *Stendhal épicier*, p. 100-105.

Page 170. ... *Tencin.* — Village dans la vallée du Grésivaudan, à 25 kil. de Grenoble.

Page 171. *25 fructidor*[*-12 septembre*]. — Il n'y a aucune solution de continuité dans le texte entre les souvenirs du 20 thermidor (8 août), du 25 fructidor (12 septembre) et du 14 thermidor (2 août). D'ailleurs, ni l'écriture, ni l'encre ne diffèrent. J'ai donc respecté l'ordre du manuscrit.

Page 171. ... *et M. Girard,...* — Joseph-Henri de Girard, secrétaire général des Bouches-du-Rhône. Cf. Arbelet : *Stendhal épicier*, p. 105-109.

Page 172. ... *la personnalité de M...* — Le nom est en blanc dans le manuscrit. — Sans doute, il s'agit de Mante.

Page 174. ... for the bard,... — « Je crois que mon talent est plutôt d'être un poète. »

Page 175. *Simple...* — Je ne sais à qui ce sobriquet s'applique ; peut-être à Mante, pense P. Arbelet.

Stendhal a mis ce mot entre parenthèses et écrit à côté : « Locke. »

Page 175. ... *dans l'esprit de M.* — Sans doute Mélanie, ainsi que deux lignes plus loin.

Page 176. ... sur M. [de Saint-Gervais],... — Le nom est en blanc dans le manuscrit. Je le rétablis d'après le contexte.

Page 179. ... *M.* Leases. — Traduction anglaise du nom de M. Baux.

Page 180. *Mad*[*elon*]... — La femme de chambre de Mélanie.

Page 180. ... *son médecin.* — En tête du feuillet manuscrit, on lit, de la main de Stendhal : « Saint-Gervais. »

Page 181. ... *M.* White... — Traduction anglaise du nom de M. Le Blanc, qui était à Paris le conseiller, et peut-être l'amant, de Mélanie.

Page 181. ... *à celle du général Cervoni,...* — Le général Jean-Baptiste Cervoni, né en Corse en 1768, commandait depuis 1800 la 8e division militaire, formée par les départements de l'ancienne Provence.

Page 182. ... *un profond scélérat.* — Stendhal a dessiné un poignard à la suite de ces mots.

Page 182. *17 brumaire XIV*[*-8 novembre 1805*]. — Le journal du 8 novembre, inséré ici à sa date, est l'un des deux fragments dont j'ai parlé plus haut, et qui ne font pas partie du manuscrit principal. Il n'est écrit ni sur le même papier, ni avec la même encre. C'est un petit cahier de 5 feuillets conservé dans le dossier n° 1 de la liasse R 302 de la bibliothèque municipale de Grenoble.

Autographe.

Inédit.

Page 182. ... *particulièrement à Saint-Vincent...* — Saint-

Vincent-du-Plâtre, hameau près de Voreppe, où le Dr Gagnon possédait une maison de campagne.

Page 182. ... *s'y charger*. — Ici un plan des lieux, avec des lettres correspondant aux renvois du texte.

Page 184. ... in my love for her). — « Dans mon amour pour elle. »

Page 184. ... her loving ;... — « Si Baux avait été son amant. »

Page 187. *Vers le 20 brumaire...* — Ici reprend le manuscrit principal.

Page 189. ... e mi disgusta. — « Mais je ne veux pas être infidèle à la déesse, et elle me dégoûte. »

Page 189. *22 brumaire*[*-13 novembre*]. *Bal Geffrier*. — Quoiqu'il n'y ait aucune solution de continuité dans le texte du manuscrit principal, j'insère ici, à sa date, le court récit du « bal Jeffrier », qui eut lieu le 13 novembre 1805, et qui forme le fol. 171 du vol. XV du manuscrit R 5.896 de la bibliothèque municipale de Grenoble.

Autographe.

Inédit.

Page 189. ... *Mme Thibaudeau*,... — La femme du préfet des Bouches-du-Rhône.

Page 190. [*Frimaire*]. — Ici reprend le manuscrit principal.

Page 190. ... more for that. — « Jalousie de Mélanie, qui m'aime davantage à cause de cela. »

Page 190. ... Samson,... — Tragédie en 5 actes de Romagnesi (1730).

Page 190. ... Aucassin et Nicolette. — Comédie lyrique en 3 actes de Sedaine, musique de Grétry (1779).

Page 191. ... *je n'avais pas*,... — C'est nous qui ajoutons, pour le sens, une virgule ici.

Page 191. ... to love M[elania]. — « Au moment où je commençais à aimer Mélanie. »

Page 195. *27 frimaire*[*-18 décembre*]. — Le manuscrit porte : « Lundi 27 frimaire, » ce qui est une erreur, le 27 frimaire étant tombé, l'an XIV, un mercredi. Dans la réalité, Stendhal, logiquement, devait écrire, après ses souvenirs du dimanche 24 frimaire, ceux du lundi 25. Il commença donc la date : « Lundi 2 frimaire, » n'écrivit rien jusqu'au 27, inscrivit ce jour-là le quantième qui manquait, sans prendre garde de corriger « lundi » en « mercredi ». Cette explication est déduite du fait que Beyle, entre le lundi et le mercredi, changea de plume.

Page 195. ... Claudine de Florian,... — Comédie en trois actes de Pigault-Lebrun (1797).

Page 196. ... *volupté et bonheur*. — « Je crois que je suivrai davantage celle de la gloire, que je crois posséder.

La nuit suivante a été parfaitement heureuse ; le matin, deux dans les bras de Mélanie : volupté et bonheur. »

Page 196. ... *le 31 décembre 1804*. — Ce jour-là, Beyle, malgré la neige, avait acheté « chez Courcier, quai de la Volaille », la première partie de Tracy et, sans feu, en avait lu les soixante premières pages.

Page 196. ... *la* Petite ville,... — Comédie de Picard (1801).

Page 197. ... *contrebalancer* her *rivale*. — « Légèrement jalouse, elle était plus aimable afin de contrebalancer sa rivale. »

Page 197. ... for her *leçon*. — « Pour plaire à Mélanie, j'ai manqué trois ou quatre jours d'aller dans sa chambre pour sa leçon. »

Page 198. ... *l'*Intrigue aux fenêtres,... — L'*Intrigue aux fenêtres*, comédie en un acte de Bouilly et Dupaty.

Page 199. ... to girl of the Gate. — « Je touche 100 écus que me donne mon grand-père. Pour ma fille, j'ai

fait une dette de 120 à la Maison, et je dépense ce soir trente en bonbons pour Mélanie et Mme Cossonier.

Quelle différence entre ce jour et le même, l'an dernier ! La demi-livre à [Adèle Rebuffet]. »

Page 200. ... *les* Deux petits Savoyards ;... — Opéra-comique en un acte de Marsollier, musique de Dalayrac (1789).

Page 200. ... being in her bed with her. — « Étant dans son lit avec elle. »

Page 201. ... *Desnerfs*,... — Dugazon.

Page 203. *Les* Deux billets,... — Comédie en un acte de Florian (1779).

Page 203. ... Arlequin afficheur. — Comédie-parade en un acte par Radet, Desfontaines et Barré (1792).

Page 205. ... possible death,... — « A Grenoble, entendant mon grand-père parler de la mort possible de ma sœur Pauline. »

Page 205. ... dei suoi brothers,... — « Je pensais à épouser ma vieille voisine pour gagner le crédit de ses frères. »

Page 206. ... mister Leases come in. — « Après avoir vu Mélanie, qui m'a parlé de son manque d'argent pour vivre à Paris après son départ de ce pays. Elle était triste. Je vais dans la chambre de Mme Durant, son chien la distrait un instant ; M. Baux vient. »

Page 208. ... *distraient*... — Ms. : *distraisent.*

Page 209. ... *l'*Essai sur les Préjugés *de Dumarsais*,... — Cet ouvrage, attribué à Dumarsais, est en réalité du baron d'Holbach.

Page 210. ... *le sens de ces mots.* — Stendhal a marqué cette ligne et la précédente par une accolade accompagnée d'une croix.

Page 210. ... for the conduct. — « C'est là un des travaux

les plus utiles pour la gloire et, en même temps, pour la conduite. »

Page 211. ... *distrayant...* — Ms. : *distraisant.*

Page 211. ... *ma petite chambre au quatrième...* — Stendhal fait allusion à son logement de la rue d'Angiviller, d'où il avait vue sur la colonnade du Louvre, et qu'il quitta en juin 1803 pour rentrer à Grenoble.

Page 212. *20 janvier.* — Cette date suit les souvenirs du 26 janvier. Je laisse cependant le fragment à cette place, le texte se suivant sans interruption ni ajouture dans le manuscrit.

Page 212. ... les Cinq années li.,... — *Les cinq années littéraires*, recueil périodique publié par Pierre Clément de 1748 à 1752, 4 vol. in-12.

Page 218. ... *m'ont distrait.* — Ms. : *me distraisirent.*

Page 218. ... *avec Joseph Pain...* — Vaudevilliste français, né le 4 août 1773, mort en mars 1830. Auteur de plus de cent cinquante pièces, écrites la plupart en collaboration avec Ancelot, Bouilly, Dumersan, etc...

Page 219. ... *of my bed...* — « De mon lit. »

Page 220. ... *une heure, avec...* — En blanc dans le manuscrit.

Page 224. ... *de Mme d'Angiviller,...* — Marmontel a écrit un éloge de Mme d'Angiviller, dont Chamfort disait : « Notre siècle a produit huit grandes comédiennes : quatre du théâtre et quatre de la société. Les quatre premières sont : mademoiselle d'Angeville, mademoiselle Duménil, mademoiselle Clairon et madame Saint-Huberti ; les quatre autres sont : madame de Montesson, madame de Genlis, madame Necker et madame d'Angiviller. »

Page 224. ... and the... — « Elle m'a coupé les favoris et les... » La phrase est interrompue.

Page 225. ... rimproved [*sic*] to me. — « La minute de plaisir de notre impossible mariage m'est reprochée. »

Page 226. ... *Douenne,...* — Stendhal a écrit au-dessus de ce nom celui de « Davot », qui est peut-être le véritable nom de son tailleur parisien.

Page 227. ... *et Jacques Pey entrèrent.* — Le texte s'arrête brusquement, non sans que Beyle ait ajouté : « Voyez pour Samadet le 30 mars, page... » En effet, il étudie le caractère de Samadet dans ses souvenirs de ce jour-là (voir plus loin, page 271-272).

Page 227. ... to the passegio,... — « J'ai fait cela deux fois, après quoi à midi nous sommes allés à la promenade. »

Page 227. ... but she did will. — « Mais elle le voulait. »

Page 228. ... *Milan,...* — Stendhal, nous l'avons vu, désigne ainsi Napoléon.

Page 229. ... *Mme C*[*ossonier*]. — En tête du feuillet, Stendhal a écrit : « Mme Cossonier chassée du bal. »

Page 230. ... *chez Mme Filip.* — Il s'agit certainement d'un pseudonyme, car Stendhal orthographie ce nom de cinq façons différentes : Filip, Roland Filiip, Philiip, Phili, Filli. Pour la commodité de la lecture, j'ai adopté une orthographe uniforme de ce nom.

Page 232. ... *président d'un tribunal criminel à Nîmes,...* — L'*Almanach national* de l'an II mentionne en effet un citoyen Eynard en qualité de président du tribunal criminel du département du Gard.

Page 237. ... pétra. — Paysan.

Page 237. *J'ai trop peu...* — Le *Journal* s'interrompt brusquement au bas d'un feuillet. Il manque vingt-trois feuillets, car la foliotation de Stendhal passe brusquement du fol. 37 au fol. 61. La coupure existait déjà lorsque Chéramy fit relier le manuscrit.

Page 238. ... *à Saint-Père, sur le Jarret.* — Saint-Pierre, commune de Marseille, sur la route d'Aubagne. Le Jarret est un petit torrent affluent de l'Huveaune.

Page 239. ... *à madame...*, ... — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 239. *Je reçois de Mél[anie] une lettre datée d'Aix...* — Stryienski a publié (*Souv. d'Egotisme...*, p. 198) une lettre de Mélanie datée de Lyon le 6 mars, où elle dit : « Je t'ai écrit d'Aix. »

Page 239. ... *demi-heure...* — Stendhal ne se débarrassa que très tard de ce provincialisme.

Page 240. ... *à Naples ;...* — Gouvion-Saint-Cyr et Masséna avaient chassé Ferdinand IV du royaume de Naples, dont Joseph Bonaparte venait d'être proclamé souverain.

Page 240. ... *des* Lettres *de Sophie Grouchy.* — Sophie de Grouchy était la femme de Condorcet ; elle épousa ensuite Fauriel. (Cf. *Vie de Henri Brulard*, I, 117 et II, 114.) Elle avait publié en 1798, à la suite de sa traduction de la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith, des *Lettres sur la sympathie*, dont Beyle reparle quelques pages plus loin, et qu'il analyse longuement dans une lettre à sa sœur Pauline du 9 mars 1806 (*Correspondance*, éd. Paupe et Chéramy, t. I, p. 250).

Page 240. ... with the g[ained] money,... — « Avec l'argent gagné. »

Page 241. ... *dans l'occasion.* — En tête du feuillet, Stendhal a écrit la réflexion suivante : « Pardonnez-moi ma sotte vanité pédante. »

Page 241. ... *les* Mémoires *de miss Bellamy ;...* — Les *Mémoires* de l'actrice anglaise Anne Bellamy (1731-1788), la partenaire de Garrick et de Kean, avaient été traduits en français par Benoist et Delamare en 1779.

Page 241. ... (love of bardish fame)... — « L'amour de la gloire poétique. »

Page 241. ... *tracé par Baër,...* — S'agit-il du livre du baron A. de Baert : *Tableau de la Grande Bretagne*, Paris, 1800, in-8°, 4 vol. ?

Page 242. ... *les huit lettres de madame de C[ondorcet]...* — (1789, 2 vol. in-8°.) Voir la note de la page 240.

Page 243. ... *Gorani...* — *Mémoires secrets et critiques sur les cours, les gouvernements et les mœurs de l'Italie*, par le comte Joseph Gorani (1793, 3 vol. in-8°). Gorani, que l'Assemblée législative, sur la proposition de Bailly, avait fait citoyen français, fut rayé des registres de la noblesse napolitaine après la parution de cet ouvrage.

Page 244. ... *un enlèvement d'E. dans laquelle...* — Le premier nom propre n'a qu'une initiale, le second est en blanc. J'ai laissé la phrase de Stendhal intacte, quoique le mot « laquelle » ne se rapporte à rien.

Page 245. ... *M. Ancillon, pasteur, de Berlin,...* — Ancillon, né en effet à Berlin (1766-1837), arrière-petit-fils d'un pasteur français émigré lors de la révocation de l'édit de Nantes, avait publié en français, en 1803, un ouvrage dont le titre exact est : *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe, depuis la fin du XVe siècle* (4 vol. in-8°).

Page 245. ... *Saurin.* — Ministre et prédicateur protestant de très grand talent (1677-1730). Ses *Sermons* parurent à La Haye en 1749 (12 vol. in-8°).

Page 246. ... *une lettre...* — Peut-être s'agit-il d'une lettre publiée par Paupe et Chéramy (*Corresp.*, I, 256), et datée de « Marseille, vendredi 1806 » (le 14 mars fut, en effet, un vendredi en 1806). Stendhal y donne bien à sa sœur des conseils sur la vie de société, mais il ne lui parle pas de Mme de Tencin.

Page 247. ... *l'adresse de M...* — Sans doute l'adresse de Mélanie.

Page 250. ... with loved woman, ... — « Je n'avais pas couché trois mois avec la femme aimée. »

Page 250. *22 mai 1819.* — Cette note a été écrite par Stendhal sur la première de trois pages laissées en blanc après les souvenirs de la journée du 14 mars 1806.

Page 250. ... mad by love. — « Je suis fou par amour. »

Page 250. ... for *Voltaire.* — « Après-demain pour Voltaire. » Lisez *Volterre.* Pour rejoindre Métilde dans cette ville, Beyle se préparait à quitter Milan le 24 mai (cf. *Corr.*, II, 148).

Page 251. ... *le* Paysan perverti,... — Par Restif de la Bretonne (Paris, 1776, 4 vol. in-12).

Page 253. ... Tanzaï,... — *Tanzaï et Neadarné*, histoire japonaise, par Crébillon fils, 1733, 2 vol. in-18.

Page 254. ... *en montant au Montenvers ;...* — C'est au cours d'un voyage en Suisse dans l'été de 1789 qu'Hérault de Séchelles fit l'ascension du Montenvers. Peu de temps après, il était arrêté et expulsé des états du roi de Sardaigne. Cf. E. Dard : *Un épicurien sous la Terreur : Hérault de Séchelles*, 1907, p. 126-127.

Page 255. ... *Mathias Stabinger, compositeur.* — Musicien allemand né vers 1750, mort à Venise vers 1815 ; auteur de plusieurs ballets et d'ouvrages de musique de chambre. C'est vraisemblablement ce « musicien étranger » dont Stendhal parle deux pages plus haut.

Page 256. ... *M. Triol...* — Stendhal avait d'abord écrit le véritable nom de ce M. Triol, puis il l'a soigneusement rayé. Je crois lire, sous la rature, « M. Cagnol ».

Page 258. ... *mademoiselle...* — En blanc dans le manuscrit.

Page 258. ... *madame...*, ... — En blanc dans le manuscrit.

Page 258. ... *sur Ancillon.* — Deux lettres à sa sœur parlent de l'ouvrage d'Ancillon. Paupe et Chéramy (*Corresp.*, I, 258 et 260) les datent toutes deux du 22 mars 1806.

Page 259. Thougths. — « Pensées. »

Page 259. ... del cuore umano. — « Fondements de l'art de la connaissance de l'homme, et idées de réforme de moi-même pour me rendre plus apte à penser profondément et voir clair au fond du cœur humain. » Nous laissons dans le texte italien toutes les incorrections de Beyle.

Page 259. ... to the Apple. — « 10 août 1805, après la seconde promenade à La Pomme. »

Page 260. *Alexandre Mallein...* — Il épousera, le 30 mai 1815, Zénaïde Beyle, la plus jeune des deux sœurs de Stendhal.

Page 262. *Le concert Fridzeri m'amusa,...* — Alexandre-Antoine Fridzeri, violoniste, compositeur et mandoliniste, né à Vérone en 1741, mort à Anvers en 1819. A l'époque du journal de Beyle, il faisait des tournées en Europe avec ses deux filles.

Page 264. ... *disait à sa femme : ...* — Allusion à l'assassinat commis par le marquis d'Entrecasteaux, président au Parlement de Provence et neveu du célèbre amiral, sur la personne de sa femme, née Angélique de Castellane (1784). Voir : J. Audouard : *Le crime du marquis d'Entrecasteaux,* Paris, 1910, in-8°.

Page 265. ... *de M. le maréchal d'Armentières...* — Il y a eu deux membres de la famille de Conflans d'Armentières maréchaux de camp, au XVIIIe siècle. Le premier, Louis, né le 27 février 1711, prit part à toutes les guerres du règne de Louis XV et mourut en 1768. Son fils, Louis-Gabriel, né le 28 décembre 1735, fit surtout la guerre en Allemagne de 1759 à 1762. Il mourut en 1789.

Page 266. *Le comte d'Egmond,...* — Probablement Casimir Pignatelli d'Egmond, né en 1727, maréchal de camp en 1756, lieutenant général en 1762.

Page 269. ... *Vertot* (Portugal),... — L'*Histoire des révolutions de Portugal*, par Vertot, parut en 1689.

Page 269. ... *il aime beaucoup B.* ... — Blanche de La Bergerie, fille du préfet d'Auxerre, où il avait résidé quelque temps.

Page 271. ... *pour l'homme.* — Nous reproduisons ce passage avec la ponctuation du manuscrit. Mais sans doute, pour l'entendre, faut-il considérer ces trois lignes, depuis : *Si l'on voyait...*, comme une parenthèse. Si l'on voyait ce passage de mon journal, remarque Beyle, on dirait : « qu'il est méchant ! » Et cependant..., etc.

Page 272. ... *un moment en B,...* — Stendhal a dessiné dans la marge un grossier croquis représentant la scène, dont le récit d'ailleurs est interrompu quelques mots plus loin. Sur ce croquis est représenté le cours sinueux de l'Huveaune ; le point A doit être la maison de Julien le Joueur, plus haut est le point B et tout en haut du croquis, de l'autre côté de la rivière, est un point D dont nous ignorons la désignation.

Page 272. ... *un pharaon qu'elles établirent...* — Après ce passage, qui termine le fol. 58 recto du manuscrit (81 de la pagination de Stendhal), se trouve une lacune, peu importante d'ailleurs, un feuillet (que Stendhal avait numéroté 82) ayant été arraché. Le texte manquant ne devait probablement pas remplir les deux pages du feuillet, mais une seule. En tournant le feuillet 58, Stendhal avait été obligé de sauter deux pages, car au verso du fol. 58 avait été écrit, le 5 mars 1806, par une autre main que celle de Beyle, un « portrait », que nous publions dans les « Annexes ». Ce portrait, comme le prouve le commence-

ment de cinq lignes encore visibles sur le talon du feuillet déchiré, se continuait sur celui-ci et devait s'arrêter vers le milieu de la page, car je trouve à partir de cet endroit le commencement des lignes (exactement douze) d'un texte écrit au crayon.

Le *Journal* continuait donc seulement au verso du feuillet arraché ; j'y trouve, du haut en bas, des fins de lignes de l'écriture de Stendhal.

Ainsi que je l'ai indiqué plus haut, un seul feuillet a été arraché : le verso de notre fol. 58 a été numéroté par Stendhal 81, et le fol. 59 porte le n° 83.

Le « portrait » (dont il n'est guère possible de nommer l'original) occupe le fol. 58 v°, il est interrompu au bas de la page.

Page 273. ... *toute l'assemblée très ridicule.* — Ici, le texte autographe du *Journal* saute deux feuillets, car Stendhal avait écrit le « 19 mars 1806 » (entre le fol. 59 v° et 61 recto) d'assez longues réflexions, que nous publions en « Annexe ». (p. 421-424).

Page 273. I ought to be animated. — « Je devais être animé. »

Page 274. ... *l'avoir.* — Cette note et la précédente ont, comme celle de la page 273, été écrites en 1809.

Page 275. *Figure...* — Stendhal avait d'abord écrit : « Postures de figure. »

Page 275. ... *noyé.* — Note écrite postérieurement, sans doute en 1807, de par la comparaison des écritures.

Page 280. ... *je l'en punis.* — Peu de sens. Lapsus sans doute, au lieu de : *J'en fus puni.*

Page 280. *Les Paradis.* — On nomme ainsi, à Grenoble et dans le Midi de la France, les reposoirs organisés dans les églises à l'occasion du Jeudi saint.

Page 281. ... *D[aru] est de l'Académie ;* ... — Pierre Daru fut élu membre de l'Académie française en mars 1806, en remplacement de Collin d'Harleville.

Page 281. ... *de M. Candon.* — Ce M. Candon qui donnait des leçons d'anglais à Beyle, est peut-être à identifier avec Ph.-L. Candon, auteur de deux comédies : *Les supercheries* et *La suite du* « Préjugé excusable », imprimées à Marseille en 1809 et 1812.

Page 284. ... at an angel. — « Chimène fut un ange. »

Page 285. ... *M. Blanc de Volx,...* — J. Blanc de Volx, originaire de Lyon, fut chargé de l'administration des douanes à Naples, sous le roi Joseph. Il a écrit plusieurs ouvrages d'économie politique et deux comédies : *Le Corrupteur* et le *Français à Madrid,* c'est peut-être le M. Le Blanc qui protégeait Mélanie. Voir au début du volume.

Page 285. Henri Beyle. — Toutes ces notes ont été écrites par Stendhal à la fin du cahier.

1806

Marseille-Grenoble

Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XVI, fol. 1 à 18. Le *Journal* des 27-28 mai se trouve dans le vol. XV, fol. 62-63 ; celui du 30 mai dans le vol. XXVI, fol. 28-33. — Autographe.

Quelques fragments ont été publiés par Casimir Stryienski (*Journal de Stendhal*, p. 305-313). La partie du 15 avril au 28 mai a été publiée, avec quelques coupures, par Henry Debraye dans la revue *Tentatives* de janvier 1924 ; celle du 30 mai 1806 (passage à Gap), par le même dans la *Revue Critique des Idées et des Livres* du 10 mars 1913.

Cette partie du *Journal* forme le début d'un gros cahier de 92 feuillets, recouvert de fort papier gris,

portant, de la main de Stendhal, les dates « 1807, 1808, 1809 et 1810 ». En réalité, le cahier contient seulement le *Journal* des dates suivantes : 15 avril-27 juin 1806 (fol. 1 à 18) ; — 10 août-17 octobre 1806 (fol. 20 à 55) ; — 3-8 février 1809 (fol. 56 à 59) ; — 15 février-3 mai 1810 (fol. 60 à 87). Les dates du 13 avril 1806 au 3 mai 1810 données par Stendhal au début de son texte sont donc inexactes : il manque en effet dans le cahier les souvenirs du 28 juin au 9 août 1806, du 18 octobre 1806 au 2 février 1809, du 9 février 1809 au 14 février 1810. Stendhal, il est vrai, annonce en note « trois autres cahiers et quelques feuilles détachées pour la campagne de Vienne en 1809 ». Ces « trois autres cahiers » sont réduits pour nous à un seul, contenant le séjour à Brunswick, du 17 juin 1807 au mois de novembre 1808, et à quelques autres fragments : 27-28 mai 1806 (voyage d'Humières à Sisteron) ; — 30 mai 1806 (passage à Gap) ; — 12 avril-12 mai 1809 (« campagne de Vienne ») ; — 22 octobre et mois de novembre 1809 (séjour à Vienne). Sont donc perdus pour nous (du moins jusqu'à présent) les souvenirs de juillet 1806, du 19 octobre 1806 au 16 juin 1807, de décembre 1808, de janvier au 2 février, du 9 février au 11 avril et du 13 mai au 20 octobre 1809, et enfin de décembre 1809 au 14 février 1810, soit 20 mois environ sur une période d'un peu plus de quatre ans.

Page 287. ... *le 7 thermidor*... — Il est arrivé en réalité à Marseille le 6.

Page 287. ... polite as he ! — « Quand je serai poli comme lui ! »

Page 288. ... love ! — « Grande haine et pas d'amour ! »

Page 288. ... february 1810. — « Mars et temps agréable le 28 février 1810. »

Page 288. ... my ridicul melancoly. — « Ma ridicule mélancolie. »

Page 288. ... very little. — « L'homme peut-être, mais les hommes très peu. »

Page 288. ... march. — « Fête d'Alexandrine le 18 mars. »

Page 288. ... *et demi.* — Toutes ces notes ont été écrites par Stendhal sur la couverture du cahier.

Page 292. ... *suivant R,...* — En haut de la page, Stendhal a dessiné un croquis de ce chemin R, qui descend de la « Sainte-Baume » jusqu'au point P (« pins à térébenthine »). La Sainte-Baume est sous K (« Saint-Pilon ») ; la route part de là, traverse B (« bois »), puis en A (« dernière maison ») les touristes quittent la route et empruntent le chemin R.

Page 293. ... *qu'il y avait un train...* — « On nomme *train* en Provence ces danses qui se font chaque dimanche au village au son des tambourins. » (*Tableau historique et politique de Marseille ancienne et moderne, ou Guide fidèle du Voyageur et des Négocians dans cette Ville* (Marseille, 1806), p. 160.)

Page 294. ... chiegga a Dio. — « Il ne gisait point le front contre terre ; mais, comme ses pensées, son visage était tourné vers les étoiles, dans l'attitude d'un homme qui aspire au ciel. Il tenait au poing droit un fer, qu'il serrait comme pour frapper encore ; son autre main, humblement posée sur sa poitrine, semblait implorer la clémence de Dieu. » (Traduction A. Desplans, bibliothèque Charpentier.)

Page 296. ... *du s^r...* — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 297. *Mr M...* — Le reste du nom est en blanc.

Page 297. ... *la materie.* — L'abattoir.

Page 298. ... *avec Mme D[aru].* — Pierre-Charles Cheminade, camarade de Beyle, avait une sœur mariée à François-Hippolyte Jaubert, commissaire-ordonnateur de la marine. Dans le dossier R 302 de la bibliothèque de Grenoble se trouvent deux lettres

de Cheminade du 5 nov. 1805 et du 28 mai 1806. Cette dernière fait allusion aux démarches tentées par Mme Jaubert auprès de Mme Daru pour obtenir une place au jeune Beyle.

Page 299. *Perrégaux et Laffitte,...* — Le banquier Perrégaux était d'origine suisse ; en 1800, il fut nommé régent de la Banque de France, et s'associa ensuite avec Jacques Laffitte. Sa fille épousa le maréchal Marmont et non sa sœur, comme l'écrit Stendhal quelques lignes plus bas.

Page 300. ... to *Crozet.* — « Qu'est-ce qu'un caractère ? Demander à Crozet. »

Page 305. ... *Philippe Brulo.* — C'était le directeur du Grand-Théâtre de Marseille.

Page 308. ... *Bigillion (François).* — Un des camarades d'enfance de Stendhal, le frère de la première Victorine. (Cf. *Vie de Henri Brulard.*)

Page 308. ... *ennemi des lycées.* — Les lycées furent créés par la loi du 11 floréal an X (1er mai 1802).

Page 308. ... *positions militaires.* — Dans la marge est un croquis assez grossier des gorges d'Ollioules : entre des montagnes en pain de sucre passe en « A, chemin » ; à droite du chemin, sur le flanc d'une des montagnes, « B, ruisseau ».

Page 308. ... *je voyais de* φ. — Suit un croquis de la rade ; les six vaisseaux sont représentés par six traits parallèles. Au sud, le chemin qui longe la rade, sur lequel est marqué le point φ. Au nord, « La Seyne ».

Page 308. ... *un jardin de l'amiral Ganteaume,...* — Probablement à Aubagne, où l'amiral mourut en 1818. Il était né à La Ciotat en 1755.

Page 308. ... *vues de la mer.* — Stendhal figure Toulon et ses environs par un large croquis : au fond, dessin schématique des montagnes, sur lesquelles sont, à

l'ouest, en « K, oliviers très gros et en très grand nombre venant jusqu'aux deux tiers de la hauteur des montagnes » ; à l'est, une « caserne » et, au-dessous, le « fort Faron ». Au bord de la mer, sous les oliviers K d'une part et sous la caserne d'autre part, c'est-à-dire de chaque côté du port, « A, remparts sur la mer » ; plus bas en « P, grosses pierres au bas de ces remparts dans la mer ; on pourrait presque les longer en dehors » ; entre les remparts, en « C, C, barres, poutres flottantes qui ferment le port », entre elles, en « E, passage » ; derrière les poutres et le passage est « O, port, vu en raccourci ». Près de la barre de l'est, en « G, pointe où j'ai vu beaucoup de condamnés (nom qu'on donne à Toulon aux galériens) ». Au bas du dessin est la « rade (six pieds d'eau) », puis la « grande rade », à la « hauteur de la tour ».

Page 309. ... *rue Impériale.* — En face du texte, toute une page du manuscrit (fol. 17 r°) est occupée par un plan des lieux : au nord-est, est une « porte » ouverte dans le « rempart » ; de là, la rue Impériale mène à une place rectangulaire où sont indiquées une fontaine et une « croix de Malte ». De la place, vers le sud, une rue vaguement dessinée conduit à la « mer, port », dans lequel se trouve le vaisseau « amiral ». Un « pont indignement pavé » mène, au sud, à l' « arsenal ; on le dit plus grand que la ville » ; au nord, en « A, place d'armes (champ de bataille), superbe », au sud de la place, en « B, corderie ». De la place rectangulaire, une rue conduit, tout à fait à l'est, à « M, porte d'Italie, trop rapprochée (elle est dans la même direction, plus loin) ». Au bas du dessin sont la « petite rade » et « le bassin de l'arsenal, qui m'a semblé presque aussi grand que le port, a une ouverture sur la mer, que je n'ai pas vue », mais qui est indiquée sur le plan par la lettre Z.

Page 309. ... *à La Garde de Dieu,...* — Sur la route de Forcalquier, entre Cereste et Villemus.

Page 309. ... *Mont-Saint-Justin,...* — Montjustin (Basses-Alpes). Sur la route d'Apt à Forcalquier.

Page 309. ... *aussi incommode que possible.* — Suit un grossier croquis de la position de « Saint-Justin », au sommet d'une montagne en pain de sucre.

Page 310. ... *(M. de Clementis).* — L'*Almanach national* de 1805 indique en effet M. Clementis comme sous-préfet de Forcalquier.

Page 310. ... *la jonction des deux rivières.* — La Durance et son affluent le Buëch.

Page 311. ... *me rend machine.* — Cette phrase incompréhensible, que j'ai coupée par des points, doit être la notation des expressions les plus caractéristiques du conducteur de la voiture.

Page 312. *Ladoucette...* — Alors préfet des Hautes-Alpes. Jean-Charles-François Ladoucette, né à Nancy le 4 novembre 1772 (il avait donc alors 33 ans, et non 26, comme le croit Stendhal), mort à Paris le 19 mars 1848. Il fut préfet des Hautes-Alpes de 1800 à 1809, puis de la Roer (Aix-la-Chapelle) de 1809 à 1815, baron de l'Empire (31 décembre 1809), puis comte sous la dénomination d'Orly (ord. royale de mars 1815). Rentré dans la vie privée en 1815, il s'occupa avec distinction d'archéologie et d'antiquités, puis fut député de la Meuse de 1834 à 1848. Les Gapençais reconnaissants lui ont élevé une statue.

Page 313. ... *aux lecteurs.* — Cette idée d'écrire des poèmes épiques avait déjà traversé l'esprit de Beyle. Le 17 frimaire an XI (8 décembre 1802), il indiquait dans ses projets d'ouvrages les poèmes suivants : « Le *Paradis perdu*, en quatre chants ; la *Chute de la République romaine et l'établissement de l'Empire par*

César ; l'Art d'aimer, en d'autres termes l'art de séduire. »

Page 314. ... *à Gr[enoble]*,... — Un mot illisible.

Page 314. *Lire Guibert.* — Peut-être Hippolyte de Guibert, le correspondant de Mlle de Lespinasse, écrivain militaire qui composa également trois mauvaises tragédies et dont on réédita, précisément en 1806, les *Voyages dans diverses parties de la France et en Suisse* (1743-1790).

Page 314. ... at the c. — « Quel caractère aurais-je à la cour ? »

Page 316. ... my zio,... — « Mon oncle. »

Page 316. ... *la porte de France*,... — L'une des portes de Grenoble, sur les bords de l'Isère, rive droite (dont la partie centrale a été conservée), et sous laquelle passait la route de Lyon. (Voir notre plan de Grenoble en 1793, dans la *Vie de Henri Brulard*, t. II, p. 368-369.) Aujourd'hui, monument aux morts de la guerre de 1914-1918.

1806

Paris

Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XVI, fol. 20 à 55. — Autographe.

Publié en partie (la moitié environ) par Casimir Stryienski (*Journal*, p. 314 à 330).

Page 319. ... *des dames L. B., d'Auxerre* ;... — Des dames Rougier de La Bergerie, femme et filles du préfet d'Auxerre, où Crozet avait résidé en 1805.

Page 319. ... *histoire de Jules*... — C'est la fille aînée de M. de La Bergerie, devenue plus tard Mme Jules Gaulthier, avec laquelle Stendhal conservera des relations jusqu'à la fin de sa vie.

Page 319. ... *jusqu'à...*, ... — En blanc dans le manuscrit.

Page 320. ... *avec Alexandre.* — Alexandre Petiet épousera Adèle Rebuffet le 16 février 1808.

Page 320. ... *l'*Intrigue épistolaire, *et* Henri IV. — L'*Intrigue épistolaire*, comédie de Fabre d'Églantine, en cinq actes et en vers (1791). — La *Mort d'Henri IV*, tragédie de Legouvé, en cinq actes et en vers (1806).

Page 320. ... in the luxuriancy... — « Dans l'exubérance. »

Page 321. ... (*l'*Opéra comique, *la* Mélomanie, Saint-Foix),... — L'*Opéra comique*, opéra comique en un acte, paroles de Ségur jeune et Dupaty, musique de Della-Maria (1798). — La *Mélomanie*, opéra comique en un acte, livret de Garnier, musique de Champein (1781). — *Une aventure de Saint-Foix, ou le coup d'épée*, opéra en un acte, paroles d'A. Duval, musique de Tarchi (1802).

Page 321. ... *chez Picard,...* — Picard, l'auteur de la *Petite Ville*, était directeur du théâtre Louvois. Depuis 1804, il dirigeait également l'Opéra Buffa.

Page 321. ... *Rosambeau et Saint-Eugène...* — Louis Minet de Rosambeau (1773-1843) fut successivement de tous les théâtres. Il ne fit que se présenter au Français et ne fut pas admis. — Saint-Eugène débuta à la Comédie-Française le 5 août 1806, mais n'y fit que de courtes apparitions.

Page 321. *Le* Chevalier à la mode... — Comédie en cinq actes, en prose, de Saint-Yon (Dancourt), 1687.

Page 321. Jeunesse de Henri V,... — Comédie en cinq actes, en vers, par Alexandre Duval (1806).

Page 321. ... *dans la brouille.* — Entre Valère et Mariane, scène IV du deuxième acte de Tartufe.

Page 322. *Les* Deux frères... — *Les Deux frères ou la*

Prévention vaincue, comédie en 5 actes et en vers par de Moissy (1768).

Page 322. *Le charmant et naturel Michot...* — Antoine Michaud dit Michot (1765-1826).

Page 322. Gaston et Bayard. — Tragédie de de Belloy (1771).

Page 323. *A Buffa,...* — L'Opéra Buffa, dont Picard avait été nommé directeur par Napoléon en 1804.

Page 323. *Mme Crespi...* — *L'Almanach impérial* de 1806 mentionne Mme Crespi parmi les *prime donne* de l'Opera Buffa.

Page 323. ... *les* Cantatrici villane,... — Opéra-bouffe, musique de Fioravanti (Turin, 1795 ; Paris, 30 janvier 1806).

Page 323. ... *le* Podestà di Chioggia,... — Opéra italien, musique de Orlandi (1801).

Page 324. Œdipe ; *le* Retour de Zéphire. — *Œdipe à Colone*, opéra en trois actes, paroles de Guillard, musique de Sacchini ; quant au *Retour de Zéphire*, il s'agit plus probablement de l'*Hymen de Zéphire*, ballet-pantomime de M. Duport, représenté à l'Opéra le 21 juillet 1806.

Page 324. ... or a comedy. — « Fais ou un livre ou une comédie. »

Page 324. ... *lisant le contrat ;...* — Il s'agit de son contrat de mariage : Martial Daru allait épouser Charlotte de Froidefond du Châtenay le 30 septembre.

Page 324. ... *chez Z...* — Chez Pierre Daru.

Page 325. ... Journal des spectacles ;... — Le *Courrier des Spectacles* ou *Journal des Théâtres* parut du 18 nivôse an V au 31 mai 1807 et prit ensuite le titre de *Courrier de l'Europe et des spectacles*.

Page 326. ... Journal de Paris,... — Le *Journal de Paris et Poste du soir* parut de 1777 à 1811. Ce fut le premier des journaux quotidiens.

Page 327. ... with B. — « Pour le mariage de ma sœur avec B. »

Page 328. ... *le singe*... — Un blanc après ce mot.

Page 329. ... *Blair*... — Sans doute H. Blair, auteur d'un *Cours de rhétorique et de belles-lettres*, trad. de l'anglais par Cantwell (Paris, 1797, 4 vol. in-8°).

Page 330. ... *Mlle de Cossé !* — Le contexte me fait attribuer ce pseudonyme à Adèle Rebuffet.

Page 330. ... *les pots de chambre*... — Sorte de fiacres.

Page 331. ... *sur Rousseau*,... — *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*, le premier ouvrage de Mme de Staël.

Page 331. ... *d'un M. Damin.* — *Voyage à Chantilly et Ermenonville*, en prose et en vers, par Louis Damin. Paris, 1796, in-12.

Page 333. ... *Bartolini*,... — Lorenzo Bartolini, sculpteur, né à Florence, mais formé à Paris, qui a exécuté notamment un buste de Napoléon (au Louvre) et un bas-relief de la colonne Vendôme (1776-1850).

Page 333. *Caumont*... — Thomas Caumont, acteur du Théâtre-Français (1749-1811).

Page 333. ... *le* Discours à Agnès... — Dans l'*Ecole des femmes*, acte III, scène II.

Page 333. ... *ne plus laisser de blancs*,... — Stendhal en effet, dans cette partie de son journal, avait jusqu'alors laissé à plusieurs reprises des feuillets blancs, qu'il n'a jamais remplis.

Page 335. ... month the end. — « Le mari. Tout est fait, à la fin de ce mois la fin. »

Page 335. *Les* Deux prisonniers... *les* Quatre Henri... *les* Amours d'été... — Probablement : *Une soirée de deux prisonniers ou Voltaire et Richelieu*, vaudeville de Després et Deschamps, 1803. — *Les Quatre Henri ou le jugement du meunier de Lieursain*, vaudeville de

Dieulafoy (1806). — *Les Amours d'été*, divertissement en un acte de Piis et Barré (1781).

Page 338. Omasis, *rapsodie*. — *Omasis ou Joseph en Egypte*, tragédie en cinq actes de Baour-Lormian (1806).

Page 341. ... *pour le bonheur*. — « Peut-être bon pour la pensée, mais malheureux pour le bonheur. »

Page 348. *Jeudi, 17 octobre, je crois,...* — Le 17 octobre tombait en 1806 non un jeudi, mais un vendredi.

1807-1808

Brunswick.

Manuscrit autographe conservé dans un recueil relié de papiers stendhaliens appartenant à M. Édouard Champion. Cahier de 82 feuillets mesurant 212 sur 165 millimètres. Le texte va des feuillets 2 à 69, avec des additions aux fol. 79 v° à 82, que j'ai intercalées à leur date dans le texte (réflexions des 13 octobre, 1er octobre et 3 octobre).

En tête (fol 1 et 2), Romain Colomb a noté : « Deuxième cahier. »

Publié intégralement par H. Debraye dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er avril 1914, p. 545-593.

Page 351. *L'aventure de M....* — Il s'agit très vraisemblablement de Wilhelmine de Griesheim, fille du général-major de Griesheim. On sait que Stendhal l'appelait Minette. Il la connaissait depuis plus de six mois, étant arrivé à Brunswick le 13 novembre 1806.

Page 351. ... *Mme Gherardi*. — Sur cette dame, qui fut maîtresse de Murat, voy. Paul Arbelet, *Journal d'Italie de Stendhal*, p. 85, n. 1 et 2.

Page 351. ... *à Brunswick*. — Notes de Stendhal en tête du cahier.

Page 352. ... *de M. Kœchy.* — Charles-Théodore Köchi, maître de langues modernes au *Collegium Carolinum* (Schurig, *Friedrich v. Stendhal Gedanken, Meinungen Geschichten.* Leipzig, 1928, in-12, p. 413.)

Page 353. ... *la pêche de Corbeau.* — Les *Baigneuses* étaient un tableau de Le Roy, professeur de dessin du jeune Beyle à Grenoble ; quant à la « pêche de Corbeau », elle eut lieu dans le Guiers, aux Échelles (Savoie), où Henri était allé voir, en 1791 ou 1792, son oncle Gagnon. (Voir *Vie de Henri Brulard*, II, p. 182-183 et p. 165. — Cf. Paul Arbelet, *la Jeunesse de Stendhal*, I, p. 298.)

Page 353. ... *au* Chasseur vert,... — Ce café-concert est, à n'en pas douter, le prototype de celui qui, dans *Lucien Leuwen*, joue un rôle si important qu'il devait donner en définitive son nom au roman. (Voir *Lucien Leuwen*, II, p. 290-291.)

Page 353. ... *Mlle de T.*,... — Minette von Treuenfels, d'une famille connue de Breslau. (Schurig.)

Page 353. ... *Str*[*ombeck*]... — Le baron Friedrich von Strombeck (1771-1848), de Brunswick, entretenait des relations d'amitié avec Stendhal. Il a parlé de lui dans ses souvenirs. Voir Charles Simon, *Les souvenirs du baron de Strombeck et de Louis Spach sur Stendhal*, Paris, Champion, 1925, in-8°.

Page 354. ... *chez l'intendant.* — Beyle était, à Brunswick, attaché à l'intendance des Domaines de l'empereur en qualité d'adjoint provisoire aux commissaires des guerres.

Page 355. ... *Philippine...* — Philippine de Griesheim, la plus jeune sœur de Minette, fut fiancée au lieutenant Alfred von Wedell. (Schurig.)

Page 355. ... *avec M. Emperius*,... — Friedrich Emperius (1759-1822), professeur au *Collegium Carolinum à* Brunswick, où il enseignait l'anglais et le français. (Schurig.)

Page 355. ... mys[elf]... — « Moi-même. »

Page 355. ... *et M. de Heert.* — Christian von Münchhausen (1781-1832) avait épousé Augusta de Griesheim, sœur aînée de Minette. — Heerdt, un Hollandais alors fiancé à Mina de Griesheim, devait tomber dans les guerres de l'Empire. (Schurig.)

Page. 356 ... *Mme de St[rombeck]*... — Amalia von Bülow, mariée depuis 1799 avec M. de Strombeck. (Schurig.)

Page 357. ... *Grossen Twilpstedt.* — Gross-Twülpstedt, bourg à environ 35 kilomètres de Brunswick.

Page 357. Le Directeur,... — *L'Impresario in angustie*, opéra de Cimarosa, fut représenté pour la première fois à Naples *(Teatro Nuovo)* et en France, à Paris (Théâtre Feydeau), en 1789.

Page 358. ... *une demi-heure*... — Stendhal commençait à se défaire de ses provincialismes. Il avait d'abord écrit : « ... étaient parties demi-heure... » ; il ajouta ensuite en surcharge le mot « une ».

Page 358. ... *du bishop*,... — Plus exactement bischof. C'est du vin sucré, relevé par une infusion de citron ou d'orange.

Page 359. ... *Faure*... — Félix Faure, le futur pair, ami d'enfance de Beyle à Grenoble, et de trois ans environ plus âgé que lui. Il en parle fréquemment dans la *Vie de Henri Brulard.* — Faure était à cette époque à Paris.

Page. 359 ... who is there. — « J'extrais un morceau du présent journal pour *l'Amour* le 23 juin 1820, treize ans après, pensant uniquement à Dominique et à Léonore [Métilde], qui est là. » — Le texte dont parle ici Stendhal se trouve un peu plus loin, pages 363 à 367, depuis les mots : « Il est bonnement et ouvertement amoureux de Minette... », jusqu'à : « ... petits esprits montés sur de petites âmes. » (Voir *de l'Amour*, t. II, p. 111 à 116. Le dernier paragraphe et la phrase

qui le précède ne se trouvent pas dans le *Journal.*)

L'Halberstadt de l'*Amour* est donc, en réalité, Wolfenbuttel. La date supposée du 23 juin 1807 (car le *Journal* est du 6 juillet) s'explique par ce fait que, au bas des souvenirs du 23 juin 1807, Stendhal a piqué une note indiquant que précisément au même quantième il extrait « un morceau du présent journal *for love* ». (Cf. les notes de l'édition de l'*Amour*, II, p. 418-419.)

Page 360. ... *que je connais ont...* — Le texte s'interrompt brusquement au bas d'une page. Les trois pages suivantes ont été laissées en blanc.

Page 360. ... avete. — « Si vous avez de la force dans le corps. »

Page 361. ... *Pacé...* — Ce pseudonyme, on le sait, désigne Martial Daru, à cette époque sous-inspecteur aux revues faisant fonctions d'intendant des Domaines à Brunswick.

Page 361. ... Φιλιππιδιον,... — Philippine von Bülow, belle-sœur de Strombeck, née en 1777, la céleste Philippine, dont Stendhal écrit toujours le nom en grec. (Schurig.)

Page 361. ... *il y a dix-huit mois !* — Cette note a été écrite par Stendhal à Paris, peu après son retour de Brunswick.

Page 362. ... *fréd*[*érics*]... — Le frédéric était une monnaie prussienne, primitivement à l'effigie de Frédéric II, valant 20 fr. 80 c.

Page 363. ... *c'est suffisance...* — Stendhal interrompt là le « relevé » de ses « fautes ».

Page 363. *Il est bonnement...* — Ici commence le fragment du *Journal* inséré dans *De l'Amour*, avec quelques différences de détail.

Page 364. ... *à* Φ... — Φιλιππιδιον, c'est-à-dire, ainsi que nous l'avons vu plus haut, Philippine de Bülow.

Page 365. ... e non l'ebbe. — « Il a été aimé en retour, et il ne l'a pas eue ».

Page 365. *Au nom de l'honneur, Français !* — Cependant, Stendhal lui-même a publié ce fragment, en changeant il est vrai les noms de personnes et de lieux.

Page 366.... *Mme Pacé...* — Nous avons vu plus haut (p. 344-345) que Martial Daru avait épousé mademoiselle du Châtenay.

Page 366. ... *lord* [*Oswald*]. — Nom en blanc dans le manuscrit. C'est ainsi que Stendhal lui-même nomme lord Nelvil dans le fragment inséré dans *De l'Amour*.

Page 367. ... *sur de petites âmes...* — Derniers mots du fragment inséré dans *De l'Amour*.

Page 367. ... *dont un comme cela ;...* — Suit un dessin indiquant la place de la balle dans le carton.

Page 368. Voyage au Brocken. — Fragment publié par Henry Debraye dans la *Revue des Alpes Dauphinoises* de mars-avril 1914 (p. 34-36).

Page 368. *Lundi ... juillet,...* — Le quantième manque dans le manuscrit ; il s'agit du 13, du 20 ou du 27 juillet.

Page 368. ... *à chacun...* — Le prix a été laissé en blanc.

Page 369. ... *à cette élévation,...* — Le Brocken a une altitude de 1.142 mètres.

Page 369. *Voici un croquis de la maison.* — Suit le croquis annoncé. La maison est orientée vers l'est. La courbure, dont Stendhal parle plus loin, est peu accentuée sur le dessin. Le point A est au sommet de la tour, bâtie au centre du pavillon central. Le paratonnerre s'élève au centre de cette tour.

Page 370. ... *qu'en France.* — Suivent une page et demie blanches.

Page 371. ... *bonne à oublier.* — Stendhal se la rappelle cependant bien des années après, puisqu'il y fait allusion dans la *Vie de Henri Brulard* (II, p. 154).

Si Beyle fut maladroit, Münchhausen « ne fut pas brave ce jour-là ».

Page 372. ... *un journal à part.* — Ce journal, s'il a jamais été écrit, est aujourd'hui perdu.

Page 372. ... *Mme de Marenholtz,...* — Mme Frédérique de Marenholtz, née von Bothmer, était veuve depuis 1805. (Schurig.)

Page 372. ... *Jacobsohn.* — Israël Jakobsohn (1768-1828), financier et rabbin ; il fut conseiller financier du roi Jérôme. (Schurig.)

Page 374. His love for Φ. — « Son amour pour Philippine de Bülow. »

Page 376. ... *le général Rivaud,...* — Olivier Macoux Rivaud de la Raffinière (1766-1839), général de division, baron de l'Empire.

Page 376. ... *M. Z...* — Stendhal désigne fréquemment Pierre Daru par cette initiale.

Page 376. ... *chez M. La Saulsaye,...* — La Saulsaye, ordonnateur, était le supérieur direct d'Henri Beyle.

Page 377. ... in my character. — « Je crois que j'aurai cela dans mon caractère. »

Page 377. *24 juin 1815.* — Note écrite par Stendhal dans la marge, au crayon.

Page 377. ... *pas trop bonne.* — Cette note, également écrite dans la marge et au crayon, est sans doute de la même date que la précédente (24 juin 1815).

Page 379. ... *M. de Villefosse...* — Antoine-Marie Héron de Villefosse, né à Paris le 30 juin 1774, alors ingénieur des mines, plus tard inspecteur général et membre de l'Académie des Sciences, mort le 6 juin 1852.

Page 380. ... *avec le...* ... — Un mot illisible.

Page 380. ... upon me. — « La conversation des deux frères à mon sujet. » Ces deux frères sont, je pense, Pierre et Martial Daru.

Page 380. ... *Tornea.* — Ms. : *Torneo.*

Page 382. ... *Adèle à M. Petiet ;...* — Pierre-François-Charles Petiet, capitaine d'artillerie, puis baron de l'Empire, épousa Adèle Rebuffet, cousine de Beyle.

Page 382. ... *à madame...*, ... — Le nom a été laissé en blanc par Stendhal. — André-Jean-Simon Nougarède de Fayet, baron de l'Empire, député de l'Hérault, né le 20 septembre 1766, épousa Eulalie Bigot de Préameneu, veuve en premières noces de François Franconin-Saucet, baron de l'Empire.

Page 383. ... *M. Morio.* — Aide-de-camp du roi Jérôme. (Schurig.)

Page 383. ... un carattere. — « Quand je veux peindre un caractère. »

Page 384. ... *aux dieux.* — *Horace*, II, VIII :

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

Page 385. ... *Lambert,...* — Il s'agit certainement de ce Lambert que Beyle connut à Marseille, et qu'il reverra à Naples en 1811.

Page 385. *Je vais être com[missaire],...* — Henri Beyle ne fut nommé adjoint titulaire aux commissaires des guerres que le 11 juillet suivant.

Page 386. ... *deux doigts de la main.* — Suit un croquis représentant une main droite ayant l'index et le médius levés.

Page 386. ... *la* Cène *de Morghen,...* — D'après la fresque de Léonard de Vinci, gravure de Raffaelo Morghen (1758-1833) exécutée en 1800. Il existe une réplique de cette gravure par son élève Francesco Rainaldi (1770-1805).

Page 387. ... *Tornea,...* — Ms. : *Torneo.* De même 3 lignes plus bas.

Page 387. ... *l'excellent général Mich[aud] et Durzy...* — Beyle avait été aide-de-camp du général Michaud

en Italie, en 1801, alors qu'il était sous-lieutenant. — Durzy, que Beyle avait également connu en Italie, était en 1808 aide-de-camp du général.

Page 387. ... *avec V...* — Une lettre de Beyle à sa sœur Pauline, du 23 juin 1808, dit : « Je n'ai jamais senti une disposition à cette manière d'être que pour toi, une personne de Paris avec laquelle je suis brouillé, et mademoiselle V..., dont je te vois avec le plus grand plaisir faire un grand éloge et me dire qu'elle est ton amie. Dis-moi jusqu'à quel point, et ça va-t-il à l'intimité ? » (*Corr.*, I, p. 324.)

Il s'agit certainement de Victorine Mounier dont Stendhal demandait alors fréquemment des nouvelles à sa sœur. (Cf. *Lettres à Pauline*, p. 34, 35, 36.)

Page 388. *A Hambourg...* — Le voyage à Hambourg (que les éditeurs de la *Correspondance* appellent tantôt Hambourg, tantôt Harbourg) est de la fin d'octobre et du commencement de novembre 1807. (*Corr.*, I, p. 307-308.)

Page 390. ... *de Me de N.* — Peut-être Me de Nardon.

Page 390. ... believe. — « Croit. »

Page 391. ... (tome 1, page 144.) — Cette phrase est tirée de la fable du *Fantasque*, composée par Fénelon pour le duc de Bourgogne et rapportée par Mgr. de Bausset dans son *Histoire de Fénelon*, parue pour la première fois en 1808.

Page 392. ... *infiniment peu de discussion savante et critique sur les faits.* — Variante : *C'est l'admission de très peu de faits.*

Page 392. ... trattati. — « Faire siens les thèmes déjà traités auparavant. »

Page 392. ... *Bewern.* — Lecture incertaine.

Page 393. ... pagarti. — « *Alphonse...* Et chaque jour, je le jure, je remplirai cette obligation. — *Elvire.*

Et moi, enfant, je ne pourrai jamais te payer de ta pitié. »

Page 393. ... *Colquhoun*... — Patrick Colquhoun, négociant, fonctionnaire et philanthrope d'origine écossaise (1747-1820), a écrit, entre autres ouvrages, un *Traité de la police de Londres* (1796) qui a été traduit en français.

Page 393. *1815.* — Note écrite au crayon par Stendhal dans la marge.

Page 395. ... *le* Tableau du Portugal,... — Est-ce l'*Etat présent du royaume de Portugal* par C. F. Dumouriez, 1767 et Hambourg, 1797, in-4° ?

Page 395. ... *les titres*... — Stendhal a négligé de donner les titres annoncés. Il pensait écrire un développement d'une certaine importance, la page presque entière (une seule ligne est écrite) ayant été laissée en blanc.

Page 396. ... *de nous*... — Le texte est brusquement interrompu ; le reste de la page est en blanc.

Page 396. ... *la* Vie de Johnson. — *An Essay on the life and genius of Samuel Johnson*, par Artur Murphy (1792, in-8°).

Page 397. ... *M. Eschenbourg*... — Jean-Joachim Eschenbourg (1743-1820), professeur au *Collegium Carolinum*, collaborateur de Wieland pour sa traduction de Shakespeare. (Schurig.)

Page 397. ... *cet Aristophane moderne.* — Samuel Foote, comédien, directeur de théâtre et auteur comique anglais (1720-1777), a laissé une vingtaine de comédies, sans compter les pièces satiriques qui n'ont pas été imprimées. Il a été surnommé, en effet, par ses contemporains, l'*Aristophane moderne.*

Page 400. ... of Samuel Johnson,... — « Il (Johnson) l'aimait (le docteur Goldsmith) bien qu'il connût ses défauts, et particulièrement le levain d'envie qui rongeait l'esprit de cet élégant écrivain, et qui le rendait impatient sans feinte des éloges donnés à

n'importe quelle personne. Cette infirmité qui marquait le caractère de Goldsmith, Johnson la poursuivait avec insistance. Il arriva qu'il se rendit avec sir Joshua Reynolds et Goldsmith pour voir les *Fantoccini* que l'on montrait il y a quelques années près de Haymarket. Ils admirèrent le mécanisme par lequel les marionnettes dansaient sur la scène, approchaient une chaise près de la table, s'asseyaient dessus, écrivaient une lettre et accomplissaient une quantité d'autres actes avec une telle dextérité que, quel que soit le genre d'ouvrage que puisse exercer un homme, ils imitaient l'humanité à l'étonnement du spectateur. A la fin de la représentation les trois amis allèrent dans une taverne. Johnson et sir Joshua parlaient avec plaisir de ce qu'ils avaient vu, et Johnson dit d'un ton d'admiration : « Comme le petit bonhomme maniait bien son esponton ! » — « Il n'y a rien d'étonnant à cela, répliqua Goldsmith en sursautant avec impatience ; donnez-moi un esponton, j'en ferai tout autant moi-même. » (*Essai sur la Vie et le génie de Samuel Johnson* [par Arthur Murphy], p. 97.)

Page 400. ... Tom Jones. — Roman de Fielding (1749).

Page 400. *Très vrai.* — Cette note, tracée dans la marge, au crayon, a été, comme les autres de même nature, écrite en 1815.

Page 402. ... *mémoires de Saint-Philippe...* — Les *Mémoires pour servir à l'histoire de Philippe V*, de 1695 à 1725, Amsterdam, 1756, 4 vol. in-12, par Vincent Baccalan y Sanna, marquis de Saint-Philippe.

Page 402. ... *sur le caractère anglais.* — A deux reprises, Stendhal a écrit au crayon (probablement en 1815), en face de ce paragraphe et des deux précédents, ce jugement : « Vrai. »

Page 404. ... *cessé le...* — La date a été laissée en blanc.

Page 405. *Style de l'Histoire.* — Ce titre a été ajouté *a posteriori*, au crayon, par Stendhal.

Page 407. *Le 28 octobre 1808.* — Les réflexions de ce jour-là ne se trouvent pas dans la suite du texte. Elles sont écrites, 38 feuillets avant, au verso du fol. 30.

Page 407. ... *arrive enfin.* — Beyle avait écrit, le 2 décembre 1807, au libraire Paschoud, pour s'abonner à la partie littéraire de la *Bibliothèque Britannique.* (*Corr.*, I, p. 311-312.)

Page 407. ... *Mme Gherardi,...* — Sur Mme Gherardi, voy. *Journal d'Italie*, publ. par Paul Arbelet, p. 85 et notes.

Page 407. ... of the succession. — « Histoire de la guerre de Succession d'Espagne. »

Page 408. ... *Héron de Villefosse.* — Le manuscrit porte : *H. de V.* Mais en marge, au crayon, Stendhal a écrit : « *de Villefosse.* » — V. notre note à la page 379.

Page 408. ... for matrimony. — « Fait par un enfant *(baby ?)*, et en écrivant *L'Amour* je prends des notes pour mariage. »

1809

Paris.

Manuscrit autographe extrait des mss. de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XVI, fol. 56 à 59. 4 feuillets de 275 sur 195 millimètres.

Publié en partie par Casimir Stryienski et François de Nion, *Journal de Stendhal*, p. 331-334.

Page 410. ... with which I have wit. — « Avec lequel j'ai de l'esprit. »

Page 410. ... *pour* Hector,... — Tragédie en cinq actes de Luce de Lancival (1809).

Page 411. ... *prince de Bénévent,...* — Talleyrand avait été fait prince de Bénévent en 1806.

Page 411. ... *en face de la porte.* — Il ne s'agit pas du portrait de Mme Legacque, mais bien de celui de Talleyrand. Stendhal avait d'abord écrit : « ... jusqu'au prince de B., dont le portrait... » Il a ajouté postérieurement, en surcharge : « ... énévent, Mme Legacque, etc... ».

Page 411. ... *de John Carr dans le Nord ;...* — John Carr (1772-1832), écrivain anglais, auteur de nombreux récits de voyages, entre autres de *Northern Summer* (Été dans le Nord), paru en 1805.

Page 412. ... *Mme de Béz*[*ieux*]... — Mme de Bézieux, dont Stendhal parlera fréquemment par la suite, était née Adélaïde-Jeanne Desprès. Elle était la femme de Pierre-Joseph-Louis-Magdeleine de Bézieux, homme de loi, originaire de la Provence. Une de ses filles, Amélie-Thérèse-Guillaume, née à Paris le 23 juin 1792, devait épouser Félix Faure. Elle mourut le 17 juin 1847. En 1809, Mme de Bézieux habitait rue Charlot, à Paris.

Page 413. ... *Mme Nardot...* — La mère de Mme Daru. Alexandrine-Thérèse Nardot avait épousé Pierre Daru le 1er juin 1802 ; elle mourut le 6 janvier 1815.

Page 413. ... *Barthélemy,...* — Le marquis François Barthélemy (1747-1830), neveu de l'abbé Barthélemy, était à cette époque vice-président du Sénat et comte de l'Empire.

Page 413. ... *Clément de Ris,...* — Le comte Dominique Clément de Ris (1750-1827), sénateur, dont une aventure mystérieuse, survenue en 1800, a inspiré à Balzac son roman *Une ténébreuse affaire.*

Page 413. ... *M. de Marescalchi,...* — Ferdinand, comte de Marescalchi (1764-1816), était ministre des Relations extérieures du royaume d'Italie.

Page 414. ... to Félix. — « Je ne veux d'elle que de l'amitié, dis-je à Faure. »

ANNEXES

Page 415. — *UNE DAME.* — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 302, liasse n° 1. Six feuillets de 192 sur 125 millimètres.

Autographe.

Page 415. ... signora C. — Il s'agit sans doute de Mme Cossonier, dont Henri Beyle parle très souvent dans son journal de Marseille.

Page 418. ... *M. ...?* — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 419. ... *M. S...*, ... — Peut-être Samadet.

Page 419. *UN NÉGOCIANT MARSEILLAIS.* — Extrait d'un manuscrit appartenant à M. Édouard Champion, fol. 58 v°.

Ce fragment n'est pas de la main de Stendhal, mais il me paraît être une copie d'un texte original. Le scripteur, en effet, en mettant au net, a écrit deux fois quatre mots dans le corps du texte, répétition qui me paraît impossible à admettre de la part d'un homme rédigeant de premier jet.

Page 420. ... *à ce cercle étroit...* — Le texte s'interrompt ici ; le feuillet suivant manque.

Page 421. *EN LISANT Mme DE STAËL.* — Extrait d'un manuscrit appartenant à M. Édouard Champion, fol. 59 v°-61.

Autographe. — L'ouvrage analysé par Stendhal est : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.* Lausanne, 1796, in-12. Cf. ce que dit Beyle dans le *Journal* de cette époque, notamment le 23 janvier 1806.

Page 424. *H.).* — Cette lettre *H.* signifie que les mots entre parenthèses constituent une réflexion propre à Beyle lui-même. Cette méthode est souvent

employée par Stendhal lorsqu'il lit la plume à la main : si une idée personnelle lui vient, il la note en la précédant, ou en l'accompagnant, d'un H. Cette notation est très fréquente dans la *Filosofia nova* (t. V de la présente édition).

Page 425. — Finances de germinal XIII. — Extrait des mss. de la Bibliothèque de Grenoble, R 5.896, liasse, pièce 52. Autographe.

Page 426. *24 mars 1806.* — Extrait d'un manuscrit appartenant à M. Édouard Champion, fol. 67.

Page 426. Bouillotte. — Extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XVI, fol. 90.

Page 427. *FINANCES.* — Extrait du même manuscrit, fol. 89 v°.

Page 428. *LES FINANCES D'HENRI BEYLE EN 1807-1808.* — Ces divers documents, autographes, sont extraits d'un manuscrit appartenant à M. Édouard Champion, fol. 46, 46 v°, 51 v°, 55, 58, 64 v°, 65.

Page 429. ... *me doit...* — La somme due manque.

Page 430. ... *la caisse de...* — En blanc.

Page 432. ... M... — Le nom a été laissé en blanc par Stendhal.

Page 433. *NOTES SUR LE DUCHÉ DE BRUNSVICK.* — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XVIII, fol. 51 à 74. Autographe.

Publié, incomplètement et souvent inexactement, par J. de Mitty dans *Stendhal (Œuvres posthumes). — Napoléon* (Paris, éd. de la Revue Blanche, 1897, in-18), p. 97-125 (introduction, p. 91-96).

— En tête, de la main de Romain Colomb :

« N° 25. M. v. d. M. [Manuscrits venus de Milan ?]

» Voyage à Brunswick, écrit en avril 1808, après

un séjour de 16 mois dans le pays, y étant arrivé le 13 novembre 1806.

» Suite d'observations sur les lieux, les auberges, les habitudes, l'aspect du pays, etc.

» Le chapitre III, intitulé : *Etat politique, mœurs*, est resté inachevé.

» Style simple, clair.

» Rien qui se rapporte directement à la biographie de l'auteur. »

Page 433. ... *célèbre par son prince.* — Charles-Guillaume-Ferdinand (1735-1806), connu surtout pour avoir adressé à la France, au nom des princes coalisés, le 25 juillet 1792, le *Manifeste* qui parvint à Paris le 1er août et fut l'une des causes de la journée du 10 août.

Page 434. .. *les 52°...* — Stendhal a laissé un blanc pour compléter la latitude exacte de Brunswick : 52° 16' 6" (méridien de Paris).

Page 435. ... *drink-guelt...* — Exactement : *trinkgeld.* Pourboire.

Page 438. ... *et du bischof ...* — Stendhal parle dans son journal du 23 juin 1807 (v. ci-dessus, p. 358) de ce déjeuner froid, qui décidément lui a laissé un mauvais souvenir.

Page 439. ... *M. Henneberg, préfet,...* — Henneberg était préfet du département de l'Ocker, dont Brunswick était le chef-lieu.

Page 440. ... *le pays de Brunswick.* — Georg Hassel, *Statistischer Umdriss der sämtlichen europäischen Staaten...* Brunswick, 1805, in-fol.

Page 441... *(Bosse).* — *Esquisse de la statistique générale et particulière du royaume de Westphalie,* par Rudolf Heinrich Bernhard von Bosse. Brunswick, 1808, in-8°.

Page 443. ... *au Brocken.* — Voyez le *Journal* du 10 juillet 1807.

Page 446. ... *deux étages.* — Dans la marge, Stendhal a grossièrement dessiné la façade d'une de ces maisons à encorbellement et toit pointu.

Page 446. . . *le* stouve. — En allemand, Stube signifie : chambre. C'est la salle commune de la maison.

Page 449. ... *l'empereur Alexandre.* — Dans l'interligne, Stendhal a écrit : « (Tout le corps). »

Page 452. ... *ballet de la maison)*,... — Stendhal a voulu écrire *Kehraus*, qui n'est nullement le « ballet de la maison », mais le « branle de sortie ».

Page 452. ... Lodoïska). — *Lodoïska ou les Tartares*, comédie en 3 actes, en prose, de Dejaure, musique de Kreutzer, créée aux Italiens le 1er août 1791. Il y a dans cette pièce, au 3e acte, non une « Marche des Polonais », mais une Marche tartare.

Page 453. ... *un ceinturon de sabre...* — Stendhal a écrit en interligne ces mots incompréhensibles : « (sans [*un mot en blanc*] cependant). »

Page 453. ... *à me trahir.* — Dans la marge, de la main de Stendhal : « 17 avril, une heure un quart. »

Page 453. ... *vert, bleu, etc.* — Stendhal a dessiné en face deux profils de femmes coiffées de ce bonnet à ailes.

Page 454. ... [*race*]... — Mot oublié par Stendhal en tournant le feuillet.

Page 454. ... *18 avril, deuxième fête de Pâques*,... — C'est-à-dire : le lendemain de Pâques.

Page 457. ... *gippes...* — Terme dauphinois qui signifie *cloisons.*

Page 457. ... *lits de domestiques.* — Stendhal a dessiné en face le plan de cette auberge-écurie.

Page 458. ... *au* Villars, *village près des Échelles.* — Le

Villard est en effet un hameau situé à 2 kilomètres environ au nord-est des Échelles, en Savoie.

Page 458. ... *Twilpstedt,...* — Stendhal est allé dans ce village, notamment, le 23 juin 1807. (V. plus haut, p. 357).

Page 458. ... *nommée...* — Le nom a été laissé en blanc, dans le manuscrit.

Page 458. *Voir Masson,...* — Charles-François-Philibert Masson, né en Lorraine, secrétaire des commandements du grand duc Alexandre de Russie, est l'auteur de *Mémoires secrets sur la Russie.* Paris, 1804, 4 vol. in-8°.

Page 458. ... *qui coûterait... th[alers]...* — Le chiffre a été laissé en blanc par Stendhal.

Page 458. ... *le son de F.* — Stendhal avait d'abord écrit : *villes*, à l'allemande.

Page 459. ... *de 40 à 50.000 âmes.* — Le chapitre est resté inachevé. Stendhal n'a écrit que les trois premières lettres de l'alinéa suivant : « L'es... »

Page 460. ... *à Altona le...* — Les dates ont été laissées en blanc dans le manuscrit.

Il ne peut s'agir d'un membre de la famille de Brunswick-Wolfenbuttel, cette dynastie s'étant éteinte en 1735. Guillaume-Frédéric de Brunswick, que Stendhal n'a « point vu », était fils de Charles-Guillaume-Ferdinand (le signataire du *Manifeste de Brunswick*, tué à Auerstaedt en 1806) ; il était né en 1771 et fut tué pendant la bataille de Waterloo, aux Quatre-Bras, en 1815.

Page 461. ... *sur le duc de Brunswick.* — Il n'apparaît pas que Stendhal ait jamais tenté d'achever l'étude commencée ; il ne quitta cependant Brunswick que sept mois après, ayant reçu son ordre de mutation le 11 novembre 1808 ; il partit pour Paris après le 20 novembre.

TABLE DES GRAVURES

DU TOME SECOND

La maison Charles Meunier et c^ie^, rue du Vieux-Concert (auj. 14, rue Venture)..... frontispice
Portrait de la tragédienne Duchesnois.... 64-65
Façade du Grand-Théatre de Marseille... 166-167
La promenade aux prés de Montfuront... 182-183
L'écriture de Stendhal en 1806..... 226-227
L'écriture de Stendhal en 1808..... 396-397

VIE DE NAPOLÉON

Errata

Tome Ier

Page xxxiii, l. 13 : *au lieu de :* ... aussi subjective que possible, *lire :* aussi objective...

Page 155, l. 29 et 156 l. 8 : ... *au lieu de : faire des châteaux en* Espagne, *lire : faire des châteaux en Espagne.*

Page 181, l. 15 : *au lieu de :* ... de l'égoïste Paris [1], *lire :* ... de l'égoïste Paris [3].

Page 199, l. 15 : *au lieu de :* ... comme le comte François de Nantes... *lire :* ... comme le comte Français de Nantes.

Page 209, l. 17 : *au lieu de :* ... ou maîtres d'armes... [2], *lire :* ou maîtres d'armes [3].

Page 209, l. 18 : *au lieu de :* devenir ministre... [3], *lire :* devenir ministre [4].

Page 337, l. 7 : *au lieu de :* la porte de Rome, *lire :* la porte de Bonne.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

1805 (20 février-21 mars). — Paris. — Journal de mon troisième voyage à Paris, du 1er ventôse an XIII au 30 ventôse an XIII..... 1
1805 (22-25 mars). — Paris. — Troisième voyage, germinal XIII..... 87
1805 (29 mars-7 avril). — Paris. — Journal de mon troisième voyage à Paris, du 6 germinal an XIII au dimanche 17 dudit..... 111
1805 (10 avril-2 mai). — Paris. — Journal de mon troisième voyage à Paris, *of* 18 germinal XIII *till* 12 floréal XIII..... 131
1805 (21 juin). — Grenoble..... 155
1805 (28 juillet)-1806 (13 avril). — Marseille. — Journal de sa vie du 9 thermidor an XIII jusqu'au 15 avril 1806..... 159
1806 (15 avril–27 juin). — Marseille-Grenoble. — Journal de sa vie depuis le 15 avril 1806 jusqu'au 3 mai 1810..... 287
1806 (10 août-17 octobre). — Paris. — Voyage à Paris pour avoir une place..... 317
1807 (17 juin)-1808 (novembre). — Brunswick. — Journal du 17 juin 1807 au mois de novembre 1808.. 351
Annexes. — I. Caractères (1. Une Dame. — 2. Un négociant marseillais)..... 415
II. En lisant Mme de Staël..... 421
III. Les Finances d'Henri Beyle en 1805-1806..... 425
IV. Les Finances d'Henri Beyle en 1807-1808..... 428
V. Notes sur le duché de Brunswick.... 433
Notes et Éclaircissements du tome second..... 463
Table des gravures du tome second..... 523

Abbeville. — Imprimerie F. Paillart.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDITIONS DU STENDHAL-CLUB

1. Stendhal. *Del Romanticismo nelle Arti*, édit. P. Martino.
2. Ch. Simon. Stendhal et la police autrichienne, d'après des documents inédits.
3. F. Boyer. La bibliothèque de Stendhal à Rome (1842).
4. M.-J. Durry. Une lettre inédite de Stendhal.
5. F. Boyer. Logements de Stendhal à Rome (1831-1842).
6. F. Boyer. Le gagne-pain de Stendhal (1830 1842) (*épuisé*).
7. P. Martino. Sur les pas de Stendhal en Italie.
8. F. Boyer. Donato Bucci et les dernières volontés de Stendhal.
9. Ch. Simon. Les souvenirs du baron de Strombeck et de Louis Spach sur Stendhal (*épuisé*).
10. F. Boyer. Bibliothèques stendhaliennes à Civita-Vecchia et à Rome (*épuisé*).
11. M.-J. Durry. Stendhal et la police pontificale.
12. M.-J. Durry. Stendhal et son travail consulaire : un échantillon inédit.
13. J. Deschamps. Stendhal et De Potter (*épuisé*).
14. F. Boyer. Les lectures de Stendhal.
15. J. Deschamps. Stendhal et l'Espagne.
16. P. Jourda. Vieusseux et ses correspondants français.
17. F. Boyer. Stendhal et les historiens de Napoléon.
18. Manlio D. Busnelli. Stendhal traducteur de Goldoni.
19. Edouard Champion. Un nouvel exemplaire annoté des *Promenades dans Rome*.
20. Gobineau. Stendhal, édit. Ch. Simon.
21. Ch. Simon. Le sillage de Stendhal en Allemagne.
22. M.-J. Durry. Une passion de Stendhal : Clémentine.
23. R. Dollot. Stendhal, consul de France à Trieste.
24. Horatio E. Smith. La fortune d'une œuvre de jeunesse de Stendhal en Amérique.
25. R. Dollot. Stendhal à Venise.
26. Mérimée. Deux portraits de Stendhal, édit. P. Jourda.
27. P. Martino. Une rencontre italienne de Stendhal : M. de Micciché.
28. Ch. Simon. Nouveaux inédits de Stendhal.
29. F. Boyer. Giulia ou le mariage manqué de Stendhal.
30. L. Royer. Bibliographie stendhalienne (1928-1929).
31. L. Royer. Stendhal au physionotrace.
32. L. Royer. Stendhal candidat à la Bibliothèque Royale.

Le fascicule : 15 fr.

ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

PQ 2436 A2 1923 t.2

Beyle, Marie Henri
Journal

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY